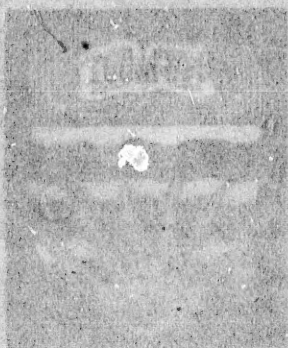


THE LIBRARY



THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XXXVI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	MANOURY, libraire.
MARSEILLE.	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN.	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES.	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . .	GAYOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	AUG. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE.	DELSOL, libraire.
STRASBOURG.. .	LACIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F ^{re} . .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON.	BINTOT, libraire.
GRENOBLE.	PAUD'HOMME, libraire.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE
DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,
DEPUIS
LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MŒURS, COUTUMES,
GOUVERNEMENTS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE,
PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Recus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE,
DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.
ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,
RUE TARANNÉ, N° 14.

M DCCC XXIV.

ers :

n° 5.

e.

n° 18.

0.

re.

la Misé-

e, n° 14.

MICHEL, C.

LIBRAIRIE
DES VOYAGES

LES TRAVAILLEURS DÉCOUVRENT

PAR M. ALBERT DE MONTE



PARIS

ARMAND GODEFROY

vo

CAL

re

A

fo

D

vi

C

te

I

ape

de

'P

que

prin

Au r

son

comm

l'Ind

VOYAGES EN ASIE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

HEBER ¹.

VOYAGE DANS LES PROVINCES SUPÉRIEURES DE L'INDE, DEPUIS CALCUTTA JUSQU'A BOMBAY, AVEC QUELQUES DÉTAILS SUR MADRAS ET LES PROVINCES MÉRIDIONALES.

(1824-1826.)

CALCUTTA.—Arrivée au Bengale. Navigation sur l'Hougly. Premières relations avec les indigènes; leur couleur. Villages hindous. Approche de Calcutta par terre. Description de cette ville: la forteresse; les chevaux, les domestiques; le jardin des plantes. Détresse des Européens établis au Bengale. Excursion aux environs de la capitale: les pagodes; Barrackpou; Serampou; Chandernagor; Dum-Dum. Cérémonie du Suttéy. Ridicules austérités des Hindous.

Le 4 octobre 1823, à la pointe du jour, nous aperçûmes distinctement l'île de Sangor, en face de laquelle nous avions mouillé pendant la nuit.

¹ Le voyageur dont nous allons rapporter la relation était évêque de Calcutta; il fit un long séjour dans l'Inde et en visita les principales contrées dans un but à la fois scientifique et religieux. Au retour de ses explorations il mit en ordre ses notes et rédigea son voyage, que sa veuve a depuis livré au public. La relation commence à Calcutta, aujourd'hui, comme on sait, capitale de l'Inde britannique.

Elle présentait une rive tout-à-fait pâle et maréca-geuse, couverte d'un épais fourré qui ne s'élevait qu'à quelques pieds de hauteur, mais d'où s'élan-çaient çà et là de grands arbres qui, vu la distance, ressemblaient à de sombres sapins. Continuant notre route vers l'embouchure de l'Hougly qu'on sait être la branche la plus occidentale du Gange, nous fûmes joints vers midi par plusieurs bateaux que montaient des Hindous de la côte, et qui étaient chargés de poisson et de fruit. Les premiers natu-rels dont nous fîmes ainsi la connaissance étaient tous petits et minces, extrêmement noirs, mais bien proportionnés, avec de bonnes physionomies et de jolis traits; en somme, ils appartenaient à une race qui est belle. Les fruits qu'ils venaient nous vendre consistaient en shaddocs, en plantains et en cocos, mais qui, nous dit-on, n'étaient ni les uns ni les autres de bonne qualité pour leur espèce. Les noix de cocotiers sont trop connues pour que j'en parle ici. Quant au shaddoc, on le prendrait à l'extérieur pour un melon, tandis que le dedans est une vaste orange dont l'écorce a deux pouces d'épaisseur, la chair moins de jus que celle d'une orange véritable, et le goût peut-être une espèce d'amertume; toutefois, telle était la chaleur, que nous le trouvâmes agréable et rafraîchissant. Les plantains poussent par grappe, mais sont tous atta-chés à des queues d'égale longueur; ils ont la forme

d'une petite pomme de terre, sont enveloppés de pellicules lâches et brunes qui s'ôtent aisément avec les doigts, et ont une saveur analogue à celle d'une poire trop mûre.

Pendant que nous trafiquions avec ces pauvres gens, plusieurs grandes barques des îles Maldives passèrent près de nous, et je les examinai d'un œil d'autant plus curieux, qu'elles ne remontent que rarement, au dire de notre pilote, jusqu'à Calcutta. Elles avaient un seul mât, mais deux voiles, une grande voile très ample et carrée, avec une autre de perroquet. La construction de leurs parties les plus solides était en cocotier, celle des plus légères en bambou, et la vitesse de leur marche vraiment extraordinaire. Elles portaient chacune de trente à cinquante hommes, qui tous avaient une petite cabine particulière; tous possédaient en commun et le navire et la cargaison. Celle-ci était principalement composée de cowries, petites coquilles qui servent de monnaie dans diverses parties du monde, de poisson sec et d'huile de cocotier. Les cordages, depuis les plus gros jusqu'aux plus minces, étaient fabriqués avec les fibres de l'écorce de ce même arbre. Nous rencontrâmes ensuite des bâtimens de plus grande dimension, qui étaient pontés, qui avaient deux mâts, et dont les agrès différaient peu de ceux d'une goëlette. Mais quel que fût le genre de ces embarcations, la couleur des marins

était toujours la nuance la plus foncée du bronze antique; et comme leur costume se bornait généralement à une écharpe nouée autour de leur ceinture, comme leurs formes étaient élégantes et leurs membres bien faits, on pouvait s'imaginer voir des statues grecques de ce métal.

A propos de leur teint et de leur nudité, deux réflexions me frappèrent : d'abord c'est que la teinte de noir, indiquée ci-dessus, est plus naturellement agréable à l'œil de l'homme que la blanche peau des Européens ; car nous ne sommes pas choqués même à la première vue du visage des nègres, tandis qu'on sait bien qu'ils conçoivent à l'aspect d'un visage blanc l'idée de maladie, l'idée de laideur que nous concevons nous-mêmes à celui d'un albinos. Il y a bien quelque chose dans un nègre qui empêche que nous ne le regardions pas avec répugnance, à moins d'une longue habitude; mais ce dégoût provient plutôt des traits et de la chevelure que de la couleur. Ma seconde réflexion est que tous ces hommes nus qui nous environnaient eussent certes blessé le sentiment que nous avons de la pudeur, s'ils eussent été blancs comme nous, au lieu que leur nudité ne nous parut nullement indécente, parce que leur couleur était différente de la nôtre. Tel est l'instinct, telle est la promptitude avec lesquels nous conformons nos opinions à un changement complet de circonstances. Il n'y a que le chan-

gement partiel et temporaire qui nous semble choquant.

Lorsque nous approchâmes du côté de la rivière qui est opposée à Kedgerey, nos yeux n'aperçurent le long du rivage qu'une affreuse ligne continue de bois épais et noirs, en apparence inaccessibles et interminables, que l'imagination pouvait sans beaucoup d'efforts peupler des animaux et des reptiles les plus dangereux. Mais quand nous fûmes moins éloignés des îles Sonderbonds, la terre nous présenta un spectacle plus attrayant ; les taillis prirent une plus grande variété de feuillage et d'ombre ; plusieurs arbres à cime arrondie et quelques palmiers bas s'en élancèrent ; enfin une douce odeur de végétation nous fut apportée par la brise. En cet endroit le courant de l'Hougly était impétueux, et sa lutte avec la haute marée soulevait des vagues d'une eau si noire qu'elle n'avait pas la moindre transparence. La première fois que je découvris des cocotiers, sans doute je les examinai avec beaucoup d'intérêt ; néanmoins ils me causèrent une espèce de désappointement. Leurs formes sont, il est vrai, fort gracieuses, mais leur verdure est noire et funéraire, et je leur trouvai une certaine ressemblance avec ces panaches qui ornent les corbillards. Leur présence cependant annonçait une contrée plus découverte et plus habitable. Les broussailles en effet se retirèrent peu à peu de la côte, et firent

place à des rizières si verdoyantes que vous auriez cru voir des prairies, à des bouquets de grands et beaux arbres, et à des villages de huttes.

Dans la soirée du 5 nous jetâmes l'ancre à quelques milles du havre Diamant, et autour de nous vinrent bientôt mouiller plusieurs vaisseaux de passage, au nombre desquels se trouvait un joli bâtiment du port de deux cents cinquante tonneaux, qui avait à son beaupré le pavillon de la Compagnie des Indes orientales. C'était l'yacht du gouvernement, envoyé à notre rencontre pour nous conduire à Calcutta.

Le lendemain 6, nous passâmes à son bord, et nous en trouvâmes le dedans digne du dehors. Le dessous du pont était divisé en larges chambres meublées d'une manière à la fois élégante et commode; et pour la première fois de notre vie nous dormîmes sous des rideaux qui devaient nous défendre des mosquites et sur un matelas d'étoffe de cocotier qui, quoique fort dure, était élastique et fraîche.

Le 7, dans la matinée, nous quittâmes le havre Diamant, célèbre pour avoir été la première possession de la Compagnie dans le Bengale, mais mal famé à cause de son insalubrité qui résulte des marais environnans. Beaucoup de navires y étaient stationnés; mais je n'aperçus en place d'une ville que quelques huttes indigènes, quelques magasins

en ruine, et une vilaine maison de briques où logeait le gouverneur du port. Une brise légère gonfla nos voiles, et nous remontâmes lentement l'Hougly dont les rives offraient encore beaucoup d'uniformité, mais pourtant devenaient plus riches, plus belles, plus vivantes, à mesure que nous avancions. Le fleuve lui-même était toujours très vaste et très rapide : nous y voguions comme en pleine mer, et sans cesse nous rencontrions de gros navires qui le descendaient. Dans ce large bras, les tempêtes sont fréquentes et terribles, dit-on. Outre qu'il était alors extrêmement haut, les brahmines avaient prédit qu'il monterait encore de quatorze coudées et inonderait tout Calcutta ; ils auraient aussi bien pu dire tout le Bengale, car l'endroit le plus élevé de la province est peut-être celui où la capitale repose. Le petit bâtiment sur lequel nous faisons route avait quarante-deux hommes d'équipage qui tous, excepté le capitaine et son lieutenant nés en Europe, étaient de graves musulmans, assez petits de taille, très minces de corps, mais actifs et vigoureux. Leur uniforme consistait en un turban d'étoffe blanche et de forme singulièrement plate, en une chemise ordinaire, d'amples pantalons et une écharpe attachée autour de leur ceinture.

Je m'amusai beaucoup à les voir préparer et manger leur dîner, assis en cercle sur le tillac avec une immense écuelle de riz et une petite cruche

de sauce à l'ail placée entre chaque trois ou quatre d'entre eux. La quantité de ce qu'ils mangent est énorme et réfute complètement l'opinion reçue que le riz est nourrissant. Au contraire, je suis persuadé que le quart de pommes de terre satisferait la faim des plus robustes et des plus laborieux. Ce légume devient de plus en plus abondant au Bengale; d'abord il y a été comme partout ailleurs très impopulaire; maintenant on l'aime à la fureur, et on n'hésite plus à déclarer que son introduction est le plus grand bienfait dont le pays soit redevable à ses maîtres européens. Pour prendre leurs repas, nos marins ne s'asseyaient point comme les Turcs, mais avec les genoux relevés comme des singes. Ils buvaient et mangeaient dans des ustensiles de cuivre resplendissant de propreté; leur extérieur aussi était propre et décent; mais si leurs physionomies paraissaient plus animées, elles étaient moins douces et moins pacifiques que celles des Hindous. Ces musulmans semblent s'inquiéter peu des préjugés de leur religion; il y a cependant certains genres de services qu'ils ne rendent évidemment à leurs maîtres qu'avec répugnance. Ainsi le capitaine, à ma demande, pria un de ses matelots d'attraper mon épagneul; celui-ci ne fit pas difficulté d'obéir, mais après avoir touché l'animal, il s'essuya les mains contre les flancs du navire avec un air de dégoût qui me fit mal.

Nous avions espéré atteindre avant la nuit Fulta, où nous eussions logé dans un hôtel anglais; mais faute de vent, il nous fallut jeter l'ancre lorsque nous n'en étions plus qu'à quelques milles. Dans la soirée, comme la chaleur était devenue supportable, nous gagnâmes la rive la plus voisine dans le canot de l'yacht, et nous allâmes visiter un village situé à peu de distance dans les terres. Tandis que nous en approchions à travers des champs marécageux, mais cultivés avec soin et plantés en riz, un grand nombre d'habitans de tout âge, mais tous de sexe masculin, vinrent à notre rencontre. Grands et petits, ils n'avaient, pour cacher leur nudité, qu'une écharpe appelée *cummerbund*, et leurs figures étaient généralement si gracieuses, si empreintes de douceur, qu'on les eût pris plutôt pour des femmes et pour de petites filles. Les hommes nous regardèrent avec curiosité, et les enfans nous entourèrent sans la moindre crainte. Bientôt, en leur compagnie, nous parvînmes à une réunion de jolies cabanes, dont les murs étaient en terre et les toits en chaume, et qui, la plupart couvertes d'une belle plante grimpante à large feuille, de l'espèce de la gourde, étaient irrégulièrement disséminées au milieu d'un bois de cocotiers, de banyans et d'autres arbres à fruit. Les indigènes ne voulurent pas que nous pénétrassions dans aucune de leurs demeures, mais nous conduisirent à leur

pagode, qu'ils appelaient *le temple de Mahades*. Pour y arriver, nous eûmes à parcourir un long chemin sinueux dans la forêt; et quand nous y arrivâmes au coucher du soleil, nous fûmes mal récompensés de nos pas, car l'édifice ne valait guère la peine d'être vu.

Pendant que nous regagnions notre canot, le soleil se coucha, et alors nous éveillâmes sur notre passage une multitude de monstrueuses chauve-souris, plus grosses que des corneilles, mais que leurs ailes dentelées empêchaient de confondre avec des oiseaux de ce genre, et qui, abandonnant les arbres où elles étaient perchées, vinrent nous incommoder de leurs lentes évolutions circulaires.

La nuit et toute la journée du lendemain, le vent fut ou contraire, ou si léger, qu'il ne nous permit pas de remonter le courant. Notre capitaine se rendit le matin à un marché qui se tenait dans un village des environs, pour acheter différens objets dont manquait son bâtiment; et pour donner l'idée, tant de la pauvreté du pays que du bas prix des denrées, j'ai simplement à dire qu'après avoir acheté tout ce dont il avait besoin, moyennant quelques *pices*, petites pièces en cuivre de la valeur de nos sous, il ne put trouver dans toute la foule à changer une roupie, monnaie qui vaut à peine deux francs cinquante centimes.

Le soir, dans une seconde excursion que nous

fimes à terre, nous rencontrâmes encore un ha-
meau; mais nous ne réussîmes pas mieux que la
veille dans nos tentatives pour visiter l'intérieur
des habitations. Les habitans avaient presque tous
l'air malade, ce qui provenait sans doute de l'ex-
cessive humidité, car la plupart des huttes étaient
entourées d'eau stagnante. Chemin faisant, nous vi-
mes plusieurs jackals dans les bois; et les cris de ces
animaux, tandis que nous retournions au fleuve,
devinrent si forts et si multipliés, ils ressemblaient
tant à ceux d'enfans qui jouent, que d'abord à peine
pûmes-nous leur assigner une autre cause. De re-
tour à bord, nous apprîmes avec joie qu'il était
arrivé deux *bolias*, ou grands bateaux à rames,
munis de cabines commodés, dans lesquels nous
continuerions notre route; car peut-être ne l'au-
rions-nous pas fait de quelques jours avec l'yacht.

Le 10, vers deux heures après midi, nous par-
tîmes pour Calcutta dans les *bolias*; et tant que nous
remontâmes ainsi le fleuve, ce fut moins un voyage
qu'une agréable promenade sur l'eau. A neuf milles
environ de l'endroit où nous avions laissé l'yacht,
nous débarquâmes parmi de grands bambous, et
après un quart d'heure de marche, nous parvînmes
à une mauvaise baraque où des voitures nous atten-
daient. Elles étaient traînées par de petits chevaux
à queues longues, et conduites par des postillons à
moustaches, à turbans, à bras et à jambes nus, qui

portaient des jaquettes bleues splendidement ornées de broderies jaunes. Quand nous partîmes au trot, des grooms qui étaient en nombre suffisant se placèrent, suivant l'usage, à côté de chacun des chevaux, et quoiqu'à pied, coururent tout le temps aussi vite qu'eux.

La route que nous suivîmes était élevée, large, mais mauvaise, et bordée à droite et à gauche de profonds fossés d'eau stagnante, au-delà desquels s'étendait un bois immense d'arbres fruitiers. Ce bois était parsemé de cabanes dont quelques-unes semblaient être des boutiques; car dans celles dont je parle, on voyait suspendus au plafond des outils de fer, des pièces d'étoffe en coton de couleur, et des paquets de plantains étalés dans une montre, du riz et diverses sortes de légumes, enfin rangés en bon ordre sur le plancher une multitude de pots en terre, au milieu desquels était accroupi le marchand, qui fumait avec une espèce de pipe grossière faite d'un tube très court et de la coquille d'une noix de cocotier. Sur le chemin, le nombre des allans et venans était considérable; les uns s'avançaient dans de lourds chariots tirés par des bœufs ou sur de maigres bidets, les autres chassaient devant eux des bêtes de somme; mais on voyait peu de femmes; celles que nous rencontrions portaient du moins un costume plus décent que les hommes; elles avaient sur la tête un voile

nt ornées
au trot,
nt se pla-
des che-
le temps

e, large,
ne de pro-
els s'éten-
bois était
emblaient
je parle,
s de fer,
et des pa-
re, du riz
és en bon
e pots en
i le mar-
pipe gros-
coquille
e nombre
es uns s'a-
s par des
tres chas-
; mais on
s rencon-
lus décent
e un voile



portaient des jaquettes blanches splendidement ornées de broderies jaunes. Quand nous parvîmes au trot, des groomes au nombre suffisant se placèrent, suivant l'usage, à côté de chacun des chevaux, et pendant tout le temps coururent tout le temps

à côté de nous. Le chemin était élevé, large, bordé à droite et à gauche de profondes fosses d'eau stagnante, au delà desquels s'étendait un bois immense d'arbres fruitiers. Ce bois était parsemé de cabanes dont quelques-unes semblaient être des boutiques; car dans celles dont je parle, on voyait suspendus au plafond des outils de fer, des pots d'argile ou de terre, et des paquets de marchandises dans une montre, du riz, du sucre, du sel, du poisson, enfin rangés en bon ordre sur des étagères. On voyait aussi de pots en terre, dans lesquels était accroupi le marchand qui fumait avec une espèce de pipe grossière faite d'un tube très court et de la coquille d'une noix de cocotier. Sur le chemin, le nombre des ânes et venais était considérable; les uns s'avancèrent dans de lourds chariots tirés par des bœufs ou sur de maigres bidets, les autres chassaient devant eux des bêtes de somme; mais on voyait peu de femmes; celles que nous rencontrions portaient du moins un costume plus décent que les hommes; elles avaient sur la tête un voile

at ornées
au trot;
at se pla-
des che-
le temps

e, large,
ede pro-
els s'éten-
bois était
mblaient
je parle,
s de fer,
t des pa-
e, du riz
es en bon
pots en
le mar-
pe gros-
coquille
e nombre
s uns s'a-
par des
res chas-
mais on
rencon-
as décent
un voile



Calcutta

GROOM

Voy. en Asie. Hobbes, Pag. 12.

ble
fig
leu
d'a

ma
pr
d'e
et
m
toi
ce
rie
Bie
pl
av
gu
pr
da
de
de
sal
pl
tiq
co
cu
jan

blanc d'un grossier tissu qui, sans leur cacher la figure, leur tombait jusqu'au milieu du corps, et leurs bras nus étaient ornés de gros bracelets d'argent.

Peu à peu nous commençâmes à voir de sombres maisons en briques, qui avaient beaucoup plus de prétention à l'architecture, mais beaucoup moins d'élégance que les plus simples huttes en bambous, et qui servaient d'habitations à des Hindous ou à des musulmans de la classe moyenne. Elles avaient le toit plat, et outre d'étroites fenêtres grillées, étaient ceintes d'une muraille qui empêchait tout œil curieux de s'immiscer dans les secrets du ménage. Bientôt ces bâtimens furent entremêlés d'édifices plus vastes et plus beaux, à deux ou trois étages, avec un portique grec régnant sur toute la longueur de la façade, et situés au centre d'une petite prairie çà et là ornée d'arbres. Enfin nous entrâmes dans le village de Kidderpour, et nous y aperçûmes des carrosses à l'européenne, un soldat en faction devant une porte, presque nu, mais armé d'un sabre et d'un bouclier, une ou deux pagodes, une plus grande variété de marchandises dans les boutiques, plus de monde dans les rues, et un nombre considérable de voitures indigènes, trainées chacune par deux chevaux les plus décharnés que j'aie jamais vus.

Pour sortir de Kidderpour, nous traversâmes un

mauvais pont de bois jeté sur une crique bourbeuse qui nous conduisit à une vaste plaine découverte, à l'extrémité de laquelle nous distinguâmes, malgré le crépuscule, les maisons blanches de Calcutta. Nous eûmes à franchir une partie de cette plaine pour gagner la forteresse où nous devions être provisoirement logés. C'est un vaste quadrangle de constructions militaires, qui renferme, selon l'usage, toute sorte de bâtimens. On nous y installa dans l'ancien hôtel du gouvernement, dont les différentes pièces étaient meublées d'une manière à la fois élégante et commode, ainsi qu'elles auraient pu l'être en Europe. Seulement, dans les principales, étaient suspendus aux plafonds de larges châssis en bois léger, recouverts de calicot blanc et assez semblables à des paravents énormes, qu'un ou plusieurs domestiques tiraient alternativement au moyen de cordes dans un sens, puis dans un autre, pour agiter ou pour rafraîchir l'air. On me présenta ensuite les personnes qui devaient composer ma maison, et vu ma qualité d'évêque de la capitale du Bengale, elles étaient nombreuses. Il y avait des massiers, un maître-d'hôtel, un sommelier, un homme exclusivement chargé de tenir fraîche l'eau de ma table, un valet de chambre, des piqueurs, *cum multis aliis*; car la coutume est, dans ce pays, d'être toujours environné d'une foule de domestiques. Ma femme en eut de particuliers pour elle,

cela se conçoit; mais ce qui ne se conçoit guère, c'est qu'on en donna même à notre petite fille, qui ne marchait pas encore. On lui donna un massier, un sommelier, un piqueur, un cuisinier; et les premiers jours, lorsqu'elle allait promener avec sa nourrice, un grand drôle à larges épaules, malgré toutes nos représentations, saisissait un immense parasol dont le manche était un long bambou, et le lui tenait au-dessus de la tête, comme la chose est souvent représentée sur des paravents chinois. Mais telle est à Calcutta la coutume; on y dépense des sommes énormes pour entourer les enfans de valets qui leur sont inutiles. Ainsi une dame me conta avoir vu un petit garçon de six ans, se pavaner dans une calèche à deux chevaux avec sa gouvernante, un cocher, un porte-ombrelle, deux grooms de chaque côté, et un troisième par derrière menant par la bride un autre cheval, non pour le cas où son jeune maître voudrait se livrer au plaisir de l'équitation, il était trop jeune pour cela, mais comme disait le groom lui-même, « pour la simple mine. »

Le lendemain, quand parut le jour, et dans l'Inde l'heure à laquelle on se lève précède de beaucoup celle où le jour commence, un singulier spectacle s'offrit à nos yeux des fenêtres de nos appartemens. Outre l'appareil ordinaire d'une place d'armes, les murailles, les toits et les remparts,

étaient couverts par des nuées d'oiseaux gigantesques appelés *hurgilas*, plus gros que la plus grosse pintade, et deux fois aussi hauts que le héron, auquel ils ressemblent d'ailleurs beaucoup, si ce n'est qu'ils ont sous le bec inférieur une large poche bleue et rouge qui, communiquant, dit-on, avec l'estomac d'une part et de l'autre avec les narines, leur permet de respirer quand ils ont le gosier momentanément bouché par un trop volumineux morceau de nourriture. Ces oiseaux s'acquittent en commun avec les jackals, qui pénètrent dans le fort pendant les pluies, du soin d'enlever les ordures; mais à la différence de ces derniers, au lieu de fuir les hommes et la lumière, ils demeurent toute la journée sans la moindre crainte, et gênent presque les promeneurs.

Pour se rendre de la forteresse à la ville on traverse une vaste plaine de verdure, et la route est des plus pittoresques. On a sur la gauche l'Hougly, avec sa forêt de mâts et de voiles, qu'on aperçoit entre les troncs d'une double rangée d'arbres. Sur la droite est le quartier de Chowringhey, qui naguère ne formait qu'un faubourg où les maisons étaient fort distantes les unes des autres; mais qui maintenant est presque aussi serrément bâti, presque aussi étendu que Calcutta. En face de soi, on découvre peu à peu l'esplanade, qui renferme la maison de ville, l'hôtel du gouverneur, et beaucoup

de belles habitations particulières. On n'aperçoit de ce côté aucun bâtiment de construction indigène, si ce n'est un bazar immense, mais en ruines, qui occupe l'angle auquel se réunissent Calcutta et Chowringhey. Derrière l'esplanade, cependant, il n'y a que Tank-Square et quelques autres rues où ne demeurent que des Européens. Durrumtollah et Cossitollha ont pour habitans des étrangers de diverses nations, et tout l'ouest de la ville est un dédale de ruelles tortueuses, un amas confus de bazars en briques et de huttes en bambous, au milieu desquels on distingue çà et là de vastes édifices qu'on prendrait, à leur architecture, pour des couvens; mais où logent, soit de riches Hindous, soit des négocians et des banquiers indiens.

La maison de ville n'a d'autre mérite que sa grandeur; mais l'hôtel du gouvernement ne manque pas d'élégance. Il consiste en deux galeries semi-circulaires, placées dos à dos, se joignant au centre dans une vaste salle, et renfermant quatre enfilades d'appartemens superbes. Les colonnes sont néanmoins d'un style pauvre, et au lieu d'avoir simplement deux beaux étages avec un rez-de-chaussée, il en a trois, qui tous trois sont trop bas, et est percé d'un trop grand nombre de fenêtres dans chaque direction. La cathédrale est un fort bel édifice, bien que le clocher n'ait ni la hauteur ni la légèreté suffisantes, et aussi qu'on puisse trouver à reprendre de

nombreuses fautes architecturales. L'intérieur, qui est entièrement pavé de marbre blanc, est décoré avec luxe et richesse. Tandis que nous parcourions la ville, je fus très désappointé au sujet de la splendeur des équipages, dont j'avais ouï tant parler en Angleterre. Les chevaux sont pour la plupart petits et misérables, outre que le sale costume blanc et les membres nus des gens qui les conduisent, lorsqu'on n'y est point accoutumé, paraissent bien pauvres et bien mesquins.

Calcutta s'élève sur une plaine presque parfaitement unie de terre alluviale et marécageuse, qui était, il y a un siècle, couverte de broussailles et de marais fétides, et qui même aujourd'hui trahit encore à chaque pas son origine, par les nombreuses fentes qu'on voit aux maisons les mieux construites. Vers l'est, à quatre milles et demi de distance, se trouve un lac salé, large mais peu profond, auquel se terminent les Sonderbonds, et qui alimente un canal où se rendent toutes les eaux pluviales de la ville; car la légère inexactitude qui existe dans le niveau de la plaine est en faveur de ses rives. Entre ce lac et Calcutta l'espace est rempli de jardins, d'arbres à fruit et de maisons où demeurent les indigènes, quelques-unes remarquables par leurs vastes dimensions; mais la plupart des autres de méchantes huttes qui, toutes irrégulièrement rassemblées en groupes autour de larges étangs carrés,

ne communiquent que par des rues étroites, sinueuses et non pavées, à travers des bois de bambous, de cocotiers et de plantains; le tout fort agréable et fort pittoresque à voir; mais exhalant une odeur infecte, à cause de la multitude des mares, de la fumée de bois qui sort par chaque ouverture des habitations, de l'huile de cocos qu'on exprime dans chaque coin, et du beurre clarifié qui forme la nourriture principale et favorite des Hindous.

Au sud, une branche de l'Hougly va se jeter dans la mer parmi les Sonderbonds. Elle reçoit des Européens le nom de Tolly's-Nullah; mais les naturels la regardent comme le Gunga véritable, et prétendent que le grand bras, au contraire, fut à quelque ancienne époque de leur histoire creusé par des mains humaines et impies. En conséquence, personne ne rend de culte au fleuve entre Kidderpour et la mer, tandis que cette rigole, comparativement insignifiante, reçoit tous les honneurs divins dont jouissent le Gange et l'Hougly dans les parties supérieures de leurs cours. Les bords du Tolly's-Nullah sont occupés par deux gros villages presque contigus, Kidderpour et Allypour, ainsi que par un grand nombre de belles maisons à l'euro-péenne, et renommés dans tout le pays pour leur sécheresse et leur salubrité. Au nord, s'étend une vaste campagne fertile, divisée en rizières, en ver-

gers et en jardins, couverte d'un ombrage épais que projettent des arbres fruitiers, où fourmille une innombrable population, et qui forme les faubourgs de Cossipour, Chitpour, etc. Ce côté ressemble, pour l'aspect général, à celui de l'est; mais on le dit moins humide et plus sain. Au travers passent les deux grandes routes qui mènent à Dum-Dum et à Barrackpour, lieux dont je dois reparler. A l'ouest coule l'Hougly, qui est deux fois au moins aussi large que la Tamise après le pont de Londres, qui porte des navires de toute espèce, et qui présente sur sa rive opposée un autre faubourg considérable, celui d'Howrah, principalement habité par des constructeurs de vaisseaux, mais où l'on aperçoit néanmoins quelques jolies maisons de plaisance. La route qui longe Calcutta et Chowringhey porte, bien qu'elle soit presque droite, le nom bizarre de route circulaire, et suit à peu près la direction que suivaient jadis un large fossé et une fortification de terre établis à l'occasion de la guerre maharatte. C'est la limite des franchises de Calcutta et de la loi anglaise. Tous les délits qui sont commis en deçà de cette ligne sont jugés par les Anglais, et d'après leur jurisprudence; ceux qui le sont au-delà, par des magistrats indigènes, et d'après le Koran ou les lois de Menu.

De l'angle nord-ouest de la citadelle à la ville, sur les rives de l'Hougly, est une promenade en

briques pilées recouvertes de sable, matériaux ordinaires des routes et des rues dans et près Calcutta. Il y a de chaque côté une rangée d'arbres, et vers le centre, un bel escalier pour descendre à la rivière qui, le matin, un peu après le lever du soleil, est généralement encombrée de gens occupés à se laver et à s'acquitter de leurs devoirs religieux, dont en effet l'ablution est la partie essentielle et principale. Le reste consiste généralement à se toucher plusieurs fois de suite le front et les joues avec de la terre blanche, rouge ou jaune, et à pousser de certaines exclamations sacramentelles. Puis, pendant ce temps-là, il y a toujours quelques brahmines assis sous les arbres, qui comptent les grains de leurs chapelets, qui tournent les pages de leurs livres en feuilles de bananier, et qui murmurent des prières avec toute l'apparence de la dévotion. Ce sont des prêtres de Brahma, et ils paraissent jouir d'un grand respect. Sans cesse on voit des enfans et de jeunes filles s'agenouiller devant eux et leur présenter de petites offrandes; mais les plus riches Hindous arrêtent rarement leur palanquin pour le même motif.

A l'endroit où la promenade joint Calcutta, un très beau quai continue le long du fleuve, et quoiqu'il soit de construction récente, il est déjà orné de maisons particulières et d'édifices publics. Des navires de tout genre et dont le port n'est pas moins

dre de six cents tonneaux, y mouillent tout près de la terre; et on y rencontre sans cesse une curieuse réunion d'étrangers. Dans le nombre, les Arabes, qui y abondent le plus, sont peut-être les plus remarquables par leur peau comparativement blanche, par leur corps grand et musculaire, par leur noble physionomie et leur costume pittoresque. Mais là, non plus que dans les autres quartiers de la ville où la foule est également nombreuse, on n'aperçoit jamais de batailles, quoique sans cesse on entende résonner à ses oreilles d'affreuses injures. Un Hindou, si gravement qu'il soit provoqué, s'abstient toujours de frapper un égal. Les Arabes, ainsi que les Portugais, sont moins patients; et la nuit les querelles, les coups, les meurtres même, ne sont pas très rares dans les rues, principalement néanmoins parmi les gens des deux nations que je viens de citer. Il y a aussi parmi les Hindous de très fréquens exemples d'assassinat, mais d'une espèce plus lâche et plus préméditée. Ce sont d'ordinaire des femmes égorgées par des maris jaloux, et des enfans à qui on arrache la vie pour les dépouiller des bijoux dont leurs père et mère aiment à les parer.

Quoiqu'il n'existe plus aujourd'hui sur le territoire britannique aucun esclavage légal, cependant les termes et les gestes que les domestiques emploient à Calcutta envers leurs supérieurs, tout in-

dique que la distinction de maître et d'esclave y était fort commune à une date peu reculée. « Je suis ton esclave » et « Ton esclave ne sait pas » sont des phrases que répètent sans cesse les serviteurs libres quand ils veulent témoigner de leur soumission et de leur ignorance. En général, pourtant, je ne pense pas que les domestiques bengalais soient plus soumis et plus respectueux à l'égard de leurs maîtres que ceux d'Europe. Si d'abord ils paraissent tels, c'est sans doute qu'ils ont l'habitude d'aller et de venir pieds nus dans la maison, c'est que pour parler à leurs supérieurs ils joignent les mains et prennent l'attitude de la prière. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, les choses ne reviennent-elles pas à se découvrir la tête et à faire la révérence? D'autant mieux que les gens qui agissent de la première façon ne parlent pas plus honnêtement, et n'exécutent pas avec plus de soin les ordres qu'on leur donne que nos laquais européens. Même les domestiques indigènes ont certaines formules de langage que souvent un nouveau débarqué prendra pour des impolitesses, quoiqu'ils ne songent à rien moins qu'à être impolis. Si, par exemple, vous dites à l'un d'eux de commander votre déjeuner : « Ne l'ai-je pas commandé déjà ? » ou « Ne va-t-on pas le servir ? » réplique-t-il, voulant tout simplement exprimer la promptitude avec laquelle il se propose de vous obéir. Les Bengalais, en somme, sont intelligens et

très habiles à satisfaire vos désirs, quand même vous ne les énonceriez qu'à moitié ou point du tout. Les maîtres fournissent rarement de livrée, sauf des turbans ou des ceintures qui ont quelque couleur distinctive, quelque broderie particulière; le reste du costume des domestiques se compose de la chemise de coton, du caftan, et des culottes du pays, et on n'exige pas d'eux qu'il le tiennent en état de propreté.

Calcutta ne renferme pas d'autres édifices publics que ceux dont j'ai déjà parlé, mais possède un riche jardin botanique où l'on a rassemblé non-seulement les plus nobles arbres et les plus belles plantes de l'Inde, mais encore une multitude de végétaux exotiques, recueillis à Népal, à Pulo-Penang, à Sumatra, à Java, au Cap, au Brésil, et en diverses parties de l'Afrique et de l'Amérique, aussi bien que dans l'Australasie et dans les îles de la mer du Sud. En outre, la capitale du Bengale compte dans son sein plusieurs établissemens utiles ou philanthropiques, tels qu'un asile pour les jeunes orphelins nés de parens européens, de bons pensionnats pour les enfans des deux sexes appartenant aux familles riches, et des écoles gratuites où ceux des familles pauvres apprennent à lire et à écrire d'après la méthode d'enseignement mutuel. L'utilité de ces diverses institutions est fort grande, car en général il règne une affreuse misère parmi les colons

d'Europe et les hommes de couleur qui se sont établis à Calcutta; misère qui provient de différentes causes, mais surtout de spéculations hasardées. Si un négociant a le malheur d'emprunter une seule fois, il est perdu, tant on prête à gros intérêts et tant sont exorbitantes les dépenses de la vie commune. D'autre part, un retour en Europe, à moins qu'on n'y revienne comme pauvre et aux frais de la Compagnie, est très coûteux pour que les colons y pensent. Et ce ne sont pas seulement les objets de luxe qui les ruinent à Calcutta. Les loyers y sont d'un prix énorme, et quoique les plus pauvres classes d'Européens et d'hommes de couleur y vivent dans de misérables demeures situées dans le quartier le plus malsain de la ville, ils sont souvent obligés de les payer aussi cher qu'ils paieraient une excellente maison dans les villes les plus commerçantes, ou un logement passable dans les capitales d'une autre partie du monde. Les habits sont aussi d'une incroyable cherté. Du moins les indigènes peuvent-ils se procurer des vivres à bon marché, car chaque jour les maîtres d'hôtel des principales familles européennes vendent à vil prix les restes des repas de leurs patrons que la chaleur du climat ne permet pas de conserver pour le lendemain. Mais, quoi qu'il en soit, une affreuse pauvreté règne à Calcutta; et je pense qu'une personne qui fait l'aumône comme doit la faire un chrétien, n'y

VOYAGES EN ASIE.

trouvera guère moyen d'économiser, non plus de se livrer à de vains plaisirs et à un luxe inutile.

La quantité de salpêtre qui se trouve dans le Bengale est immense. Les dispositions du sol à le produire sont très nuisibles, tant aux propriétaires qu'aux habitans des maisons. On peut à peine empêcher qu'il n'envahisse au bout de quelques années les planchers et les murs de toutes les pièces basses, au point de les rendre malgaines et par suite non logeables. La moitié des habitations de Calcutta sont ainsi détériorées, d'autant plus qu'on ne connaît pas les caves dans cette partie de l'Inde.

Successivement je visitai les environs de la capitale. Je me rendis d'abord au village de Barrackpour, qui sert de cantonnement à un des principaux corps de l'armée de l'Inde, et qui est situé à seize milles de Calcutta dans une direction septentrionale, sur les bords de l'Hougly. Par terre la route ne traverse d'un bout à l'autre que des jardins et des vergers, de sorte que le voyageur a toujours de l'ombre. Telle est néanmoins l'ardeur du soleil, que passé huit heures du matin on ne peut plus au mois d'octobre voyager avec plaisir. Par eau la distance est de vingt-quatre milles; mais quand la marée se trouve favorable et qu'on navigue dans une barque munie de bons rameurs, on peut remonter en deux heures et demie et redescendre en moins de deux heures. Le fleuve continue d'être à peu près

aussi large qu'il l'est à Calcutta; ses rives sont couvertes d'arbres fruitiers et de hameaux, même de nombreuses et fort belles pagodes, au lieu que toutes celles qu'on peut voir dans la capitale sont petites, laides, mesquines et dégradées. Ces édifices s'élèvent généralement au centre d'une vaste cour carrée, que forme quelquefois un simple mur bas, mais plus souvent une suite d'arcades en briques recouvertes avec du plâtre, de façon qu'elles ressemblent à de la pierre, dentelées par le sommet, et flanquées aux angles de deux ou de quatre tours qui sont ornées de pilastres, de colonnettes et de frises. Au milieu de la principale façade, est d'ordinaire un élégant portique dans le style de l'architecture grecque, par lequel on entre dans la cour. Habituellement, lorsque la pagode est tout-à-fait située sur le bord de l'eau, un noble perron de la même largeur que le portique mène du fleuve à cette entrée. Quelquefois toute la cour est formée par un grand nombre de tours carrées qui sont situées à petite distance l'une de l'autre, et qui toutes donnent accès dans l'intérieur du quadrangle par une colonnade. Au centre de ce quadrangle ou bien adossé à un des côtés, est le temple de la divinité principale, la plupart du temps octogone, muni de créneaux et d'arcs-boutans ressemblant beaucoup à un couvent gothique, sauf qu'il est mainte fois plus haut et plus vaste; enfin surmonté

de trois dômes, un plus grand entre deux plus petits.

Tous ces bâtimens sont voûtés en briques, et la manière dont les Hindous construisent leurs dômes soit longs, soit carrés, me paraît aussi simple qu'ingénieuse. Il est fort rare que les fidèles se réunissent dans ces temples. Quelques prêtres, quelques danseuses y demeurent, et toute leur occupation consiste à les tenir propres, à recevoir les offrandes des individus qui viennent de temps en temps les visiter, et à sonner du cornet deux ou trois fois par jour en l'honneur de leurs idoles. Aux fêtes solennelles, de riches Hindous donnent de l'argent pour illuminer le monument, pour tirer des feux d'artifice, pour payer des musiciens qui alors font retentir l'air du son des tambours, des clochettes et de divers instrumens à cordes. Mais, en ces occasions même, il n'y a jamais foule d'adorateurs. Certaines pagodes, quoique d'autres n'aient à compter que sur des contributions libres, sont richement dotées en terres et en rentes. Les principales sont toujours d'une propreté remarquable en dehors, toujours soigneusement badigeonnées, tandis que les ornemens grecs dont il a été question, et qui doivent avoir été empruntés aux Européens, sont autant de preuves des réparations qui sans cesse y sont faites.

Barrackpour est un large et joli village, princi-

deux plus
briques, et
issent leurs
aussi simple
s fidèles se
es prêtres,
toute leur
, à recevoir
nt de temps
net deux ou
s idoles. Aux
donnent de
, pour tirer
usiciens qui
mbours, des
ordes. Mais,
foule d'ado-
utres n'aient
bres, sont ri-
. Les princi-
arquable en
eonnées, tan-
été question,
k Européens,
ons qui sans
llage, princi-

palement habité par des soldats, comme je l'ai déjà dit, et situé dans un parc de deux à trois cents acres où le gouverneur général a une maison de plaisance. La beauté du site, la beauté des gazons, des arbres et des buissons à fleurs, font du parc l'endroit le plus délicieux qui soit au monde. L'habitation du gouverneur est charmante aussi; mais quoiqu'elle ne renferme pas moins de trois salons, il ne peut y recevoir que sa famille, faute de chambres à coucher. La raison en est que, vu le climat, ces chambres ne sont supportables à la rigueur que si elles reçoivent la brise du sud. Par conséquent, elles ne peuvent être nulle part en grand nombre. Aussi le gouverneur est-il obligé de loger ses aides de camp et ses visiteurs dans des pavillons disséminés autour du château d'une manière très pittoresque, bâtis en bambous comme toutes les chaumières de la contrée, et ouverts au midi.

On a formé dans le parc de Barrackpour une ménagerie qui renferme une multitude d'oiseaux et un grand nombre de bêtes curieuses. Je remarquai entre autres un ghyal, deux lynx, des tigres, des léopards, trois ou quatre espèces d'ours, une hyène, et un jeune alligator. Dans Calcutta, de même que dans les environs, les serpents venimeux sont très rares; et on n'a guère à craindre d'en rencontrer, pourvu qu'on évite les vieilles ruines, les pagodes abandonnées, les endroits secs et pleins

de décombres. Les serpens d'eau, que l'on trouve dans les lieux humides, ne sont que très rarement dangereux. Les alligators viennent quelquefois à terre pour se chauffer au soleil, et il y en a de deux espèces. Les uns, qui ressemblent aux crocodiles ordinaires du Nil, ont le museau long, et à moins d'être provoqués, sont inoffensifs. Les autres, un peu plus petits que les premiers, ont la tête ronde, attaquent souvent les chiens et d'autres animaux semblables, et sont en certaines occasions redoutables aux hommes qui se baignent dans le fleuve. Je soupçonne que ces deux espèces existent, ou du moins ont jadis existé en Égypte; car je ne puis expliquer autrement les notables différences des rapports qui nous sont faits par les historiens, tant sur leur férocité et leur douceur que sur la lenteur et la promptitude de leurs mouvemens.

A Barrackpour, je montai un éléphant pour la première fois de ma vie, et je trouvai que le pas d'une telle monture, bien que très différent de celui d'un cheval, n'était aucunement désagréable. Comme l'animal fait mouvoir en même temps les deux pieds, soit de droite, soit de gauche, on pourrait se croire porté sur les épaules d'un homme. Un éléphant dans la vigueur de l'âge porte deux personnes assises sur l'*howda*, espèce de siège qu'on lui attache sur le dos en guise de selle, outre le *mohout* ou conducteur qui se place sur le cou, et

On trouve
s rarement
quelquefois à
y en a de
aux croco-
long, et à
Les autres,
tête ronde,
es animaux
ions redou-
ns le fleuve.
tent, ou du
je ne puis
érences des
oriens, tant
sur la len-
mens.
ant pour la
que le pas
différent de
désagréable.
e temps les
ne, on pour-
un homme.
porte deux
siège qu'on
le, outre le
le cou, et

un domestique qui se tient sur la croupe avec un parasol. Les howdas dont les Européens se servent ne ressemblent pas mal à un petit *cheval* sans tête. Ceux des indigènes sont beaucoup moins hauts, mais beaucoup plus ornés. Dans Calcutta, ni à l'entour dans un rayon de cinq milles, il ne doit pas paraître d'éléphants, à cause des nombreux accidens qu'ils occasionent en effrayant les chevaux. Ceux que je vis à Barrackpour étaient d'une taille monstrueuse, qui dépassait tout ce que j'avais imaginé, puisqu'elle atteignait dix pieds et plus. Celui que montait le gouverneur, et sur lequel je l'accompagnai, était une magnifique bête, couverte d'une splendide housse dont le roi d'Oude avait fait cadeau, et qui était toute semée de poissons brodés en or, car dans ce pays les poissons sont regardés comme un emblème de la royauté. Mais, chose qui me sembla fort bizarre, qui m'amusa beaucoup, et que je n'avais ni lue nulle part ni jamais entendu dire, tandis que l'éléphant suit son chemin un homme marche à côté, et lui indique où il doit marcher, l'avertit de prendre garde et de faire attention, le prévient que la route est malaisée, glissante ou pierreuse. L'animal est censé comprendre tout, et s'arranger en conséquence. Le mohout, sans ouvrir la bouche, n'a besoin pour le conduire que de lui appuyer sur le cou avec ses jambes, du côté où il désire qu'il tourne. Pour accélérer sa

marche, il le pique avec la pointe d'un formidable aiguillon, et pour l'arrêter lui assène un coup sur le front avec le gros bout du même instrument. L'empire que ces hommes ont sur leurs animaux est bien connu. Peu de jours après notre arrivée à Calcutta, l'un d'eux ordonna d'un signe à son éléphant de tuer une femme qui avait dit quelque injure, et l'ordre fut immédiatement exécuté.

En face de Barrackpour, et sur la rive opposée de l'Hougly, on aperçoit l'établissement danois de Serampour, son haut clocher et ses maisons blanches. C'est un joli endroit où règne toujours une admirable propreté, et qui ressemble plus à une ville d'Europe que Calcutta ou qu'aucun des bourgs environnans. Beaucoup d'étrangers de différentes nations y ont établi domicile, trouvant la vie trop chère à Calcutta.

De Serampour, j'allai à Chandernagor. C'est, à mon avis, une ville moins considérable que la précédente, et qui des bords du fleuve ne présente pas un effet aussi pittoresque. Les maisons y sont la plupart petites, et les rues ne me présentèrent que silence et abandon. Au quai, je ne vis charger ni décharger aucune barque; je n'aperçus aucun portefaix, aucune voiture, personne qui semblât être affairé. Il n'y a en effet qu'un petit bazar occupé par des marchands indigènes, et quelques misérables boutiques tenues par des Européens. Tandis que

je traversais la place principale, je rencontrai deux ou trois hommes à visage blanc qui fumaient des cigarres, ne paraissaient pas avoir beaucoup à s'occuper, en un mot avaient cet air et cette tournure qui caractérisent les Français.

La route qui mène à Dum-Dum est moins intéressante que celle qui conduit à Barrackpour. C'est de même un village militaire, où se trouve cantonnée presque toute l'artillerie européenne de l'Inde. Il consiste en plusieurs longues rangées de bâtimens bas où logent les troupes, et en quelques maisons petites, mais élégantes et commodes qu'occupent les officiers, et qui les unes comme les autres sont situées sur les bords d'une vaste plaine appropriée aux manœuvres. Le commandant demeure dans une vaste habitation, construite sur une éminence artificielle qui domine de beaucoup toute la campagne voisine, et qu'environnent de jolies promenades, de charmans bosquets. L'édifice, bâti en briques, percé de petites fenêtres étroites, et soutenu par d'énormes piliers, a l'air fort vénérable; il remonte, dit-on, à une certaine antiquité, pour le Bengale du moins, où travaillent sans cesse des agens destructeurs si puissans qu'aucune architecture ne saurait leur résister au-delà de cent cinquante années. Le commandant, lorsque nous lui allâmes rendre visite, nous montra une nombreuse collection d'oiseaux, les uns empaillés, les

autres vivans, qu'il avait rassemblés pendant sa longue résidence dans l'Inde ou qu'on lui avait envoyés des îles orientales. Au nombre des vivans, je remarquai un vampire. C'est une créature bien inoffensive, et dont les habitudes ne sont nullement conformes à l'horrible idée qu'on s'en est faite dans certains pays. Il ne mange que des fruits et des légumes; ses dents n'indiquent pas qu'il soit carnivore, et quand on lui présente du sang il se détourne aussitôt. Appartenant à la famille des chauves-souris, on ne doit pas s'étonner qu'il sommeille tout le jour; mais la nuit il est plein de vivacité de même que tous ses semblables.

Comme je m'en retournais à Calcutta, et que je traversais un village hindou, je passai près de deux bûchers funéraires, l'un sur lequel on allait brûler le cadavre d'une personne morte sans être engagée dans les liens du mariage, l'autre presque consumé, qui peu auparavant avait servi de théâtre à la cérémonie du *suttee*. On nomme ainsi celle où une veuve se brûle vivante au feu qui dévore le corps inanimé de son époux. On avait en conséquence érigé une estrade de bambous à dix-huit pouces ou deux pieds du sol, et dessus on avait déposé le mari, tandis que dessous, à ce que mes domestiques indigènes me dirent, la malheureuse femme avait été étendue et entourée de combustibles. On ne distinguait plus lors de mon arrivée qu'un mon-

pendant sa
lui avait en-
des vivans,
éature bien
sont nulle-
s'en est faite
les fruits et
as qu'il soit
u sang il se
famille des
er qu'il som-
plein de vi-
es.
ta, et que je
près de deux
allait brûler
être engagée
ue consumé,
être à la cé-
celle où une
vore le corps
conséquence
uit pouces ou
ait déposé le
s domestiques
femme avait
tibles. On ne
e qu'un mon-

ceau de cendres rouges, et deux gros bambous à demi brûlés qui semblaient destinés à rendre inutiles tous les efforts que la victime, cédant à l'instinct de la vie, aurait pu tenter au moment fatal pour résister à la mort. Sur l'estrade, il y avait comme un gros paquet d'étoffe de coton, lequel fumait, blanchissait en partie, et jetait une très désagréable odeur. Mes gens m'assurèrent que c'était le corps seul de l'époux. La femme, me répétèrent-ils, avait été couchée en dessous; et pour hâter sa fin on avait jeté du beurre sur elle, de même que placé des bambous en travers. Je mentionne tous ces détails, parce qu'ils diffèrent de la relation d'une semblable cérémonie qu'ont donnée les missionnaires, et dans laquelle il est dit que la veuve se pose sur le bûcher à côté de son mari, la figure tournée vers lui, et le serrant entre ses bras. Peut-être ces particularités varient-elles en certains cas.

Toujours est-ce une preuve de la difficulté qu'on éprouve à recueillir dans ce pays d'exacts renseignemens sur des faits même dont il paraît aisé d'être témoin oculaire. Mon cœur se serra à la vue de ces tisons qui encore flamboyaient, et je regrettai vivement de n'être pas survenu une demi-heure plus tôt, quoique sans doute mon intervention n'aurait pas été couronnée de succès. Du moins aurais-je essayé de persuader à la victime qu'elle abandonnât ses funestes projets. Je comptai vingt

ou trente spectateurs, qui tous semblaient plongés dans un profond chagrin; mais je ne vis pas une larme, je n'entendis pas un seul gémissment.

Chose singulière! j'ai oui dire à des personnes bien informées, et qui résident de puis long-temps au Bengale, que le genre de meurtre dont il est question plus haut, loin de devenir plus rare à mesure que la civilisation européenne se répand davantage dans le pays, semble au contraire s'y être multiplié dans les derniers temps. Une des principales causes en est, dit-on, l'accroissement du luxe chez les hautès classes, chez les moyennes même. En effet, la coûteuse imitation des habitudes d'Europe auxquelles les indigènes ont pris goût appauvrit nécessairement un grand nombre de familles; et quand les chefs de ces familles viennent à mourir, leurs héritiers recourent à tous les moyens imaginables pour se soustraire à l'obligation de nourrir leurs mères ou les veuves de leurs parens. Un autre motif assez fréquent, c'est, je crois, la jalousie des vieillards qui, après avoir épousé de jeunes femmes, convoitent encore de les posséder seuls même après la mort, et qui laissent injonction, soit à leurs épouses de se sacrifier volontairement, soit à leurs héritiers de les y contraindre. Néanmoins, beaucoup de gens pensent que ce barbare usage pourrait être défendu au Bengale, où il est plus souvent qu'ailleurs mis en pratique sans que

ient plongés
vis pas une
sement.
s personnes
long-temps
e dont il est
as rare à me-
répand da-
raire s'y être
e des princi-
ment du luxe
ennes même.
itudes d'Eur-
ris goût ap-
mbre de fa-
lles viennent
us les moyens
obligation de
leurs parens.
e crois, la ja-
ir épousé de
les posséder
nt injonction,
ontairement,
indre. Néan-
e ce barbare
gale, où il est
que sans que

sa prohibition excitât de sérieux murmures. Les femmes, est-on persuadé, approuveraient à haute voix une telle mesure; et même parmi les hommes il y en a si peu qui soient précisément intéressés à brûler leurs femmes, leurs mères et leurs belles-sœurs, que les autres sans aucun doute se trouveraient d'accord pour obtenir des premiers leur consentement à l'abolition de cette coutume. Les brahmines, ajoute-t-on, à qui en revient tout le profit, n'ont plus ni la puissance ni la popularité qu'ils avaient naguère encore dans l'Inde; et la meilleure de toutes les raisons, c'est que maintenant personne n'ignore qu'aucun livre sacré des Hindous ne commande rien de semblable, quoiqu'il en soit parlé quelque part comme d'un sacrifice méritoire.

Mais des membres du gouvernement ont sur ce sujet une opinion différente : ils imaginent que le plus sûr moyen de rendre la coutume en question plus populaire que jamais serait de la défendre et d'en faire un point d'honneur pour les naturels. A présent, disent-ils, on ne suppose pas qu'aucune femme soit brûlée sans qu'elle certifie au magistrat son désir de l'être, et il y a beaucoup d'autres genres moins publics de mort auxquels on recourrait, si celui-là était prohibé. Si on veut convertir les Hindous au christianisme, il faut avant toute chose que le gouvernement ne paraisse être pour rien dans les mesures qu'on emploie; il faut même, autant

que possible, se garder scrupuleusement de combattre à force ouverte des usages qui, quoique horribles, sont devenus sacrés dans l'opinion du peuple, et ne pourront pas être détruits à moins qu'ils n'abandonne ses vieilles croyances religieuses pour en adopter de nouvelles. Lorsque les écoles chrétiennes se seront multipliées, le nombre des sutteys, soyons-en certains, décroîtra chaque jour.

On verra de même disparaître peu à peu les stupides austérités et les idolâtries ridicules auxquelles se livrent encore les Hindous, moins pourtant qu'on ne pourrait se le figurer d'après le récit de certains voyageurs. Ainsi, j'ai vu un jour un grand et beau vieillard presque nu, qui portait l'écharpe distinctive des prêtres de Brahma, se promener avec trois ou quatre autres personnes, et celles-ci s'arrêtant soudain, s'agenouiller l'une après l'autre pour lui baiser révérentieusement le pied. Le prêtre, d'un air fort grave, suspendit sa marche pour les laisser faire, et ne prononça pas un seul mot. Une autre fois, dans la rue, près de moi passa un homme qui allait à cloche-pied, et je le perdis de vue avant qu'il eût posé à terre son second pied. J'appris que cet individu avait, quelques années auparavant, fait vœu de ne plus jamais se servir que du pied gauche; et son autre jambe avait si bien pris le pli nécessaire qu'il ne pouvait plus l'étendre pour faire usage du pied droit. On me montra un

dévot du même genre qui tenait ses mains au-dessus de sa tête, et qui avait ainsi perdu la possibilité de baisser les bras. Enfin, à la fête de *Charruck-Poujah*, les Hindous courent la ville en procession, précédés par une troupe de musiciens, couronnés de fleurs, leurs longs cheveux tombant sur leurs épaules, la langue et les bras transpercés de petites broches, surtout appuyant contre leurs flancs des barres de fer rouge. De temps à autre, lorsqu'ils passaient devant des chrétiens ou des musulmans, ils faisaient mine de vouloir danser; mais en général leur démarche était lente, leurs visages exprimaient une patiente résignation à souffrir, et ils n'avaient aucunement l'air de gens qui fussent ivres ou privés de raison. Pour terminer la cérémonie, ils se rendent hors de la ville au milieu d'une plaine où est préparée une espèce d'escarpolette. C'est un poteau perpendiculairement planté en terre, au faite duquel pèse par le milieu une poutre transversale, de manière à y tourner comme sur un pivot. J'eus le courage par curiosité d'assister au supplice dont cette machine est l'instrument. La victime, je parle du héros de la fête, fut conduite le sourire sur les lèvres au pied de l'arbre. Là, des crocs suspendus au bout d'une corde qui se rattachait à une des extrémités de la poutre transversale, lui furent enfoncés dans les flancs, ce qu'il endura sans proférer la moindre plainte, et un large bandage fut noué

autour de sa ceinture pour empêcher que la pesanteur de son corps n'en fit sortir les crocs. Puis, au moyen d'une seconde corde liée à l'autre extrémité de la poutre, et que saisirent deux hommes vigoureux, on l'éleva en l'air et on le fit tourner. Le mouvement fut d'abord lent, mais peu à peu il devint extrêmement rapide. Toutefois il cessa après quelques minutes, et les spectateurs se préparaient à détacher le patient, lorsqu'il pria d'un signe qu'on le laissât continuer. Cette résolution fut accueillie par la foule avec de grands applaudissemens, et après avoir bu quelques gouttes d'eau il recommença ses tours. Mais, je le répète, ces cruelles absurdités sont moins fréquentes à Calcutta qu'on ne s'est plu à le dire.

Pareillement, on a pris plaisir, je ne sais pourquoi, à faire de cette capitale une brillante description qu'elle ne mérite pas. J'ai lu des auteurs, cependant renommés pour leur exactitude, qui vantent la beauté des bazars et des boutiques. Rien n'est plus complètement faux. Au contraire, toutes les boutiques et tous les magasins ont au dehors l'apparence la plus misérable qui se puisse imaginer. Les bazars sont la pauvreté même, et ne ressemblent en rien à ces galeries couvertes qui font la principale gloire des grandes cités de la Turquie et de la Perse, et qui, dans un climat comme celui du Bengale, où le soleil et les pluies sont sans cesse

intolérables, seraient plus nécessaires que partout ailleurs. Les mêmes écrivains parlent avec pompe de l'effet pittoresque que présentent les minarets de Calcutta, tandis que cette ville n'en renferme pas un seul, et que dans les villes environnantes il n'en existe aucun que j'aie vu ou que je sache. Calcutta compte sans doute un grand nombre de petites mosquées; mais pour annoncer aux fidèles l'heure de la prière, les muezins sont obligés de se placer à la porte, ou de monter sur quelque éminence voisine. Aucune de ces mosquées ne peut s'apercevoir dans une vue générale : elles sont trop peu vastes, trop basses, et construites dans des coins trop obscurs pour être visibles avant qu'on n'en soit tout près. Elles ressemblent plutôt vraiment à des tombes de saints qu'à des édifices consacrés au culte public, tels qu'on en voit chez les Turcs et les Persans. Malgré leur petitesse, elles sont cependant jolies pour la plupart; et le style gothique, particulier à l'Orient, dans lequel on les bâtit d'ordinaire, ne peut manquer de plaire aux yeux. Elles consistent généralement en un parallélogramme long de trente-six pieds et large de douze, surmonté de trois petits dômes qui se terminent chacun par une fleur. Les faces de l'édifice sont ornées d'une multitude d'arabesques, et au milieu d'une des deux plus longues il y a une petite porte gothique, tandis que chacune des trois autres est

percée d'une étroite fenêtre qui a presque la même forme. En face de la porte qui s'ouvre toujours à l'est, et par conséquent dans la muraille occidentale, on voit une petite crèche qui sert à enfermer le Koran et qui aide les fidèles à diriger leurs yeux vers la *Kibla* de la Mecque. En somme, le goût de ces mosquées vaut mieux que leurs matériaux, qui malheureusement, dans toute cette partie de l'Inde, ne sont que des briques enduites de plâtre.

Je ne terminerai pas ce long paragraphe qui, par sa diffusion, a peut-être ennuyé terriblement le lecteur, sans lui conter une petite anecdote où il verra une preuve de la poltronnerie qui semble caractériser les Bengalais. Une semaine mon cocher fut malade, et je ne pus me servir de ma voiture; mais craignant que le manque d'exercice ne nuisît à mes chevaux, je commandai aux grooms de les mener promener; ils hésitèrent à n'obéir, et, comme je leur en demandais la raison, ils me répondirent sans détour qu'ils avaient peur! J'insistai néanmoins; et les chevaux, quand ils furent amenés, étaient aussi tranquilles que des moutons; mais, par prudence, les grooms les avaient d'abord bridés si court qu'ils pouvaient à peine respirer; et quand j'eus ordonné qu'on les desserrât, ils les tinrent comme s'ils avaient eu des tigres en laisse. Cependant, comme je l'ai déjà fait observer, les bêtes étaient fort paisibles, et ces gens avaient toujours

vécu dans l'écurie; mais j'ai appris par toutes les bouches que les Bengalais passent pour les plus grands poltrons de l'Inde.

ITINÉRAIRE DE CALCUTTA A DACCA. — Départ de Calcutta. Chaloupes bengalaises. Chinsura. Ranaghat. Sibnibashi; ruines; le rajah. Kishenpol. Tadampouk. Les mendiants chanteurs. L'huile de moutarde. Runybunya. La Mahanna; singulier obstacle qu'elle présente. Les taureaux sacrés. Le Matacolly et le Chudnah, autres bras du Gange. Ruperah. Navigation sur le grand Gange et sur la rivière de Jaffiergunge. Arrivée à Dacca; description de cette ville; entrevue avec le nawab.

Le 16 juin 1824, après avoir séjourné environ huit mois à Calcutta, j'en partis pour visiter les provinces supérieures de l'Inde. Mon dessein était de me rendre d'abord à Dacca. Je m'embarquai donc dans une belle pinasse à seize rames que suivirent deux chaloupes bengalaises de plus petite dimension, et destinées l'une à porter nos bagages, l'autre à nous servir de cuisine. On ne saurait imaginer une construction plus simple et plus grossière que celle de ces chaloupes. Elles sont pontées dans toute leur longueur avec des bambous; et sur ce pont est établie une maisonnette basse, d'autant plus légère et moins solide que les murs et le toit sont formés de branchages et de paille. C'est à la fois le magasin, la cabine du commandant, la salle de réunion et la chambre à coucher des voyageurs. Comme le plafond de cette chaumière est beaucoup trop faible pour qu'on puisse s'y tenir debout ou s'y asseoir, et

que d'ailleurs elle occupe à peu près les deux tiers de la chaloupe, contre ses murs sont fixés des poteaux droits qui supportent un peu au-dessus du plafond une espèce de treillage sur lequel se placent les bateliers, à une hauteur de six ou huit pieds de la surface de l'eau, pour exécuter leurs manœuvres. Ils ont pour rames de longues perches en bambous, munies à leur extrémité de planches circulaires ; pour gouvernail, ils en ont une plus longue de la même espèce ; et c'est encore un bambou plus fort mais nullement travaillé qui leur sert de mât. A ce mât sont suspendues une et quelquefois deux voiles de forme carrée et de grosse toile très lâche. Rien de plus dangereux en apparence que ces embarcations ; mais en réalité elles n'occasionent jamais d'accident, et même, quand le vent leur est favorable, voguent avec une telle rapidité, que notre pinasse gréeé pourtant à l'anglaise ne pouvait pas les dépasser.

Profitant de la marée montante nous partîmes vers le soir, et comme la première partie de la route m'était déjà connue, je ne fis pas d'objection à naviguer de nuit. Après avoir passé au milieu des ténèbres devant Barrackpour et Serampour, nous jetâmes l'ancre à Chandernagor, et, avant de nous livrer au sommeil, nous allâmes rendre visite au gouverneur français qui nous reçut avec l'amabilité particulière aux gens de sa nation. Le jour suivant,

tandis que nous dormions à bord, nous fûmes réveillés vers deux heures du matin par un ouragan effroyable qui dura jusqu'au lever du soleil. Quoique le vent eût alors beaucoup diminué de violence, il soufflait encore avec tant de force que les mariniens refusèrent de se mettre en route. Pourtant il ne tarda guère à tourner de nouveau au sud, et poursuivant notre route sans délai, nous longeâmes avec une grande vitesse Chinsura et Hougly qui ne forment presque qu'une seule ville, et où l'on aperçoit quelques maisons grandes et belles, mais qui paraissent abandonnées. Chinsura renferme un temple; et au-delà d'Hougly, dans un endroit qui se nomme, je crois, *Banda*, je distinguai une vaste église romaine de laquelle me sembla dépendre un couvent. A ce point, le fleuve se resserre beaucoup, les rives sont plus hautes et plus escarpées; mais bientôt il reprend sa largeur ordinaire, on recommence à voir des rizières de chaque côté, et les villages sont plus éloignés les uns des autres, mais leur emplacement est toujours marqué par un bois de grands arbres fruitiers. Les pagodes deviennent plus rares, et ne sont pas aussi belles à mesure qu'on remonte. On découvre cependant un plus grand nombre de maisons bâties dans le style européen, où demeurent des planteurs d'indigo, d'après ce que dirent les gens de notre équipage.

Près d'un hameau où il y avait deux ou trois

habitations en briques, nous vîmes, ce qui est l'indice certain d'un pays civilisé, un gibet auquel étaient accrochées les carcasses de deux hommes qui avaient été, nous conta le capitaine, pendus deux années auparavant pour des vols et des meurtres commis dans le voisinage, car le district est renommé pour servir de repaire à des brigands de tout genre. Cinq ou six milles plus loin nous rencontrâmes un vaste canal qui se détachait à notre droite du lit principal, ou, pour mieux dire, dont les eaux coulaient dans l'Hougly. C'était un bras du Matabunga, qui lui-même est une branche du grand Gange, et qui vient des environs de Jellinghey, au centre des Sonderbonds. Cette voie de communication, quand il y a profondeur suffisante, est la plus directe entre Calcutta et Dacca; et nous avions lieu d'espérer que nous la trouverions praticable à cette époque, espérance dans laquelle des indigènes qui avaient récemment fait le trajet nous confirmèrent. Outre que je gagnais ainsi du temps, je n'étais point fâché de traverser une partie de la contrée que peu d'Européens, m'assurait-on, avaient parcourue, et où n'existaient pas d'établissements, pas de marchés, au moyen desquels ils pouvaient aisément se mettre en relation avec les naturels. A deux heures après midi nous entrâmes à pleines voiles dans le nouveau canal, et nous y avançâmes jusqu'au soir. Nous le trouvâmes d'une belle largeur, coulant du

nord-ouest avec une vitesse moyenne, et traversant des plaines qui à droite et à gauche étaient au loin cultivées en indigo. Plusieurs marsouins vinrent jouer autour de notre pinasse, et de nombreux pêcheurs nous offrirent d'acheter du poisson. Lorsque nous eûmes poursuivi notre route jusqu'à six heures, au milieu d'une campagne moins garnie d'arbres, mais mieux pourvue de pâturages que ne m'avait encore paru l'être celle du Bengale, les bateliers, dont la fatigue était au comble, me demandèrent la permission de faire halte pour la nuit à un endroit appelé *Ranaghat*. C'est un fort village remarquable par deux jolies maisons de plaisance qui ressemblent à celles où demeurent les riches Hindous de Calcutta.

Le 18 nous continuâmes de remonter le bras qui se dirigea toujours au nord-ouest, mais qui devint plus large et plus profond. Les rives se montrèrent plus hautes et plus raides; le pays était boisé, et de temps à autre offrait des points de vue pittoresques, tandis que les cocotiers auxquels nous croyions avoir dit adieu réapparurent et ne cessèrent d'élever par intervalle leur tête au-dessus des bambous, des banyans et des arbres à fruit. Vers cinq heures du soir nous jetâmes l'ancre jusqu'au lendemain devant un lieu que les mariniers nommèrent *Sibnibashi*. Je crus d'abord qu'ils se trompaient, car la ville de ce nom est placée sur la carte de Rennel beaucoup plus au sud et du côté opposé de la rivière. Nous

abordâmes dans l'intention d'aller voir quelques pagodes dont les dômes s'élançaient à peu de distance au-dessus d'une épaisse forêt. Non loin du lieu où nous descendîmes à terre, une rangée de grandes cruches dont les ouvertures étaient soigneusement fermées avec des morceaux de cuir, et qui semblaient avoir été depuis peu débarquées d'une chaloupe, attira notre attention. Un de mes gens me dit qu'elles contenaient sans doute de l'eau du Gange puisée à Bénarès ou à Hardwar, dont les Hindous de haut rang se servaient pour laver leurs idoles, et que dans ce cas elles devaient être destinées au même usage dans les pagodes que nous apercevions. Quand nous parvîmes à la forêt dont j'ai tout à l'heure parlé, nous y découvrîmes d'immenses ruines; et bientôt s'avancèrent à notre rencontre deux jeunes garçons de bonne mine, qui répondant à mes questions, m'apprirent que j'étais réellement à Sibnibashi, ville très considérable et très ancienne. Ces enfans étaient nus de tout le corps, excepté de la ceinture, comme les autres habitans de la campagne, mais portaient sur leur épaule l'écharpe qui distingue les membres de la famille d'un brahmine. Au bout de quelques minutes, ils conférèrent ensemble à voix basse, et s'enfuirent à travers le taillis, nous laissant continuer seuls la route qui était étroite et qui serpentait au milieu d'énormes masses de constructions en briques et d'éminences

de terre çà et là parsemées de cactus, de bambous et de hautes plantes épineuses qui ressemblaient à des acacias.

Nous arrivâmes enfin devant quatre pagodes assez petites, mais d'une égale architecture et en bon état. La vue d'un de mes massiers, qui sans mon ordre m'avait suivi avec l'insigne de sa charge, nous attira le respect, tant des villageois que des brahmines, et les premiers ne firent nulle difficulté de nous montrer leurs temples. Le premier que nous visitâmes était le plus moderne, et ne remontait qu'à une soixantaine d'années, quoique dans certaines parties de l'Europe on aurait pu le croire trois fois plus vieux; mais dans ce climat tout édifice, à moins d'être soigneusement entretenu, prend bientôt les vénérables indices de l'antiquité. La pagode en question, qui était bien badigeonnée, consistait en une tour quadrangulaire surmontée d'un toit pyramidal qu'entourait un cloître d'arcades en ogives haut d'environ dix pieds. Une très belle porte gothique, ceinte d'arabesques, ouvrait du côté méridional, et nous laissa voir dans l'intérieur la statue de Rama, assis sur un lotus avec un parasol doré mais terni sur sa tête, et sa femme Seta, née de la terre, à côté de lui. Une espèce de collation qui est composée de riz, de beurre clarifié, de fruits, de sucre candi, etc., était servie devant eux dans des plats qui paraissaient être d'argent. Le

reste du mobilier de ce saint lieu consistait en une grosse trompe accrochée à la muraille, et en quelques cruches semblables à celles que nous avions vues près de l'eau.

Nous visitâmes ensuite deux des autres pagodes, qui toutes deux étaient octogones, et dédiées à Siva qui, dit-on, n'est autre qu'Adam. Elles ne renfermaient absolument rien que le symbole de la divinité en marbre noir. Lorsque je voulus remettre quelques pièces de monnaie aux brahmines qui desservaient ces temples, à mon extrême étonnement ils refusèrent de les recevoir aussitôt de ma main, et me prièrent de les déposer d'abord sur le seuil. Je crus convenable de leur expliquer que je leur en faisais don comme récompense de leur politesse et que ce n'était pas une offrande à leur dieu; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien recevoir, hormis des gens de leur race, à moins que le cadeau n'eût été préalablement purifié de la manière que j'ai dite. Je me rendis donc à leur requête; mais je m'étonne encore d'une délicatesse que jusqu'à ce moment je n'avais pas soupçonnée chez les brahmines. Il arriva aussi un autre incident auquel je ne m'attendais pas. Comme les deux pagodes de Siva ne contenaient rien à voir, je pensai qu'en bonne conscience une roupie était assez pour les deux prêtres, et je leur dis qu'ils se la partageraient. Cependant, elle n'eut pas plus tôt touché le seuil,

que les vieillards se mirent à s'en disputer la possession d'une manière indécente, s'injuriant l'un l'autre, crachant, piétinant, battant des mains; mais n'échangeant pas le moindre coup; l'un prétendant que la roupie lui appartenait, puisqu'elle avait touché le seuil de sa porte, l'autre arguant des intentions précises du donateur. Je tâchai, mais en vain, de les pacifier, et je les quittai fort en colère pour suivre le prêtre de Rama qui, content de son cadeau, vint me proposer de nous conduire au palais du rajah.

Il nous mena vers une superbe arcade gothique, toute couverte de lierre à larges feuilles; mais bien conservée. Quand nous eûmes passé sous cette porte, qui paraissait avoir été autrefois une de celles de la ville, une avenue de grands arbres çà et là interrompue, mais encore majestueuse, se développa devant nous, tandis que nous aperçûmes à droite et à gauche une immense étendue de décombres envahis par les broussailles. Je demandai qui avait détruit tous ces édifices dont je voyais les restes, et l'on me répondit que c'était le fameux Kissen-Chund; qu'il avait lui-même résidé dans ce lieu, et que ses arrière-petits-fils y résidaient encore. Bientôt notre guide, par un brusque détour, nous introduisit dans des ruines qui effectivement étaient celles d'un vaste palais; et là, au milieu d'une cour dont l'entrée était encore fermée par une vieille

porte à double battant, nous revîmes les deux jeunes gens que nous avions déjà rencontrés. On nous les présenta comme descendans de Kissen-Chund, et ils nous invitèrent de la manière la plus polie, en langue perse, à entrer dans la demeure de leur père.

Je ne me fusse jamais douté que j'étais dans une habitation royale; car deux ou trois vaches qui paissaient à l'entour, et les jackals, dont les cris devenaient de plus en plus distincts à mesure que baissait le jour, semblaient être les seuls habitans du lieu; mais je ne manifestai aucunement ma surprise, et je répondis au contraire que plein de respect pour leur famille dont l'antique splendeur m'était bien connue, je m'estimerais heureux de présenter mes hommages au rajah. Ils nous firent alors monter par un escalier raide et étroit, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille d'une des tours, en nous assurant qu'il n'y avait nul danger à craindre; et sur le seuil d'une petite chambre voûtée, mais sans meubles, nous fûmes reçus par le rajah Omichund, homme gros et court, d'environ quarante-cinq ans, et d'un teint assez beau; mais il ne portait d'autres vêtemens que ceux exigés par la pudeur, et ne se distinguait de ses sujets que par des raies alternatives de blanc, de vermillon et d'or dont il avait le front bariolé. Ses fils avaient évidemment couru le prévenir de notre arrivée; car il avait, pour nous

recevoir, fait quelques préparatifs. A terre était étendue une espèce de matelas qui devait lui servir de siège, et autour duquel, par une ostentation bien innocente, il avait étalé ses plus précieuses richesses; une montre d'or, trois ou quatre bagues, une boîte de noix de bétel. En face, un vieux fauteuil me tendait les bras. J'avoue que je fus touché de l'extrême indigence du représentant actuel d'une famille autrefois si puissante, et je me montrai plus respectueux à son égard que peut-être je ne l'aurais été, si son cabinet eût annoncé davantage que j'avais affaire à un prince.

Quand nous fûmes assis l'un et l'autre, nous causâmes, ainsi qu'on le peut croire, de choses peu intéressantes; mais je lui causai infiniment de plaisir en l'appelant *Maharaja*, c'est-à-dire grand roi, comme s'il était encore un souverain d'une illustration égale à celle de ses ancêtres, et il me remercia de ma galanterie par un sourire accompagné d'une profonde révérence. Il me demanda où j'allais; je répondis que je comptais visiter Dacca, Bénarès, Delhi, Hardmaz même, que je serais de retour dans neuf ou dix mois, et que si alors l'envie lui venait de faire un voyage à Calcutta, il me procurerait beaucoup de joie en me rendant visite. Il répliqua qu'il sortait rarement de chez lui; mais tandis qu'il parlait de la sorte, ses fils le regardaient d'un air si suppliant et avec un visage qui exprimait si bien

leur pensée, qu'il ajouta que ses enfans seraient charmés de voir Calcutta, et iraient m'y voir.

Après quelque temps de conversation nous primes congé, et nous fûmes escortés par nos deux jeunes amis jusqu'à la porte; puis de là jusqu'à notre pinasse, par un vieillard qui se disait chambellan du rajah, et dont l'obséquieuse politesse, la haute vénération pour la famille de son maître, et les nombreuses excuses pour l'accueil trop simple que nous avions reçu à la cour, me rappelèrent le vieux Caleb Balderstone. La nouvelle s'était probablement répandue dans la campagne environnante qu'un grand personnage était venu visiter le rajah, et que sa chaloupe contenait d'immenses richesses; car vers une heure du matin, un des bateliers mettant par hasard la tête à une croisée de la cabine, aperçut à fleur d'eau les têtes de trois hommes qui approchaient avec précaution, et qui sans doute voulaient nous dévaliser pendant notre sommeil. Le cri de : « Aux voleurs ! aux voleurs ! » qu'il poussa aussitôt, nous alarma tous, mais les mit en fuite; et au bout d'un moment, nous les vîmes sur le bord de l'eau qui couraient à toutes jambes.

Le 19 nous naviguâmes encore dans la même direction que les deux jours précédens; mais le bras prit une largeur beaucoup plus grande, et ses bords qui devinrent sablonneux se couvrirent de roseaux. Chemin faisant, nous comptâmes un grand nombre

sans seraient
y voir.
on nous pri-
ar nos deux
de là jusqu'à
disait cham-
politesse, la
on maître, et
l trop simple
appelèrent le
s'était proba-
environnante
siter le rajah,
ses richesses;
bateliers met-
de la cabine,
s hommes qui
ui sans doute
otre sommeil.
bleurs! » qu'il
mais les mit en
s les vîmes sur
s jambes.
dans la même
ns; mais le bras
le, et ses bords
ent de roseaux.
grand nombre

de marsouins, ainsi que de courlis, de grues et d'autres oiseaux dont j'ignorais les noms, parmi lesquels le capitaine m'en montra un qui *lisait* fort bien, disait-il, voulant dire qu'il *chanta*it fort agréablement. J'ai souvent remarqué, en effet, que les Indiens employaient indifféremment ces deux expressions l'une pour l'autre; ce qui semble provenir de ce que les naturels, soit musulmans, soit hindous, chantent toujours le texte de leurs livres sacrés, au lieu de le lire à la façon ordinaire. Le soir nous jetâmes l'ancre en face du village de Kishenpol; et le lendemain, après avoir marché tout le jour vers l'ouest, nous fîmes halte pour la nuit devant un hameau nommé *Cadampour*, autour duquel, à la différence du pays que nous avons parcouru la veille, et qui était d'une extrême aridité, nous vîmes des marais entremêlés d'assez beaux pâturages.

Le 21, tandis que nous poursuivions notre route, une multitude de petits garçons, chaque fois que dans la matinée nous passâmes en vue d'un village, vinrent en chantant nous demander l'aumône. Quelques pièces que nous leur jetions en retour de leur musique qui ne manquait pas d'agrément, nous attiraient des milliers d'actions de grâce. Ce jour-là, le nombre des habitans nous parut augmenter d'une manière frappante. Il semblait aussi considérable que dans aucune autre partie du Bengale

qui m'était déjà connue; et des troupes de paysans qui se baignaient, qui lavaient du linge, ou qui pêchaient, des bestiaux mugissans, des chiens criards ne cessèrent d'égayer notre route, qui autrement eût été fort monotone et fort ennuyeuse. Mais si nombreuse que fût la population, elle était exclusivement bengalaise et ne s'occupait que d'agriculture. A l'exception de deux Européens que nous avions aperçus le matin qui chassaient, et qui par cette raison pouvaient être venus d'une distance considérable, nous n'avions rien découvert depuis Ranaghat qui nous révélât la présence des blancs.

Des barques, que nous rencontrions sans cesse, allaient chercher du sel à Calcutta, et y portaient principalement de la graine de moutarde qui sert à fabriquer une huile dont les Hindous font dans leur ménage une immense consommation. « L'huile de moutarde! me dirent-ils un jour qu'ils se lamentaient, parce qu'on avait augmenté l'impôt que le gouvernement a mis sur cette denrée; mais pour nous c'est un objet de nécessité première! nous la mangeons, nous la brûlons, nous nous en frottons le corps; elle nous est aussi utile, aussi indispensable que le riz. » Vers sept heures du soir nous jetâmes l'ancre près d'un endroit appelé *Bany-banya*, et nous visitâmes à terre un établissement construit dans le style européen où l'indigo subis-

sait la préparation qui lui est nécessaire pour être employé comme teinture.

Le lendemain, à l'instant que nous allions nous remettre en route, les naturels nous dirent que pour gagner plus directement Dacca, nous aurions dû prendre un canal devant lequel nous avions passé la veille, et qui faisait communiquer le grand Gange avec le bras de ce fleuve où nous étions encore. Toutefois, comme il y avait à peu de distance deux autres canaux semblables, nous crûmes pouvoir nous dispenser de revenir sur nos pas. L'un était plus court que l'autre de plusieurs journées, nous assura-t-on ; mais si étroit, si difficile en certaines places, qu'on nous conseillait de choisir le second. Je préfèrai néanmoins le premier, car je n'imaginai pas comment nous rencontrerions des obstacles du genre de ceux dont il était question dans une rivière large à peu près d'un quart de mille, et lorsqu'on n'avait pas connaissance qu'il existât un seul roc dans tout le Bengale. Nous prîmes donc cette dernière branche qui se dirigeait absolument au sud-est, et dans laquelle nous eûmes le vent en poue ; mais le courant qui était fort impétueux nous devint favorable. Précédemment, nous avions sous ce double rapport éprouvé tout le contraire. Jusqu'alors, en effet, nous avions remonté une branche du Matabunda, laquelle coulait à l'ouest vers l'Hougly, mais à présent nous en

descendions une autre qui retournait par un cours méridional, et avec une plus grande vitesse, au vaste Gange dont elle était d'abord sortie. Nos voiles ne nous servirent donc plus à rien, et besoin ne fut pas de recourir aux rames, car sans aucun secours la pinasse, tantôt il est vrai en travers, tantôt l'arrière en avant, et tantôt tournant comme une roue, cheminait avec une rapidité plus que suffisante. Néanmoins les gens de l'équipage ne manquaient pas de besogne. Les eaux dans lesquelles nous naviguions, par suite de leur violence, entraînaient avec elles une multitude d'arbres et de buissons, et formaient de nombreux bancs de sable. C'étaient autant d'obstacles qui, à chaque vingtaine de verges, forçaient les mariniers de se jeter à la nage pour, avec de longs bambous ou avec leurs bras et leurs épaules, dégager l'embarcation au plus difficile de ces endroits; nous trouvions d'ordinaire un ou deux fakirs musulmans qui venaient nous demander l'aumône, arguant de l'efficacité de leurs prières pour nous aider à triompher de tout péril, et quelquefois nous indiquant avec justesse la meilleure route à suivre.

Lorsque nous eûmes ainsi parcouru l'espace de sept ou huit milles, nous arrivâmes à un bassin large et profond où l'eau était parfaitement calme, parfaitement unie. A cette vue, cependant, le capitaine déclara que nous avions rencontré pour le

ar un cours
sse, au vaste
os voiles ne
essoin ne fut
cun secours
tantôt l'ar-
ne une roue,
e suffisante.
manquaient
les nous na-
entraînaient
buissons, et
ble. C'étaient
ne de verges,
la nage pour,
bras et leurs
us difficile de
naire un ou
ous demander
leurs prières
péril, et quel-
la meilleure
ru l'espace de
à un bassin
tement calme.
ndant, le capi-
contré pour le

coup une difficulté vraiment sérieuse, et gouvernant vers le rivage il fit jeter l'ancre. Il était alors environ quatre heures du soir, et comme le temps était beau je sautai à terre pour aller voir en me promenant ce dont il s'agissait. Au bout de trois ou quatre cents pas, je trouvai le canal barré d'un bord à l'autre par une forte digue de terre, de sable et d'argile, que la rivière s'était élevée à elle-même par l'impétuosité de son courant, mais contre laquelle alors elle luttait avec fureur, s'élançant de toute sa force à travers deux étroites ouvertures qui formaient une cataracte de plusieurs pieds. Continuer notre route par l'un ou l'autre de ces passages, c'eût été le comble de l'imprudence; aussi n'y songeâmes-nous pas un seul instant. Mais la question était de savoir si, rebroussant chemin, nous tenterions de remonter le rapide courant que nous avions descendu, ou bien si nous louerions des ouvriers pour élargir une des deux brèches. Ce fut ce dernier parti que nous adoptâmes. Il y avait tout le long de la rive une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans qui se livraient à la pêche : nous leur proposâmes d'abord de nous aider, en leur offrant une bonne récompense; mais ils s'en excusèrent sur ce qu'ils n'avaient pas d'outils. D'ailleurs, pour se déranger, ils faisaient une pêche trop lucrative, car la rivière abondait en poissons de toute taille. Le capitaine dépêcha alors un de ses

gens au village voisin dont les habitans commencent aussi par refuser, alléguant que c'était un jour de fête. Mais notre ambassadeur leva leurs scrupules par l'assurance d'une bonne paye, et ils vinrent au nombre de sept ou huit armés de pioches. En quelques heures de travail, ils agrandirent assez l'ouverture pour nous permettre d'espérer que la force de l'eau achèverait pendant la nuit de la rendre aussi large qu'il était nécessaire.

Sur ce point, la campagne environnante était belle, découverte, bien cultivée, çà et là plantée de bois; enfin aussi variée qu'elle semble pouvoir l'être au Bengale. Nous trouvâmes au bord de l'eau un mûrier nain, le premier que j'eusse vu dans l'Inde. Pendant ma promenade, je rencontrai aussi un jeune taureau d'une grande beauté qui portait sur ses flancs les emblèmes du dieu Siva qu'on y avait dessinés avec un fer chaud. Il ne chercha nullement à me fuir quand il m'aperçut, et vint au contraire sentir une fleur que je tenais à la main. L'animal était un de ces jeunes veaux à qui en différentes occasions solennelles de riches Hindous donnent la liberté, manière, pensent-ils, d'être agréables à Siva. Ce serait péché mortel que de les frapper, que de leur faire aucun mal. Ils paissent où bon leur semble, et les pieuses gens trouvent un plaisir inouï à les accabler de bons traitemens. Ils sont fort importuns dans les villages aux envi-

commen-
c'était un
leva leurs
paye, et ils
de pioches.
dirent assez
érer que la
nuit de la

nnante était
à plantée de
pouvoir l'être
de l'eau un
dans l'Inde.
rai aussi un
i portait sur
qu'on y avait
ercha nulle-
, et vint au
ais à la main.
a qui en diffé-
hes Hindous
nt-ils, d'être
tel que de les
l. Ils paissent
gens trouvent
ns traitemens.
ges aux envi-

rons de Calcutta, entrant de vive force dans les jardins, avançant leur museau dans les boutiques des marchands de fruits ou des pâtisseries, et mangeant tout ce qui leur convient sans cérémonie. Comme d'autres animaux gâtés, ils sont quelquefois très méchants, et, dit-on, punissent d'un coup de cornes le moindre retard qu'on met à satisfaire leurs désirs.

Le lendemain nous franchîmes la cataracte sans accident, et nous continuâmes ensuite notre chemin tout le jour dans un lit plus profond et plus navigable, quoique encore obstrué souvent par des îlots et des barres. La contrée se montra singulièrement belle. Les hautes rives de la branche que nous suivions étaient bordées de bambous, de grandes herbes, et de plantes grimpantes qui poussaient presque dans l'eau; et au-dessus la côte apparaissait couverte d'arbres magnifiques à l'ombre desquels s'élevaient de jolis villages, tandis qu'une multitude de femmes qui, vêtues de larges pelisses en étoffe de coton blanc, venaient au fleuve remplir de grandes cruches en terre qu'elles portaient sur leurs têtes, donnait de la vie à un tableau déjà fort intéressant. On apercevait aussi différentes manufactures d'indigo, et il me semblait que les barques, les habitations, l'extérieur des paysans, tout enfin s'améliorait à mesure que nous approchions du Gunga. Le soir nous jetâmes l'ancre sous un petit village dont les habi-

tans furent à notre égard polis et communicatifs. Nous pûmes juger en cet endroit de la hauteur que l'inondation atteint chaque année. La berge dépassait alors de vingt-cinq pieds au moins la surface de l'eau, et cependant les villageois y établissaient encore des digues en terre hautes de six ou sept pieds.

Le 24 nous parcourûmes une plus grande étendue de pays que la veille, car le canal était plus profond et plus large, tandis que le courant conservait presque la même rapidité. Dans le voisinage du lieu où nous fîmes halte pour la nuit, lequel était principalement cultivé en riz et en une espèce de chanvre, il y avait deux hameaux, dont un que nous visitâmes était vaste, peuplé, pittoresque. Le brahmine de l'endroit, que nous rencontrâmes, nous apprit qu'il se nommait *Titybania*, et qu'il appartenait avec les terres environnantes, dont le revenu était de 1400 roupies par an, à deux frères hindous qui plaidaient alors l'un contre l'autre, voulant chacun le posséder seul. Tandis que leurs propriétaires se disputaient ainsi, les habitans eux-mêmes qui, comparés à ceux de certains villages de l'Europe, auraient passé pour misérables, semblaient plus contens et plus heureux que les paysans indiens ne le sont d'ordinaire. Plusieurs d'entre eux se divertissaient fort, soit à regarder nos visages et notre teint qui leur étaient nouveaux, soit à nous

entendre estropier l'hindoustani ; la gaiété néanmoins qu'ils concevaient à nos dépens n'allait pas jusqu'à l'impolitesse. Parmi les chaumières, quelques-unes étaient habitées par des musulmans, et nous les reconnûmes à des volailles qui rôdaient à l'entour. Dans le grand nombre de celles qui appartenaient aux Hindous, nous en remarquâmes une, petite, mais neuve et propre, devant la porte de laquelle, chose qui se voit rarement dans l'Inde, le maître arrangeait un jardin. Sur cette branche, les barques sont beaucoup moins grossières que celles de l'Hougly. Leurs cabines en paille sont plus soigneusement construites ; leurs poupes ne sont pas si démesurément hautes, ni leurs voiles de grossière étoffe ; enfin, elles sont peintes pour la plupart, et ornées tant à l'avant que de chaque côté du gouvernail d'yeux en cuivre doré. Ces yeux ne sont pas sans doute seulement destinés à servir d'ornement, car on retrouve le même usage chez les Chinois qui, pour le justifier, disent : « Quand on ne peut voir le péril on ne peut l'éviter. »

Le 25, de même que les jours précédens, la rivière augmenta de largeur à mesure que nous avançâmes. Les bords aussi devinrent plus beaux et plus riches, les villages plus nombreux et de meilleure apparence. Le lendemain, comme nous continuions notre route au point du jour, nous rencontrâmes une chaloupe qui venant de Dacca se diri-

geait vers Calcutta, et nous eûmes le désappointement d'apprendre par son capitaine que nous étions encore à trois jours de Gunga et à huit de Dacca. Ce qui nous consola pourtant, fut de savoir que nous ne manquerions d'eau nulle part, et que, ce dont nous avions commencé à concevoir quelques soupçons, nous avions pris la bonne route. Vers quatre heures du soir, après avoir généralement navigué les deux derniers jours au sud-est, nous tournâmes soudain à gauche, et laissant la Mohanna couler au sud vers les Sonderbonds, nous remontâmes un courant plus étroit mais non moins rapide qui venait du nord. Il porte le nom de *Mattacolly*. Le soir nous fîmes halte pour la nuit près d'une grève basse et sablonneuse, au milieu d'un pays qui s'étendait au loin découvert et marécageux.

Le 27, le nouveau bras dans lequel nous avions pénétré la veille, s'élargit tout à coup sans rien perdre de sa rapidité, et conserva un mille environ de large pendant un espace de quatre milles. Ce vaste bassin était, sans aucune exagération, couvert d'une nuée de petits bateaux pêcheurs, parmi lesquels nous en remarquâmes quelques-uns plus grands qui étaient chargés de jarres et de pleines. Les indigènes nous dirent qu'ils pêchaient alors des *hilsas* ou poissons noirs, et que les jarres de sel que nous avions vues étaient pour les conserver. Un mille environ plus loin, nous vîmes au nord-ouest l'embouchure

d'un autre large canal appelé *Commercolly*, suivant notre capitaine. Des naturels qui passaient sur le bord nous confirmèrent bientôt l'exactitude de ce nom, et ajoutèrent que nous atteindrions en quatre heures de marche la ville de Bounshah. La rive septentrionale de ce nouveau bras était plate et herbue; celle du sud, au contraire, haute et raide, boisée d'ailleurs, populeuse, et d'autant plus pittoresque qu'un grand nombre de barques y étaient amarrées. A mon extrême surprise, tandis que nous suivions notre route, nous aperçûmes une rangée de neuf ou dix loutres au moins, qui, grosses et belles, étaient attachées avec des licous de paille et de longues cordes à des pieux de bambous enfoncés sur le rivage. Quelques-unes nageaient aussi loin que leur longue leur permettait, ou étaient couchées moitié dans l'eau moitié sur la terre; d'autres se roulaient au soleil et faisaient entendre une sorte de sifflement aigu. On m'assura que la plupart des pêcheurs de ce voisinage élevaient un ou plusieurs de ces animaux, qui étaient aussi bien apprivoisés que des chiens, et qui leur rendaient de grands services à la pêche, tantôt chassant vers les filets des bancs de petits poissons, tantôt rapportant à leurs maîtres de belles pièces entre leurs dents. J'avais oublié de dire que nous avions navigué entre cinq et six heures du matin devant *Mattacolly*, la ville dont le canal a emprunté le nom ou qui lui a donné le sien. Elle

ne renfermait pas une seule maison bâtie en briques, mais c'était la plus nombreuse réunion de huttes indigènes que j'eusse encore vues depuis que nous avions quitté Calcutta. Sur toute sa longueur le bord de la rivière était garni de vastes chaloupes. Notre capitaine nous dit que c'était une place très commerçante, un véritable marché au sel pour toutes les provinces centrales du Bengale, et une des principales sources d'où Calcutta tirait le riz, l'huile de moutarde, le poisson sec et le beurre. La voie ordinaire de communication entre Calcutta et Mattacolly était par les Sonderbonds et la Mohanna.

Le 28, quand nous eûmes levé l'ancre, nous remarquâmes bientôt que le Chundnah sur lequel nous naviguions, formait une vaste sinuosité, et que dès lors il coulait non plus au nord, mais au nord-est. La distance qui nous séparait de Dacca se trouvait ainsi augmentée, il est vrai ; mais comme nous pûmes marcher à la voile, le premier inconvénient fut compensé par ce dernier avantage. A neuf heures du matin, nous passâmes devant Ruperra, village considérable, au milieu duquel s'élevait un vaste bâtiment en ruines. Mais tout ruiné qu'il était, nous ne fûmes pas étonnés, après ce que nous avions vu à Sibnibashi, d'apprendre qu'il servait d'habitation au principal magistrat du district. Dans son état actuel, et eu égard à la rapidité de notre passage, ce

n'est pas chose aisée de dire quelle fut sa destination primitive; mais comme il est d'architecture grecque, il ne peut remonter à une haute antiquité, tandis que tout semble indiquer qu'il était construit avec élégance. Vers sept heures du soir nous fîmes halte près d'un fort village appelé *Tgnybania*. Sur ce point les rives du canal étaient cultivées par bandes successives en riz et en coton. Au-delà, on apercevait de longues rangées de *pawn*, plante qui ressemblait assez à des haricots, et qui à droite, à gauche, par-dessus, de tous côtés enfin, était soigneusement protégée par des branches de bambou formant une espèce de haie et de toit à hauteur d'homme. Le *pawn* semble être une des plus précieuses productions de l'Inde, si on en juge, soit par les peines qu'on prend pour sa culture, soit par le prix auquel il se vend. Ses feuilles, néanmoins, qui ont une saveur fortement épicée, ne servent qu'à envelopper la noix de bétel que les Indiens se délectent à mâcher.

Le 29 dès le matin, poussés par une forte brise, nous continuâmes à remonter notre canal qui l'emportait presque autant sur l'Hougly par sa largeur que par la richesse, par la beauté, par le spectacle animé de ses rives; aussi ne puis-je m'empêcher de croire que Calcutta est bâti dans une des positions les plus défavorables du Bengale. A midi nous vîmes s'étendre devant nous une vaste nappe d'eau,

dont nous ne distinguons qu'avec peine la rive opposée. C'était le Gunga, auquel nous étions enfin parvenus. Le bras principal qui fut visible s'enfonçait au nord-ouest, parsemé de voiles et littéralement semblable à une mer. Au nord, quoique à une distance encore considérable, le fleuve était coupé par une grande île sablonneuse, et au sud il y avait une multitude d'îlots bas vers un desquels gouverna notre capitaine. C'était afin d'y faire, selon la coutume des navigateurs, à un personnage mythologique très renommé dans le pays, une offrande qui devait nous assurer sa protection pour le reste de notre voyage. Nous allâmes ensuite mouiller le long de la rive opposée sous un village, et, comme la soirée était belle, nous fîmes une descente à terre. La campagne présentait de toutes parts des champs de coton, de cannes à sucre, de riz, entourés de bambous et de palmiers. Sur le rivage, les villageois travaillaient avec ardeur à confectionner des barques qui n'étaient pas sans élégance.

Le lendemain le vent nous fut si contraire que nous bougeâmes à peine de place; mais le jour suivant la violence diminua, et nous pûmes avancer avec un degré raisonnable de vitesse. Le fleuve fut bientôt débarrassé d'îles de toute sorte, et offrit à nos yeux la plus majestueuse nappe d'eau douce que j'eusse pour ma part jamais vue. Néanmoins

ne la rive
ous étions
fut visible
e voiles et
ord, quoi-
, le fleuve
euse, et au
ers un des-
n d'y faire,
personnage
pays, une
tection pour
mes ensuite
s un village,
s fimes une
ait de toutes
à sucre, de
rs. Sur le ri-
rdeur à con-
pas sans élé-

contraire que
is le jour sui-
ûmes avancer
se. Le fleuve
sorte, et offrit
e d'eau douce
ne. Néanmoins

l'aspect des rives était monotone, et l'ennui nous eût promptement gagné, si nous n'avions sans cesse rencontré des embarcations de pêcheurs. Ces gens étaient de plus belle race que ceux des environs de Calcutta, et leurs bateaux meilleurs. Quelques-uns d'entre eux cependant étaient fort mal équipés. Ainsi, ils avaient pour voile une natte ou une pièce d'étoffe suspendue entre deux bambous placés le long de chaque bord, à la manière des New-Zélandais. Nous aperçûmes même un esquif qui était encore gréé plus simplement; deux hommes s'y tenaient debout, et pour voilure déployaient, au moyen de leurs pieds et de leurs mains, chacun un méchant morceau de toile. J'avais quelquefois vu sur des pierres précieuses Vénus ou l'Amour dans une pareille posture; mais je ne me doutais guère que la chose se pratiquait réellement, et fût mise en usage par des navigateurs modernes. Les individus qui composaient l'équipage de la pinasse contribuaient aussi beaucoup à m'égayer, car sans cesse ils babillaient, riaient, chantaient, se jouaient des tours. A Calcutta, j'ai cependant entendu des personnes se plaindre gravement de l'apathie et du manque de vivacité des Indiens. D'après mes observations particulières, j'ai conçu d'eux, je l'avoue, une idée toute différente. Ils sont actifs, gais, bavards, et assez travailleurs quand ils ont quelque motif qui les stimule à l'être. A cinq heures du

soir nous jetâmes l'ancre sous la ville indigène de Jaffiergunge.

Le lendemain, 2 juillet 1824, nous pénétrâmes dans la rivière du même nom, qui sur les cartes porte le nom de *Commercolly*; mais toutes les cartes de cette partie de l'Inde sont remplies d'inexactitudes qui, à dire vrai, proviennent peut-être des changemens que subit la direction des cours d'eau. La contrée fut d'abord haute, très populeuse et soigneusement cultivée; mais à mesure que nous avançâmes et que le lit devint plus large, il présenta tous les caractères de l'inondation. Enfin, vers deux heures, nous arrivâmes à un pays plat et inondé qui s'étendait au nord-ouest aussi loin que l'œil pouvait atteindre, sans que même un arbre ni rien de semblable ne brisât la ligne de l'horizon. Là, c'est-à-dire au village de Gwalparah, pour la première fois depuis que nous avions quitté le Gange, nous eûmes le courant en notre faveur. Comme le vent ne nous était pas tout-à-fait défavorable, nous déployâmes nos voiles et nous naviguâmes jusqu'au soir avec beaucoup de rapidité. Le jour suivant, après une marche de douze milles, le vent nous devint si contraire, qu'il nous fallut, malgré la faible distance qui nous séparait alors de Dacca, renoncer à y parvenir avant vingt-quatre heures si nous restions dans la pinasse. En conséquence, je passai dans une de nos deux barques avec quelques-uns de nos plus

diligens rameurs, et nous ne tardâmes guère à distinguer les édifices de la ville où il me tardait d'arriver, quoiqu'ils se montrassent encore à l'extrémité d'un bassin loin d'une douzaine de milles; mais nous voguions lestement; et tandis que nous approchâmes, je fus surpris de l'étendue ainsi que de l'aspect imposant des ruines qui, à la vérité, semblaient former actuellement la principale partie de la cité. Outre d'énormes masses noires dans lesquelles on reconnaissait sans peine d'anciens châteaux et de vieilles tours qui maintenant étaient couverts de lierre, outre aussi des mosquées et des pagodes qui paraissaient remonter à la même date, il y avait plusieurs grandes et belles maisons où il nous était permis d'espérer que nous trouverions un logement commode. Lorsque nous n'étions plus qu'à un mille et demi de ces palais délabrés, un bruit, le plus solennel et le plus bizarre qui se puisse imaginer, un bruit qui semblait sortir du sein même des eaux que nous traversions, vint frapper mon oreille; il était long, fort, sourd, saccadé, en même temps semblable au mugissement d'un taureau et au son que produit une baleine qui respire. « Ah! s'écria un des bateliers après avoir écouté quelques instans avec attention, ce sont des éléphants qui se baignent. » Bientôt, en effet, j'aperçus une vingtaine de ces monstrueuses bêtes dont les têtes et les trompes apparaissaient à fleur d'eau. Dix à douze minutes

nous suffirent dès lors pour gagner Dacca. Dès mon arrivée, je me rendis au domicile de l'agent de la Compagnie; il était lui-même absent; mais ses domestiques qui avaient été prévenus m'attendaient et m'introduisirent dans une excellente chambre à coucher où je trouvai un bain et tous les vêtemens désirables.

La rivière sur laquelle Dacca est située a bien changé depuis que Rennel a dessiné sa carte. Elle était alors étroite; mais aujourd'hui, et même durant la plus grande sécheresse, elle est beaucoup plus large que l'Hougly à Calcutta. La ville de Dacca n'est plus à présent qu'un misérable débris de son ancienne grandeur. Son commerce n'est plus que la soixantième partie de ce qu'il a été; et tous ses splendides bâtimens, le château de son fondateur Shahjehanguire, la magnifique mosquée qu'il construisit, les palais des anciens nawabs, les fabriques et les églises des Hollandais, des Français et des Portugais, tout est tombé en ruines, tout est envahi par les broussailles. Mon hôte me conta avoir assisté en personne dans la cour d'un vieux palais à une chasse au tigre, pendant laquelle l'éléphant d'un de ses amis tomba dans un puits que cachaient entièrement les ronces. Presque tout le coton qui se récolte dans le district s'expédie cru en Angleterre, et les produits des manufactures anglaises sont recherchés par les habitans mêmes de Dacca

pour leur bon marché. Il y a encore quelques Arméniens qui résident dans la ville, et plusieurs d'entre eux sont fort riches, puisqu'ils entretiennent à leurs frais une église et deux prêtres. Il y a aussi quelques Portugais, mais qui vivent dans la plus profonde misère. Le nombre des Grecs est plus considérable : on les représente comme industriels et intelligens ; ils s'entendent mieux avec les Anglais que tous les autres, et remplissent diverses places subalternes du gouvernement. Sauf quelques planteurs d'indigo dans les environs, et ceux qui remplissent à Dacca des fonctions civiles ou militaires, on n'y compterait pas dix Anglais. La population hindoue et musulmane, au contraire, s'élève encore à trois cent mille âmes ; et ce calcul n'est aucunement exagéré, car il est certain que Dacca renferme plus de quatre-vingt-dix mille maisons ou huttes. Le climat passe pour un des plus doux de l'Inde, car la chaleur est toujours tempérée par les vastes rivières qui coulent autour de la ville dans toutes les directions. Le voisinage, à l'époque de mon séjour, offrait peu de longues promenades ; mais il n'en offre pas beaucoup plus lors même que la terre est sèche, car une infinité de petits courans courent la campagne, et de hautes broussailles impénétrables s'avancent au nord-est jusqu'aux murs ; mais les habitans ne connaissent d'autre plaisir que celui de naviguer, et leurs chaloupes sont d'une

structure à la fois élégante et commode. Il n'est pas en effet de pays que je sache où les naturels puissent davantage se complaire au métier de navigateur. Les plus grands navires, cependant, qui viennent à Dacca, sont de petits briks indigènes. Durant les pluies, des vaisseaux d'un tonnage modéré pourraient à la rigueur le faire; mais il y aurait quelque danger, et les avantages qu'offre la navigation de cette branche du Gange ne sont pas suffisans pour exciter des navires à compromettre la sûreté de leur bâtiment, et même leur vie, quoique des goëlettes européennes se soient, dit-on, avancés quelquefois jusqu'à Luckipour. On préfère généralement gagner le Chittagong, malgré que le port de ce district ne soit pas beaucoup plus propre à recevoir les gros navires.

Je recueillis à Dacca différens détails sur le Chittagong. Islamabar, la capitale, est plus vaste, et la société anglaise encore moins nombreuse que celle de Dacca. La campagne environnante est jolie et romantique. Elle offre une multitude de petites montagnes rondes et escarpées, couvertes de verdure, de café, de poivre, de vignes et de bambous, au sommet desquelles sont d'ordinaire bâties les maisons de plaisance des Anglais. Ce n'est pas chose fort aisée que d'y parvenir; car les routes sont souvent trop raides et trop pierreuses pour les voitures ou les chevaux, et il faut ou marcher à pied, ou se

faire porter à bras; encore n'y a-t-il que les porteurs du pays qui, à force d'habitude, puissent s'acquitter d'une pareille besogne. A quelque distance de la côte s'élève une chaîne qui divise ce territoire de celui des Burmèses, et qui est couverte de forêts presque impénétrables. Le climat de cette province a été trop loué, je crois. Il y est assurément plus frais pendant les mois de chaleur qu'à Calcutta, mais non point qu'à Dacca pendant la saison pluvieuse; et l'hiver ne saurait être plus désagréable, plus malsain, plus fiévreux, par suite des brouillards continuels que produisent et la vaste étendue des sols non défrichés et le voisinage des montagnes.

Dacca est sujet aux tremblemens de terre, mais ils n'y ont jamais causé de grands ravages. Les Anglais y ont établi, de même que dans les chefs-lieux de tous les autres districts de l'Inde, un hospice pour les aliénés et une prison pour les malfaiteurs, établissemens qui tous deux sont tenus avec le meilleur ordre. En outre, la Compagnie possède dans cette ville une écurie de deux à trois cents éléphans; car c'est le nombre qu'on en attrape chaque année dans les bois voisins de Tiperah et de Cachar. A Dacca, on les dompte, on les apprivoise, on leur fait peu à peu contracter les habitudes que leur état de captivité rend indispensables. Ceux qui sont destinés aux provinces supérieures restent d'abord

quelque temps au lieu de leur éducation, et sont ensuite transférés successivement à Mourshedabad, à Bogwangola, à Dinapour; car la transition du climat de Dacca à celui de Meirut ou même de Cawnpour est trop grande, et pour peu qu'elle soit subite, elle devient fatale à beaucoup de ces animaux.

Comme bien on pense, durant ma résidence à Dacca, j'en visitai curieusement les divers quartiers et les environs. L'ensemble de la ville ne peut être mieux comparé qu'à la partie la plus laide de Calcutta près de Chitpour; il y a cependant d'assez beaux restes d'architecture mêlés parmi les vilaines huttes qui couvrent les trois quarts de son emplacement. Quant aux alentours, ils sont fort pittoresques; mais si loin que je m'avançai dans la campagne, je n'aperçus que des bois et des broussailles, pas la moindre trace de culture. Le lendemain de mon arrivée, comme je m'en allais flânant par les rues, je fus fort surpris de rencontrer un carrosse. C'était à la vérité un vieux landaw sale et poudreux; mais quatre chevaux le traînaient, le postillon et le cocher avaient des livrées rouges, et à l'entour se pavanaient sur de mauvais chevaux une douzaine de gens habillés de la même couleur, qui avaient pour coiffure de grands bonnets à poils. J'appris d'un passant que cet équipage appartenait au nawab de l'endroit, à Shumsheddowlah, que je distinguai en

effet à travers la glace, et que les espèces de grenadiers qui formaient l'escorte étaient ses gardes-du-corps particuliers.

Ce potentat, comme tous ses pareils, ne jouit plus d'aucun pouvoir politique; il n'a même pas conservé le privilège qu'avait son frère, dont il est héritier, et qu'a encore son voisin de Mourshebabad, celui de pouvoir se servir du royal palanquin de ses aïeux. Néanmoins, le gouvernement lui compte 10,000 roupies par mois; il a une cour, il a des satellites, et on lui donne le titre d'altesse. Le jour suivant, il vint me rendre visite. C'était un vieillard de bonne mine, et dont le teint clair indiquait le soin avec lequel les descendants des conquérans musulmans ont tenu pur de tout mélange leur sang septentrional. Ses mains surtout étaient presque aussi blanches que celles d'un Européen. Pendant sa visite, qui fut assez longue, il ne cessa de fumer gravement sa pipe, et de causer avec moi en assez bon anglais. Il me dit entre autres choses que la prudence défendait, à moins d'être monté sur un éléphant, de se promener au milieu des ruines de la ville, vu qu'elles recélaient souvent des tigres, et toujours de nombreux serpens. Tout son costume était de simple mousseline blanche; seulement il y avait à son turban un petit gland d'or. Son fils, qui l'accompagnait et qui paraissait âgé d'une trentaine d'années, avait la peau plus

brune et beaucoup moins d'instruction; ainsi, il ne parlait pas la langue anglaise. Son turban était de soie pourpre, à franges d'or et orné de plusieurs bijoux. Comme son père, il portait aux doigts des bagues enrichies de gros diamans. Lorsqu'ils se levèrent pour sortir, l'agent de la Compagnie donna le bras au nawab jusqu'au bas de l'escalier, qui était garni de domestiques à verges d'argent; et lorsqu'il remonta dans sa voiture, les cavaliers qui l'escortaient comme la première fois firent retentir l'air de leurs acclamations, qui étaient assez bizarres. Ils énumérèrent en effet à haute voix les différens titres de leur maître. « C'est un lion de guerre! s'écrièrent-ils; c'est la prudence même dans le conseil; c'est un haut et puissant prince! » Mais ces cris, malheureusement, avaient plutôt l'air de commande que d'enthousiasme.

J'allai le lendemain rendre au personnage son aimable visite. Pour atteindre sa demeure, j'eus à traverser une partie considérable de la ville, et à suivre une longue avenue d'arbres décrépits, entremêlés de huttes, au bout de laquelle je pénétrai par une vieille arcade en briques dans une première cour que formaient des bâtimens en ruines. Au milieu, s'élevait un gros arbre entouré de broussailles. En face de l'arcade était un beau portail, sous lequel la garde du nawab se tenait en ligne pour me recevoir, et où je trouvai une chaise à

porteurs dont je fus, bon gré mal gré, obligé de faire usage pour franchir la seconde cour. C'était un quadrangle de constructions basses et irrégulières, mais non dépourvues d'élégance, bien entretenues et badigeonnées de blanc. Sur la droite, un perron me conduisit à une fort belle salle octogone soutenue par des piliers gothiques et éclairée par de hautes fenêtres en ogive à vitraux de couleur. Elle était meublée d'une vaste table ronde, de fauteuils en acajou, de glaces, de gravures et de deux beaux portraits, l'un du nawab lui-même, l'autre de feu son frère. Il n'y avait rien de ridicule dans cet appartement; tout, au contraire, était convenable et décent. Aussi, emportai-je du maître de ces lieux, quand je me retirai, une idée beaucoup plus favorable et de son bon sens et de sa cour, que je ne les avais d'abord imaginés à la vue grotesque de ses gardes-du-corps et de son carrosse.

Lorsque je levai le siège, il m'invita à dîner, mais sans m'indiquer de jour; et vainement ma résidence dura-t-elle une quinzaine, je n'eus pas l'honneur de m'asseoir à sa table. Lors de mon arrivée au palais, de même que lors de mon départ, les gardes me portèrent les armes. La veille de mon départ de Dacca, je retournai voir Shumsheddowlah pour lui présenter mes adieux, et il voulut absolument me faire un cadeau. « Je ne vais pas vous donner quelque chose de très précieux, dit-il, mais de simples bagatelles,

qui, communes ici, seraient pourtant des curiosités en Europe. J'espère que vous voudrez bien offrir de ma part cette pièce de mousseline à madame; et si l'échange vous plaît, au lieu de ce bâton qui vous sert de canne, vous emporterez la mienne que voici. » De la beauté de l'étoffe, je n'étais pas à même d'en juger; mais l'autre cadeau, je l'appréciai à sa juste valeur, car la canne en question était d'ivoire, d'un seul morceau et richement sculptée.

ITINÉRAIRE DE DACCA A BOGLIPOUR. — Départ de Dacca. Inondation. Furreidpour. Habitudes domestiques des Hindous. Lurdah. Bogwangola. Force du courant. Fourmilières. Ruines de Gour. Rajmahal. Sicligully. Pier-Pointié. Cavernes. Boglipour. Détails sur les indigènes appelés Puhawreis; leurs mœurs; leurs coutumes; leur religion; leur contrée.

Le 20 juillet 1824, continuant notre voyage dans la direction de l'est, nous traversâmes la rivière Delaserry et une vaste étendue de pays inondé qui offrait un étrange et triste spectacle. En effet, tandis que toute la campagne était couverte de cinq ou six pieds d'eau, on apercevait de misérables villages entassés pour ainsi dire les uns et les autres sur de petites éminences qui ne dépassaient pas de sept ou huit pouces le niveau de l'inondation. Enfin nous les perdîmes de vue, et nous entrâmes dans ce qu'on pourrait appeler une mer de roseaux. C'était effectivement un immense marécage, assez profond pour permettre à un très fort vaisseau d'y

naviguer, mais d'où néanmoins s'élançaient de grands joncs qui étaient élevés de toute la hauteur d'un homme au-dessus de la surface. A entendre le bruit de notre pinasse qui voguait rapidement au travers, on aurait dit une meute de chiens se précipitant au milieu d'un champ de blé mûr. Nous pénétrâmes ensuite dans un canal, dont les rizières du bord étaient seules inondées en partie; et après avoir aperçu chemin faisant une suite de forêts et de hameaux, nous jetâmes l'ancre à six heures du soir près d'un grand village nommé *Nawab-Gunge*.

Le lendemain nous remîmes à la voile de bonne heure suivant notre habitude, mais nous fûmes bientôt contraints de suspendre notre marche. Une sinuosité soudaine de la rivière nous exposa vers midi à un vent contraire si violent, que les hommes de l'équipage, après plusieurs tentatives infructueuses pour continuer notre route, déclarèrent que nous n'y parviendrions jamais. Malgré une déclaration si positive, je ne laissai pas d'essayer de la magie du bâton d'argent de mon massier et du talisman de cuivre qui ornait la ceinture d'un guide à qui l'agent de Dacca avait donné ordre de nous accompagner jusqu'à Hajygunge. Je les envoyai donc l'un et l'autre vers le magistrat du plus proche village demander une vingtaine de personnes pour traîner nos embarcations. Mais je leur recommandai en même temps de bien déclarer que

la peine des travailleurs ne resterait pas sans récompense, comme il arrive souvent, je crois dans ce pays. Néanmoins, dès qu'ils aperçurent mes ambassadeurs, la moitié des villageois, craignant qu'on ne vint encore leur imposer au nom du gouvernement quelque corvée gratuite, coururent se cacher; et ce fut seulement lorsque le magistrat eut fait sa tournée, lorsqu'il eut expliqué à quelques-unes de leurs femmes ce dont il s'agissait, que les hommes en état de nous être utiles reparurent. Enfin, pourtant, le nombre prescrit arriva, et nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à neuf heures avec un degré passable de vitesse. Les vingt paysans nous remercièrent beaucoup des deux roupies que nous leur donnâmes à partager, tant la main d'œuvre est peu chère dans cette partie de l'Inde, et promirent volontiers de revenir à la pointe du jour.

Mais quand le soleil se leva de nouveau, ils ne furent pas de retour, et comme le vent s'était modéré pendant la nuit nous partîmes sans eux. Ils nous rattrapèrent cependant avec deux barques au bout de trois milles, et leur intervention nous fut d'un extrême secours lorsque vers une heure nous parvîmes à l'endroit où le canal que nous suivions rejoignait le grand Gange. Les bois qui avoisinent Hajygunge et Furreidpour se montrèrent alors comme une longue ligne noire à l'horizon, éloignés d'une douzaine de milles, tandis que le fleuve en

avait au moins six de large. Là, je congédiai les villageois ; mais le vent, quoiqu'il soufflât tout-à-fait du sud, ne nous fut pas encore très favorable, puis que, s'il nous permit d'avancer à la voile, nous ne parvinmes pas néanmoins à gagner Furreidpour. La faute en fut peut-être à notre capitaine ; car lorsque nous débouchâmes dans le fleuve, il était dominé par son excessive frayeur de dévier de route qu'il connaissait ou d'être obligé de passer une nuit *en mer*, et, en tenant la pinasse aussi du vent que sa construction le permettait, il se donna beaucoup de peine pour atteindre le plus tôt possible la rive opposée, au lieu de naviguer en ligne directe vers la rivière sur laquelle sont situés les deux villages mentionnés ci-dessus. Nous arrivâmes donc vers six heures du soir à huit milles pour le moins au sud du point que nous désirions toucher, et nous jetâmes l'ancre le long d'une prairie dans le voisinage d'un hameau qui s'élevait au milieu d'un bois de palmiers. Comme nous avions récemment ouï dire qu'une barque chargée de munitions et expédiée par la Compagnie, se rendant à Dacca, avait été à la faveur des ténèbres pillée par les indigènes des environs, j'ordonnai que les gens de l'équipage feraient successivement sentinelle deux par deux pendant toute la nuit.

Le 25 il fallut encore remorquer la pinasse, car le vent était tombé, et ce ne fut qu'à dix heures



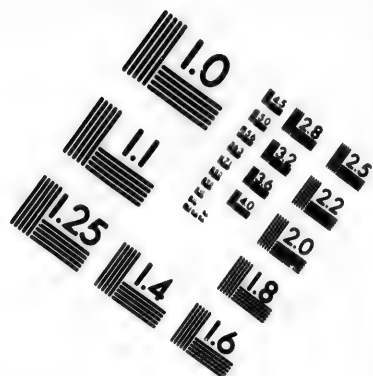
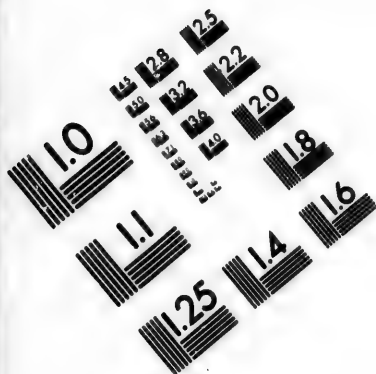
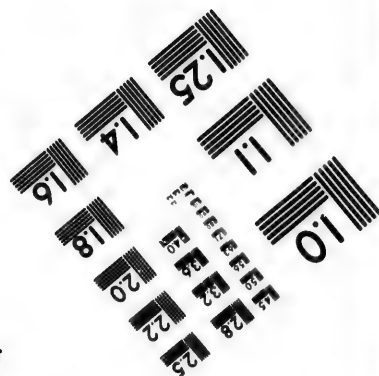
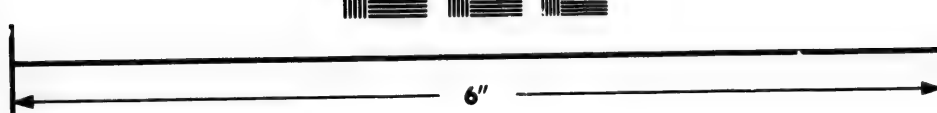
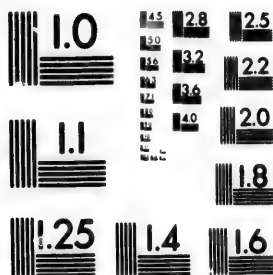


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



que nous entrâmes dans la rivière d'Hajygunge. Bientôt, cependant, nous dépassâmes le village de ce nom, et nous atteignîmes celui de Furreïdpour. J'y fus accueilli à mon débarqué par M. Warner, le magistrat anglais de ces districts, qui s'empressa de me conduire à sa maison. Excepté sa famille et ses domestiques, il n'avait pas autour de lui un seul Européen, pas la moindre société, pas même un médecin à distance raisonnable. De même, le tribunal, la prison, et un petit pavillon non habité, sont, outre la demeure qu'il occupe, les seuls édifices du lieu bâtis à l'europpéenne. Les huttes des indigènes ne forment même pas un village compacte, mais sont çà et là disséminées à travers une plaine fertile et immense, divisée en vergers et en prairies. M. Warner me montra dans son jardin un arbre sur lequel deux pélicans ne manquaient jamais de venir se percher, et un autre qui avait un nid d'aigle. Les aigles, me dit-il, sont fort nombreux sur toutes ces rivières, et les pélicans n'y sont nullement rares. Aussi témoigna-t-il quelque surprise quand il sut combien j'avais peu rencontré des uns et des autres dans le cours de mon voyage. Lorsque je lui demandai des renseignemens sur le pillage des munitions dont j'ai parlé, il me répondit n'en avoir pas eu connaissance. La chose pouvait cependant être vraie, ajouta-t-il, mais devait avoir été grandement exagérée, car les Indiens ne savent

pas conter une histoire sans la falsifier d'une manière complète. Il avait souvent eu à juger des cas de voies de fait, où le plaignant déclarait d'abord avoir été assailli et presque tué par plus d'une centaine de personnes; puis, à la fin, on reconnaissait toujours qu'il avait été simplement rossé par un ou deux, en présence peut-être de vingt ou trente autres, qui, par exemple, se trouvaient dans un village ou sur une place de marché, mais qui n'avaient nullement pris part à la querelle. De même, lorsqu'on dévalise une maison ou une barque, le propriétaire a coutume d'exagérer le nombre des voleurs dans l'espoir de stimuler ainsi l'attention et la pitié du juge. Il faut avouer néanmoins que les bandes de brigands abondent dans toutes ces provinces.

C'est chose fort commune que huit ou dix paysans se réunissent à la tombée de la nuit pour attaquer la maison d'un voisin, et non-seulement le pillent, mais encore le torturent, lui, sa femme et ses enfants, avec une horrible cruauté, jusqu'à ce qu'ils confassent en quel lieu leur argent est caché. Ces bandits nocturnes exercent le jour de paisibles professions; quelques-uns d'entre eux sont des gens aisés, tandis que souvent toute la troupe est sous la protection d'un magistrat local qui partage le butin, et qui, lorsqu'un affidé tombe par hasard entre les mains de la justice, remue ciel et terre

pour l'en retirer. M. Warner pense que le mal s'est accru depuis que le nombre des boutiques où se vendent des liqueurs fortes a si rapidement augmenté. Ces boutiques sont aujourd'hui une source de revenu considérable pour le gouvernement, car elles ne sont pas moins fréquentées par les musulmans que par les Hindous. En général, cependant, c'est plutôt la nuit qu'on les fréquente, de façon que l'ivresse et toutes les brutales passions qu'elle engendre excitent naturellement à former d'infâmes projets dont les ténèbres favorisent l'exécution, outre que les cabarets offrent des lieux de rendez-vous commodes à tous ceux qui veulent se réunir dans un but coupable. Je demandai ce que les brahmines disaient d'un tel état de choses. Les brahmines, me répondit-on, étaient eux-mêmes de grands ivrognes pour la plupart, quelques-uns d'effrontés voleurs, et le peu d'influence qu'ils conservaient encore leur servait plutôt à faire le mal qu'à l'empêcher. Mais si faible que fût à présent leur autorité comparativement à ce qu'elle avait été jadis, elle était encore immense par rapport à celle des imans ou prêtres de Mahomet, qui avait tout-à-fait disparu.

Quoique les crimes soient plus communs dans cette partie de l'Inde qu'en Europe, ils n'y sont pourtant pas universels; et en somme, mon hôte loua le caractère général des habitans, qui sont,

suivant lui, doux, enjoués, laborieux. Par suite de diverses circonstances, il avait été plus à même qu'aucun Européen de connaître l'économie intérieure des plus pauvres familles hindoues, et s'était formé une idée favorable de leurs habitudes et de leur félicité domestique. Parmi les paysans, les hommes et les femmes d'une même chaumière vivent sur un pied parfait d'égalité; et le soir nous les vîmes les uns et les autres assis autour de la lumière, se livrer à une conversation animée, et s'occuper ou à filer du coton, ou à tisser de l'étoffe, ou à préparer des alimens, ou à jouer à une espèce de dominos. Car il n'est point vrai que les femmes indiennes, dans ce pays du moins, ne sachent ni coudre, ni filer, ni broder, puisque, lors de la prospérité du commerce de Dacca, les fleurs dont nous voyons les mousselines de cette ville parsemées, étaient d'ordinaire l'ouvrage de mains féminines.

A peu de distance de Furreïdpour est un grand lac dont l'eau ne tarit jamais, pas même l'été. Les naturels disent que l'emplacement de ce lac faisait partie de l'ancien lit du Gange, qui autrefois couvrait toute la province. Mais un jour, un rajah eut besoin d'une dot pour sa fille, et pria le dieu Varana de lui en donner une. Celui-ci envoya une tortue, qui en nageant décrivit un vaste circuit au milieu du fleuve, et cet espace se trouva aussitôt entouré de terre ferme....

Le 28, après trois jours de halte, nous continuâmes notre route. Poussés par un bon vent, nous marchâmes avec rapidité jusqu'à environ sept heures du soir, et alors nous jetâmes l'ancre près d'une rive marécageuse, juste en face du village de Jaffiergunge, devant lequel nous avions navigué un mois auparavant. Nous rencontrâmes une multitude de bateaux pêcheurs, mais n'aperçûmes pas un seul navire d'un autre genre. De nombreux canaux, partant de la branche principale, se dirigeaient dans tous les sens; et j'appris ce jour-là que les indigènes ne donnaient pas du tout le nom de Gunga à cette branche, mais qu'ils l'appelaient Pudda, et ne connaissaient d'autre Gunga que l'Hougly. Le lendemain, pendant la matinée, nous naviguâmes principalement le long de la rive nord-est et à travers de grands roseaux ou des rizières inondées. Vers une heure, et lorsque nous n'étions pas loin du canal qui se détache de la Pudda, entre Pulna et Radanuggur, notre capitaine, soit inattention, soit ignorance, se trompa de chemin, gouverna droit au nord, doubla une grande île qui surgissait au milieu du courant, et de cette manière nous fit entrer dans un bras qui nous aurait ramenés à Jaffiergunge. Toutefois, nous reconnûmes bientôt l'erreur, car au lieu de remonter le courant, nous le descendions. Mais quand au bout d'un mille des indigènes nous eurent confirmé notre méprise, et que

nou
cour
ploy
Vers
près
page
était
paru
flotta
lais,
sion
lorsq
Le
l'inex
avant
trion
pour
Pudd
gnim
outre
allam
long
s'élev
que j
plusie
n'ava
sans
fense

nous voulûmes revenir sur nos pas , le vent et le courant nous furent si contraires, que nous employâmes toute l'après-midi à regagner le grand bras. Vers le soir, un gros crocodile passa tranquillement près de notre pinasse. Attiré par les cris de l'équipage, je sortis de la cabine pour le voir; mais il était déjà si loin, que ce qu'on me montra ne me parut ressembler guère qu'à une pesante solive qui flottait à la surface de l'eau. Comme je m'en désolais, les bateliers me dirent que j'aurais belle occasion de faire connaissance avec les crocodiles, lorsque nous parviendrions à Rajmahal.

Le matin suivant nous eûmes encore à pâtir de l'inexpérience du capitaine, qui nous embarqua si avant dans une courbure formée par la rive septentrionale, qu'il nous fallut presque une demi-journée pour doubler la pointe, qui alors se trouva entre la Pudda et nous. Vers six heures du soir nous atteignîmes l'embouchure de la Commercolly, et passant outre malgré que le vent fût presque tombé, nous allâmes mouiller près de la rive droite du fleuve, le long d'un magnifique pâturage. A peu de distance, s'élevaient quelques misérables huttes temporaires que je visitai, et autour desquelles étaient parqués plusieurs troupeaux de gros bétail. Les bergers, que n'avaient pas accompagnés leurs familles, étaient sans chiens, sans armes, sans aucun moyen de défense contre des bêtes sauvages, preuve qu'elles ne

sont pas nombreuses dans le pays. Ces gens, néanmoins, paraissaient accoutumés et préparés à veiller en plein air, car la pièce d'étoffe qui formait leur turban était assez ample pour leur entourer la tête ainsi que le cou, et ils portaient des manteaux moins courts et plus chauds que ne le sont d'ordinaire ceux du Bengale. Grands, robustes, ils semblaient appartenir à une race particulière; ils avaient pour la plupart de longues barbes, et tous un air plus sauvage que la majorité de leurs compatriotes. Ces hommes cependant furent assez polis envers moi, et regrettèrent de n'avoir pas de lait à me donner, car ils laissaient les jeunes veaux boire entièrement celui de leurs mères.

Le 31, dans l'espace que nous en parcourûmes le matin, le fleuve nous sembla plus étroit qu'il n'avait été les deux jours précédens; mais sans doute il était divisé par des îles. Chemin faisant, nous vîmes couper et mettre en meule le millet, car c'est à cette époque qu'on le moissonne. Pour extraire le grain de l'épi, les naturels se servent d'un rouleau qu'ils font trainer par des bœufs sur les gerbes. Je distinguai aussi des tas de maïs, que les Indiens mangent cuit à l'eau avec du sel et du beurre, comme les pommes de terre. Le riz était grand, vert et beau; ce n'était encore que la première récolte, mais on devait le recueillir le mois suivant, dès que l'eau menacerait de l'atteindre;

car
salu
lon
l'en
nav
les
piec
me
dis
de l
à l'e
mar
de l
pour
couv
son
dent
roul
gran
celle
guin
de c
une
se t
nuit
en d
villa
gnie

car le riz passe pour être d'autant meilleur et plus salulaire, que le champ d'où il provient a été moins long-temps inondé. Vers midi nous traversâmes l'embouchure d'un nouveau canal, après quoi nous naviguâmes encore dans un immense marais dont les énormes roseaux dépassaient de quatre ou cinq pieds la surface. L'étendue de l'eau en cet endroit me causa une extrême surprise; effectivement, tandis que nous marchions au nord-ouest, des fenêtres de la cabine je ne découvrais terre ni à l'ouest ni à l'est. Autour de nous jouaient d'innombrables marsouins, dont la présence, à si grande distance de la mer, était fort étonnante. Nous fîmes halte pour la nuit près d'un îlot sablonneux en partie couvert de joncs, en partie des restes d'une moisson d'indigo, que des bestiaux broutaient à belles dents. Le lendemain, peu après nous être remis en route, nous trouvâmes le fleuve divisé par une grande île, et nous suivîmes la branche du nord, celle du sud conduisant à Jellinghen. Nous atteignîmes vers une heure de l'après-midi l'extrémité de cette île; nous côtoyâmes ensuite jusqu'au soir une contrée populeuse, la plus belle peut-être qui se trouve dans l'Inde, et nous fîmes halte pour la nuit à deux milles au-delà de Surdah, à quatorze en deçà de Bogwangola. Au premier de ces deux villages est une manufacture de soie de la Compagnie, dont nous aperçûmes les longs bâtimens con-

struits en briques et couverts en tuiles. De plus, Surdah, comme j'aurais déjà dû le dire, repose sur un canal qui est la route ordinaire de Dacca vers les provinces supérieures. En vain tentai-je près du lieu où nous mouillâmes de faire une promenade à terre : la campagne était tellement coupée de petits courans et de rigoles, que je me trouvai dans tous les sens arrêté au bout de quelques cents pas.

Le 2 août, faute de vent, les gens de l'équipage furent forcés de remorquer la pinasse pendant quatre milles. La branche que nous remontions alors était pleine d'embarcations. Celles qui descendaient étaient chargées de coton; les autres, qui comme nous marchaient dans la direction inverse, portaient des denrées européennes, du poisson salé, du sel et des noix de coco. Depuis quelques jours je n'apercevais plus de cocotiers, et en effet, dit-on, ils ne poussent pas au nord de Jellinghen et de Mourshebabad; mais toute la côte était bordée de troupeaux. Dès l'instant que nous avions quitté l'Hougly, il nous avait fallu dire adieu à ces vastes briqueries égyptiennes si communes sur ses bords. Je n'avais plus en quelque sorte rien vu de ce genre ni sur le Matabung, ni sur la Pudda, ni sur la rivière de Dacca. Ici, ils commencèrent à reparaitre; nous marchâmes presque toujours à l'ouest, inclinant un peu au sud, et nous parvîmes entre quatre et cinq heures du soir à Bogwangola, où nous fîmes halte pour la

nu
pit
san
des
log
foir
men
qui
hau
déli
bam
ban
trou
stat
part
siqu
vrai
de f
mais
de c
bonn
le co
posit
Gang
et je
d'auc
villag
trai

nuit. Je trouvai l'endroit fort intéressant et même pittoresque ; c'est tout-à-fait un village hindou, sans Européens ni musulmans, et une grande partie des habitations consiste en de simples hangars où logent les marchands qui fréquentent les grandes foires aux grains de ce lieu. Elles sont gracieusement disséminées au travers d'une vaste pelouse qui est défendue des invasions de la rivière par une haute levée de terre couverte de gazon, formant une délicieuse promenade, et bordée de mangoès, de bambous, de dattiers, ainsi que de quelques beaux banyans. La pelouse était émaillée d'enfans et de troupeaux ; un nombre considérable de barques stationnaient le long du rivage ; on entendait de toute part retentir, ou plutôt crier, des instrumens de musique ; en somme, il régnait une vie et une activité vraiment surprenantes, quoique ce ne fût pas jour de foire. La plupart des maisons étaient petites, mais propres et construites en nattes ; et les murs de ce genre, lorsqu'ils sont neufs, ont toujours bonne mine. Bogwangola a été plusieurs fois, dans le cours des dernières années, transporté d'une position dans une autre, par suite des ravages du Gange. Il ne renferme donc aucun édifice ancien, et je n'ai pu y découvrir ni mosquée, ni pagode d'aucune espèce ; c'est même plutôt un camp qu'un village. En me promenant aux environs, je rencontrai plusieurs enclos plantés de mûriers nains qui

ressembloient à des groseilliers, et dont la feuille servait à nourrir des vers à soie.

Le 3 nous avançâmes avec lenteur, car le vent nous manquait, vers un des canaux qui font communiquer le grand Gange avec la rivière de Mours-hedabad ; et lorsque nous parvinmes dans celui que nous comptions suivre, le courant qui nous était contraire s'en trouva si impétueux qu'il nous fallut essayer d'un autre. Quand nous y eûmes pénétré à force de peine, la contrée nous offrit à droite et à gauche un aspect misérable. On n'y découvrait nulle habitation ; elle était généralement inondée et couverte en majeure partie de broussailles, tandis que les rizières qu'on voyait çà et là paraissaient maigres et jaunes par excès d'humidité. Pour peu que les eaux s'élevassent davantage, la récolte, me dit-on, serait perdue, et déjà elle était fort compromise. Comme il n'y avait pas le long de cette côte une place où l'on pût mettre le pied, et qu'une bonne brise se mit à souffler vers le soir, je donnai ordre au capitaine de naviguer jusqu'à ce que nous retrouvassions la terre ferme. Après avoir, par un beau clair de lune, poursuivi notre route jusqu'à environ neuf heures, nous entendîmes les cigales chanter ; je fis alors jeter l'ancre, pensant que c'était bon signe. En effet, lorsque nous abordâmes au-delà du rivage qui était revêtu de gazon, nous trouvâmes de beaux champs de coton et de mûriers

qui
sabl
alla
cure
lége
moie
peau
à un
fem
Mais
seule
d'épi
Noue
C'éta
quan
faibl
parm
caisse
d'aut
en q
nale
nu q
mand
lui n
n'ava
t-il,
par c
sions

qui n'étaient pas inondés, avec un large chemin sablonneux qui menait à un village peu distant. J'y allai, tant pour voir l'endroit que pour me procurer du lait. Le long de la route, le sol nous parut léger, mais bon, et nous passâmes à travers des moissons de maïs et d'orge. Le berger d'un troupeau de buffles que nous rencontrâmes nous adressa à une cabane dont le propriétaire, qui était une vieille femme, avait, disait-il, un grand nombre de vaches. Mais cette femme nous assura ne pas en avoir une seule, et nous renvoya au *buniyan* du lieu, sorte d'épicier dont la boutique était un peu plus loin. Nous y parvînmes après de nombreux détours. C'était une large hutte de bonne apparence; et quand on nous eut ouvert, nous distinguâmes à la faible lueur d'une lampe suspendue au plafond, parmi des tas de cowries, des sacs de riz, des caisses de fruits secs, des pots de beurre fondu et d'autres marchandises de ce genre, le personnage en question, vieillard à physionomie fine et originale qui portait des lunettes, et le premier homme nu que je visse ainsi affublé. Lorsque je lui demandai du lait, il se mit à rire, et répondit que ni lui ni personne de sa connaissance dans le village n'avait de vaches ou de chèvres. « Nos terres, ajouta-t-il, ne sont jamais inondées tout-à-fait; elles sont par conséquent trop bonnes pour que nous les laissions en paturages, et nous n'y envoyons les bes-

tiaux qu'après la moisson. — Mais, répliquai-je, on vous paiera généreusement. — Eh qu'importe! repartit le vieillard, je ne puis vous procurer du lait, à moins que vous ne vouliez traire la chatte.»

Le jour suivant, nous naviguâmes dans la matinée avec assez de vitesse, et vers dix heures nous parvînmes à l'entrée orientale de la rivière Souty ou de Mourshedabad. Cette entrée qui est la principale, et qui porte le nom de *Bhagirutty*, se trouve à six milles de l'autre dont elle est séparée par des îles marécageuses. Les bords sont laids et misérables, ne présentant que des roseaux. C'est là que, pour la première fois, je vis, et en grand nombre, de ces hautes fourmilières, ouvrages des fourmis blanches, dont j'avais entendu souvent parler. Il y en avait dont la hauteur était de cinq ou six pieds, la circonférence de sept ou huit à la base, et qui, en partie recouvertes de gazon ou de lierre, ressemblaient de loin à de vieux troncs d'arbres. Je crois qu'Étésias est celui des auteurs grecs qui raconte (ce à quoi Lucien fait allusion dans son banquet), que dans l'Inde il y a de monstrueuses fourmis aussi grosses que des renards. L'exagération d'un tel récit provient évidemment de l'immensité des demeures qu'elles se fabriquent dans ces régions, et qu'on peut à coup sûr croire construites par des animaux d'une espèce beaucoup plus grande que celle des véritables architectes.

vig
gua
je n
nait
rien
parl
bleu
me
où n
ques
dista
lequ
et de
vaill
lieu
que
avait
sable
dans
aper
cupé
créat
des
sur l
nord
augm
maj
X

Vers quatre heures du soir, tandis que nous naviguions, poussés par une bonne brise, je distinguai à ma droite, avec un degré de plaisir auquel je ne m'attendais pas, mais qui sans doute provenait de la longueur du temps que j'avais passé sans rien voir autre chose autour de moi que des plaines parfaitement unies, une chaîne de montagnes bleuâtres, et, comme je le supposais, les bateliers me dirent que c'étaient celles de Rajmahal. Au lieu où nous fîmes halte pour la nuit, il y avait quelques beaux arbres; mais le reste du pays à une distance considérable n'était que du sable, dans lequel les paysans élevaient çà et là des concombres et de maigres légumes. Un de ces hommes, qui travaillait encore au clair de lune, nous dit qu'en ce lieu avait existé un large et florissant village, mais que la terrible inondation de l'année précédente avait emporté tout, et couvert l'emplacement de sable, comme nous le voyions. Je me promenai dans tous les sens sur cette plage, mais sans y rien apercevoir qui indiquât qu'elle eût été jamais occupée par des habitations, et les seuls indices de créatures vivantes ou du moins ayant vécu étaient des ossemens épars d'animaux. Nous étions alors sur la grande route qui mène de Calcutta vers le nord; aussi le nombre des bâtimens de commerce augmentait-il à mesure que nous avançons. Le lit majestueux de la Pudda ne nous avait presque of-

fert que des barques de pêcheurs; mais, sur le Souty, nous voyions à chaque pointe de terre une forêt de mâts. C'étaient ceux des navires qui comme nous attendaient le vent, tandis qu'il ne s'écoulait pas de minutes sans que d'autres passassent devant nous descendant la rivière.

Le 5, après quelques heures d'attente, une bonne brise nous permit enfin de continuer notre route malgré le courant. Sa rapidité dans cette partie est attribuée aux torrens qui descendent des montagnes voisines. A mesure que nous avançâmes, l'aspect du pays s'améliora : de jolis bouquets de bois se montrèrent par intervalle, et les champs furent principalement cultivés en légumes, genre de culture qui indiquait que nous sortions du Bengale pour entrer dans l'Hindoustan. Mais la campagne continuait toujours d'être aussi plate que possible. Pendant toute l'après-midi, notre marche fut difficile et ennuyeuse; nous ne pûmes même qu'aller mouiller à l'entrée d'une vaste baie, sur la rive opposée de laquelle nous apercevions Rajmahal. L'humidité m'empêcha ce soir-là de descendre à terre pour explorer selon mon habitude les environs de notre mouillage. Aussi regrettai-je vivement d'être venu si près des ruines de Gour sans les visiter, quoique d'après toutes les descriptions elles consistent en d'informes monceaux de terre revêtus de broussailles, et fréquentés comme d'usage

pa
l'ai
dan
sité
lon
tru
non
ciel
enco
nièr
affre
sition
un j
donn
tenan
Gour
neurs
fixer
paraît
peut a
geant
direct
nos b
ont di
Le l
par un
et la c
rivière

par des serpents et des bêtes féroces. Néanmoins, l'antiquité de cette ville qui est, dit-on, mentionnée dans les plus vieilles poésies hindoues; son immensité qui semble avoir presque égalé celle de Babylone ou de Ninive, la manière dont elle fut détruite, tout enfin est intéressant. Ce fut, en effet, non la fureur d'un conquérant, non la foudre du ciel, mais ce même fleuve dont nous avons la veille encore vu les ravages, qui d'une tout autre manière transforma la populeuse cité de Gour en une affreuse solitude. Le principal avantage de sa position était que le Gange passait sous ses murs; or, un jour, il y a de cela deux siècles, le Gange abandonna son ancien lit pour celui qu'il occupe maintenant à six ou sept milles au sud de l'ancien, et Gour commença dès lors à décroître. Les gouverneurs du Bahar et du Bengale allèrent bientôt se fixer ailleurs, et la ville finit par entièrement disparaître. Il est effrayant de penser que Calcutta peut avoir le sort de Gour, si même le fleuve changeant une seconde fois de cours, et prenant une direction plus fatale ne doit pas balayer nos églises, nos bazars, tous nos édifices. Les ruines de Gour ont dix-huit milles de long sur six de large.

Le lendemain, après avoir navigué quelque temps par un bras que formaient une île de date récente et la côte sud-ouest, nous rentrâmes dans la grande rivière, et nous atteignîmes bientôt la ville de Raj-

maïnal. Elle ressemblait plutôt à un village, mais était délicieusement située, quoique toujours dans la plaine, car les montagnes, à mon extrême surprise, étaient encore très distantes. J'avais pensé jusqu'alors, et les cartes m'avaient confirmé dans cette opinion, qu'elle reposait à leur pied ; mais il me fut aisé de reconnaître que j'avais mal jugé de leur élévation, quand je vis quel intervalle m'en séparait encore, quand je remarquai que je n'y distinguais pas encore les objets d'une façon distincte, et enfin quand je sus que le soleil brillant et le ciel pur de l'Inde semblaient abréger les distances. Dès que la chaleur fut supportable, on me mena voir les restes de l'ancien palais bâti par le sultan Sujah, frère d'Aurangzeb, en 1630.

Le 7, à mon grand chagrin, nous ne pûmes approcher des montagnes aussi vite que je l'aurais désiré. Le vent nous fut défavorable, et au lieu de remonter la rivière en ligne directe, il nous fallut suivre un canal sinueux à travers des marais. Par cette route, nous tournions le dos aux montagnes ; et nous ne les aurions retrouvées que vers l'extrémité de la chaîne, si je n'avais dit à notre capitaine que je voulais visiter Sicligully. De son propre aveu, le chemin n'était pas plus long que celui qu'il avait d'abord songé à suivre. Nous prîmes donc tout-à-fait sur la gauche, et tandis que nous voguions droit vers le village ci-dessus nommé, nous

eûmes une magnifique vue des montagnes, qui en étendue, de même qu'en hauteur et en beauté, dépassaient beaucoup tout ce que j'imaginai. Elles surgissent des plaines du Bengale comme du milieu d'une mer. Le peuple qui les habite et qui occupe aussi toute la contrée montagneuse entre Sicligully et Burdwan, forme une race à part, qui pour les traits, la langue, la civilisation et les croyances religieuses, ne ressemble en rien aux habitants des basses terres environnantes. Les Puharreis, comme on les appelle, c'est-à-dire montagnards, n'admettent aucune différence de caste, ne s'embarrassent guère des divinités hindoues, et n'ont pas même d'idoles, m'a-t-on dit. Leur nudité est encore plus complète que celle des paysans hindous. Ils vivent principalement du produit de leur chasse, et se servent pour chasser d'arcs et de flèches, car ils ont peu d'armes à feu. Leurs villages sont petits et misérables ; mais ils ne paient aucun impôt, et obéissent à leurs propres chefs sous la protection britannique. C'est depuis quarante années seulement qu'une guerre à mort ne divise plus les Puharreis et les cultivateurs des plaines. Les premiers à vrai dire étaient d'infâmes voleurs, d'impitoyables assassins ; aussi les chefs mahométans les tuaient-ils comme des chiens enragés et des tigres chaque fois qu'ils s'aventuraient à portée de leurs balles. Mais un magistrat de Boglipour entreprit de remédier

à ces maux, et y parvint. Il défendit rigoureusement et punit avec sévérité toute violence des musulmans, qui étaient souvent les agresseurs, contre les montagnards ; il en prit quelques-uns à son service, tâcha de se les attacher et d'apprendre leur langue, alla chasser dans leurs pays, traita avec bonté tous ceux dont il put approcher, établit des bazars dans les villages les plus proches autour d'eux, et les encouragea à y venir vendre leur gibier, leur millet, leur cire, leurs peaux, leur miel ; enfin tout ce que leurs montagnes produisent en abondance. Il leur donna même du blé et de l'orge pour semer, et afin qu'ils les cultivassent avec zèle, leur assura qu'on ne lèverait aucun impôt sur leurs récoltes.

Sicligully est une petite ville, ou plutôt un village car les huttes sont en paille, qui repose au bas d'une haute éminence rocailleuse située à l'angle de deux sinuosités du Gange, et d'où l'œil aperçoit dans toute leur étendue deux chaînes, celle dont nous avons approché ces derniers jours, et une autre qui alors se développa devant nous. La côte est parsemée de rocs, et la contrée s'élève graduellement par une suite de vallées et de collines, jusqu'aux montagnes qui sont à trois ou quatre milles de distance. Au faite de l'éminence dont je parlais tout à l'heure, et qui est entièrement isolée, je vis quelques ruines, et j'en conclus qu'un fort y avait

autr
que
d'un
était
pour
un l
moy
guer
large
et m
ses é
son e
lais m
je per
rais. c
ces m
Le
pour
rivièr
nous
heure
marai
Pier-P
vait a
n'étio
car P
fameu
pultur

autrefois existé; mais ce ne sont à ce qu'il paraît que les restes du tombeau d'un saint musulman, d'un des conquérans du Bengale, aussi pieux qu'il était vaillant. Lorsque nous traversâmes le village pour les aller examiner, notre guide me montra un Puharrei; c'était un jeune homme de taille moyenne, bien fait, fort noir, mais facile à distinguer d'un Hindou par ses longs yeux étroits, sa large figure et son nez plat. Sa chevelure épaisse et mêlée cachait ses oreilles, et tombait jusque sur ses épaules; mais il était désarmé, et n'avait dans son extérieur rien de sauvage ni de féroce. Je voulais m'arrêter pour lier conversation avec lui, mais je pensai que chemin faisant vers Boglipour j'aurais encore lieu de causer avec quelques-uns de ces montagnards.

Le 8, dans la matinée, le vent fut trop faible pour nous permettre de remonter directement la rivière, et il nous fallut rentrer dans le canal que nous avions déjà suivi la veille au soir. Vers deux heures cependant, après avoir traversé un immense marais, nous regagnâmes la principale branche à Pier-Pointie; mais la chaîne de montagnes se trouvait alors complètement derrière nous, et nous n'étions plus en Bengale. Le village de Pier-Pointie, car Pier signifie *père* ou *saint*, doit ce nom à un fameux prêtre musulman dont il renferme la sépulture. Il est situé au pied d'une montagne déta-

chée ; et quand nous eûmes doublé cette espèce de promontoire, j'observai avec plaisir qu'il y avait encore au-delà quelques éminences, et que la contrée n'était plus aussi uniformément plate que celle qui jusqu'à ce jour s'était offerte à nos yeux. Dès que nous eûmes jeté l'ancre, le capitaine proposa de me conduire à une merveilleuse caverne que recélait la montagne en face de nous, et dont personne n'avait atteint l'extrémité. L'entrée en était vaste, et les appartemens, qui ouvraient dans deux ou trois directions différentes, portaient, autant que la lumière imparfaite me permit d'en juger, des traces d'art ; mais comme nous n'avions pas de torches, et que l'eau qui dégouttait en abondance des voûtes eut bientôt éteint nos chandelles, nous ne l'explorâmes pas ; montant ensuite un peu plus haut, nous parvînmes à une large plate-forme entourée d'un mur bas, au milieu de laquelle s'élevaient deux petits temples sous l'invocation de Siva et de Kali ; ils étaient desservis par un vieil ermite hindou avec ses deux disciples, l'un homme fait, l'autre jeune homme. Le vieillard avait une longue barbe blanche, de longs cheveux blancs, et était assis nu, les mains jointes, les yeux à demi fermés, respirant l'air frais du soir ; mais quand il entendit nos voix, il se hâta de prendre, ainsi que ses acolytes, une posture de recueillement, et de murmurer quelque prière sans paraître faire atten-

tion
rapp
écha
men
avec
main
la ca
je so
Il
qu'el
qu'un
voulu
parti
et cer
réussi
prend
venus
ne me
peuve
d'exag
mont
suffira
pour
ples e
des m
Le
terres
mes é

tion à nous; néanmoins, une pièce de monnaie lui rappela sur-le-champ qu'en ce monde on se devait échange de politesses, et il me montra non-seulement l'image de Siva, mais encore celle de Kali avec son visage noir, sa guirlande et ses nombreuses mains. Je lui demandai s'il savait quelque chose sur la caverne dont il a été question plus haut, et que je soupçonne n'être qu'une ancienne carrière.

Il me répondit avec un air de grande importance qu'elle était d'une profondeur incommensurable, qu'un certain rajah avait, il y a deux mille ans, voulu parvenir au bout; qu'il était en conséquence parti avec dix mille hommes, cent mille torches, et cent mille mesures d'huile, mais qu'il n'avait pas réussi dans son entreprise. Je crus même comprendre que ni lui ni aucun des siens n'étaient revenus de leur expédition. On voit que les Asiatiques ne ménagent pas les mille et les centaines, et qu'ils peuvent faire rougir les Européens qui se mêlent d'exagérer. A juger en effet par le volume de la montagne, je suis persuadé que neuf ou dix heures suffiraient pour trouver la fin de la caverne, et pour en ressortir. Un peu au-dessous de ces temples est un petit village habité principalement par des mendiants religieux du même genre.

Le 9, continuant notre route vers Boglipour, les terres non inondées devant lesquelles nous passâmes étaient en général dépourvues de bois et cul-

tivées en millet, en légumes, en blé indien. Les meules de grain avaient toutes leur petite estrade surmontée d'un hangar où se tenait un gardien qui, soit par ses cris, soit à coups de pierres, écartait les oiseaux. Je m'étonnai de voir un si grand nombre de surveillans, car il y en avait au moins les trois quarts de trop, et je demandai pourquoi ils ne montaient pas plutôt la garde tour à tour, puisqu'il aurait suffi d'une ou deux personnes à la fois pour garder tout le champ. On me répondit que les différens propriétaires n'osaient se fier les uns aux autres, ce qui ne fait nullement honneur au caractère national. Quelques-uns des gens de l'équipage eurent le malheur de prendre en passant deux ou trois épis de maïs : ce n'était pas à coup sûr un vol, ni même un délit ; cependant deux des sentinelles coururent après eux, non pas comme eussent fait des Bengalais pour se plaindre à moi les mains jointes, mais avec de gros bambous et bien disposés à punir eux-mêmes les délinquans. Nos hommes, pour leur échapper, se précipitèrent à la nage ; mais tandis qu'ils regagnaient ainsi la pinasse : « Ah ! ah ! bateliers, leur crièrent les paysans, faites-y attention ! vous n'êtes plus dans l'Hindoustan ! Les gens de ce pays-ci savent se battre, et n'ont pas peur. » Les naturels, dans cette partie de l'Inde, marchent toujours avec des bâtons aussi grands qu'eux, et portent de grosses couvertures

noir
son
Beng
leur
siens
presq
canar
bord
le br
pûme
nous
villag
haies
Le
du m
J'allai
me m
blics,
lorsqu
et pet
ter. E
coura
doust
langu
Ils éta
pleins
timaie
Les m

noires qui leur cachent la tête et les épaules. Ils sont d'une race plus mâle, je crois, que ceux du Bengale ; ou du moins la longueur et l'épaisseur de leur barbe, avec leurs sombres manteaux circassiens, leur en donnent l'apparence. Nous naviguâmes presque tout le jour à travers des marécages ou des canaux sinueux, et nous eûmes assez de peine d'abord à regagner le Gange, ensuite à pénétrer dans le bras sur lequel est situé Boglipour. Nous ne pûmes parvenir à cette ville le jour même ; mais nous fîmes halte à peu de distance devant un joli village appelé *Tingypour*, et remarquable par ses haies de cactus.

Le jour suivant nous arrivâmes vers sept heures du matin à Boglipour, aussi nommé Bhauqulpour. J'allai déjeuner avec le magistrat du district, qui me mena ensuite visiter divers établissemens publics, entre autres la prison et l'école. Celle-ci, lorsque j'y arrivai, était pleine de Puharreis, grands et petits, qui apprenaient à lire, à écrire, à compter. En ma présence plusieurs d'entre eux lurent couramment, et je pus fort bien comprendre l'hindoustanaïs qu'ils me parlèrent, malgré que leur langue maternelle n'y ressemblât en aucune façon. Ils étaient tous, au dire du maître, vifs d'esprit, pleins d'intelligence, curieux de s'instruire, et s'estimaient eux-mêmes en proportion de leur savoir. Les montagnards que je vis en cette circonstance

ressembaient à celui de leurs compatriotes que j'avais rencontré à Pier-Pointie. De taille moyenne, ou plutôt petite, ils étaient cependant fort remarquables par l'élégance de leurs formes, la largeur de leur poitrine et la vigueur de leurs membres; ils ont le teint plus beau, à ce qu'il me semble, que les Bengalais, et le nez généralement retroussé. Quand on les examine attentivement, on ne retrouve guère dans leurs traits le caractère de ceux des Chinois ou des Malais dont il est dit qu'ils descendent. L'expression de leur physionomie est gaie et spirituelle; je trouvai même fort jolies plusieurs de leurs femmes que j'aperçus, car elles avaient un air égrillard qu'on eût cherché vainement parmi leurs voisines des basses terres.

Ces peuples ont chez eux une régulière administration de la justice qui, d'après l'ancienne coutume hindoue, est exercée dans chaque village par un jury de cinq vieillards; ils sont très pauvres, mais hospitaliers, suivant leurs faibles moyens, et n'éprouvent aucune répugnance à manger avec ou après des Européens. Quoique toujours prêts, quand l'occasion s'en présente, à piller leurs ennemis héréditaires des plaines, ils n'ont jamais cessé d'être honnêtes les uns à l'égard des autres, et, ce qui est une immense distinction entre eux et les Hindous, ils détestent et méprisent le mensonge plus que toutes les nations du monde. De plus, il n'y a pas

d'ex
à la
rati
rég
exen
Beng
et fo
mais
les p
sont
leur
riage
incon
ne se
que d
main
long-
passio
tude
mode
goût
excell
les vi
de la
serva
existe
du ch
s'étab

d'exemple qu'un Puharrei ait manqué de parole. Si à la vérité ils sont sales sur leurs personnes comparativement aux Hindous, une propreté admirable règne dans leurs chaumières, et leurs villages sont exempts de ces odeurs fétides qu'exhalent ceux du Bengale. Les hommes dédaignent les rudes travaux, et font de la chasse leur principale occupation ; mais les femmes cultivent avec beaucoup de soin les petits jardins qui entourent les hameaux. Elles sont chastes aussi en général ; et ce qui sans doute leur facilite les moyens de l'être, c'est que les mariages prématurés et contrains des Hindous sont inconnus parmi ces indigènes, c'est que leurs unions ne se forment jamais qu'à un âge convenable, et que d'ordinaire le jeune homme, avant d'obtenir la main de celle qu'il aime, est obligé de lui faire long-temps la cour. On peut leur reprocher leur passion pour les liqueurs fortes, et leur promptitude à se mettre en colère ; du reste, ils sont commodes à vivre, et font de fidèles domestiques. Leur goût pour la musique est extrême, et leur oreille excellente ; ils aiment à la fureur la généalogie et les vieilles histoires, et certains chefs se glorifient de la noblesse de leurs ancêtres. Nulle obligation de servage, nulle sujétion féodale ne paraît cependant exister parmi eux. Si un individu est mécontent du chef de son village, rien ne l'empêche d'aller s'établir dans un autre.

Les Puharreis offrent de fréquentes prières à un être suprême qu'ils appellent *Budo Gosdei*, ce qui, dans leur langue, signifie *grand Dieu*. Jamais ils ne manquent de le prier soir et matin; ils font aussi de nombreux sacrifices de buffles, de chèvres, de volailles et d'œufs, à plusieurs divinités inférieures ou mauvaises. Malnab est le génie tutélaire de chaque village; Dewannei, le dieu domestique; et toujours on sacrifie à Pow avant de commencer un voyage. Ils semblent croire à un état futur de récompenses et de peines qui sont principalement distribuées par le moyen de la métempsycose; les âmes des bons reviennent en ce monde dans des corps de grands hommes, et celles des méchants dans des animaux et même des arbres. C'est leur grand Dieu qui a tout fait. Sept frères, disent-ils, furent envoyés en possession de la terre; et ils prétendent à l'honneur d'être descendus de l'aîné, tandis que le sixième seulement fut père des Européens. Chaque frère, lors de son départ, reçut en cadeau un échantillon du genre particulier de nourriture que lui et ses descendants devaient manger. Au contraire, l'aîné eut un peu de toutes les sortes d'alimens, mais dans un plat sale. A les entendre, c'est à cause de cette tradition qu'ils ne s'abstiennent d'aucun mets, et qu'ils mangent avec ou après tout le monde. Ils disent que Dieu leur défend rigoureusement de battre leurs voisins, de les inju-

rier
gra
rait
bén
son
ren
proc
occa
nies
nom
être
ces
pult
conv
par
cada
ceux
role
l'hyd
Le
espéc
mont
par
qu'ils
Chitt
céléb
leur
quels

rier, de leur nuire, et que le mensonge est le plus grand de tous les crimes. Le sang de pourceau paraît leur servir à tous les mêmes usages que l'eau bénite à quelques autres nations. Lorsqu'une personne est tuée par un tigre, le devoir de ses parens est, pour venger sa mort, de tuer par réciprocité un animal de la même espèce, et en cette occasion a lieu une multitude de bizarres cérémonies. Ils croient fermement aux sorciers, et ont de nombreux interprètes de songes qu'ils supposent être possédés d'un démon familier. Quand un de ces gens-là meurt, ils placent son corps sans sépulture au milieu des broussailles. Ils sont aussi convaincus que certaines maladies sont infligées par des esprits mauvais, auxquels ils exposent les cadavres de ceux à qui elles deviennent fatales; ceux qui, par exemple, périssent de la petite vérole sont abandonnés dans les bois, et ceux dont l'hydropisie cause la mort jetés dans l'eau.

Les Puharreis n'ont ni idoles ni images d'aucune espèce. Une pierre noire, qui se trouve dans leurs montagnes, sert d'autel après avoir été consacrée par quelques cérémonies. Ils ont plusieurs fêtes qu'ils célèbrent avec beaucoup de dévotion. La Chitturia est la plus grande; mais ils ne peuvent la célébrer que rarement, par suite des dépenses qu'elle leur occasionne. Elle dure cinq jours, pendant lesquels des buffles, des pourceaux, des fruits, des

volailles, des grains, des liqueurs, sont offerts aux dieux, et ensuite consommés par les fidèles. C'est la seule fête à laquelle les femmes aient la permission de prendre part. Les cinq jours durant, ils ne saluent personne, ni parens, ni amis, ni étrangers, vu que tous les honneurs sont alors réservés aux dieux. La polygamie n'est pas défendue, mais elle est rarement mise en pratique. Tout homme qui se marie donne un banquet à l'occasion de son mariage; avant que les convives se séparent, le père de l'épousée adresse à son gendre un discours où il l'exhorte à bien traiter sa fille; après quoi celui-ci la marque au front avec de la couleur rouge, lui prend le petit doigt dans le sien, et l'emmène dans sa maison. Lorsqu'il s'agit de faire un serment, on plante deux flèches en terre, l'une par la pointe, l'autre par la plume, et de façon que la plume de la première touche la pointe de la seconde. L'individu qui jure les tient entre l'index et le pouce au point de contact. Dans de solennelles occasions, on place du sel sur la lame d'un sabre, et, après avoir répété les paroles sacramentelles, la personne qui s'engage, plaçant la lame sous la lèvre inférieure de celle qui reçoit le serment, lui fait tomber le sel dans la bouche.

La contrée montagneuse est fort belle, et naturellement fertile; mais dans la majeure partie il y a grande disette d'eau, disette que les habitans allè-

gue
pas
sera
bien
des
bles
renc
péen
époq
hiver
m'ass
entie
et pr
d'une
guère
jourd
fort r
fans
pour.
le jac
phant
leur p
poison
Le po
vende
tagnes
Jusqu
conver
X

guent comme excuse de ce qu'ils ne se baignent pas. Quand il pleut si souvent, le remède à ce mal serait facile, et un peuple civilisé le trouverait bientôt; mais les Puharreis ne savent pas construire des réservoirs, et n'ont pas d'instrumens convenables pour creuser des puits. Les épaisses broussailles rendent les montagnes insalubres pour les Européens pendant la saison pluvieuse; mais à d'autres époques le climat est extrêmement agréable, et en hiver plus qu'agréablement frais. Mon hôte en effet m'assura qu'une nuit un vase d'eau se couvrit en entier d'une épaisse couche de glace dans sa tente et près de son lit. Les montagnards jouissent tous d'une santé robuste, mais la petite vérole faisait naguère encore d'horribles ravages parmi eux. Aujourd'hui, la vaccine y a été introduite; ils en sont fort reconnaissans, et pour faire vacciner leurs enfans viennent de trente ou quarante milles à Bogli-pour. Les animaux sauvages de toute espèce, depuis le jackal jusqu'au tigre, depuis le cerf jusqu'à l'éléphant et le rhinocéros, sont très nombreux dans leur pays. C'est en général au moyen de flèches empoisonnées qu'ils donnent la mort aux bêtes féroces. Le poison qu'ils emploient est une gomme que leur vendent les Garrows, peuple qui habite les montagnes au nord de Silhet, à la foire de Pier-Pointie. Jusqu'à présent on n'a point encore tenté de les convertir au christianisme.

Boglipour est délicieusement situé et passe pour un des séjours les plus sains de l'Inde. On y rencontre néanmoins une infinité de serpens, surtout de l'espèce appelée *cobra de capello*. De ce village, qui repose presque à égale distance entre la chaîne de Rajmahal et celle de Curruckpour, on aperçoit au loin le Kurdar, mont conique et isolé, très vénéré comme lieu de pèlerinage par les Hindous, attendu, disent-ils, que les dieux s'en servirent pour baratter l'Océan lorsqu'ils voulurent confectonner l'*amreita* ou boisson d'immortalité. Les montagnes au sud de Boglipour par-delà Mandar, vers Déogur, sont fort sauvages, et maintenant presque tout-à-fait inhabitées, mais pleines de ruines qui appartiennent à des temples soit brahminiques, soit bouddistes. Les monts Rajmahal forment un groupe isolé. Ils sont de toutes parts entourés par une plaine, ou du moins par une contrée à peu près plate, au-delà de laquelle, à l'est, sont les montagnes de Curruckpour, et au sud les districts inaccessibles de Beiboum, de Dranghur, etc. On croit que dans le voisinage de Boglipour était située l'ancienne Palibothra, ville fameuse, et capitale de l'Inde Gangienne au temps des Grecs.

IRINE
Ch
vil
tan
lah

Le
du G
frit t
sud-c
déjà
leuses
bord
laid q
de co
rempl
d'autre
pinasse
que de
l'aumô
faire.
moyen
chaque
tion po
implor
n'en re
jeter à
ture, r
par un

ITINÉRAIRE DE BOGLIPOUR A ALLAHABAD. — Départ de Boglipour. Charité des gens de l'équipage. Monghyr; description de cette ville. Patna. Bankipour. Dinapour. Chuprah. Boutiques flottantes. Buxar. Ghazeipour. Chuckeipour. Bénarès. Chunar. Allahabad.

Le 12 nous continuâmes notre route, et la partie du Gange que nous remontâmes ce jour-là nous offrit tout-à-fait l'aspect d'un bras de mer. La rive sud-ouest du fleuve, outre les montagnes dont j'ai déjà parlé, présentait quelques éminences rocailleuses, quelques mouvemens de terrain; mais le bord opposé fut toujours aussi plat, aussi nu, aussi laid que possible. Ce n'était pourtant pas l'absence de cocotiers qui nuisait au paysage, car ils étaient remplacés avantageusement par les dattiers et par d'autres palmiers de diverses espèces. Lorsque notre pinasse approchait de la terre, il était bien rare que des mendiants ne vinssent pas nous demander l'aumône et que nos bateliers refusassent de la leur faire. Ces gens en effet, eu égard à leurs faibles moyens, étaient fort charitables. Chaque jour, à chaque repas, ils mettaient de côté une petite portion pour la donner aux pauvres qui sans cesse imploraient notre assistance; et si par hasard nous n'en rencontrions pas, ils avaient coutume de la jeter à un chien, à un oiseau. Un trait de cette nature, mais encore plus touchant, me fut raconté par une dame de Calcutta, qui en avait été elle-

même témoin. Elle voyageait par eau, et dans le cours du voyage le capitaine de la chaloupe eut le malheur de perdre son fils, un charmant jeune homme. Dès lors le pauvre père, quand il prenait des alimens, ne manquait jamais de servir son fils comme s'il vivait encore; puis présentant sa part à quelque indigent, il disait : «Ce n'est pas moi, c'est mon fils qui vous la donne.»

La ville de Monghyr, lorsque nous en approchâmes, nous présenta un spectacle imposant; car elle est située sur un promontoire rocailleux qui s'élève entre deux baies immenses formées par le vaste Gange, et au fond de l'une on aperçoit les montagnes de Rajmahal, tandis que dans l'autre l'horizon est borné par la chaîne moins distante de Curruckpour. Sur le quai il y avait une vie, un remuement auxquels je ne m'attendais pas. Tel était le nombre des barques de tout genre amarrées au rivage, que nous eûmes beaucoup de peine à trouver un lieu convenable pour y jeter l'ancre de notre pinasse. Quand l'extrême chaleur se fut passée vers le soir et que nous allâmes à terre, nous fûmes au débarqué assaillis par une nuée de marchands qui voulaient nous vendre des armes à feu, des couteaux et divers objets de quincaillerie, ou bien des habillemens, ainsi que mille colifichets. Une multitude de barbiers reconnaissables à leurs turbans rouges se trouvait aussi là, et l'un d'eux fut

bie
s'as
ton
des
un j
pres
port
la se
j'étais
Po
qui e
versa
et en
indig
tites,
étage
du ch
dispo
qui o
italien
ornen
aperç
sont n
bouill
des br
même
mingh
une é

bientôt occupé par les gens de notre équipage qui s'assirent successivement sur l'herbe pour se faire tondre aussi ras que possible, comme il convient à des animaux aquatiques. Nous rencontrâmes même un jongleur qui promenait une grande chèvre noire presque aussi haute qu'un petit cheval, laquelle portait sur son dos deux jolis singes. Enfin c'était la scène la plus animée que j'eusse vue depuis que j'étais parti de Calcutta.

Pour me rendre au fort que je désirais visiter, et qui est immense, mais actuellement en ruines, je traversai la ville. Elle me sembla beaucoup plus grande et en beaucoup meilleur état que la plupart des villes indigènes. Malgré que toutes les maisons soient petites, il y en a quelques-unes qui sont élevées d'un étage; et les toits, au lieu de la terrasse plate et du chaume qu'on voit toujours au Bengale, sont disposés en pente et couverts avec des tuiles rouges qui ont la forme et l'air de celles des habitations italiennes; ils ont même sur les chapiteaux de petits ornemens en faïence, tels que je n'en avais pas aperçu de l'autre côté de Rajmahal. Les boutiques sont nombreuses, et je fus surpris de la beauté des bouilloires, des théières, des fusils, des pistolets, des broches, des couteaux et des autres articles du même genre qui se fabriquent dans ce petit Birmingham. J'ai su ensuite que Monghyr avait été à une époque fort ancienne renommé pour ses for-

gerons, lesquels avaient emprunté leur art au Vulcain des Hindous qui était solennellement adoré dans ce lieu, et qu'on supposait y avoir eu longtemps sa forge. Le lendemain j'allai me promener dans la campagne, et je la trouvai charmante, très populeuse, mais mal cultivée.

Le district qui porte le nom de *Jungleterry* est fort fertile cependant, et les denrées y sont à vil prix. On récolte chaque année trois moissons sur le même champ : on commence par le blé indien ; ensuite on sème du riz, et parmi, quand il est parvenu à une certaine hauteur, on plante des légumes qui achèvent de grandir après que le riz est coupé. Les paysans sont maladroits, mais laborieux, tranquilles surtout ; et les crimes qui se commettent dans cette partie de la contrée sont bien plus rares et bien moins atroces qu'au Bengale ou dans les provinces ultérieures de l'Hindoustan. Pendant ma résidence à Monghyr, qui fut de trois jours, plusieurs vieux Indiens me conseillèrent d'y acheter des lances pour en munir au besoin mes domestiques, parce que la seule vue de ces armes pourrait en mainte occasion empêcher les indigènes d'attenter à nos vies et à nos biens ; je suivis ce conseil.

Le 16, à midi, nous remîmes à la voile. Sur notre gauche, les montagnes de Curruckpour continuèrent de nous offrir une suite de charmans

points de vue. De ce côté les bords du fleuve se montrèrent, comme précédemment, fertiles, peuplés et pittoresques; mais ceux de droite furent encore pauvres, misérables, marécageux, dépourvus d'arbres, et nous n'y aperçûmes que deux villages dans le cours de la journée. Le lendemain, pendant la moitié de notre course, la contrée nous offrit le même aspect: d'une part, la solitude et la désolation; de l'autre, de belles prairies naturelles, des bestiaux, des champs d'orge, de froment, de blé indien, et des hameaux entourés de magnifiques bouquets de bois. Mais dans l'après-midi nous doublâmes la pointe des montagnes, et le pays redevint plat, monotone. Le soir nous fîmes halte quelque temps près d'un village qui appartenait tout entier à des brahmines; puis, comme le vent était bon, nous continuâmes de naviguer jusqu'au coucher du soleil, et nous allâmes mouiller à égale distance environ de Monghyr et de Patna. Les femmes de l'Hindoustan aiment encore plus que celles du Bengale à se parer de bijoux. Outre leurs bracelets d'argent, elles ont les bras couverts de chapelets dont les grains sont en une espèce de cire à cacheter fort dure qui ressemble à du corail, et de plus elles portent au-dessus du coude un autre ornement d'argent ou d'acier poli qui a la forme d'un disque percé.

Le 18, la rive gauche du fleuve, que nous lon-

géâmes dans la matinée, nous présenta une suite continuelle de villages dont les habitans se baignaient ou revêtaient leurs plus beaux habits; car c'était la fête hindoue de Junma-Osmei. A midi les bords redevinrent hauts et escarpés, quoique non rocailleux. Le soir nous jetâmes l'ancre près d'un champ d'indigo, d'où une innombrable quantité de punaises volantes s'élancèrent dans la cabine de notre pinasse, et nous incommodèrent beaucoup toute la nuit. Le matin suivant, je trouvai un jeune scorpion parmi mes livres; c'était le premier que j'apercevais depuis dix mois de séjour dans l'Inde, ce qui prouve que les animaux de ce genre n'y sont pas aussi nombreux qu'on le suppose souvent. Je m'étais figuré que tous les scorpions devaient être noirs, et je fus très étonné de voir un animal de couleur blanche et presque transparent. A la fin du jour, nous relâchâmes en face de Futwa. C'est une ville peu distante de Patna, que nous aurions voulu atteindre; vaste, ancienne, et située sur une rivière que les habitans eux-mêmes n'appellent jamais autrement que *rivière de Futwa*. Futwa est fameuse, tant par un vieux et beau pont d'une grande longueur, car les ponts dans l'Inde sont chose assez rare, que par une école de jurisprudence et de théologie musulmanes d'où sortent des sujets fort distingués. La côte près de laquelle nous mouillâmes était fort jolie. La campagne d'alentour était depour-

vue de bois, mais bien cultivée et très populeuse. On voyait des prés couverts de vaches, de buffles, de cochons; des champs de grains, et aussi des pièces de terre où pousse la plante dont s'extrait l'*huile de castor*, que brûlent les indigènes dans cette région qui n'a plus de cocotiers. Au plus prochain village que je visitai, il y avait deux ou trois habitations qui, quoique de simples cabanes en terre et en chaume, paraissaient cependant, à cause de l'étendue des communs et des étables, devoir servir de résidence à d'assez riches cultivateurs. J'abordai l'un d'eux, un vieillard, qui devant sa porte faisait manœuvrer en cercle une paire de bœufs sur des gerbes de millet, afin de détacher le grain des épis. Tandis que nous causions, ses vaches revinrent du pâturage, et je lui causai un extrême plaisir lorsque, leur gardien accourant pour les battre et les empêcher ainsi de se diriger vers moi, je le priai de leur épargner les coups de bâton qu'il leur destinait. « Bien ! fort bien ! » s'écria le vieux laboureur d'un air de satisfaction, « il ne faut jamais frapper les vaches. » Il me semble en effet que toute la compassion si vantée des Hindous à l'égard des animaux se porte exclusivement sur les vaches. Pour les bœufs, par exemple, ils sont sans pitié. Mais s'ils les traitent sévèrement, ce n'est du moins pas avec autant de cruauté que leurs co-religionnaires des environs de Calcutta. Si florissant que parût

au total être le village, la plupart des maisons menaçaient de devenir bientôt inhabitables, pour peu que le Gange augmentât encore; et comme j'en manifestais ma crainte aux habitans, ils me répondirent qu'il ne grandirait pas davantage. On verra qu'ils avaient raison.

Le 20, dès neuf heures, nous atteignîmes l'extrémité sud-est de Patna. C'est une fort grande ville, et d'un aspect très imposant, lorsqu'on y arrive par eau et qu'on la contemple d'une certaine distance; car elle est remplie de vastes édifices, de restes d'anciens murs et d'anciennes tours, de bastions qui avancent dans le fleuve; située sur une haute côte rocailleuse et adossée à d'irrégulières éminences. Mais quand nous ne fûmes plus aussi éloignés, nous découvrîmes que la plupart des maisons, qui par leurs portiques et leurs terrasses avaient de loin fixé nos regards, tombaient en ruines. Comme nous avions un vent très favorable, nous passâmes devant Patna sans nous y arrêter. A l'extrémité orientale de la ville, on me montra un immense bois de palmiers et d'arbres à fruit qui était le jardin d'un palais d'été bâti par le nawab Jaffier-Ali-Khan. Il est renommé pour sa beauté, et n'a pas moins de deux ou trois milles de circonférence. Nous vîmes aussi un immense château delabré, qui avait servi de demeure au dernier nawab de Patna. Les habitations des riches indigènes que nous re-

marquâmes ressembloient beaucoup à celles de Calcutta. Pendant l'espace de quatre milles c'est une suite non interrompue de bâtimens le long du fleuve, puis des chaumières et des pavillons épars, entremêlés d'arbres, jusqu'à ce que trois milles plus loin apparaissent de plus grandes et plus belles constructions. Elles dépendent du village de Bankipour, où la Compagnie a des magasins d'opium, une cour de justice et divers établissemens. J'y demeurai trois jours. Les maisons des naturels sont toutes de terre; mais leurs toits en tuiles et leurs portiques leur donnent un meilleur aspect que les cabanes ordinaires du Bengale. Les voitures sont très différentes de celles de Calcutta; elles roulent sur deux roues seulement, et ne consistent qu'en une espèce de chaise munie de rideaux, qui est traînée ou par un cheval, ou par une paire de bœufs. En me promenant dans le village, je remarquai une singulière coutume parmi les Européens de l'endroit. Ils n'ont pas de cimetières réguliers, et ils ensevelissent dans leurs jardins ou sur les promenades publiques les proches que leur enlève la mort.

De Bankipour à Dinapour, où je me rendis le 24, la distance par terre n'est pas moindre de sept milles dans la saison sèche; mais elle était alors de huit à neuf par la hauteur des eaux. Souvent, à la suite de grandes pluies, la route est impraticable pour les carrosses; mais comme il n'avait point plu

depuis environ une semaine, je la trouvai en droite ligne non-seulement passable, mais encore véritablement bonne. Toute la campagne intermédiaire est parsemée de pavillons, de bazars et d'autres bâtimens, entre lesquels sont des jardins et des bois de mangoès. Lorsque nous approchâmes de Dinapour, à voir le mouvement et la vie qui règnent à l'entour, nous reconnûmes aisément que les Anglais y ont établi une importante station militaire. Surtout il fut amusant de découvrir à chaque pas, au milieu des palmiers et des plantains, de larges planches peintes en bleu qui servaient d'enseignes, et sur lesquelles on lisait en lettres d'or : « Havel, restaurateur. » — « Morris, tailleur. » — « Davis, et compagnie, assortiment de marchandises d'Europe, etc. » Le cantonnement même des troupes est le plus vaste et le plus beau peut-être que j'aie vu dans l'Inde. Au centre d'une immense plate-forme qui se termine au bord de l'eau par une superbe terrasse qu'on prendrait pour une batterie, s'élèvent trois vastes casernes carrées uniformément construites, qui n'ont qu'un haut rez-de-chaussée, sont revêtues de stuc, et ornées de fenêtres en arcades que séparent des colonnes.

Nous allâmes dîner chez Havel, dont l'établissement méritait bien d'être visité. Sans parler de l'excellente chère qu'on y fait dans la taverne, c'est une énorme maison qui renferme un grand nom-

bre de chambres joliment meublées, et qu'environnent de vastes étables à vaches et à porcs; des bâtimens où s'engraissent les moutons et les autres bestiaux, une laiterie, etc., le tout tenu dans le meilleur ordre, avec une grande cour pleine de volaille, et au milieu une charmante corbeille de fleurs. Il y a par derrière un vaste jardin potager, et au-delà des meules d'avoine et de blé qui ne dépareraient pas une ferme anglaise. L'hôte est à la fois le boucher, le marchand de grains, le brasseur, le débitant de vin, le confiseur et le fabricant de bougies de toute cette partie de l'Inde. Quand après avoir présenté nos hommages aux autorités de l'endroit je regagnai la pinasse, qui cependant était venue de Bankipour, je trouvai que pour éviter la furie du courant, le capitaine l'avait amarrée dans une crique étroite qui forme le havre de Dinapour, et qui était remplie par toutes sortes de bateaux, tandis qu'une des rives était couverte de boutiques et l'autre occupée par une grande foire à bestiaux.

Le 25, au bruit d'une décharge d'artillerie, nous remîmes à la voile, et nous côtoyâmes le bord septentrional, qui dans la matinée présenta beaucoup plus de hauteur et d'escarpement que le Gange ne nous en avait offert nulle part. A midi nous atteignîmes Chuprah, ville considérable située sur la même rive, en face de plusieurs îles marécageuses. C'est maintenant la capitale du district de Sorum,

et la résidence du magistrat ainsi que du collecteur des taxes. Elle contient au reste un assez grand nombre de vastes et belles maisons indigènes, et une fort jolie mosquée, si ce n'est pas une pagode. Dans la partie du fleuve que nous remontâmes ce jour-là, nous aperçûmes les embouchures de trois grandes rivières qui prennent leurs sources dans des régions différentes. C'était d'abord la Soane qui vient du sud et des montagnes de Gundwana, ensuite la Gunduch qui sort de terre près de Nepaul, et enfin la Dewah qui part, je crois, des environs d'Almorah. A peu de distance du lieu de notre mouillage, était un petit hangar ouvert à tous les vents et habité par un Hindou d'une extrême dévotion qui, la figure couverte de craie et de fiente, chantait d'un ton plaintif et monotone. Il y avait devant lui un groupe de paysans qui paraissaient l'écouter avec une haute vénération. Il ne nous demanda point l'aumône, mais interrompit son hymne lorsque nous passâmes entre lui et le rivage.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route vers Buxar avec un vent favorable, et, chemin faisant, nous rencontrâmes une multitude d'embarcations. Il y en eut deux principalement qui fixèrent mes regards. L'une était une chaloupe de Chuprah, pesamment chargée à ce qu'il semblait, et portant un immense écriteau sur lequel on pouvait lire :

con
qu
ron
dou
élég
mai
C'é
lard
une
en r
cem
négo
milie
prov
son
tour
jusq
respe
de la
tagne
Sing
Je
petit
musu
quée
que j
péen
peine

commerce en détail ; espèce de boutique flottante qui approvisionnait les villages riverains des environs de tout ce que son propriétaire appelait sans doute *denrées européennes*. L'autre, beaucoup plus élégante que la première, servait au même usage, mais entreprenait des courses bien plus lointaines. C'était une très jolie pinasse qui avait à son gaillard d'arrière une tente sous laquelle étaient assis une dame et deux messieurs, qui tenaient des livres en main, et qui paraissaient voyager avec toute la commodité désirable. Elle appartenait à un riche négociant de Dinapour qui chaque année, vers le milieu des pluies, partait avec sa famille pour les provinces supérieures, y pénétrant aussi loin que son petit bâtiment le lui permettait, remontant tour à tour ou selon qu'il y trouvait plus de débit jusqu'à Meirut, Agra ou Lucknow, par les rivières respectives de ces villes, et vendant de la verroterie, de la coutellerie, de la parfumerie, etc., aux montagnards de Deyra-Doun, et aux sujets de Runjeet-Sing.

Je trouvai Buxar, que je me figurais n'être qu'un petit fort en ruines, une grande et assez belle ville musulmane. Elle renferme plusieurs élégantes mosquées, un des plus vastes et des plus riches bazars que j'aie vus dans l'Inde, et quelques maisons européennes de bonne mine. Nous eûmes un peu de peine, vu la multitude des barques indigènes, à

trouver place dans le bras qui sert de port. La citadelle que je croyais complètement démantelée, était encore en assez bon état pour ne pouvoir être prise que par des troupes européennes; et si les indigènes voulaient s'en emparer, il faudrait qu'ils l'assiégeassent long-temps.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter l'école du lieu. Les élèves y étaient de tout âge; on voyait pêle-mêle de jeunes garçons, de petites filles, mais en plus grand nombre des femmes de vingt à trente ans. Les garçons portaient le costume habituel des autres enfans indiens; les écolières, quelle que fût leur taille, étaient toutes enveloppées dans de longs châles, les pieds nus, les bras et les jambes ornées à la manière de leurs compatriotes, mais n'ayant aucune marque de caste sur le front. Le maître, mahométan converti, était un homme de moyen âge et d'un extérieur décent. Ses vêtemens de coton blanc, ainsi que son turban, resplendissaient de propreté. Son teint, comme celui de la plupart des habitans de ces provinces, n'était pas beaucoup plus foncé que celui des indigènes du midi de l'Europe. J'ai, en effet, été souvent surpris de la différence de couleur qui existait entre les gens de notre équipage, tous aussi noirs qu'une marmite, et la généralité des paysans que nous rencontrions sur la côte ou dans les bazars. La raison de cette singularité ne peut être dans le climat, car

je n'
qu'à
plus.
plus
s'ils s
et les
de la
Je ne
de m
les o
d'une
qu'on
mans
se ser
nord,
tagne
Un
une a
nous
ruines
au-del
Caram
à Bén
Ramel
pendu
mite e
Bientô
après
XX

je n'ai jamais trouvé au Bengale le soleil aussi chaud qu'à certains jours dans le Bahar. Ce n'est pas, non plus, que les naturels de ce dernier pays se vêtissent plus que les Bengalais des classes inférieures; car s'ils sortent quelquefois avec un manteau sur la tête et les épaules, c'est plutôt pour se garantir au besoin de la pluie et du vent, que pour marcher au soleil. Je ne puis donc m'empêcher de croire qu'il y a, de même que dans les langues, dissimilitude dans les origines, et qu'il existe au Bengale des restes d'une race plus ancienne et peut-être noire, tels qu'on en trouve aujourd'hui dans les îles Andamans; race qui, après avoir été vaincue par eux, se sera confondue avec ces mêmes conquérans du nord, qui ont chassé les Puhareis dans leurs montagnes.

Un peu au sud-ouest de Buxar, nous dépassâmes une autre ville considérable, nommée *Chowsar*, où nous aperçûmes quelques jolies mosquées et les ruines d'une forteresse; puis, à quelque distance au-delà l'embouchure d'une grosse rivière, de la Caramnasa, qui traverse la grande route de Calcutta à Bénarès, et sur laquelle un riche hindou appelé Ramchunder-Narain a fait contruire un pont suspendu avec des cordes. La Caramnasa forme la limite entre les provinces de Bahar et d'Allahabad. Bientôt, et comme nous devions nous y attendre après lui avoir vu tant recevoir de cours d'eau tri-

butaires, le Gange perdit beaucoup de sa largeur, et les rives devinrent généralement hautes et escarpées. Le pays n'est que peu boisé comparativement au Bengale ; mais il le serait encore beaucoup par rapport à la plupart des contrées de l'Europe. Les arbres ont la cime arrondie, les palmiers sont rares, et les bords du fleuve présentent des champs de blé, de légumes, d'avoine, ou des prairies couvertes de bestiaux.

Ghazeipour, que nous atteignîmes dans la journée du lendemain 28, est encore une vaste ville qui du fleuve offre un aspect imposant, mais dont les plus beaux monumens, comme ceux de toutes les cités indiennes que j'ai déjà visitées, se trouvent, lorsqu'on les approche, n'être que des ruines. Le Gange, quoique plus étroit qu'il ne l'avait été les jours précédens, était néanmoins plus large que l'Hougly à Cossipour. Le seul édifice qui vaille la peine d'être visité par les voyageurs est un palais situé à l'extrémité orientale de la ville, et bâti par le Nawab-Cossim-Ali-Khan. Pour nous y rendre, nous parcourûmes plusieurs rues ; elles sont en général assez vastes, mais les habitations qui les bordent, à l'exception de celles des officiers du gouvernement, ne sont ni belles ni grandes. Le palais, au contraire, tout dégradé qu'il est, me parut encore une très belle construction. On y pénètre par un charmant portail, et l'on traverse successivement trois cours

ent
cou
min
tect
plu
mai
gon
qui
thes.
arca
cadre
qu'il
conse
forme
par u
rez-d
sud-e
bas d
tions
à omb
aux d
le dou
est un
plir d
faisaie
core l
et bla
pour la

entourées de bâtimens délabrés, qui au premier coup d'œil paraissent peu intéressans, mais qui examinés de près offrent de délicieux détails d'architecture. Les arcades sont d'un style mauresque plutôt que gothique, et de forme semi-circulaire, mais dentelées. Les colonnes sont minces et octogones, et leurs bases ornées de fleurs et de feuilles qui semblent interposées entre elles et leurs plinthes. Les fenêtres, dont le haut est pareil à celui des arcades, sont généralement enfermées dans un cadre quadrangulaire, de même que les portes. Ce qu'il y a dans l'édifice de plus beau et de mieux conservé, c'est la salle des festins, construction en forme de croix, ouverte de toutes parts, et soutenue par une multitude de piliers qui reposent sur un rez-de-chaussée de forme octangulaire. Son côté sud-est aboutit immédiatement sur une terrasse, au bas de laquelle coule le Gange. Les quatre projections de la croix paraissent destinées en même temps à ombrager le centre de la salle, et à donner place aux domestiques, aux musiciens, etc.; tandis qu'entre le double rang de colonnes qui entoure la rotonde, est un fossé qu'on avait, dit-on, coutume de remplir d'eau de rose, lorsque le nawab et ses amis faisaient bombance dans le milieu, où l'on voit encore les restes d'une superbe mosaïque bleue, rouge et blanche. Cette salle sert aujourd'hui de magasin pour la douane, et les hommes qui avec des sabres et

des boucliers y montent comme autrefois la garde ne sont plus que des officiers de police.

Ghazeipour est célèbre dans toute l'Inde pour la salubrité de son climat, et pour la beauté, pour l'étendue de ses champs de rosiers. Peut-être cette double célébrité provient-elle jusqu'à certain point d'une même cause, à savoir, de sa situation élevée et de la sécheresse de son sol qui, ne conservant jamais l'humidité, permet qu'à la suite des plus grosses pluies on se promène agréablement au bout de quelques heures. A coup sûr, cet avantage doit contribuer à la santé, et je suppose d'après toutes mes observations qu'il n'est pas moins favorable à faire prospérer les fleurs. La contrée environnante est aussi plate que le reste de l'Inde en général, et lors de mon passage les roses n'étaient pas même en boutons. Il y avait cependant un grand luxe de fleurs et d'arbustes de toutes espèces, fleurissant le long des rues, parmi les haies ou dans les parterres des habitans européens. Les champs de rosiers, qui occupent plusieurs centaines d'acres dans le voisinage, sont, à ce qu'il paraît, dans la saison convenable, extrêmement beaux. On les cultive pour la distillation; et l'eau de rose qui se fabrique à Ghazeipour est non-seulement bonne, mais encore peu chère. Ainsi la meilleure ne vaut d'ordinaire qu'un schelling la pinte. Mais ce qui se vend à un prix beaucoup plus élevé, c'est *l'attar*, en

d'autres termes la crème. L'attar s'obtient, après que l'eau de rose est fabriquée, en la laissant toute la nuit et jusqu'au lever du soleil exposée à l'air dans de grands vases sans couvercles, puis en écrémant le matin l'huile parfumée qui flotte à la surface. L'eau de rose, ainsi écrémée, n'a plus à beaucoup près autant de valeur que celle dont la crème est garantie intacte; mais entre l'une et l'autre il y a, dit-on, peu de différence. Pour produire une roupie pesant d'attar, il ne faut pas moins de deux cent mille belles roses. C'est la raison de son prix énorme, qui sur la place même s'élève pour la quantité ci-dessus indiquée à 80 livres sterling dans le bazar, où il est souvent frelaté avec du bois de sandal, et à 100 au magasin anglais, où on le garantit pur.

Tout le district de Ghazeipour est fertile en grain, en fourrage et en fruit. La population est considérable, et il y a d'une part tant de mosquées, tant de musulmans dans les boutiques et dans les rues, de l'autre si peu de pagodes importantes, que je crus avoir dit adieu pour quelque temps aux sectateurs de Brahma. On m'assura néanmoins, ce qui me surprit fort, que ceux de Mahomet n'étaient nombreux que dans les grandes villes et n'entraient que pour un onzième dans le chiffre total des habitants de la province, que tous les autres pratiquaient l'hindouisme dans sa plus grande rigueur

et dans son extrême bigoterie. Effectivement, les sutteis sont dans le Ghazeipour plus fréquens que dans le voisinage même de Calcutta; mais à vrai dire ils n'ont guère lieu que parmi les gens des classes inférieures. Aux yeux de ces gens, il n'est pas nécessaire, à ce qu'il semble, que la veuve qui se sacrifie se brûle réellement avec le corps de son époux. Les vêtemens de celui-ci, ses babouches, sa canne, enfin tout ce qui a jamais été en sa possession, peut fort bien remplacer le cadavre, en sorte que les dames sont toujours à même, quand elles le désirent, de se brûler vives. Jamais les parens ni les voisins n'interviennent pour les en détourner; au contraire. Puis, la vie d'une femme est si peu de chose! A ce propos, on me conta une anecdote qui mérite d'être rapportée. Par suite d'une contestation qui s'éleva entre deux individus au sujet de la possession d'un petit bout de terrain, un des plaideurs, celui au désavantage de qui le procès avait été jugé, vieillard de soixante-dix ans et plus, amena sa femme qui avait même âge au champ dont il s'agissait, la fit, avec le secours de leurs enfans et de leurs proches, entrer de force dans une petite hutte en paille construite exprès, et la brûla elle et la hutte, afin que ce crime jetât une espèce de malediction sur le sol, que l'esprit de la défunte y revînt après sa mort, et que son heureux antagoniste ne retirât nul profit de sa victoire. Comme

je te
reun
indi
lui
mais
des
un i
n'au
par
vieu
me
dans
gard
toire
diens
que
nent
« L
anné
Vous
enco
vent
plus
quer
leur
haut
et en
brûl

je témoignais hautement ma surprise et mon horreur au magistrat qui me rapportait la chose, un indigène qui se trouvait là, et qui précisément la lui avait rapportée non comme un crime atroce, mais comme une simple preuve de l'acharnement des deux parties l'une contre l'autre, nous dit avec un inconcevable sang-froid : « Pourquoi cet homme n'aurait-il pas brûlé sa femme ? elle était fort âgée... par conséquent elle ne lui servait plus à rien. » Le vieux meurtrier était en prison ; mais le magistrat me dit qu'il ne doutait pas que son intervention dans un pareil cas, *entre mari et femme*, ne fût regardée par les naturels comme singulièrement vexatoire et tyrannique ; « et de fait, ajouta-t-il, ces Indiens attachent si peu de valeur à leur propre vie que nous ne devons pas nous étonner qu'ils se gênent si peu pour attenter à celle des autres.

« Le nombre des suicides dont je reçois chaque année la déclaration est double de celui des sutteis. Vous n'imaginez pas combien d'hommes, et plus encore de femmes, se jettent dans des puits ou boivent du poison pour les motifs en apparence les plus légers, généralement à l'occasion de petites querelles, afin que leur sang retombe sur la tête de leur ennemi ; et si l'assassin dont il est question plus haut n'avait pas eu sa vieille femme sous sa main et en son plein pouvoir, nul doute qu'il ne se fût brûlé lui-même. » Aujourd'hui on n'entend plus

parler dans ces provinces de sacrifices humains, de sacrifices d'enfans, par exemple; mais il arrive encore quelquefois qu'on enterre ou qu'on brûle un lépreux vivant; et comme la lèpre passe pour être une malédiction des dieux, comme ces meurtres se trouvent ainsi autorisés en quelque sorte par la religion, les autorités indigènes ne cherchent nullement à combattre ce barbare usage. Malgré tout cela, les Hindous ont par nature un excellent cœur; ils sont laborieux, sobres et paisibles, en même temps qu'ils savent au besoin se montrer courageux et intrépides. La plupart de leurs mauvaises qualités semblent provenir des funestes enseignemens que leur religion leur donne, ou des actions perverses qu'elle attribue à leurs dieux et qu'elle leur propose comme exemples à suivre. Il se commet à Ghazeipour peu de crimes qui ne soient pas dictés par des motifs religieux. La ville est souvent troublée par des batailles où coule le sang des habitans; mais ces batailles ne s'engagent jamais que lorsqu'une procession de musulmans vient à en rencontrer une autre d'Hindous. La langue que parle le bas peuple est un hindoustani fort corrompu. Le bon *ourdou* n'est guère employé que par les gens de l'armée et dans les tribunaux. Toutes les procédures, toutes les ordonnances se rédigent en persan. La langue persane est tellement supérieure à l'hindoustanaise pour la clarté et la précision, que son

empl
l'our
Hind
fére
persa
Le
times
coura
Zerm
vent
que n
un au
vint t
route.
deur é
la bris
d'atten
gistrat
voyer
homm
mais a
ger en
me m
ce mo
qui de
les aut
son co
d'une

emploi facilite beaucoup les affaires; et comme l'ourdou même est inintelligible à la plupart des Hindous, il n'y a aucune raison de ne pas lui préférer une langue plus simple. De cette façon, le persan tient dans l'Inde la place du latin en Europe.

Le 1^{er} septembre, après avoir déjeuné, nous partîmes pour Bénarès; mais telle était la violence du courant que nous ne pûmes dépasser le village de Zermineih. Le lendemain nous eûmes en outre le vent contre nous, et ce fut avec beaucoup de peine que nous avançâmes de sept ou huit milles jusqu'à un autre village appelé *Chuckeipour*. Là, il nous devint tout à coup impossible de continuer notre route. Une vingtaine d'embarcations de toute grandeur étaient amarrées au même endroit, attendant la brise d'ouest. Mais comme je n'avais pas le temps d'attendre, j'envoyai un de mes gens prier le magistrat de *Chuckeipour*, non-seulement de nous envoyer le lendemain au lever du soleil cinquante hommes pour traîner notre pinasse et nos chaloupes, mais aussi, attendu que je trouvais ce mode de voyager encore trop lent, de me louer des porteurs qui me mèneraient en palanquin jusqu'à Bénarès; tout ce monde nous arriva à l'heure dite. Les uns, ceux qui devaient me porter, s'embarquèrent avec nous; les autres nous remorquèrent. Dans cette partie de son cours, le Gange se précipitait avec la violence d'une cataracte; et les bords étaient si hauts, si peu

solides, que les paysans qui tiraient la corde fatiguaient horriblement, étant forcés de s'éloigner de la rive, et par suite de se frayer un passage au milieu des arbres et des broussailles.

Enfin, après avoir parcouru dans l'espace de quatre heures une distance de neuf milles, le fleuve devenant moins impétueux, les bateliers dirent qu'ils pourraient continuer leur route sans secours. Je congédiai donc les travailleurs qui se trouvaient généreusement récompensés d'un cadeau de quatre roupies à partager entre eux, et je montai en palanquin. J'avais douze porteurs, bien que la moitié de ce nombre fût d'ordinaire jugée suffisante; mais la campagne qui s'étendait du point de notre départ au village de Seidpour, le premier où nous avions quelque chance de rencontrer un relais, était fort mauvaise, et même il se pouvait que nous ne trouvassions pas à relayer jusqu'à Bénarès, qui était encore distant de vingt-quatre milles. Le mouvement du palanquin, qui n'est d'habitude porté que par quatre hommes à la fois, n'est ni violent, ni désagréable; il empêche néanmoins de lire, et à plus forte raison de dessiner. Nous eûmes d'abord à traverser des plaines que les porteurs parcoururent à un bon trot d'environ quatre milles par heure, geignant comme les crocheteurs de certains pays d'Europe, et s'imaginant comme eux qu'ils allégent ainsi leur fardeau. Mais la route devint

bien
cher
heur
que
fure
nous
senti
que
assez
le Ga
garni
distin
ment
indien
Sei
très
gauch
génér
bâties
rema
avait
fusser
la mo
espéc
de l'e
devan
voya
armés

bientôt trop inégale pour leur permettre de marcher avec rapidité, et nous mêmes plus de trois heures pour atteindre Seidpour, qui n'était éloigné que de trois milles. Il est vrai que plusieurs gués furent très difficiles à cause des pluies récentes, et nous n'eûmes nulle part de meilleure route que les sentiers qui menaient d'un village à un autre. Presque tout le temps, quoique le chemin s'enfonçât assez dans l'intérieur des terres, nous aperçûmes le Gange. La contrée se montra fertile et populeuse, garnie de grands et beaux arbres parmi lesquels on distinguait peu de palmiers. Elle était principalement cultivée en millet, en légumes et en blé indien.

Seidpour est une petite ville dont les rues sont très étroites; mais toutes bordées, à droite et à gauche, de boutiques élégantes. Les habitations, qui généralement n'ont que le rez-de-chaussée, sont bâties en terre; mais couvertes en tuiles rouges et remarquables par l'extrême saillie des toits. Il n'y avait qu'une vieille mosquée et une pagode qui fussent en pierre. Celle-ci, comme ce semble être la mode dans le voisinage, était surmontée d'une espèce de clocher pyramidal. Le directeur du relais de l'endroit, dès que mon massier se fut présenté devant lui avec les insignes de sa charge, nous envoya huit porteurs, plus deux autres qui étaient armés de grosses torches enveloppées dans des mor-

ceaux de toile blanche et rouge, parfaitement inutiles en plein jour, mais qui ne manquent jamais de précéder un palanquin.

Au bout d'une demi-heure, nous repartîmes au trot comme auparavant; mais la route fut dès lors bien meilleure. Unie, large et droite, elle traversait des champs de grain et des prairies; je remarquai même qu'on avait essayé, quoique l'essai fût demeuré infructueux, d'y élever de chaque côté une rangée d'arbres. Les magistrats anglais de l'Inde sont passionnés, et avec raison, pour de telles avenues; ils en ont planté un grand nombre depuis plusieurs années. Les arbrisseaux sont entourés chacun d'un petit rempart en terre, destiné à les garantir de la dent des animaux; mais la précaution paraît être fort souvent insuffisante pour les protéger contre les vaches, et surtout contre les chèvres des pauvres gens. Après une marche de quatre milles, nous parvînmes au bac de la Goumty, qui, à cette époque de l'année, est une rivière considérable. Je croyais que nous mettrions beaucoup de temps pour la franchir, mais il n'en fut rien. Un large bateau qui ne servait qu'à transporter les voyageurs d'un bord sur l'autre, était amarré au rivage. On y plaça mon palanquin en travers sans que j'eusse même besoin d'en descendre. Le batelier se plaça au gouvernail, mes hommes prirent les rames, et le trajet ne dura pas dix minutes. A la

ton
lais
cip
de
teur
Dan
naie
ritar
pag
à ch
form
gens
de m
min
sur l
Cett
pitt
large
obje
lueu
fére
turb
des
tères
Cl
des
ville
plus

tombée de la nuit, nous atteignîmes un autre relais où, grâce aux soins de M. Brooke, un des principaux magistrats de Bénarès qui avait été prévenu de mon arrivée, nous trouvâmes de nouveaux porteurs tout prêts à remplacer ceux de Seidpour. Dans le nombre, il y en avait encore deux qui tenaient des flambeaux, et qui nous furent alors véritablement utiles. En outre, je fus dès lors accompagné par quatre *barkandazes*, espèces de gendarmes à cheval qui, dans toutes les provinces supérieures, forment la suite des grands fonctionnaires civils. Ces gens, armés de sabres et de boucliers, avaient ordre de me défendre au besoin et de m'indiquer le chemin; car, laissant Bénarès sur la gauche, je me dirigeai sur le village de Secrole, où M. Brooke demeurait. Cette dernière partie de la route fut extrêmement pittoresque, car nous eûmes presque toujours de larges allées d'arbres à parcourir, et les différens objets qui se trouvaient sur notre passage, vus à la lueur des torches qui les éclairaient de teintes différentes, ainsi que les armes, les moustaches, les turbans et les membres nus des porteurs, des gardes et des guides, nous offrirent sans cesse un intéressant spectacle.

Chaque jour de la semaine suivante, j'allai faire des promenades dans Bénarès. C'est en effet une ville fort remarquable, et qui me sembla d'autant plus curieuse à examiner, que d'une part je n'en

avais pas encore rencontré dont le caractère oriental fût si complet, tandis que de l'autre elle ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu au Bengale. Aucun Européen ne réside dans l'intérieur des murs, et les rues sont trop étroites pour les voitures. Le carrosse de notre hôte était toujours obligé de s'arrêter à une cinquantaine de pas au-delà des portes, et nous continuions notre chemin dans des chaises à porteurs, par des ruelles si encombrées de monde, si resserrées, si tortueuses, que même nos chaises avaient quelquefois beaucoup de peine à passer. Les maisons, en général, sont hautes; il n'y en a pas qui aient moins de deux étages, la plupart en ont trois, et plusieurs en ont cinq ou six, particularité qui, dans l'Inde, s'offrait à mes regards pour la première fois. Les rues sont beaucoup plus basses que le rez-de-chaussée des maisons, qui presque toutes ont le bas décoré d'arcades sous lesquelles ouvrent les boutiques. Au-dessus de ces arcades, elles sont richement ornées de balcons et de galeries qu'ombragent des tentures, de larges fenêtres à vitraux et de grandes gouttières soutenues par des tasseaux sculptés. Le nombre des temples est fort grand; mais ils sont fort petits pour la plupart, et situés comme des chasses aux angles des rues ou le long des plus hautes maisons. Leurs formes sont cependant loin d'être disgracieuses, et il y en a plusieurs qui sont entièrement couverts

de c
sent
palm
ches
ture

Le
les é
res;
avec
mém
peint
et de
hom
des c
form
têtes
taure
autre
et au
resse
ou s'
perm
les fr
de la
ger p
tique
les g
Ceyla

de charmantes sculptures d'un fini extrême, représentant des fleurs, des animaux, des branches de palmier, et pouvant rivaliser d'élégance et de richesse avec les meilleurs morceaux de l'architecture grecque ou gothique.

Les habitations des particuliers, de même que les édifices publics, sont construits en bonnes pierres; mais les Hindous de Bénarès semblent aimer avec passion à les badigeonner en rouge foncé, et même à en revêtir les parties les plus visibles de peintures exécutées avec les couleurs les plus vives et dont les sujets sont des vases de fleurs, des hommes, des femmes, des taureaux, des éléphants, des dieux et des déesses avec leurs nombreuses formes, leurs nombreuses mains, leurs nombreuses têtes, et enfin leurs nombreuses armes. Les saints taureaux consacrés à Siva, les uns fort jeunes, les autres décrépits de vieillesse, mais tous aussi doux et aussi familiers que des chiens, se promènent paresseusement du matin au soir dans ces rues étroites, ou s'y couchent au travers; et c'est à peine s'il est permis de les déranger pour passer outre. Lorsqu'on les frappe en pareille occasion, il faut que ce soit de la manière la plus douce, et malheur à l'étranger profane qui braverait les préjugés des fanatiques habitans! Les singes consacrés à Haninat, et les guenons, dont une autrefois conquies l'île de Ceylan au profit de Rama, n'abondent pas moins

dans certains quartiers de la ville, grimpant sur tous les toits et sur les moindres saillies des temples, mettant insolemment leur tête et leurs pates dans les boutiques des fruitières et des confiseurs, surtout dévorant la pitance des enfans lorsqu'ils prennent leurs pas. A chaque coin on rencontre des maisons de fakirs, tout incrustées d'idoles, et d'où s'échappe sans cesse un bruit confus d'instrumens de musique, tandis que des mendiens religieux de toutes les sectes hindoues, qui exposent aux regards des passans toutes les difformités inimaginables, forment sans aucune exagération une haie de chaque côté des principales rues. Le nombre des aveugles est immense; celui des lépreux aussi, à moins que la chaux et les excrémens dont certains individus se complaisent à enduire leurs membres ne donnent à leur peau l'apparence de la lèpre; et continuellement on voit les hideux résultats de ces sévères pénitences dont parlent tous les voyageurs, des gens qui ont perdu l'usage soit d'un bras, soit d'une jambe, pour les avoir tenus des années dans une position gênante, ou fermé si long-temps la main que leurs ongles en ont traversé la paume. Le premier jour, leurs nazillardes exclamations: « Bon Européen, charitable Européen, donnez-nous quelque chose pour manger! » me firent d'abord tirer de mon gousset une poignée de pices; mais après la leur avoir distribuée, je reconnus que ce

n'étais
que
oreill
diren
envir

Vo
un ét
cité d
non p
du tri
conqu
quand
qu'il s
mines
c'est l
qui en
sans p
rins q
bien d
finité
presq
en ter
révolu
le thé
chés,
monie
des s
aumô
X

n'était qu'une goutte d'eau dans l'Océan, et tandis que nous pénétrions dans la ville, je bouchai mes oreilles à leurs importunités, qui au reste se perdirent bientôt dans le tumulte dont nous fûmes environnés.

Voilà le spectacle, voilà le bruit qui accueillent un étranger lorsqu'il entre dans « cette très sainte cité de l'Hindoustan, le Lotus du monde, fondée non pas sur la terre commune, mais sur la pointe du trident de Siva, » lieu tellement béni, que quiconque y meurt, de quelque secte qu'il soit, et quand même il serait un mangeur de bœuf, pourvu qu'il se montre charitable envers les pauvres brahmines, est sûr de son salut éternel. Effectivement, c'est la réputation de sainteté dont jouit Bénarès qui en fait le rendez-vous des mendiants, puisque, sans parler de la multitude innombrable des pèlerins qui affluent de toutes les parties de l'Inde, aussi bien que du Thibet et de l'empire birman, une infinité de riches individus au déclin de leur vie, et presque tous les grands personnages, qui de temps en temps sont disgraciés ou bannis par suite des révolutions dont les États hindous ne cessent d'être le théâtre, y viennent ou se purifier de leurs péchés, ou employer leurs loisirs aux fastueuses cérémonies de leur religion, et dépensent réellement des sommes immenses en de folles et inutiles aumônes.

Lors de ma seconde excursion dans Bénarès je trouvai, comme lors de la première, cette ville encombrée de taureaux et de mendiants; mais ce qui m'étonna plus encore que la veille, lorsque je pénétrai jusqu'au centre, ce fut la grandeur, l'élévation et la beauté de la plus grande partie des maisons; ce fut le luxe et la richesse des bazars où étaient amoncelées des marchandises de toute sorte; ce fut le brouhaha des affaires qui se concluaient au milieu de toute cette pauvreté et de tout ce fanatisme. Bénarès est en effet une cité très industrielle et très riche, aussi bien que très sainte. C'est le principal entrepôt des châles du Nord, des diamans du Sud, et des mousselines tant de Dacca que des provinces orientales du centre, tandis qu'elle a elle-même des manufactures considérables de soie, de coton et de laine fine. D'autre part, la quincaillerie anglaise, les sabres de Lucknow, les boucliers et les lances de Monghyr, enfin tous ces colifichets de luxe et de mode qui se fabriquent en Europe et qui deviennent chaque jour plus populaires dans l'Inde, passent par Bénarès pour arriver dans le Bundelcund, le Gorrukpour, le Népaül, et d'autres districts plus ou moins éloignés de l'artère principale du Gange.

La population de la ville, d'après un recensement qui remonte à une époque déjà ancienne, mais que tout indique devoir être encore exact, s'élève à en-

viron
chiff
de te
y son
nomb
outre
temp
railler
et qui
Che
siter
C'était
fort ra
place,
ment p
étaient
deux c
tandis
comme
de qua
dessus
La faç
toutes
lantes
sculpte
même
branch
elle éta

viron six cent mille âmes. Pour ne pas trouver ce chiffre exagéré, il faut voir quelle énorme étendue de terrain la ville occupe, et comme les habitations y sont entassées les unes sur les autres. Malgré ses nombreux habitans, elle n'est pas malsaine, car outre leurs fréquentes ablutions et leur grande tempérance, elle est située sur une haute rive rocailleuse qui s'incline en pente douce vers le fleuve et qui favorise ainsi l'écoulement des eaux du ciel.

Chemin faisant par la ville, j'eus occasion de visiter la demeure d'un des plus riches habitans. C'était une belle construction, qui avait l'avantage, fort rare dans Bénarès, d'être située sur une petite place, de sorte qu'on pouvait se reculer suffisamment pour en admirer l'architecture. Les bâtimens étaient irréguliers et entouraient une cour dont deux côtés renfermaient les appartemens de maître, tandis que les deux autres étaient occupés par les communs. Cette maison, bâtie en pierre, était haute de quatre grands étages, et il y avait même au-dessus de la porte une tour d'un étage de plus. La façade offrait une multitude de petites fenêtres toutes différant de forme, quelques-unes fort saillantes et soutenues par des tasseaux richement sculptés; et une grande partie de la muraille elle-même était couverte de sculptures représentant des branches, des feuilles, des arbres. Comme en outre elle était suivant l'usage peinte en rouge foncé, vous

auriez dit une tenture de ces papiers d'ancienne mode. L'aspect général était à peu près celui de certains palais de Venise.

Nous pénétrâmes dans l'intérieur par un élégant portail, et en le traversant, nous y remarquâmes en face l'une de l'autre deux crèches profondes ornées avec goût, dans lesquelles il y avait des idoles, dieux domestiques de la famille, avec des lampes allumées. La cour était couverte de plantains et de rosiers avec un bassin au centre. A main gauche, un étroit et raide perron, partie la plus négligée de l'édifice, sans aucune balustrade, et ressemblant à un véritable escalier de grenier, conduisait au premier étage. En bas, nous fûmes reçus par le propriétaire du logis, qui nous mena visiter ce qu'on appelle les grands appartemens. Ils n'étaient néanmoins ni vastes, ni nombreux, quoique décorés de charmantes sculptures; mais le principal, qui occupait le premier étage au-dessus du portail, qui était un quadrangle, et que formaient quatre belles arcades gothiques, me frappa par son extrême commodité. Au milieu, il y avait une estrade carrée recouverte d'un tapis qui servait de divan. Du haut et du centre de chacune des arcades qui étaient surchargées de décors, jaillissait à la minute, dès qu'on en manifestait le désir, une limpide fontaine dont l'eau s'écoulait à travers les dalles sculptées à jour du plancher. Toutes ces différentes pièces

étaient ornées de mauvaises gravures anglaises qui étaient de mode il y a quarante ou cinquante ans. Notre hôte fut fort poli, et nous invita à déjeuner, mais il était trop tard. Nous allâmes cependant visiter avec lui, avant de le quitter, la pagode de sa famille qui était peu distante de la maison, et enrichie, quoique fort petite, de toutes les sculptures, peintures, et dorures imaginables. Le principal autel était celui de Siva, dont l'emblème s'entrevoyait à peine parmi l'obscurité du sanctuaire intérieur, couronné de fleurs écarlates, avec des lampes brûlant devant lui. En face, et sous la coupole centrale, était le sacré taureau, magnifiquement peint et doré, dans une attitude d'adoration, et la tête ceinte d'une semblable couronne, tandis que par-dessus tout était suspendue une grosse cloche d'argent qui descendait de la voûte comme un lustre.

Nous dirigeâmes ensuite notre promenade vers le Vishvagesar. L'édifice qui porte ce nom est une des plus saintes pagodes de tout l'Hindoustan. La cour par laquelle on arrive à l'entrée est comme celle d'une ferme, encombrée de gros taureaux qui se laissent familièrement toucher, et qui mettent leur museau dans la main et la poche de tous les fidèles, pour y prendre les grains et les gâteaux que ceux-ci ne manquent jamais de leur apporter. L'intérieur de la pagode n'est pas moins plein de dévots qui exposent à l'envi leurs membres nus et

hideux, et dont les cris continuels : « *La charité ! la charité, s'il vous plait !* » suffiraient pour assourdir un étranger. Le saint lieu est toutefois entretenu dans une rigoureuse propreté, car les prêtres ne semblent à peu près faire rien autre chose que jeter de l'eau sur les images et sur le pavé. Près de cette pagode est une fontaine surmontée d'une petite tour, et à laquelle on descend par un escalier de pierre fort rapide. Son eau, qui est amenée du Gange par un conduit souterrain, passe, je ne sais à quel titre, pour être plus sainte que celle du Gange même. Tous les pèlerins qui se rendent à Bénarès sont tenus d'en boire et de s'y baigner. Un autre des édifices les plus intéressans et les plus singuliers de la ville, c'est un ancien observatoire fondé avant la conquête musulmane, et encore intact quoiqu'on ne s'en serve plus depuis long-temps. Il contient plusieurs cours entourées de petites cellules où logeaient les astronomes avec leurs élèves, et au centre se trouve une grosse tour carrée sur le sommet de laquelle on voit encore une grande aiguille haute peut-être de vingt pieds, un cadran qui est en proportion, un cercle qui a quinze pieds de diamètre, et une ligne méridionale, le tout en pierre. Ces différentes machines, si c'est le nom qui convient ici, sont loin d'être exactes ; mais elles prouvent avec combien de zèle la science de l'astronomie fut jadis cultivée dans ces régions.

La v
N
degr
atten
de s
théat
quel
beau
fidèle
jain.
Hind
Gang
n'est
en de
qui r
tifs de
la plu
gieux
jamai
sanct
sion
un ce
ruelle
nous
vaste
une p
core.
d'une

La ville de Delhi renferme un pareil observatoire.

Nous descendîmes alors par une longue suite de degrés jusqu'au bord de l'eau, où une barque nous attendait. J'eus ainsi l'occasion de voir tout Bénarès de son plus favorable côté, car il s'élève en amphithéâtre sur la rive du fleuve. Nous naviguâmes quelque temps sur le Gange, dont les nombreux et beaux quais étaient garnis de baigneurs et de fidèles, et nous fîmes halte au bas d'un temple jain. Les jains sont des sectaires que détestent les Hindous, et qui cependant adorent comme eux le Gange, comme eux révèrent Bénarès. Leur nombre n'est pas très grand, et ils se divisent eux-mêmes en deux sectes qui s'abhorrent l'une l'autre. Ceux qui résident dans la ville sont principalement natifs de Bundelcund, de très riches marchands pour la plupart, et fort jaloux de leurs mystères religieux, au point qu'il n'y avait pas d'exemple que jamais des étrangers eussent été admis dans leur sanctuaire. Nous obtînmes cependant la permission d'y pénétrer. Après avoir gravi de nouveau un certain nombre de marches, et traversé plusieurs ruelles, les plus étroites que j'avais encore vues, nous parvîmes à la porte d'une maison haute et vaste, mais sombre, au faite de laquelle brillait une petite coupole dorée. Là, nous montâmes encore un escalier qui nous conduisit à un vestibule d'une propreté exquise, mais sans autres meubles.

que trois ou quatre chaises. Nous y fûmes reçus à notre entrée par le grand-prêtre en personne, qui passe pour une incarnation de la Divinité, et qui nous introduisit successivement dans cinq petites chambres communiquant les unes avec les autres. Au bout de chacune de ces chambres il y avait un autel, et au centre, une large écuelle remplie de riz et de beurre fortement parfumés, que les fidèles y avaient sans doute déposés comme offrande.

Dans plusieurs des pièces, nous vîmes des gens assis à terre sur leurs talons, et les mains jointes comme s'ils priaient ou qu'ils fussent plongés dans de pieuses contemplations. Sur chacun des cinq autels était un grand bas-relief de marbre, qui dans la première pièce représentait cinq figures d'hommes, dix dans la seconde, quinze dans la troisième, vingt dans la quatrième, et dans la dernière vingt-cinq.

Tous ces personnages étaient accroupis, et dans chaque bas-relief il y en avait un plus grand que les autres qui ressemblait à un nègre. Celui-là, nous dit-on, était Dieu, tandis que les autres représentaient seulement les différens corps qu'il avait pris à différentes époques, lorsqu'il s'était incarné pour instruire l'espèce humaine. Les doctrines qu'il avait professées en ces occasions forment la théologie des jains, et les progrès que chaque individu fait dans ces mystères lui donnent le droit de prier dans un

ou d
nous
Qu
prêtr
tentie
et ajo
accep
trouv
étaien
sucrer
quelq
chem
ruren
Re
Vidal
étaien
tourn
noble
rema
narets
mais
tion,
jour
néan
qui e
en bl
et co
n'ape

ou dans plusieurs des appartemens successifs qui nous furent montrés.

Quand nous revînmes au vestibule, le grand-prêtre nous témoigna le plaisir que lui causait l'attention avec laquelle nous avions examiné le temple, et ajouta qu'il se flattait que nous voudrions bien accepter un petit cadeau. Un des laïques qui se trouvaient là découvrit alors deux corbeilles qui étaient remplies, l'une de gâteaux, de fruits, de sucre, etc., l'autre de très beaux châles. Je pris quelques grains de raisins, mais je refusai les cachemires; et, l'avouerai-je, les jains présens ne parurent aucunement fâchés de ma discrétion.

Restait à voir la mosquée d'Aurangzeb et le Vidalaya ou collège hindou, qui heureusement étaient presque situés sur notre chemin pour retourner à Sécrole. La mosquée en question est un noble édifice avantageusement situé, mais surtout remarquable par la vue qu'on a du haut de ses minarets; non-seulement, en effet, ils sont fort élevés, mais ce qui encore augmente beaucoup leur élévation, c'est d'être bâtis sur une petite montagne. Le jour n'était pas très favorable, mais nous vîmes néanmoins à une énorme distance. La campagne qui environne Bénarès paraît bien cultivée, mais en blé plutôt qu'en riz. Les villages sont nombreux et considérables; mais d'un village à l'autre on n'aperçoit guère de maisons, et il y a fort peu de

bois. Aussi le combustible est-il dans la ville d'une cherté extrême, et c'est à cette circonstance que semble devoir être imputée la multitude des cadavres qu'on jette dans le fleuve au lieu de les brûler.

Les sutteis ¹ sont moins fréquens à Bénarès que dans beaucoup d'autres parties de l'Inde; mais en revanche une foule de gens s'y suicident en se jetant à l'eau. Chaque année, des centaines, pour ne pas dire des milliers de pèlerins, viennent exprès à Bénarès de toutes les provinces pour y terminer leurs jours de cette façon et assurer leur salut éternel. Ils achètent deux grandes cruches entre lesquelles ils s'attachent, et qui peuvent tant qu'elles demeurent vides supporter à la surface le poids de leurs corps. Ainsi équipés, ils parviennent à la nage jusqu'au milieu du courant, et laissant alors les cruches se remplir ils passent en un clin d'œil de cette vie en l'autre. Maintes fois les autorités ont voulu prohiber ce barbare usage; mais la seule chose qu'elles aient obtenue a été que ces victimes volontaires allassent se noyer un peu au-dessous de la ville. En effet, lorsqu'un individu a parcouru quelques cents milles pour se tuer, il n'est pas probable que la défense d'un officier de police l'en empêchera. C'est l'instruction seule qui pourra

¹ Sacrifices de veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs époux.

guér
dala
et d
class
tique
cré
tème
qui s
ainsi
neme
à ces
consa
incro
eût é
partie
tour
quan
deme
Le
la pe
Sécre
au ca
préf
surle
j'acc
partie
perm
la pla

guérir ces indigènes de leur sot fanatisme. Le Vidalaya est un vaste bâtiment plein de professeurs et d'élèves, où ceux-ci, divisés en une infinité de classes, apprennent la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le persan, le droit hindou, la littérature sacrée, le sanscrit, l'astronomie d'après le faux système de Ptolémée, et même l'astrologie. Les écoliers qui sont au nombre de deux cents reçoivent tous, ainsi que les professeurs, une pension du gouvernement britannique. Dans le cours de mes visites à ces divers établissemens, et surtout dans ceux consacrés au culte où j'étais entré, j'avais reçu une incroyable quantité de guirlandes de fleurs qu'il eût été, me dit-on, fort malhonnête à moi de jeter, particulièrement celles qu'on m'avait attachées autour du cou. Sans exagération, j'en avais ma charge quand je remontai en voiture pour regagner ma demeure.

Le 8 la pinasse vint mouiller à l'embouchure de la petite rivière sur laquelle est situé le village de Sécrole; mais sans m'y embarquer, je donnai ordre au capitaine de continuer sa route jusqu'à Chunar, préférant faire moi-même le trajet par terre. Le surlendemain, dans l'espace de cinq ou six heures, j'accomplis ce petit voyage, partie en voiture, partie en palanquin, selon que l'état des routes le permettait, et je descendis chez le gouverneur de la place. Chunar fut long-temps un des principaux

postes militaires des Anglais du côté de l'ouest. Le fort présente un aspect très imposant; le roc sur lequel il est bâti est parfaitement isolé, et partout où il put obtenir un angle saillant flanqué de tours, de créneaux, de bastions; au bas desquels coule d'un côté le Gange. Il renferme un grand nombre de canons en bon état, et un superbe magasin à poudre que les bombes ennemies ne pourraient enflammer. Sur la crête du rocher et dans la principale enceinte des fortifications, il y a une belle pelouse, quelques grands arbres, et plusieurs maisons pour les officiers; mais à moins d'être de service, ils n'y logent guère parce que la réverbération du soleil est intolérable, et qu'il est fort coûteux de faire monter de l'eau à une pareille hauteur pour se baigner. Dans la même enceinte, mais sur un point encore plus haut, se trouvent le château du commandant, l'hôpital, la prison d'État, et un vieux palais hindou qui mérite description. C'est un dôme central qu'environnent plusieurs appartemens voûtés, bas, sombres, inaccessibles à la chaleur, et offrant d'assez beaux restes de peinture et de sculpture. A ce palais tient un autre bâtiment plus élevé et mieux aéré, qui sert maintenant d'arsenal, mais qui était autrefois la résidence du gouverneur musulman, et qui est remarquable par l'élégance de l'architecture. Il y a dans le fort un endroit encore plus curieux. Notre guide tirant de sa poche une

gross
de fe
dit q
vére
intro
geait
suspe
y ava
sur le
lieu d
n'étai
nous
la po
front
que d
sant
perso
quest
à Bén
son p
l'enne
matin
vainc
cacer
rois d
quête
ceux
voisi

grosse clef, s'en servit pour ouvrir une pesante porte de fer au milieu d'une antique muraille, et nous dit que nous allions voir le sanctuaire le plus révérend de toute l'Inde. Otant son chapeau, il nous introduisit dans une petite cour carrée qu'ombrageait un arbre séculaire : à l'une des branches était suspendue une petite clochette d'argent; dessous il y avait une large plaque de marbre noir, et en face sur le mur une rose grossièrement sculptée au milieu d'un triangle. Aucune image de la Divinité n'était visible; mais quelques soldats indigènes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière autour du marbre et s'y frottèrent le front. L'officier qui nous conduisait nous assura que d'après la croyance des Hindous le Tout-Puissant restait neuf heures de chaque jour assis en personne, quoique invisiblement sur le marbre en question; et qu'il allait passer les trois autres heures à Bénarès. Aussi les troupes indiennes de la garnison pensent-elles que, si jamais Chunar est pris par l'ennemi, ce devra être entre six et neuf heures du matin. Par la même raison, car ils étaient convaincus que ce sacré voisinage les garantissait efficacement de la funeste influence des sorciers, les rois de Bénarès ne manquèrent jamais, avant la conquête musulmane, de célébrer leurs mariages et ceux des membres de leur famille dans le palais voisin.

A droite du fort, lorsqu'on arrive à Chunar par le fleuve, on voit une chaîne de montagnes rocailleuses et d'inégale grandeur. A gauche, sur une pente rapide couverte de bois et de jardins, sont toutes les demeures européennes avec leurs balcons et leurs terrasses. Par derrière, et sur une partie encore plus élevée de la pente, se développe la ville indigène dont à peu près chaque maison est de pierre et haute de deux étages. tandis que le bas offre généralement une arcade sous laquelle il y a une boutique. Chunar peut renfermer une population de quinze mille âmes. Au-delà s'étend une campagne découverte, traversée par un large bras de rivière qu'on franchit sur un beau pont gothique; et de l'autre côté de ce bras est une vaste plaine rocailleuse et boisée, infestée d'une multitude d'ours et de loups, mais rarement visitée par les tigres. Les ours ne font presque jamais de mal à personne, tant qu'on ne les attaque pas; les loups au contraire sont, à ce qu'il paraît, plus méchants et plus audacieux qu'en d'autres contrées. Ils entrent souvent, dit-on, dans les habitations et dans les bergeries; quelquefois même ils emportent des enfans. Quoique les Chunariens ne veuillent pas en convenir, la chaleur est intolérable dans leur ville.

Le 13 je dis adieu à mon hôte, et m'en retournant à bord, je continuai de remonter le Gange. Ce jour-là, non plus que le suivant, il ne nous ar-

riva
les b
et no
Le p
croît
rives
nous
la gr
coup
renon
quête
Même
tionn
cents
prem
renfe
qui c
dont
alent
fleuv
lons à
sous
ment
haute
elle a
répar
vase.

Le

riva rien qui mérite d'être rapporté. Faute de vent, les bateliers eurent à remorquer nos embarcations, et nous n'avancâmes qu'avec une extrême lenteur. Le pays était beau; mais le fleuve ne cessait de décroître, et laissait à découvert sur chacune de ses rives des bancs immenses de terre brune. Le 15 nous naviguâmes en face de Mirzapour, ville dont la grandeur et l'air de richesse me surprirent beaucoup; car elle n'avait autrefois ni importance ni renom, et ce n'est absolument que depuis la conquête de l'Inde par les Anglais qu'elle a prospéré. Même elle ne sert de résidence à aucun haut fonctionnaire, et n'a pour garnison que deux ou trois cents soldats indigènes. C'est néanmoins une cité de premier ordre, aussi vaste, je crois, que Patna, qui renferme une infinité de mosquées et de pagodes, qui compte de deux à trois cent mille habitans, et dont tous les quais sont garnis de chaloupes. Aux alentours, de même que sur la rive opposée du fleuve, on aperçoit de nombreux et élégans pavillons à l'européenne. Nous fîmes halte pour la nuit sous un village appelé Janghuirabad, et agréablement situé parmi de beaux arbres. La berge était haute en cet endroit, et comme en grande partie elle avait été récemment abandonnée par l'eau, elle répandait aux environs une détestable odeur de vase.

Le 16, chemin faisant, nous parlâmes sur le bord

à un vieux brahmine qui nous dit être âgé de cent quatre ans, et n'avoir d'autre infirmité que l'affaiblissement de sa vue. Il m'assura que les dix dernières années avaient été remarquables par une interruption et souvent par une entière cessation des pluies en décembre, ce qu'il ne se souvenait pas avoir jamais eu lieu auparavant. Il pensait que cet état de choses durerait encore deux ans; car, disait-il, tout, bon ou mauvais, change après une douzaine d'années. Le bien approche donc; c'est pourquoi, de la patience. Le soir nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve près d'un banc de sable, parmi plusieurs autres bâtimens. Le lendemain, nous mouillâmes sous une haute rive très escarpée qui présentait une suite régulière de degrés dont les lignes onduleuses indiquaient le décroissement successif des bancs; nous en vîmes autant tout le long de notre route. La plus élevée de ces lignes dépassait alors d'une trentaine de pieds, pour le moins, le niveau du Gange, et la grève s'élevait encore d'une vingtaine au-dessus. Je grimpai, non sans quelque peine, jusqu'au sommet pour observer un village; mais comme le jour commençait à baisser, je ne pus apercevoir aucune trace d'habitations. Je distinguai bien çà et là des feux allumés sans doute par des paysans qui gardaient leurs récoltes; mais quand nous approchions, mes gens et moi, nous prenant peut-être pour des voleurs, ils

les é
de q
Le
Geer
de la
tores
haute
tues
desqu
l'aprè
aida à
coura
tenus
du sol
Diha,
lorsqu
et la p
était a
le gra
mes je
plorer
s'armè
dans l
de blé
haut;
hamea
le fleu
où un
XX

les éteignaient, de sorte que nous ne savions plus de quel côté diriger nos pas.

Le 18, nous entrâmes dans le district de Lucha-Geery, qui passe pour servir de repaire aux voleurs de la contrée. Dès lors les rives devinrent plus pittoresques qu'elles ne l'avaient encore été. Quoique hautes et presque coupées à pic, elles étaient revêtues de longues plantes grimpantes, au-dessus desquelles poussaient d'épaisses broussailles. Tout l'après-midi souffla un bon vent d'est, qui nous aida à franchir plusieurs endroits fort difficiles du courant, où sans son secours nous aurions été retenus des heures et même des journées. Au coucher du soleil, nous atteignîmes un fort village nommé *Diha*, près duquel se trouve une large branche qui, lorsqu'elle est navigable, offre la route la plus aisée et la plus directe pour gagner Allahabad; mais l'eau était alors trop basse, et nous continuâmes à suivre le grand bras. Quand à la nuit tombante nous eûmes jeté l'ancre, j'allai, suivant mon habitude, explorer les environs avec plusieurs de mes gens, qui s'armèrent de piques. Nous pénétrâmes fort avant dans l'intérieur des terres, à travers des champs de blé dont les tiges avaient six ou sept pieds de haut; mais nous ne découvrîmes pas le plus petit hameau. Tandis que nous rebroussions chemin vers le fleuve, nous rencontrâmes une hutte de bergers, où un homme, sa femme et leurs enfans prépa-

raient le souper. L'homme nous supplia au nom du ciel de ne pas approcher de lui, sans quoi nous l'obligerions à renverser sa marmite qui bouillait sur le feu, car il était brahmine. Lorsque je lui demandai qu'il me vendit du lait, ou, pour me servir de l'expression poétique des Hindous, « de la rosée de vache, » il répondit qu'il ne pouvait m'en vendre; mais que si je voulais en accepter une petite cruche qu'il me montra, je lui ferais plaisir. « Non, répliquai-je, je ne prends rien sans payer. — Comme prêtre de Brahma, reprit-il, je n'ose recevoir d'argent pour ce lait, mais je vous le donne de bon cœur. — Alors, l'ami, lui dis-je, il faut nous suivre avec cette cruche jusqu'à nos barques, et là je vous ferai un petit cadeau, non en retour de votre lait, mais parce que vous êtes un brave homme. » Je n'eus pas besoin de le lui dire à deux fois; il se leva aussitôt, nous suivit, et ne cessa de parler toute la route, mais dans un dialecte que je ne pouvais guère comprendre. Je compris seulement qu'il se vantait de n'avoir pas eu peur quand nous étions arrivés. Bien des gens auraient pris l'alarme, disait-il; mais il avait un frère qui servait dans un régiment à Sécrole, et par cette raison ne s'était pas laissé intimider à la vue d'un Européen suivi d'une escorte. Mon escorte se composait de deux hommes ! Il nous conta aussi qu'il faisait métier de garder les récoltes du village voisin, occupation,

suiva
que
n'était
de l'

Le
quer
que v
est pe
les ma
nes. E
dans u
favora
tant sa
d'eau,
peut a
dras. M
aux an
gouver
toujou
belles
quable
mainte
au po
que so
dez-vo
atteign
rité; c
le sièg

suivant lui, moins dégradante pour un brahmine que celle de cultiver la terre, qui effectivement n'était pas commune parmi eux dans cette partie de l'Inde, au rebours de quelques autres districts.

Le jour suivant l'équipage eut encore à remorquer les barques, et nous n'atteignîmes Allahabad que vers deux heures de l'après-midi. Cette ville est petite, les rues en sont étroites, sinueuses, et les maisons qu'elle renferme généralement mesquines. Elle repose cependant, à ce qu'il me semble, dans une situation qui, de toute l'Inde, est la plus favorable à une grande cité, sur un sol sec et partant salubre, au confluent de deux magnifiques cours d'eau, le Gunga et le Jumna, de manière qu'elle peut aisément communiquer avec Bombay et Madras. Mais quoiqu'elle ait parfois servi de résidence aux anciens monarques de la contrée, quoique le gouverneur de la province y demeurât presque toujours, et qu'on y voie encore deux ou trois belles ruines, elle ne paraît jamais avoir été remarquable par sa grandeur ni sa magnificence, et maintenant même elle est plus délabrée que Dacca, au point que parmi les naturels on ne la désigne que sous le nom de *Fakea-Abad*, c'est-à-dire, *rendez-vous des mendiants*. Il se peut néanmoins qu'elle atteigne par la suite un plus haut degré de prospérité; car depuis quelques années elle est devenue le siège d'un tribunal. Les juges qui le composent

y résident pendant les mauvais temps; mais sont en tournée pendant les autres mois de l'année où les routes sont praticables. Ils dressent d'ordinaire leurs tentes près des villes, et tiennent leurs cours de justice sous des arbres; arrangement tout-à-fait conforme aux préjugés des indigènes; car il paraît que les Indiens des dernières classes, qui sont encore plongés dans leur ignorance native, non-seulement ne se sentent pas à leur aise, mais encore sont toujours saisis de crainte dans une maison, surtout si elle est meublée à l'européenne, et qu'ils n'y sauraient pas aussi bien écouter ce qu'on leur dit, conter leur histoire ou qu'en plein air et parmi les objets dont ils tirent toutes leurs jouissances. A leur point de jonction, le Jumna et le Gange sont presque d'égale largeur; le premier est plus rapide que le second, et sa navigation plus dangereuse, tant à cause des rocs qui obstruent son lit que de son manque de profondeur dans la saison sèche. Les eaux de l'un et l'autre étaient alors également troubles; mais on m'assura qu'un mois plus tard j'aurais vu celles du Jumna aussi claires que du cristal, contrastant d'une singulière façon avec les ondes bourbeuses et jaunâtres de la rivière la plus sacrée, qui toutefois, lorsqu'on les laisse tant soit peu reposer, sont beaucoup plus agréables à boire, et que préfèrent tous les habitans de la ville, naturels et Européens.

Irinié
Ra
Ca
clin
Lu

D
rou
quen
retin
que j
Ce re
possib
parce
que p
Je fu
comm
tion d
Rama
plus
dépou
sulma
princi
par le
Luch
Hunir
parut
à l'ex
enfant

ITINÉRAIRE D'ALLAHABAD A LUCKNOW. — Séjour à Allahabad ; fête de Ramayuna ; départ. Paysans armés. Camaulpour. Futtehpour. Caravansérails. Kuléanpour. Cawnpour ; description de la ville ; climat. Entrée sur le territoire du nawab d'Oude, et arrivée à Lucknow. Cette ville : entrevues avec le nawab.

D'Allahabad je devais continuer par terre ma route vers les provinces supérieures. J'eus en conséquence à m'occuper de différens préparatifs qui me retinrent dans cette ville beaucoup plus long-temps que je ne l'aurais souhaité, un espace de dix jours. Ce retard vint surtout de ce qu'il était presque impossible d'obtenir le moindre ouvrage des ouvriers, parce qu'on célébrait alors la fête de Ramayuna, et que personne ne voulait manquer d'y prendre part. Je fus ainsi, bon gré mal gré, forcé d'y assister comme les autres. C'est une espèce de représentation dramatique de l'histoire et des aventures de Rama, qui dure plus d'une semaine, ou, pour parler plus exactement, une véritable parade tellement dépouillée de tout caractère religieux que les musulmans même vont la voir sans scrupule. Le sujet principal est l'enlèvement de Seita, femme de Rama, par le géant Ravanu ; après quoi Rama, son frère Luchmun, et le grand général en chef des singes, Huniman, s'en vont reconquérir Rama. Ce qui me parut assez bizarre, c'est que tous ces personnages, à l'exception du géant, étaient représentés par des enfans. Ces farces sont aujourd'hui fort innocentes,

mais dans « le bon vieux temps, » s'il en faut croire les mahométans et les Bengalais, elles étaient accompagnées d'un usage barbare qui montre la superstition des Hindous dans toute son horreur. Les pauvres petits acteurs, après avoir été ainsi fêtés et honorés, après avoir ainsi contribué à l'amusement de la foule pendant une semaine, étaient, assure-t-on, empoisonnés dans des gâteaux qu'on leur donnait le dernier jour, afin qu'on pût dire que leur âme s'était confondue dans celle de la divinité qu'ils représentaient ! A présent, les autorités empêchent que de pareils crimes se commettent. Les enfans, au lieu d'être amenés de loin par des prêtres et d'appartenir à des parens pauvres, sortent ceux des principales familles. Rama et Seita grandissent maintenant comme d'autres petits garçons et d'autres petites filles.

Je partis enfin le 30 septembre. Ma suite formait presque une caravane, tant elle était nombreuse. Elle se composait de vingt-quatre chameaux, de huit charrettes attelées de bœufs, de trente-cinq chevaux, de vingt esclaves destinés à me servir outre mes domestiques particuliers, de quarante porteurs, de douze individus spécialement chargés de dresser ma tente aux lieux où il me plairait de passer la nuit, et enfin d'une escorte de vingt soldats indigènes appelés *sepoys*. C'était beaucoup de monde pour un seul individu ; mais telle est la coutume dans l'Inde.

on n'y voyage jamais sans traîner après soi des centaines de personnes et de bêtes. Si même mon cortège ne fut pas grossi de dix ou douze éléphants, c'est qu'il n'y en avait ni à vendre, ni à louer, ni à emprunter aux environs d'Allahabad. Le premier jour il tomba une forte pluie, et nous ne pûmes arriver que le soir à l'étape ordinaire dans un endroit qui s'appelle *Couseah*, car la distance était de seize milles. Le lendemain, à cinq heures du matin nous pliâmes bagage, et nous atteignîmes dans l'après-midi la seconde étape nommée *Cussiah*, qui n'était éloignée que de douze milles de la première. Il y avait à peu de distance un village considérable, mais à demi ruiné. Le pays que nous parcourûmes était beaucoup plus sauvage, beaucoup plus mal cultivé, et beaucoup moins peuplé que l'Inde ne m'avait jusqu'alors paru l'être. Toute la culture se bornait à du maïs qui poussait à une grande hauteur, mais qui souffrait horriblement du manque d'eau. Encore n'apercevait-on que ça et là de pareils champs; les yeux rencontraient plutôt de petits bois parsemés d'une façon très pittoresque à travers une campagne qui offrait peu de traces d'habitations et où elles étaient presque toutes en ruines. Quelques semaines auparavant, j'avais été surpris qu'on me conseillât d'acheter des lances pour mes domestiques, et lors de mon départ que les autorités locales me donnassent une escorte;

mais je reconnus bientôt que, nécessaires ou non, ces précautions étaient du moins habituelles. Tous les voyageurs en effet que nous rencontrâmes, tous, jusqu'aux simples villageois qui se rendaient au marché, avaient ou un sabre et un bouclier, ou une lance, ou un fusil, ou même un arc et un carquois. Les naturels, hommes et femmes, qui se trouvaient sur notre route, me semblèrent définitivement d'une race plus grande, plus blanche, plus belle que les Bengalais. Même, quelques sepoys d'un régiment qui nous dépassa avaient le teint de si peu plus foncé que celui des peuples d'Europe, que d'abord tandis qu'ils approchaient je les pris réellement pour des Européens. Mais au lieu de cette douceur et de cette affabilité qui m'avaient frappé dans les Indiens que j'avais vus près de Calcutta, ces gens avaient la démarche fière, l'œil sombre, la voix haute et rude; enfin ils étaient tels que doivent être des individus qui vivent presque toujours en plein air, et dans un pays où, jusqu'à l'arrivée des Anglais, personne n'était sûr de ne pas perdre d'un instant à l'autre ou son bien ou sa vie.

Le 2, quand nous voulûmes nous mettre en marche à quatre heures du matin, et comme il avait plu toute la nuit nos tentes se trouvèrent si lourdes que les chameaux ne purent les porter, et qu'il nous fallut attendre jusqu'à huit heures qu'elles fussent sèches. Néanmoins, nous parvîmes

avant
éloign
devion
soir, e
lâmes
lieu d
leursh
gulièr
rah es
ne tar
breuse
clin-d
bliren
qui no
che, n
Le 4
traver
nous a
rencon
deux m
pour a
de cha
se diri
suite a
courun
qui, d
ce don
provisi

avant midi à un lieu appelé *Coty*, qui n'était plus éloigné que de quelques milles de celui où nous devons passer la nuit. Nous y demeurâmes jusqu'au soir, et quand alors la chaleur fut passée, nous allâmes camper à Camaulpour, près Currah, au milieu d'un vaste champ de tombes et de ruines que leurs broussailles et leur air de solitude rendaient singulièrement pittoresques. La partie habitée de Currah est encore très considérable cependant, et nous ne tardâmes guère à voir qu'il y avait une assez nombreuse population dans le voisinage, car en un clin-d'œil une multitude de petites boutiques s'établirent comme par enchantement sous les arbres qui nous environnaient. Le , qui était un dimanche, nous consacra la journée entière au repos. Le 4 nous atteignîmes l'étape de Choubeiserai, à travers une entrée qui différait peu de celle que nous avions déjà parcourue. Chemin faisant, nous rencontrâmes une colonne d'artillerie forte de deux mille trois cents hommes, qui venait de Cawnpour avec une longue suite de bagages, d'éléphants, de chameaux, de bœufs, de valets d'armée, et qui se dirigeait vers l'est. Quand nous parvînmes ensuite au village où nous campâmes, les habitants accoururent en foule se plaindre à moi de ces troupes, qui, disaient-ils, avaient pris sans rien payer tout ce dont ils avaient besoin, saccagé plus encore de provisions qu'ils n'en avaient consommé, et battu

les réclamans. On voit qu'en Asie comme en Europe, le droit du plus fort est toujours malheureusement le meilleur. Il y a cependant diverses choses, telles que le fourrage, le bois, et certains plats de terre d'espèce fort commune, dont tous les Hindous d'une classe respectable se servent une fois pour faire cuire leurs alimens et qu'ils brisent ensuite, que les magistrats locaux sont, d'après les termes de la loi, tenus de fournir gratis aux troupes de la Compagnie, ainsi qu'à toutes personnes voyageant avec un passeport du gouvernement. Mais sans cesse l'usage enfante l'abus.

Le 5, une marche de quatorze milles nous conduisit à Mundiserai. Le lendemain, comme nous devions aller coucher à Futtehpour, et que la distance était plus longue que de coutume, nous partîmes à trois heures du matin. Après avoir cheminé six ou sept milles en silence et dans la plus profonde obscurité, nous traversâmes un village tout resplendissant de lumière, tout jonché de fleurs, et dont les habitans par leurs cris de joie et leur musique célébraient la défaite du géant Barana. Nous parvînmes avant midi à Futtehpour, qui est situé au milieu d'une de ces plaines parfaitement unies qu'on rencontre si souvent dans l'Inde. La ville est vaste, et semble pouvoir rivaliser avec Allahabad. Elle renferme quelques maisons assez belles et une petite mosquée très élégante, bâtie il y a peu d'an-

nées
que
du
ann
occie
Com
Futt
quel
était
vrai
tact
dans
Turc
nétra
tre,
haut
petit
écue
sur
res
ne
étab
conc
ces,
de l'
pour
suffi
été g

nées par les neveux et héritiers du célèbre eunuque Almars-Ali-Khan, qui fut long-temps ministre du nawab d'Oude, et afferma pendant plusieurs années les revenus de tout le Doab méridional et occidental compris entre Meirut et Allahabad. Comme la plupart des autres villes de ce district, Futtehpour est entouré de tombes, au milieu desquelles nos tentes furent dressées. Près de nous était un immense caravansérail, tout délabré il est vrai, mais qui à l'intérieur était pourtant plus intact que la plupart de ceux qui existent aujourd'hui dans l'Inde. Il ressemblait beaucoup à ceux de Turquie. C'était une large cour dans laquelle on pénétrait par deux portails situés l'un vis-à-vis de l'autre, et qui était entourée d'une espèce de trottoir haut d'un pied. Sur le devant de ce trottoir il y avait de petits fourneaux disposés de manière à recevoir les écuelles où se fait toute la cuisine dans ce pays; et sur le derrière s'ouvrait une suite de cellules obscures où l'on descendait par quelques marches. On ne paie aucune rétribution pour loger dans ces établissemens, si ce n'est une couple de cowries au concierge, tandis que moyennant une ou deux pièces, le voyageur peut se faire fournir de l'herbe et de l'eau pour sa monture, du bois et des ustensiles pour lui-même; pour se procurer des vivres, il suffit d'aller au bazar voisin. Ces caravansérails ont été généralement bâtis par de charitables indigènes.

et dans l'origine on y donnait gratis du lait, du grain, du fourrage, aussi bien qu'un asile. Maintenant on n'y trouve plus qu'un abri; mais c'est encore beaucoup dans une contrée où la pauvreté des naturels et les préjugés de caste défendent à un étranger d'espérer être reçu dans aucune maison particulière.

Le seul inconvénient attaché au voisinage de Futtehpour c'est une nuée de mendiants valides, sectateurs du prophète, et s'appelant *Marabouts*, c'est-à-dire *saints hommes*, qui demeuraient dans les tombeaux dont nous étions entourés. Toute la soirée nous eûmes nos oreilles assourdies par les supplications de ces fainéans qui étaient pleins de jeunesse, de santé et de force, qui ne me remerciaient pas même de mes aumônes, à moins qu'elles ne fussent d'une demi roupie, et qui avaient plutôt l'air de brigands que de saints.

Le 8, malgré la pluie qui toute la journée tomba par torrent, nous parcourûmes un espace de neuf milles, et nous fîmes halte près du caravansérail de Kuléaupour. Le lendemain le temps fut aussi beau qu'il avait été affreux la veille, et quoique les routes fussent dans un état abominable, nous éprouvâmes un vif plaisir à entendre nos porteurs et les villageois que nous rencontrions se féliciter mutuellement du bonheur qui leur était arrivé, en remercier Dieu avec effusion, et se regarder

avec
de to
nous
chiss
vait t
prix
Cepen
sans
pas p
avec p
était
comp
étaient
tres n
jusqu
me p
qui de
songe
d'aille
au cer
toute
voisin
l'usage
qu'il n
semble
bonne
ropéen
Nou

avec quelque raison comme à l'abri de la famine et de toutes ses horreurs. Vers le milieu du chemin, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau qu'on franchissait ordinairement à gué, mais qu'on ne pouvait traverser alors qu'au moyen d'une barque. Le prix du passage n'était que de quelques cowries. Cependant nous vîmes sur la berge nombre de paysans rassemblés qui ne voulaient ou ne pouvaient pas payer, et qui, assis sur l'herbe, attendaient avec patience que les eaux baissassent, ou, ce qui était moins probable, que le maître du bac prît compassion d'eux. Ces pauvres gens, dont les uns étaient retenus depuis plusieurs jours, et les autres n'avaient ni aliment ni argent pour en acheter jusqu'à ce qu'ils eussent regagné leurs demeures, me prièrent de les tirer d'embarras. La somme qui devait m'en coûter était si peu forte, que je ne songeai pas même à refuser; et les remerciemens d'ailleurs dont ils m'accablèrent me dédommagèrent au centuple. Quand j'eus passé avec ces paysans et toute ma suite, le jetmansar ou chef d'un village voisin, à qui appartenait la barque, vint, suivant l'usage, nous demander un certificat du service qu'il nous avait rendu, car les naturels de l'Inde semblent attacher beaucoup d'importance à une bonne attestation écrite en leur faveur par un Européen ou par un fonctionnaire public.

Nous parvîmes vers quatre heures du soir à

Seersoul, village situé à moitié route entre Kaléanpour et Cawnpour, qui est assez vaste, et qui renferme quelques jolies maisons avec un beau caravanseraïl. Mes porteurs étaient si fatigués d'avoir depuis le matin marché dans l'eau jusqu'à mi-corps, que je leur permis de se reposer en les prévenant que nous repartirions à minuit.

Nous n'étions plus alors qu'à seize milles de Cawnpour, et nous y arrivâmes le jour suivant à sept heures du matin. C'est une ville de grande étendue, qui n'a guère moins de six milles d'une extrémité à l'autre, mais dont la population, quoique considérable, n'est pas proportionnée à l'emplacement qu'elle occupe. On y compte plusieurs belles mosquées, et les maisons européennes qu'elle contient sont la plupart élégantes et spacieuses. Formant de vastes îles, elles sont hautes d'un étage, et leur toit en pente d'abord couvert en chaume, l'est ensuite en tuiles, méthode que l'expérience a démontrée être meilleure que toute autre pour exclure la chaleur du soleil, outre que ce genre de toiture n'est pas sujet aux nombreux accidens du chaume seul. J'avais entendu parler très défavorablement du climat de Cawnpour; il ne mérite cependant pas sa mauvaise réputation, à en croire les habitans, qui disent au contraire que c'est une résidence fort agréable pendant les pluies, que les mois d'hiver y sont extrêmement secs et sains, et que les vents

chaud
partie
lieu s
poussi
certain
plante
énorm
rence
dises
qu'à C
valent
tale, c
quatre
Au tot
villes l
mais,
absolu
péenne
constr
son in
du mo
J'en
bagage
En effe
la rive
ce fleu
phans
paire,

chauds n'y ont rien de pire que dans les autres parties du Doab. Les principaux inconvéniens du lieu sont, prétendent-ils, la réverbération et la poussière; toutefois on y a déjà remédié jusqu'à un certain point par la multitude des arbres qu'on plante dans toutes les directions. Les boutiques sont énormes, et, quoique dépouillées de toute apparence de luxe, renferment d'excellentes marchandises qui ne se vendent pas beaucoup plus cher qu'à Calcutta. Les objets de nécessité première y valent même la moitié moins que dans cette capitale, et on peut y louer une bonne maison pour quatre-vingts ou quatre-vingt-dix roupies par mois. Au total c'est, sous beaucoup de rapports, une des villes les plus importantes de l'Inde septentrionale; mais, d'origine tout-à-fait moderne, elle manque absolument de belles ruines. L'architecture européenne ne s'y montre que fort simple et dans des constructions essentiellement utiles; aussi, malgré son importance, Cawnpour est un des endroits du monde où il y a le moins de curiosités à voir.

J'en repartis dans l'après-midi du 18, et le bagage m'avait précédé de quatre ou cinq heures. En effet, la première étape n'était qu'à six milles de la rive septentrionale du Gange; mais le passage de ce fleuve par les chameaux, et surtout par les éléphants dont j'avais enfin réussi à me procurer une paire, prend d'habitude beaucoup de temps. C'est

encore un noble courant d'eau que le Gange, puisqu'à l'endroit où on le franchit ordinairement il y a plus d'un mille et demi de largeur. Ses rives des deux côtés sont plates et laides, mais le côté méridional est du moins embelli par de nombreux pavillons entourés chacun d'un jardin. On nous avait beaucoup entretenu de l'état de trouble et discord de la province de l'Oude; des villageois demeurant sur les bords du fleuve avaient récemment, disait-on, menacé des voyageurs; et les autorités de Cawnpour avaient ajouté quinze sepoys aux trente qui composaient mon escorte. A la vérité, nous trouvâmes le voisinage immédiat du Gange sans aucune culture, et les paysans que nous y rencontrâmes étaient encore plus généralement chargés d'armes offensives et défensives que ceux des territoires de la Compagnie dans le Doab. Toutefois ils se montrèrent à notre égard pacifiques et polis. Quand je parvins au lieu où étaient dressées les tentes, on me remit de la part du résident britannique de Lucknow, une lettre dans laquelle il m'annonçait que le nawab d'Oude avait envoyé à ma rencontre un *aumein* ou maître-d'hôtel, deux *ehobders* ou guides, et six *suwars* ou cavaliers, tant pour nous procurer des vivres que pour nous indiquer la route et nous défendre en cas d'attaque.

Le 19, à trois heures du matin, je montai sur un éléphant et me remis en route. Il faisait encore

une
car le
venu
Au vi
quatr
peine
sait a
sieurs
de ma
mon p
douza
porteur
que n
jour p
s'avanc
des ch
mais n
à des
rent-ils
parer
faire h
tentes
des ar
qu'env
en cult
Le ma
il arriv
portaie
XX

une obscurité profonde, et la route était affreuse, car le pays, naturellement marécageux, était devenu presque impraticable par suite des pluies. Au village d'Onnaw, que nous atteignîmes après quatre milles de marche, nous eûmes beaucoup de peine à trouver le chemin, car effectivement il passait au milieu d'une large mare profonde de plusieurs pieds. Pour la franchir, il me fallut descendre de ma monstrueuse monture, et me faire porter dans mon palanquin qu'on fit flotter au moyen d'une douzaine de grandes cruches vides, tandis que les porteurs nagèrent, le trainant à la remorque. Lorsque nous eûmes ainsi regagné la terre ferme, le jour parut bientôt, et nous ne tardâmes guère à voir s'avancer les gens du nawab; ils étaient montés sur des chevaux passables et armés de longs sabres, mais misérablement vêtus, et ressemblaient plutôt à des bandits qu'à des soldats. L'aumelin, nous dirent-ils, était demeuré en arrière, afin de tout préparer pour ma réception à l'endroit où je devais faire halte. Nous y arrivâmes vers huit heures; les tentes étaient établies comme de coutume parmi des arbres et près d'un village à demi ruiné, mais qu'environnait une plus grande étendue de terres en culture que je ne m'y attendais dans ce voisinage. Le maître d'hôtel ne se fit pas long-temps attendre; il arriva suivi d'une troupe de paysans qui m'apportaient les provisions d'usage, mais qui ne les



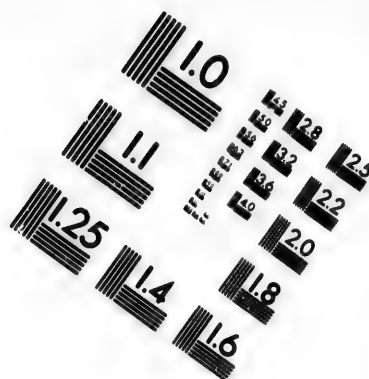
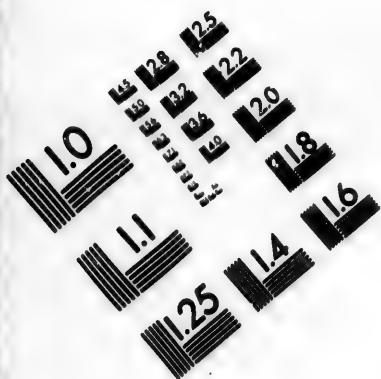
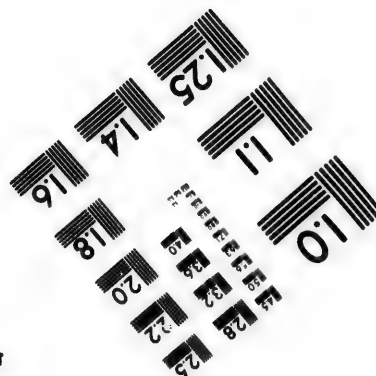
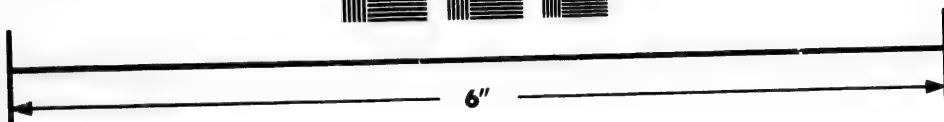
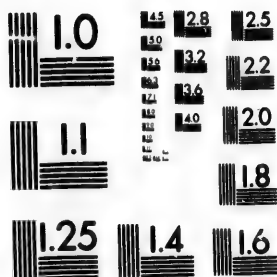


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

1.0
1.1
1.2
1.3
1.4
1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

déposèrent qu'à regret devant moi, les femmes surtout, poussant d'affreuses lamentations, et déclarant qu'on ne leur avait rien laissé, qu'ils n'avaient plus qu'à mourir de faim. Aussi, quelle ne fut pas leur joie, quelle ne fut pas leur surprise, quand je leur annonçai que mon intention était de leur tout payer!

Le lendemain, à moitié route de notre étape, nous rencontrâmes un courrier que nous envoyait le résident. Comme c'est en pareil cas l'usage dans ces provinces, il était monté sur un chameau qui trottait avec vitesse; sa selle était perchée sur le haut de la bosse de l'animal; sa carabine pendait d'un côté et son sabre de l'autre; enfin il guidait son coursier, non pas avec une bride, mais avec une petite corde attachée à un anneau qui lui traversait le nez. Le message de M. Ricketts portait que son aide de camp, avec un de ceux du nawab, irait le jour suivant dans la matinée me recevoir à six milles de Lucknow, et que si la proposition pouvait m'être agréable, ils emmèneraient avec eux des éléphants de rechange pour moi et mes gens. On pense bien que je dus accepter.

Le 21 nous continuâmes notre route quelques heures avant le lever du soleil; aussi nous égarâmes-nous plusieurs fois, car il n'y avait aucun sentier battu, et les guides du nawab n'étaient, je crois, que pour parade. Ils ne connaissaient nullement la

route, et j'imagine que les cavaliers n'auraient pas mieux été dans le cas de nous protéger au besoin. Toute la contrée que nous parcourions était cultivée avec soin, et après avoir entendu tant médire de l'Oude, je n'en étais pas moins surpris que charmé. Supposé, en effet, que l'oppression du souverain y était aussi grande qu'on le dit quelquefois, je ne puis croire que nous eussions trouvé la population si nombreuse, et l'industrie si florissante. La majeure partie des habitans, on s'en apercevait sans peine, était encore hindoue. Tous les villages avaient des pagodes, tandis que la plupart étaient sans mosquées. En outre, le plus grand nombre des gens que nous rencontrions avaient le front peint de différentes couleurs, selon la caste à laquelle ils appartenaient; et comme c'était alors l'époque d'une célèbre fête pour les sectateurs de Brahma, chaque fois que nous traversions un petit groupe de maisons, nous entendions retentir une bruyante musique. Enfin nous vîmes approcher un nombreux cortège; c'étaient les deux aides de camp que m'avait annoncés le billet de la veille, le capitaine Salmon et Meir-Hussun-Khan. Derrière le premier venait un nombreux escadron de cavalerie en uniforme rouge et jaune. Le second, devant qui marchait une troupe d'éléphans assez nombreuse pour porter une suite quatre fois plus considérable que la mienne, était suivi d'un corps de fantassins irréguliers dont

l'extérieur était fort pittoresque, car, sans parler des différences de couleurs et de costumes, les uns avaient pour armes des sabres et des boucliers, d'autres de longs fusils, ceux-ci des piques tout en fer qui ressemblaient à des broches, et ceux-là portaient de grandes bannières vertes en forme de triangle; mais rien n'avait moins de rapport avec un régiment européen. Ce long cortège faisait de loin assez bon effet; mais de près toute illusion disparaissait bientôt. Ainsi on était forcé de reconnaître que les vêtemens des troupes comme les harnais des éléphants, qui avaient un air de magnificence, étaient en aussi mauvais état que possible, et les *howdas*, qui à distance paraissaient d'or massif, se trouvaient ne plus être que de bois doré.

Tandis que je changeais d'éléphants, un individu d'assez bonne mine s'approcha de moi et me pria de lui déclarer tout du long mes noms et mes titres, « afin, comme il disait, d'en faire son rapport à l'Asile du monde. » C'est une manière reçue de désigner le nawab d'Oude. J'appris, tard que l'homme qui était ainsi venu m'interroger était une espèce de gazetier de la cour, et que sa charge était bien plus minutieuse, qu'elle passait pour beaucoup plus importante dans ce pays qu'en Europe. Tout ce qui se fait dans la famille du nawab lui-même, chez le résident, chez les principaux officiers de l'État, ou chez les étrangers de marque

qui
not
nus
tale
autr
je m
que
rend
ploie
obse
de te
tail à
plus
parée
Le
père
cère
suite
notre
imme
que n
maiso
jamais
obligé
seul é
de fac
de cha
ou du

qui se trouvent momentanément à Lucknow, est noté avec soin, et sert de sujet à une circulaire manuscrite dont les principaux personnages de la capitale prennent communication les uns après les autres. On m'assura que l'heure précise à laquelle je me lèverais chaque jour, le genre de nourriture que je mangerais à mon déjeuner, les visites que je rendrais ou recevrais, enfin la manière dont j'emploierais la moindre minute de mon temps, seraient observés par les gens du nawab qui m'entouraient, de telle façon qu'ils pussent en transmettre le détail à leur maître dont, au reste, les actions les plus indifférentes sont semblablement consignées par écrit pour être mises sous les yeux du résident.

Le capitaine Salmon et Meir-Hussun-Khan grimperent aussi chacun sur un éléphant, et se placèrent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Ma suite et la leur se confondirent derrière nous, et notre cortège entra dans Lucknow, au milieu d'une immense population. Les rues, ou plutôt les ruelles, que nous parcourûmes d'abord, bordées de vilaines maisons en terre, étaient les plus sales que j'eusse jamais vues, et si étroites, que nous étions souvent obligés de ne pas marcher de front, que même un seul éléphant ne passait pas toujours avec beaucoup de facilité. Un essaim de mendiants occupait l'angle de chaque rue, le seuil de chaque maison; et tous, ou du moins presque tous les autres habitants de la

ville, étaient, à ma grande surprise, aussi chargés d'armes que ceux de la campagne ; circonstance qui n'indiquait pas que la police fût très bien faite, mais qui ajoutait singulièrement à l'effet du coup d'œil. De graves personnages en palanquin, récitant leur chapelet et ressemblant à des prêtres, étaient tous accompagnés de deux ou trois laquais munis de sabres et de boucliers. Des gens de plus d'importance, sur leurs éléphants, avaient chacun leur cortège de cavaliers et de fantassins armés de piques ou de fusils, qui n'était guère moins nombreux que le nôtre ; et il n'y avait pas jusqu'aux individus des dernières classes qui, badaudant par les rues ou devant le pas de leur porte, n'eussent leur écu sur l'épaule et dans une main leur sabre revêtu du fourreau. A mesure que nous avançâmes, la ville me parut s'améliorer sous le rapport des bâtimens ; mais les rues restèrent aussi peu larges, aussi mal-propres. Nous aperçûmes, outre quelques jolies mosquées, plusieurs vastes habitations particulières construites dans le style de celles de Calcutta ; et les bazars nous semblèrent bien remplis. Enfin nous arrivâmes tout d'un coup à une fort belle rue, dont la plupart des maisons offraient d'élégans détails d'architecture gothique ; mais nous n'eûmes pas le temps de les examiner, car nous détournâmes presque aussitôt par une large porte, flanquée à droite d'un corps-de-garde et à gauche,

d'un
fern
petit
résid
le tr
me
qu'oc
qui s
mod
daien
Ap
prem
pas d
il pas
empir
trefoi
physi
dont
tuel d
rellen
moi,
nume
suivi
rang
ral de
préve
doute
tion é

d'une caserne, dans une espèce d'enclos qui renfermait plusieurs corps de bâtimens entourés de petits jardins. Le premier servait de demeure au résident, qui logeait ses hôtes dans le second, et le troisième avait été désigné par le nawab pour me recevoir moi et les miens. C'était la maison qu'occupait habituellement le médecin de la cour, qui se trouvait alors absent; elle était vaste, commode, bien meublée, et les écuries qui en dépendaient purent contenir toutes mes bêtes de somme.

Après mon déjeuner, on m'annonça la visite du premier ministre. A ce qu'il paraît, il ne jouissait pas d'une très grande popularité dans la province; il passait pour dilapider les finances, et prenait un empire absolu sur son maître dont il avait été autrefois précepteur. Je vis entrer un homme à physionomie sombre et dure, à nez crochu, et dont le sourire semblait indiquer un empire habituel de soi-même, luttant avec un caractère naturellement emporté. Il fut d'abord très civil envers moi, mais peu à peu il laissa percer sa mauvaise humeur de ce que, contrairement à l'usage toujours suivi jusqu'alors, quand une personne d'un certain rang venait visiter Lucknow, le gouverneur général de l'Inde n'avait pas écrit au nawab pour le prévenir de mon arrivée. Je répondis que sans doute le gouverneur n'avait pas su que mon intention était de passer par la capitale d'Oude, et que

la négligence de l'étiquette ne pouvait avoir d'autre motif. Le ministre parut satisfait de mon explication; sa sombre contenance s'éclaircit, et il ajouta qu'au reste c'était chose bien suffisante que leur ami le résident les eût instruits de mon arrivée; aussi s'efforceraient-ils de me rendre mon séjour près d'eux aussi agréable que possible. L'entretien roula ensuite sur les villes et les pays que j'avais déjà traversés; mon visiteur me demanda comment j'avais trouvé Lucknow à la première vue, et avant de se retirer m'invita de la part du nawab à déjeuner avec lui. Tel est en effet, à cette cour, le mode ordinaire de présentation. Toutefois, au lieu d'être pour le lendemain, comme on pourrait le croire, l'invitation ne fut que pour six jours après, parce que Sa Majesté, me dit-on, avait un mauvais rhume accompagné de fièvre. C'était une espèce de maladie régnante, dont la moitié au moins des habitans paraissaient atteints; et malgré que les Européens qui résidaient depuis long-temps à Lucknow n'en voulussent pas convenir, je suis persuadé que cette ville d'où s'exhalent tant d'odeurs infectes, et qui renferme une si nombreuse population, doit être fort malsaine.

Dans l'intervalle de temps qui s'écoula jusqu'au jour où il me fut enfin permis de paraître devant le nawab, je trouvai chaque matin à la porte de ma demeure un éléphant et un cheval que le prince

m'en
féren
men
publ
bitud
qu'il
raison
notre
tant
ches,
notre
éléph
saient
sans
surém
Asiat
dans
on re
pagod
surto
aux d
quabl
les m
sont le
de la
tantine
de diff
cours

m'envoyait, soit pour que j'allasse visiter ses différentes maisons de plaisance, soit afin de me promener dans la capitale et d'examiner les édifices publics. Dans ce dernier cas, je n'emmenais d'habitude avec moi qu'un seul domestique; et bien qu'il fût étranger comme moi, bien que par cette raison nous eussions souvent besoin de demander notre route, les Lucknowiens, qu'on m'avait pourtant représentés comme si malhonnêtes et si farouches, se montrèrent toujours affables et polis à notre égard. Ils dérangeaient leurs chariots et leurs éléphants pour nous faire de la place, enfin paraissaient beaucoup plus hospitaliers et plus complaisans envers deux Européens qu'on ne l'aurait assurément été à Londres ou à Paris envers deux Asiatiques. Parmi les ignobles ruelles qui coupent dans tous les sens les divers quartiers de Lucknow, on rencontre çà et là de belles mosquées, de jolies pagodes, d'élégantes maisons particulières; celle surtout du premier ministre, qu'il a fait construire aux dépens du trésor de son maître, est remarquable par sa situation et son architecture. Mais les monumens qui méritent le mieux d'être cités sont le tombeau du dernier nawab Saadut-Ali, celui de la mère du nawab actuel, la porte dite de Constantinople, et l'Imambara. Cet édifice se compose de différentes constructions, qui forment deux vastes cours situées l'une au-dessus de l'autre, et commu-

ni quant par un large escalier de pierre. Il renferme, outre une splendide mosquée, un collège pour l'enseignement de la loi musulmane, des chambres pour les prêtres et les professeurs, et une magnifique galerie, au milieu de laquelle, sous un brillant tabernacle d'argent, de verre taillé et de pierres précieuses, reposent les restes de son fondateur, Asuphud-Dowlah. Le tout est bâti dans le noble style de l'architecture gothique orientale, et je ne sais s'il faut admirer plutôt la richesse de l'ensemble ou la variété des détails. Près de ce groupe élégant s'élève un vaste et beau palais, mais sombre et à peine entretenu, qui sert de demeure, ou mieux, de prison aux malheureuses veuves et concubines des défunts souverains. Plusieurs des dames qui lors de mon passage y résidaient encore avaient, m'assura-t-on, appartenu à Asuphud-Dowlah. Naturellement, la plupart des femmes de son fils et de son petit-fils sont vivantes, quoiqu'elles doivent presque toutes être fort âgées. Mais comme le présent monarque de l'Oude est, dit-on, d'une telle avarice que pour trop vouloir économiser sur la nourriture de ses éléphants il lui arrive maintes fois de les faire mourir de faim, j'aurais été singulièrement surpris qu'il se montrât généreux pour les vieilles femmes de ses prédécesseurs. En effet, la pension que reçoivent les pauvres créatures est toujours si arriérée, dit-on, que souvent elles se

trouv
contr
qui l
précip
empo
criant
tous l
mens,
que le
et mé
d'avoi
trer a
de bo
sympa
jésté,
relâch
Auc
possèd
dans l
ordina
timens
morce
tion, r
sident
moi d
miens,
vêtus
pied, à

trouvent réduites à une extrême détresse. Naguère, contraintes par la nécessité, elles avaient violé l'ordre qui leur défend de sortir dans les rues, s'étaient précipitées en corps dans un bazar voisin, et avaient emporté tout ce qu'elles avaient pu prendre, s'écriant qu'elles avaient déjà mis en gage ou vendu tous leurs colifichets et presque tous leurs vêtements, qu'elles périssaient faute de nourriture, et que le nawab devait payer ce qu'elles avaient pris, et même supporter bon gré, mal gré, la honte d'avoir obligé les femmes de ses ancêtres à se montrer au peuple. Le parti était audacieux, mais il eut de bons résultats; on fut généralement touché de sympathie et d'horreur, et depuis ce temps Sa Majesté, qui au fond n'est ni méchante ni cruelle, se relâcha un peu de sa sotte parcimonie.

Aucun des trois ou quatre palais que le nawab possède dans Lucknow n'est ni vaste ni beau. Celui dans lequel il nous reçut à déjeuner, et qu'il habite ordinairement, ne consiste qu'en un groupé de bâtimens lourds où l'on distingue quelques brillans morceaux d'architecture. Le jour de ma présentation, nous y allâmes en grande cérémonie, le résident et moi, lui dans son palanquin d'apparat, moi dans une chaise à porteur; ses gens et les miens, formant une longue procession, et tous revêtus de leurs plus beaux habits, nous suivirent à pied, à cheval, ou sur des éléphans. Aux approches

du palais, nous traversâmes des régimens de cavalerie et d'infanterie, et la rue par laquelle nous y parvinmes était d'un bout à l'autre bordée de cette même foule pittoresque de bourgeois armés que j'avais vue lors de mon entrée dans la ville. On nous déposa au bas d'un vilain escalier de pierre qui avait plutôt l'air de conduire chez un paysan, que chez un nawab; mais en haut nous trouvâmes notre royal hôte qui commença par nous embrasser. Il nous offrit ensuite un bras à chacun, et nous mena dans une longue et belle galerie, qui était seulement un peu trop étroite. Sur les chambranles des deux cheminées que contenait cette pièce il y avait d'une part le portrait à l'huile de son aïeul, de l'autre celui de son père; au plafond étaient suspendus de superbes lustres en cristal, et l'ameublement tout entier venait d'Angleterre. Au milieu de cette salle à manger était une longue table garnie des apprêts du déjeuner, et le service de porcelaine me sembla moitié français, moitié anglais. Le nawab se plaça au centre d'un des côtés de la table dans un fauteuil doré, et nous fit asseoir l'un à droite, l'autre à gauche de lui. Son premier ministre prit place vis-à-vis de nous, et le reste des couverts fut occupé par des personnes de la résidence ou de la cour. Le prince lui-même passa un petit pain chaud à chacun des convives; puis des domestiques leur présentèrent tour à tour

du p
et les
d'Eur
mets
couve
que d
fut tr
coup
palem
sur le
temps
de me
avait
font i
qu'un
Lor
nant l
condu
ronne
velour
et que
héron.
me de
que ch
pus m
tive, e
d'accep
avait e

du poisson, des œufs, du beurre, du thé, du café. et les choses se pratiquèrent comme à un déjeuner d'Europe. Seulement, on apporta au nawab un mets particulier dans une belle tasse française à couvercle; mais les autres musulmans ne mangèrent que des mêmes mets que nous. Pendant le repas, qui fut très court, car personne ne semblait avoir beaucoup d'appétit, le dé de la conversation fut principalement tenu par Sa Majesté, qui me questionna sur les pays que j'avais parcourus, sur l'espace de temps que j'étais demeuré dans l'Inde, sur le but de mon présent voyage, sur l'effet que Lucknow avait produit sur moi, enfin sur tous ces sujets qui font inmanquablement le texte de l'entretien lorsqu'un voyageur déjeune chez un grand personnage.

Lorsqu'on eut fini, le prince se leva, et reprenant le bras de M. Ricketts ainsi que le mien, nous conduisit dans un petit salon attenant où sa couronne reposait sur un coussin. C'était un bonnet de velours qu'entouraient plusieurs rangs de diamans, et que décorait par devant une plume blanche de héron. Il paraissait en être extrêmement fier, et me demanda si j'avais vu jamais en ce genre quelque chose de plus beau. On pense bien que je ne pus m'empêcher de répondre d'une manière négative, ce qui le combla de joie. Il me pria ensuite d'accepter un exemplaire de ses Œuvres, car il avait composé divers traités scientifiques, passait

pour un homme très savant aux yeux de ses peuples en tout ce qui concernait la philologie et la philosophie orientale, et avait un goût déterminé pour la chimie et la mécanique; je vis même sur le Goumty, rivière au bord de laquelle est située Lucknow, un bateau à vapeur construit sous sa direction. Lorsque nous eûmes pris congé du nawab, le résident qui m'accompagnait toujours me mit dans la main une bourse de trente roupies, en me disant qu'il était d'usage de jeter de l'argent aux pauvres en pareille circonstance. A peine, en effet, fûmes-nous parvenus à la porte du palais, que nos chaises furent soudain séparées l'une de l'autre par un flot de mendiants qui se précipitèrent entre nous; ils avaient attendu notre sortie, et savaient déjà mon nom. Je m'aperçus aussitôt que dans une telle bagarre ce seraient les jeunes et les valides qui auraient tout, et j'imaginai bien faire en ordonnant aux gens de notre escorte d'écarter ceux-ci pour laisser approcher les infirmes, les aveugles, les lépreux, les vieillards. Mes ordres furent exécutés; mais ne servirent presque de rien, car j'eus la mortification de voir que la plupart des malheureux qui, grâce à mes gardes s'étaient avancés jusqu'à moi, furent lors de leur retour dans la foule dépouillés des aumônes qu'ils avaient reçues.

Chose assez bizarre, par un arrêté du gouvernement britannique, les cadeaux de toute espèce, en

châle
que f
leur
affidé
la Co
a pu
vendu
reçoiv
respe
la for
nues
miner
audien
une co
tenu
le gra
va pr
blable
qui d'
que c
ainsi
mais
pagnie
faut
du pri
Pou
ma vis
Nous

châles, en étoffes de soie, en parures, en diamans, que fait le nawab à ses visiteurs, hommes ou femmes, leur sont ôtés lorsqu'ils sortent du palais par un affidé du résident, pour être vendus au compte de la Compagnie. On ne leur laisse que les livres qu'il a pu leur offrir, parce qu'on ne trouverait pas à les vendre. Néanmoins des présens se donnent et se reçoivent encore, lorsqu'une marque publique de respect est jugée convenable, mais seulement pour la forme, et les parties intéressées sont bien prévenues de la manière dont doivent, en résultat, se terminer les choses. Quand Sa Majesté accorde une audience à un étranger de haut rang, elle lui offre une corbeille de cachemires; il les accepte, mais est tenu de les envoyer à la résidence. Ensuite, lorsque le grand personnage, à son départ de Lucknow, va prendre congé du prince, il lui porte un semblable cadeau dont la Compagnie fait les frais, et qui d'ordinaire est d'une valeur un peu plus grande que celui donné par le nawab. Ce dernier se trouve ainsi non-seulement rentrer dans ses déboursés, mais encore gagner au change, tandis que la Compagnie en est toujours pour 5 ou 600 roupies qu'il faut en pareille circonstance distribuer aux gens du prince.

Pour en finir avec le nawab d'Oude, il me rendit ma visite trois jours après à l'hôtel de la résidence. Nous le reçûmes, le résident et moi, en haut de

l'escalier, avec toute l'étiquette qu'il avait déployée à notre égard, et nous le conduisîmes bras dessus, bras dessous, à une longue table où était servi un splendide déjeuner. Tout se passa absolument comme la première fois que nous avions été admis à l'honneur de manger en sa présence. La conversation ne roula sur aucun sujet plus important; mais il me demanda de vouloir bien poser, pour que son peintre fit mon portrait. Il avait effectivement un peintre en titre à sa cour, un artiste qui ne manquait pas de talent, un Anglais natif de Londres, qui s'était faufilé là par je ne sais quelle bizarrerie de la fortune. Le nawab ne le laissait pas manquer d'ouvrage; d'abord il lui faisait peindre tous les personnages tant soit peu distingués qui visitaient Lucknow, et ensuite il n'avait pas de plus grand bonheur que de donner lui-même séance. Ce qui me sembla fort comique, ce fut de lui voir, dans ses nombreux portraits qui ornaient tous ses appartemens, les cheveux et les moustaches noirs, le teint très blanc, l'air fort jeune, malgré qu'il fût tout gris en réalité, malgré qu'il commençât à vieillir, et surtout qu'il eût la peau plus brune peut-être qu'aucune personne de sa cour. Mais, à ce qu'il paraît, la coquetterie est un de ses défauts, et en dépit de son sexe, il n'aime pas moins à se parer, pas moins à porter toilette, pas moins à critiquer les vêtemens d'autrui que certaines dames de l'Europe.

L'
l'ana
malh
le ma
Effec
des p
recul
n'est
se son
seulen
mécor
et la
des ta
la can
pourr
ribles
par ex
mise,
lui-m
la pop
moins
être q
toute
manif
famine
et les
sur les
indiqu
XX

L'Oude, comme j'ai déjà dit, est en proie à l'anarchie et à l'oppression. La principale cause des malheurs qui désolent cette province semble être le mauvais système d'impôts aujourd'hui en vigueur. Effectivement, les revenus publics sont affermés à des particuliers qui, pour accroître leur profit, ne reculent devant aucune mesure arbitraire. Le mal n'est cependant pas aussi grand que certains auteurs se sont plu à le représenter. C'est dans les villages seulement qu'il arrive que l'autorité du nawab est méconnue. Dans les villes, on la respecte toujours, et la raison en est sans doute que les collecteurs des taxes n'osent s'y montrer aussi exigeans que dans la campagne, car alors les insurrections auxquelles pourraient se porter les citoyens seraient plus terribles que celles des simples villageois. A Lucknow, par exemple, si la moindre injustice y était commise, la vie du prince ministre et celle du nawab lui-même courraient de grands risques, puisque la population de cette capitale n'est pas évaluée à moins de trois cent mille âmes. Ce calcul ne peut être qu'approximatif; car les musulmans regardent toute tentative de dénombrement comme un acte manifeste d'impiété, comme un présage certain de famine ou de peste; mais Lucknow est assez vaste, et les maisons surtout y sont assez entassées les unes sur les autres, pour contenir le nombre d'habitans indiqué plus haut. Il y a deux ponts sur le Goumty,

l'un qui est un beau et vieux édifice gothique en pierre, de onze arches, je crois, l'autre qui consiste simplement en une plate-forme de bois posée sur des bateaux. Saadut-Ali, père du nawab actuel, avait fait venir d'Angleterre un pont en fonte, et sous son règne on prépara la place où il devait être érigé; mais à sa mort, son fils refusa de laisser continuer la besogne, sous prétexte que l'entreprise n'était pas agréable à Dieu; de sorte que, suivant toute probabilité, les matériaux du pont restèrent au bord de l'eau jusqu'à ce qu'ils soient réduits en poussière.

On compte à Lucknow un nombre considérable de chrétiens, qui appartiennent à une secte ou à une autre. Sans parler de tous les gens qui remplissent différentes fonctions à la résidence, le nawab emploie dans son armée beaucoup d'Européens et de créoles. Une multitude d'individus de la même espèce se livre aussi au commerce dans la capitale, et on y rencontre en outre un singulier mélange d'aventuriers de tous les pays et de toutes les religions, qu'attire l'espérance généralement infructueuse de faire fortune. C'est ainsi que vinrent successivement me demander l'aumône plusieurs catholiques romains de Portugal, un Espagnol natif de Lima au Pérou, et un Juif de Silésie.

ITIN
su
ro
Ra
Ro
Mo
po

J
gear
j'eu
voya
avan
de P
guid
quel
nés p
ne n
la ca
fait d
et pa
que
lion.
de m
par la
mon
non-s
core
tions

ITINÉRAIRE DE LUCKNOW A ALMORAH. — Embarras sur la route à suivre. Meïagunge. Belgaram. Fertilité de l'Oude. Sandey. Surromunuggur. Audunpour. Shahjehanpour. Sol et climat du Rohilcand. Tillhier. Futtehgunge. Furreidpour. Bareilly. Les Rohillas. Préparatifs de voyage dans le Kemaoun. Shahey. Monts Himalaya. Kulléanpour. Insalubrité du Terrai. Ruderpour. Bamoury. Tandah. Les Khasias. Beimthal. Raragbur.

Je quittai Lucknow le 1^{er} novembre, me dirigeant sur Bareilly. On ne saurait croire combien j'eus de peine, quand je voulus continuer mon voyage, à découvrir quelle route il me serait plus avantageux de suivre. Celle marquée sur la carte de Patot n'était plus praticable, à en croire les guides que le nawab avait mis à mon service, parce que les villages qu'elle traversait avaient été abandonnés par les habitans, ou tellement appauvris, qu'ils ne nous offriraient aucune ressource. D'autre part, la carte d'Arrowsmith indique un chemin tout-à-fait direct qui se dirige au nord-ouest de Lucknow et passe par Shahabad; mais mon escorte prétendit que la contrée intermédiaire était en état de rébellion. Enfin, le nawab lui-même ordonna à ses gens de me conduire par la « Shahi-Rustu, » c'est-à-dire par la grande route du prince. J'appris ensuite à mon grand chagrin que celle de Shahabad aurait été non-seulement plus courte de trois jours, mais encore plus agréable. Malgré toutes mes représentations, il me fut en outre impossible d'obtenir qu'on

divisât la distance de Lucknow à Bareilly en moins de quatorze étapes.

Je réduisis autant que je pus les bêtes de somme que j'emmenais avec moi. Cependant, j'eus encore trois éléphans et vingt-quatre chameaux, nombre fort élevé sans doute, mais que nécessitaient la longueur et la durée du voyage qu'il me fallait accomplir, aussi bien que la quantité de tentes et de bagages dont mon escorte avait besoin. Elle se composait en outre de quarante sepoys qui me furent fournis par le résident, et de dix gardes-du-corps du nawab. Ces soldats étaient bien différens de ceux qui m'avaient précédemment accompagné. On pouvait sans peine s'apercevoir qu'ils avaient été choisis exprès entre leurs camarades, car tous les dix étaient grands, jeunes, vigoureux, montaient d'excellens chevaux, et avaient d'aussi bonnes armes qu'on pouvait le souhaiter pour la nature de leur service. Ne gardant avec moi que mon sac de nuit et deux de mes domestiques, je fis partir dès le matin le reste de mon bagage, mais j'attendis pour me mettre moi-même en route que le plus fort de la chaleur fût passé.

Je sortis de Lucknow à quatre heures et demie du soir, monté sur un des éléphans de M. Ricketts, accompagné par le capitaine Salmon sur un autre, et suivi d'un troisième qui portait mes deux serviteurs. Le résident avait jugé convenable que son

aide
dist
cav
poi
à m
voir
nièr
d'ag
gun
drea
Le
et d
fort
nuq
meu
cons
circu
de d
vérit
tion,
corre
dite.
gnifi
une é
à ne
vingt
mais
lais,

aide de camp m'escortât dans la ville et même à une distance de cinq ou six milles, avec un escadron de cavalerie; et le nawab, dont les howdas n'avaient point de capote, avait eu la bonté d'envoyer la veille à mi-chemin deux de ses éléphants pour me recevoir dès que le soleil se coucherait. De cette manière je voyageai avec autant de promptitude que d'agrément; et vers huit heures j'atteignis Hussungunge, village à vingt milles de Lucknow, où était dressée ma tente.

Le lendemain, après une marche de sept milles et demi, nous fîmes halte pour la nuit, près du fort de Meiaungunge qui fut bâti par le fameux eunuque Alman-Ali-Khan, dont le nom, tant qu'il demeura esclave, était simplement Meia. C'est une vaste construction de briques, flanquée de huit bastions circulaires et entourée, à cinq cents verges environ de distance, d'une seconde muraille, en terre à la vérité, mais qui a aussi l'apparence d'une fortification, et qui est percée de grandes portes gothiques correspondant à celle de la citadelle, proprement dite. Tout l'espace intermédiaire est planté de magnifiques mangoès; mais ces arbres ne sont qu'à une énorme distance les uns des autres, de manière à ne pas intercepter la brise. C'était, il y a quelques vingtaines d'années, un beau parc à l'antique mode; mais aujourd'hui, mangoès, créneaux, portails, palais, tout dépérit, tout s'achemine avec rapidité

vers la destruction. Alman y avait réuni quarante pièces d'artillerie, et quand il reçut la visite de son maître le nawab Saadut-Ali, il lui érigea un trône d'un million de roupies; million qu'il pria Sa Majesté d'accepter après qu'elle fut assise. Le fort sert maintenant de bazar aux habitans d'un pauvre village qui s'est établi à l'ombre des arbres; et le reste du terrain, quand je passai, était semé en blé et en orge d'une belle verdure.

Le 3 je me sentis malade, et fus obligé, pour continuer ma route, de me faire porter dans mon palanquin au lieu de monter à cheval. Nous parcourûmes une distance de huit milles à travers un pays plat, fertile et bien cultivé, et nous couchâmes à Seitalgunge. Le jour suivant, nous dressâmes nos tentes dans le voisinage d'une ville considérable nommée *Mallaon*; mais, mon indisposition continuant, nous restâmes stationnaires le 5. Le 6, la contrée nous offrit pendant dix milles le même aspect que l'avant-veille, et nous atteignîmes la ville de Belgaram qui est remarquable pour avoir, lors de l'occupation de l'Inde par les Anglais, servi de cantonnement aux troupes qui maintenant résident à Lucknow. Des monceaux de ruines que me montrèrent les guides, sont tout ce qui reste des casernes et des pavillons où logeaient les officiers. La ville elle-même est petite, mais paraît avoir été naguère beaucoup plus considérable, et renferme

encor
vieill
bitati
assez
de pr
revis,
palmi
des b
paysa
tout e
portai
des m
avec s
mieux
bitans
palmi
les fè
bonne
pour l
pas bo
de tax
mille
reurs
rien v
qu'il e
contin
paraiss
qua-t-

encore quelques maisons grandes et belles, quoique vieilles et bâties à la musulmane, qui servent d'habitations aux principaux magistrats. Je me trouvais assez bien dans la soirée pour aller faire un tour de promenade dans la campagne environnante. J'y revis, après les avoir long-temps perdu de vue, des palmiers de diverses espèces, parsemés çà et là, et des bois de mangoès dans toutes les directions. Un paysan avec qui je liai conversation me dit, et tout ce qui, chemin faisant, s'offrait à mes yeux me portait à le croire, que le sol de l'Oude était un des meilleurs du monde; qu'on pouvait y cultiver avec succès chacun des végétaux qui prospèrent le mieux, soit au Bengale, soit en Perse; que les habitans avaient à la fois le riz, le sucre, le coton et les palmiers, aussi bien que le froment, le maïs, l'orge, les fèves et l'avoine; que l'air y était bon, l'eau bonne, et le fourrage on ne peut plus nourrissant pour les bestiaux; « mais, ajouta-t-il, les lois ne sont pas bonnes, les juges sont mauvais, les collecteurs de taxes plus mauvais encore, et les gens du nawab mille fois pires; on dépouille les pauvres laboureurs de presque tout, et le nawab s'obstine à ne rien voir, à n'écouter personne. » Je lui observai qu'il était étrange que malgré cette tyrannie ils continuassent à cultiver les champs aussi bien qu'ils paraissaient le faire. « Eh! que voulez-vous? » répliqua-t-il, il nous faut vivre; il nous faut, après que

nous avons confié la semence à la terre, attendre qu'elle pousse, et alors attraper ce que nous pouvons de la récolte. » J'imagine cependant qu'il y a dans toutes ces histoires beaucoup d'exagérations.

Le 9, la contrée que nous traversâmes fut singulièrement jolie; elle présentait divers mouvemens de terrain, des bouquets de grands arbres, et de vastes étangs où il y avait encore beaucoup d'eau. La plus grande partie du terrain qui s'étendait d'un bouquet d'arbres à un autre était cultivée en blé alors vert; mais on voyait autour de chaque étang des bandes de broussailles ou de belles herbes marécageuses hautes de huit ou dix pieds, dont la longue barbe pendante brillait de givre. La nuit en effet avait été très froide, et toute la matinée le fut encore tellement, que malgré ma redingote fourrée, mon pantalon de gros drap et mes bas de laine, il me fallut de plus m'envelopper dans mon manteau. Nous fîmes halte pour la nuit à Sandey. C'est un pauvre petit village, ombragé par quelques beaux arbres, et dans le voisinage duquel se trouve un immense marais qui fourmille d'oiseaux aquatiques. Sandey me fut représenté comme un séjour très dangereux pour les voyageurs qui n'avaient pas une escorte aussi nombreuse que la mienne, et je me laissai dire que de là aux frontières de la Compagnie, le pays avait une réputation détestable. Des vols, des meurtres même y

avaient
Nous
je; ma
nade s
un de
sabres
mettre
j'ai tou
devait
quelqu
laisse
que de
ment.
Gange
milles.
près d
vêtu c
bien a
franc é
bien m
une m
plus d
des no
insérée
régulier
aux fra
rigé pa
Le 8

avaient été, m'assurait-on, récemment commis. Nous n'avions cependant rien à craindre, pensais-je; mais quand le soir je voulus faire ma promenade accoutumée, l'officier des gardes du nawab et un de ses hommes vinrent me trouver avec leurs sabres et leurs pistolets, et me prièrent de permettre qu'ils m'accompagnassent. Le marais dont j'ai tout à l'heure parlé était déjà à moitié sec, et devait, me dit-on, l'être entièrement au bout de quelques mois. A mesure que l'eau se retire, elle laisse un beau lit d'herbe et de plantes aquatiques que de nombreux bestiaux broutent alors avidement. L'officier qui me suivait m'apprit que le Gange n'était qu'à une distance de six ou sept milles. Tandis que nous regagnions nos tentes, près de nous passa un des courriers du nawab, vêtu comme l'étaient les cavaliers de mon escorte, bien armé, monté sur un bon cheval, et allant à franc étrier, avec un domestique derrière lui aussi bien monté et bien armé que son maître. Il existe une multitude de ces courriers qui, des points les plus distans de la province, apportent au nawab des nouvelles dont la plus grande partie est ensuite insérée dans la gazette de la cour. Le seul service régulier de poste qu'il y ait dans l'Oude se fait aux frais du gouvernement britannique, et est dirigé par le résident de Lucknow.

Le 8 nous eûmes vingt milles à parcourir pour

gagner notre étape. La contrée se montra plus belle, plus boisée, moins uniformément plate, mais loin d'être aussi peuplée, aussi soigneusement cultivée qu'elle l'avait été jusqu'alors. Nous passâmes la nuit près d'un grand village appelé *Suromunuggur*, mais nous eussions fait halte à trois milles en deçà dans un autre, si l'eau n'en eût été détestable. Lors donc que nous continuions notre route vers *Suromunuggur*, nous ne tardâmes pas à rencontrer un envoyé des habitans de ce dernier endroit, qui d'un ton bourru nous demanda pourquoi nous n'étions pas contents des quartiers que nous avions d'abord choisis, et ajouta que les gens qui l'avaient député vers nous ne se souciaient ni du nawab ni de ses amis, qu'ils n'avaient pas de provisions à nous donner, et qu'ils étaient résolus à repousser par la force nos brigandages, attendu que nous ne les effrayions pas. Presque en même temps un message semblable arriva du premier village, et le messager nous supplia au nom du ciel de continuer notre route, attendu qu'ils n'avaient aucunement besoin de nous chez eux; il ajouta même que si les *Suromunugguriens* refusaient de nous recevoir, ses amis nous enverraient cinq cents hommes pour nous aider à leur faire entendre raison. Mais pour parvenir à ce but, je préfèrai employer un autre moyen : ce fut d'annoncer à tous ces indigènes que je ne venais pas prendre part à leurs querelles, et

que m
était, r
nawab
payer s
portait.

Le vil
une viei
à un vo
muraille
à deux
l'autre.
fermée
tout inc
y avait
A l'intér
vaste en
trois pie
hommes
fusils av
et de flè
levèrent
lorsque
une rue
néraleme
que d'ha
lieu, que
sans des
récoltes,

que mon intention de même que mon habitude était, non point de m'appuyer de l'autorité du nawab pour dépouiller les cultivateurs, mais de payer sur-le-champ toutes les denrées qu'on m'apportait. Cette promesse trancha la difficulté.

Le village de Suromunuggur est remarquable par une vieille forteresse que je traversai. Elle ressemble à un vaste caravansérail, est ceinte d'une haute muraille en briques, flanquée de tours rondes, et a deux entrées gothiques situées l'une en face de l'autre. Celle par où je pénétrai dans la place était fermée par une porte en bois à double battant, tout incrustée de gros clous, et dans laquelle il y avait une petite poterne qu'on m'ouvrit seule. A l'intérieur, de chaque côté du portail, était un vaste enfoncement voûté, à une hauteur d'environ trois pieds du sol, où se tenaient assis douze à quinze hommes armés comme de coutume, un ou deux de fusils avec mèches allumées, mais la plupart d'arcs et de flèches, tous de sabres et de boucliers; ils se levèrent et me saluèrent très respectueusement lorsque je passai. Au-delà de ce portail, je suivis une rue étroite bordée de maisons en terre qui généralement paraissaient plutôt servir de magasins que d'habitations. Tel était en somme l'aspect du lieu, que vous auriez plutôt dit un asile où les paysans des environs avaient habitude de serrer leurs récoltes, que la résidence ordinaire d'une nom-

breuse population. Par la porte opposée, qui était comme la première munie de gardiens, et où l'on m'accueillit à mon passage avec le même cérémonial, je ressortis dans un misérable bazar qui, joint à quelques huttes éparses, complétaient le hameau. Sous les murs du fort coule un charmant petit ruisseau qui, comme la grande rivière de Lucknow, s'appelle *Goumty*.

Le 9 nous atteignîmes Oudunpour qui était distant d'une dizaine de milles, et chemin faisant nous traversâmes Shahabad, ville considérable qui mérite peut-être le nom de cité, car on y voit encore des restes de fortifications et de beaux édifices. Oudunpour, au contraire, n'est qu'un fort village bâti sur la lisière d'un bois de mangoès qui couvre sept ou huit cents acres, et au milieu duquel nous trouvâmes un petit autel en l'honneur de Siva. La contrée environnante était principalement cultivée en coton. Dans le courant de la journée on m'amena un vieillard de cent neuf ans, pour que je lui fisse la charité. Il n'avait aucune infirmité physique, mais paraissait tombé en enfance, et était regardé avec une religieuse vénération tant par les villageois que par mes domestiques, qui disaient « que pour avoir pu vivre si long-temps, il fallait que ce fût un brave homme. » Dans l'Inde, effectivement, où le terme moyen de la vie humaine est si bas, ces exemples de longévité doivent naturellement sem-

bler p
J'igno
croire
c'est c
rarem
famé,
l'Oude
tous l
comm
du na
récom
servie
ce qui
que l'a
que je
grand
signe
sion d
homm
jusqu'
je ne p
La d
parvin
me pa
la fron
ligne i
ritoire
contre

bler plus merveilleux que dans le nord de l'Europe. J'ignore comment les anciens auteurs grecs ont pu croire que les Indiens vivaient long-temps, lorsque c'est chose prouvée qu'ils ne parviennent que très rarement à soixante-dix ans. Oudunpour est mal famé, parce que, situé presque sur la limite de l'Oude et du Rohilcand, ce village sert de refuge à tous les vagabonds des deux provinces. Le soir, comme je devais le lendemain quitter le territoire du nawab, je fis mes adieux à ses gens, et pour les récompenser du zèle qu'ils avaient déployé à mon service, je leur distribuai quelques roupies. Mais ce qui causa encore plus de joie au chef de l'escorte que l'argent, ce fut le certificat de bonne conduite que je lui donnai, écrit de ma main et scellé de mon grand sceau; il le baisa, l'appuya sur son front en signe de respect, et sollicita si vivement la permission de m'accompagner le jour suivant avec ses hommes au-delà des possessions de son maître, jusqu'à l'endroit où je devais passer la nuit, que je ne pus la lui refuser.

La distance d'Oudunpour à Shahjehanpour où je parvins le 10, est d'environ dix milles. Le terrain me parut toujours cultivé avec le même soin; et la frontière, au point où je la franchis, n'est qu'une ligne idéale. Peu après avoir mis le pied sur le territoire de la Compagnie, je vis s'avancer à ma rencontre dix cavaliers élégamment vêtus, mais qui

n'étaient ni de si beaux hommes ni si bien montés que ceux du nawab. Cette escorte, que m'avait envoyée le magistrat de Shahjehanpour, me conduisit vers la ville où je fis une espèce d'entrée triomphale; après avoir passé sur un méchant pont et une petite rivière paisible et sinueuse appelée *Gurruk*. La place est importante, et renferme plusieurs belles mosquées antiques, ainsi qu'un château. La plupart de ces édifices tombent, il est vrai, en ruines, mais les maisons particulières sont en bon état. Les bazars sont opulens, pleins de vie; et je crois pouvoir dire sans partialité qu'il paraît y avoir plus d'aisance, plus de sécurité, plus de bonheur parmi les classes moyennes et même les basses classes des sujets de la Compagnie, que parmi ceux du nawab voisin. Le climat du Rohilcand est en effet très beau, et le sol a autant de fertilité que celui de l'Oude. Les productions végétales passent en outre pour y être meilleures, parce que les paysans, qui n'ont point à se plaindre d'un injuste système d'impôt, ne négligent rien pour améliorer les fruits de la terre. Leur sucre, leur riz, leur coton, sont les plus estimés de toute l'Inde, et je fus surpris de voir non-seulement les diverses espèces de palmiers, mais encore des plantains prospérer dans un pays où on trouve des noix, des fraises, des raisins, des pommes et des poires. Si la campagne ne présentait plus les gracieuses ondulations de ter-

rain qu
d'autre
dans le
tricts le
mandai
sur les
ait été
blanche
sément
creusés

Le 1
campar
magnifi
nom de
pourqu
Elle ren
restes d
que, et
sâmes c
rosé par
une aut
de cette
dont je
croient
l'homme
arbres c
nières,
où les c

rain que j'avais remarquées depuis quelques jours, d'autre part les vents chauds se font à peine sentir dans le Rohilcand, et c'est en somme un des districts les plus favorisés entre Lahore et Ava. Je demandai aux paysans s'ils voyaient jamais de glace sur les étangs, et je ne puis dire que leur réponse ait été positivement affirmative, quoique les gelées blanches ne soient pas rares, et qu'on obtienne aisément de la glace dans des fossés peu profonds creusés exprès et remplis d'eau.

Le 11, après une marche de douze milles, nous campâmes près de Tillhier sous un bois d'arbres magnifiques; les indigènes donnent à cette ville le nom de *Camaun*, et je n'ai pu parvenir à savoir pourquoi les Européens lui en donnaient un autre. Elle renferme un caravanseraïl en ruine, d'élégans restes d'une maison construite dans le style gothique, et un vieux fort. Le pays que nous traversâmes ce jour-là, uni et fort bien cultivé, était arrosé par la rivière de Gurruk dont nous franchîmes une autre branche au moyen d'un bac. Les paysans de cette province ont tous une singulière croyance dont je n'avais pas trouvé trace au Bengale : ils croient que l'ombre du tamarin est mortelle pour l'homme et pour les animaux. Il est certain que les arbres de ce genre, quoique utiles de tant de manières, sont rarement plantés dans ces beaux bois où les caravanes font halte d'ordinaire.

De Tillbier à Futtehgunge, qui fut notre étape du lendemain, nous comptâmes encore une douzaine de milles. La contrée, qui était plate, découverte, comparativement nue, offrait peu de villages et moins d'indices de culture, si ce n'est que sa nudité même dans ces régions boisées n'en soit un que je n'avais pas encore vu depuis mon départ de Lucknow. La route d'ailleurs fut excellente; nous franchîmes une petite rivière sur un excellent pont neuf; et malgré tout le mal que j'avais ouï dire sur les Rohillas, race guerrière et ne vivant que de pillage, les passans que nous rencontrions étaient moins chargés d'armes offensives et défensives que dans l'Oude ou même dans le Doab. Futtehgunge est un pauvre village entouré d'un mur de terre qui s'écroule de toutes parts, mais qui est percé de deux belles portes gothiques en briques. Nous établîmes nos tentes sous un bois adjacent de mangoès qui couvrait un espace de vingt à trente acres, et j'appris que ces arbres qui entre soixante et soixante-dix ans commencent à dévier n'en vivent jamais plus d'une centaine. Pendant les deux derniers jours, je remarquai des champs assez nombreux de tabac, plante qui n'était nullement commune dans les provinces que j'avais déjà traversées. Néanmoins, durant toute la semaine précédente, nous avions sans cesse rencontré des troupes de pèlerins qui allaient au Gange ou qui en revenaient, ainsi qu'une mul-

titude
l'eau d
compo
chœur

Le 1
que la
pour. L
d'autan
de bois
tapis. L
et je cro
dans un
genre e
geuse d
très uti
nawab
notre c
lecteur
voyager
ment de
moins le
procure
parvenic
aussi m
beurre,
en Hind
été bon
vaches d

titude considérable d'individus qui rapportaient de l'eau d'Hardwar. La majeure partie des pèlerins se composait de femmes, qui souvent chantaient en chœur d'une façon très harmonieuse.

Le 13 nous eûmes à parcourir la même distance que la veille, pour gagner notre étape de Furreid-pour. Le pays se montra également bien cultivé, et d'autant plus pittoresque qu'il était mieux garni de bois. Du reste, il était encore aussi uni qu'un tapis. La route ne cessait pas non plus d'être bonne, et je crois qu'on aurait pu commodément y voyager dans une voiture, tandis que toute machine de ce genre eût fait triste figure dans la contrée marécageuse de l'autre côté de Lucknow, et n'eût pas été très utile dans aucune partie des territoires du nawab d'Oude. La principale culture autour de notre campement était le coton. Pour peu que le lecteur soit gourmand, je ne lui conseillerai pas de voyager dans ces régions. En effet, on se lasse aisément de mouton et de chevreau; c'étaient néanmoins les seules viandes que nous pussions nous procurer. Les seules volailles sur lesquelles nous parvenions à mettre la main étaient aussi dures et aussi maigres que possible. Quant au lait et au beurre, ils sentaient toujours, comme c'est l'usage en Hindoustan, la fumée et la suie. Le lait aurait été bon si les paysans avaient consenti à traire leurs vaches dans nos vases, au lieu de se servir des leurs;

mais ils refusent généralement de le faire, et avec beaucoup plus d'obstination que ceux qui résident sur les bords du Gange.

Le 14 nous atteignîmes Bareilly, qui est séparé de Furreidpour par une douzaine de milles. C'est une pauvre ville toute délabrée, située dans un pays charmant, bien boisé, mais toujours plat. Je me suis laissé dire par les habitants que, lorsque le temps est clair, les monts Himalaya se voient très distinctement et bornent avec majesté l'horizon. Mais pendant ma résidence qui fut de cinq jours à Bareilly, l'atmosphère fut continuellement chargée de brouillard, et je ne pus pas même entrevoir la chaîne en question, quoiqu'elle fût seulement éloignée d'une soixantaine de milles. Le portrait que les autorités anglaises me firent des Rohillas n'est pas très flatteur. Ce sont des gens actifs, intelligents, mais faux, féroces, et qui manquent de tout principe. Les crimes, tels que la fraude et la violence, sont fort communs parmi eux, et le parjure y est presque universel. Mais le plus grand fléau de la contrée, c'est une multitude d'anciens soldats, qui avant la conquête des Anglais formaient l'armée du chef indigène, mais qui, maintenant paresseux, adonnés à tous les vices, croiraient déroger à leur noblesse, quoique pour la plupart ils n'aient pas une roupie dans leur poche, s'ils se livraient à quelque honnête industrie, et qui presque tous mènent une

vie p
natur
ture,
peu
core
qui n
cupat
sabre
évalu

Apr
vés en
pouvo
séjour
rah, c
monts
la base
tion q
viron
geux, e
deux t
du Ch
mort,
cher, e
de cré
vembr
sûre;
tais ar
précise

vie précaire en levant une espèce d'impôt sur les naturels qui s'occupent de commerce ou d'agriculture, et en s'établissant comme parasites chez le peu de nobles et riches familles qui existent encore dans la province. Le nombre de ces hommes qui n'ont aucun moyen de subsistance, aucune occupation, si ce n'est d'aller et de venir avec leurs sabres et leurs boucliers, semble ne pas devoir être évalué à moins de cent mille.

Après les retards de tout genre que j'avais éprouvés en route, j'avais été long-temps incertain de pouvoir me rendre à Almorah; mais durant mon séjour à Bareilly, j'en reconnus la possibilité. Almorah, comme on sait, est une ville située sur un des monts de l'Himalaya qui porte le même nom. Toute la base de cette chaîne est entourée, dans la direction que j'avais à suivre, d'une épaisse forêt d'environ deux journées de marche, d'un sol marécageux, et d'une atmosphère plus pestilentielle pendant deux tiers de l'année que celle de la fameuse grotte du Chien. Littéralement, c'est une « ceinture de mort, » dont les naturels même tremblent d'approcher, et que dans la saison des pluies toute espèce de créature abandonne. Mais, après le milieu de novembre, la contrée redevient sèche, praticable et sûre; de sorte que les délais par suite desquels j'étais arrivé si tard dans le Rohilound me mirent précisément à même, ce dont je pouvais ne plus re-

trouver l'occasion, de pénétrer dans le Kemaoun. Toutefois, quelle que soit la saison, entendais-je dire, un voyage dans l'Himalaya est si périlleux et si rude que jamais ni femmes ni enfans ne l'entreprennent à moins d'un cas d'absolue nécessité. Puis, il faut laisser à Bamoury-Ghat les chameaux, les éléphants, les tentes, les païanquins, les chevaux même, s'ils n'ont reçu qu'une éducation qui les ait rendus propres à courir dans la plaine; et il n'y a que des mulets, des poneys de montagnes, des *yaks* ou vaches du Thibet, et de robustes voyageurs sachant marcher à pied, qui puissent cheminer dans les sentiers étroits et le long des précipices qu'on rencontre à chaque pas. Je fis donc mes préparatifs en conséquence; je parvins à me procurer les bêtes de somme qui pouvaient seules m'accompagner dans mon excursion, et je résolus de conduire toute ma caravane à Bamoury, lieu situé presque à la naissance des montagnes, où l'air est pur, où les provisions de bouche sont abondantes, pour qu'elle y demeurât jusqu'à mon retour. Le 17, dans la soirée, je fis prendre les devans à la majeure partie de mon escorte, de mes domestiques et de mes animaux, ne gardant que dix sepoys, quelques porteurs, mon cheval de selle, et un éléphant avec son cornac, qui devaient le lendemain se mettre en route avec moi.

Le 18 j'allai coucher au village de Shahey, dis-

tant c
sembl
naissa
nom
curieu
quelle
barrée
champ
bles p
une de
cultur
être re
Bagou
l'eûme
l'espac
brouill
d'obsc
aperçû
sale de
se deta
bre de
mes co
drinati
ensuite
gie hin
Quant
ils n'en
ver sur

tant de seize milles. Le pays que je parcourus ressemblait à toute la partie du Rohilcund que je connaissais déjà; il était uni, bien cultivé, garni de nombreux bouquets d'arbres, mais n'offrait rien de curieux ni d'intéressant, sauf l'industrie avec laquelle toutes les rivières, tous les ruisseaux, étaient barrés de digues afin de servir à l'irrigation des champs voisins, et dirigés à travers les innombrables petits canaux et carrés de terre qui forment une des particularités les plus frappantes de l'agriculture indienne. Le jour suivant, peu après nous être remis en marche, nous guéâmes la rivière de Bagoul, dont le cours est si tortueux que nous l'eûmes encore à franchir deux autres fois dans l'espace de quelques heures. Au lever du soleil, les brouillards qui n'avaient cessé toute une semaine d'obscurcir l'horizon disparurent, et enfin nous aperçûmes, à n'en pouvoir douter, la chaîne colossale de l'Himalaya, dont les immenses pics de glace se détachaient sur l'azur du ciel. Ils étaient au nombre de quatre, dont trois me furent nommés par mes compagnons de route. C'était d'abord le Bhadrinath, qui passe pour être le plus haut de tous, ensuite le Kedar-Nath, puis le Méru de la mythologie hindoue, celui au-dessus de la source du Gange. Quant au quatrième qui s'élevait à l'extrême droite, ils n'en savaient pas le nom, et je ne pus le trouver sur la carte d'Arrowsmith. Après avoir cheminé

une dizaine de milles à travers une campagne où la culture me parut être moins soignée que celle que nous avions vue la veille, nous fîmes halte pour la nuit dans un pauvre village appelé *Sheishghur*.

Le jour suivant nous dirigeâmes nos pas vers celui de Kulleanpour, qui était distant de dix à douze milles. Le long de la route je recueillis différens détails sur les bois qui défendent l'accès de l'Himalaya. Je demandai aux naturels s'il était vrai que les singes eux-mêmes les abandonnassent pendant les mois malsains, et ils me répondirent que non-seulement les singes, mais encore toute autre espèce d'animal, sont poussés par instinct à les désertir depuis le commencement d'avril jusqu'en octobre. Les tigres montent alors dans les montagnes, tandis que les antilopes et les sangliers descendent dans la plaine; et les gens qui, tels que des porteurs, tels que des militaires, sont obligés de traverser la forêt dans les mois intermédiaires, s'accordent à dire qu'elle présente une affreuse solitude où on ne peut ni voir ni entendre un seul oiseau. Pourtant à l'époque des grosses pluies, lorsque l'eau tombe par torrens et que le ciel nuageux empêche l'évaporation de la terre, la forêt peut sans trop de péril être parcourue. C'est dans la grande chaleur, et immédiatement après que les pluies ont cessé en mai, vers la fin d'août, et dans la première partie de septembre, qu'elle offre le plus de danger. En

octobre
jours
hasard
du mil
sent et
on n'y

Le c
Kullea
teux, c
servaie
la cam
forêt;
insensi
nous n
vîmes t
lard bl
pourqu
donner
nous n
rable
manqu
contag
et qu'e
moyen
vie, pa
sèches
C'est d
ont la

octobre les animaux y reviennent; dans les derniers jours de ce mois les bûcherons et les bergers s'y hasardent de nouveau, mais avec précaution; enfin, du milieu de novembre à mars les troupes y passent et repassent, et pour peu qu'on soit prudent on n'y court d'ordinaire aucun risque.

Le chemin que nous suivîmes pour parvenir à Kulleanpour était excessivement mauvais, raboteux, et coupé par une multitude de canaux qui servaient à l'irrigation. Il s'en faut de beaucoup que la campagne soit cultivée jusqu'aux confins de la forêt; à mesure qu'on en approche, le pays devient insensiblement marécageux et insalubre, et lorsque nous n'en fûmes plus qu'à une faible distance nous vîmes tout l'horizon enveloppé dans un épais brouillard blanc, que les indigènes nomment, je ne sais pourquoi, *essence de hibou*. C'est aussi le nom qu'ils donnent à la fièvre qui en résulte. Les villages que nous rencontrâmes avaient un aspect aussi misérable que possible, bien que les matériaux n'y manquassent pas pour bâtir. Mais il semble que la contagion annuelle ôte toute énergie aux habitants, et qu'elle les empêche de recourir aux plus simples moyens qui pourraient garantir leur santé et leur vie, par exemple, de se construire des demeures sèches et bien closes, ou de se vêtir suffisamment. C'est d'ailleurs une race d'êtres laids et hideux; ils ont la tête énorme, les oreilles extraordinairement

saillantes, le nez plat, le ventre protubérant, les membres fort minces, le teint blême; et pour tout vêtement ils ne portent qu'une couverture de laine noire jetée sur leurs épaules. La plupart d'entre eux cependant sont munis d'armes à feu, de sabres et de boucliers. Le seul plaisir qu'on puisse trouver à voyager dans un tel pays, est de porter sans cesse ses regards vers les montagnes qui s'élèvent au-delà, et qui tandis qu'on avance croissent toujours en hauteur et en magnificence. Au pied de la chaîne la plus basse, s'étend une longue ligne si noire et si droite qu'on la dirait tirée avec de l'encre et une plume. C'est la forêt, dont nous étions encore éloignés de plusieurs milles, quoique son insalubrité se fit déjà sentir dans le pays. Chose très remarquable, cette insalubrité a beaucoup augmenté, dit-on, depuis une quinzaine d'années. Avant ce temps, Ruderpour, village qui fut notre étape du lendemain, où les soldats et les agens de la Compagnie meurent aujourd'hui si vite qu'ils seront bientôt forcés de l'abandonner tout-à-fait, Ruderpour était une ville considérable et salubre, qu'on habitait toute l'année sans maladie et sans péril. Tandah même, qui est situé plus près des montagnes, et où il ne faut pas séjourner à présent une seule nuit, était il y a dix ans le rendez-vous favori des chasseurs de Bareilly et de Moradabad, qui souvent y établissaient leurs tentes dix

jours de
en effet
assainie
mener p
année p
mainten
contagie
d'autres
se plain
survenu
à sa dép
si dans t
sons ino
dans la
fluence
pas tort.
il semble
leursouf
un prése
sons du
de Rome
peuplé
Ce conq
et la po
devenue

Kullea
misérabl
au milie

jours de suite sans le moindre inconvénient. Alors, en effet, la forêt était en bon train d'être peu à peu assainie; les naturels, pour ramasser du bois ou mener paître leurs bestiaux, y pénétraient chaque année plus avant, et la plaine que nous traversions maintenant, quoique toujours sujette aux fièvres contagieuses, était peuplée, aussi habitable que bien d'autres parties de l'Inde où personne ne songe à se plaindre du climat. Ce changement défavorable survenu dans leur contrée, les naturels l'imputent à sa dépopulation; je les ai même entendus dire que si dans telle rue d'un village il y avait plus de maisons inoccupées que dans telle autre, c'était surtout dans la première que se faisait sentir la funeste influence du brouillard, et je crois qu'ils n'avaient pas tort. Car, lorsqu'un pays est habité et cultivé, il semble y avoir dans la réunion des hommes, dans leur souffle, dans les feux qu'ils allument sans cesse, un préservatif qui neutralise les funestes exhalaisons du sol. Au besoin, je pourrais citer l'exemple de Rome et de ses environs. Le Kemaoun fut dépeuplé lors de l'invasion de Meir-Khan en 1805. Ce conquérant mit à feu et à sang tous les villages, et la population après ce désastre n'est jamais re-devenue florissante.

Kulleanpour, ou la *Ville aux greniers*, est fort misérable, mais repose parmi des arbres fruitiers, au milieu d'une plaine découverte qui ne paraît

nullement humide, et où je n'aurais certes pas soupçonné que l'air renfermât des miasmes pestilentiels. Au mois de novembre la place n'a sans doute aucune insalubrité; mais, toute l'année même, les habitans disent que l'air et l'eau y sont moins mal famés que dans le reste du voisinage. La plupart d'entre eux, cependant, paraissent malades; et le magistrat local qui vint nous présenter ses hommages avait le teint aussi jaune que de l'or, les ongles des mains aussi bleuâtres que s'il eût été empoisonné. De plus, pendant qu'il nous parlait, nous pûmes entendre ses dents claquer du frisson qui précède toujours les accès de la fièvre du pays, car il l'avait prise en mai, nous dit-il, et depuis ce temps n'avait pu s'en débarrasser tout-à-fait. On dit effectivement que le *hibou* ne tue souvent qu'avec lenteur ses victimes, et qu'il les visite quelquefois cinq ou six saisons de suite avant de les conduire au tombeau. En d'autres occasions, il est moins cérémonieux, et prenant tout d'abord une forme de typhus, ne laisse guère au malade que deux ou trois jours de répit. Les naturels ont la singulière opinion que ce n'est pas l'air, mais l'eau de ces contrées qui engendre la maladie. Celle de Sheishghur et de Kulleanpour n'est assurément ni claire ni très agréable au goût; je n'y ai néanmoins pu rien découvrir qui parût être l'origine des funestes effets qu'on lui attribue, et cette croyance publique est

d'autant
précaut
formida

Le 21
trois co
Le pays
de toute
ne remo
la surfa
gétation
vénéne
dix pied
trâmes
où pou
c'étaien
de parle
dans de
nous vi
goès, e
quelque
mine. C
ma sur
richesse
que je
vâmes
vantage
tion m
pestiler

d'autant plus malheureuse qu'elle fait négliger toute précaution contre d'autres causes qui semblent plus formidables.

Le 21 notre route, quoique coupée par deux ou trois cours d'eau, fut moins mauvaise que la veille. Le pays cependant présentait un affreux aspect; de toutes parts on voyait des traces de cultures qui ne remontaient qu'à une époque peu reculée, mais la surface de la terre n'offrait plus alors qu'une végétation parasite, que des plantes qui avaient l'air vénéneux, que de grandes herbes hautes de huit ou dix pieds. Au bout de quelque temps nous rencontrâmes un pays un peu plus élevé, un peu plus sec, où poussaient de magnifiques arbres; mais dessous c'étaient toujours les mêmes végétaux dont je viens de parler. De l'autre côté de ce bois, nous entrâmes dans des rizières mal cultivées, au-delà desquelles nous vîmes s'élever des bouquets de superbes mangos, et à travers leurs troncs nous distinguâmes quelques tombeaux, quelques temples de bonne mine. Comme je témoignais par une exclamation ma surprise de voir à Ruderpour ces apparences de richesse et de splendeur, mes guides m'assurèrent que je changerais bientôt d'opinion. Nous trouvâmes en effet, quand nous eûmes approché davantage, tous les indices ordinaires d'une population malade qui chaque jour diminue, d'un climat pestilentiel et d'un sol trop fertile. Les tombes et

les pagodes que nous avions aperçues tombaient toutes en ruines, et les maisons des habitans qui survivaient encore au fléau consistaient en une cinquantaine de huttes, dans lesquelles partout ailleurs des mendiants n'auraient pas voulu loger. Leurs propriétaires, blêmes et maigres, enveloppés de couvertures noires, étaient entassés devant les portes autour de petits feux, et paraissaient grelotter de fièvre ou de froid. C'était cependant un endroit curieux, et qui sous plusieurs rapports ne manquait pas de beauté, que ce village de Ruderpour. La terre y est d'une fécondité rare. L'herbe dépassait de plusieurs pieds les misérables cabanes; et les champs de blé ou de maïs qu'on rencontrait çà et là, malgré qu'ils fussent très mal cultivés, étaient pleins de sève, de force et de vigueur. Je vis dans les jardins les plantains les plus grands et les plus gros que j'eusse jamais vus, tandis que la plante d'où s'extrait l'huile de castor, le poirier sauvage et l'aloès y formaient des buissons d'une solidité impénétrable. Le magistrat du lieu avait aussi la fièvre, et l'avait avec trop de violence pour venir nous présenter ses hommages. Son suppléant, qui nous apporta ses excuses et ses salutations, nous dit cependant que la saison froide avait commencé, et que la contagion n'attaquerait plus personne jusqu'à l'année suivante.

De Ruderpour à Bamouri, où je devais camper

le 22
les g
partis
d'être
je mo
sur un
perche
chit la
fiter d
à passe
chauss
découv
mais o
de char
cette p
bientôt
j'avoue
doute d
cette « v
de gau
étaient
beaucou
chaussée
toutefoi
végétati
bres ma
çaient au
magnifiq

le 22, la route est si mauvaise que je ne laissai partir les gens de mon escorte qu'à la pointe du jour. Je ne partis moi-même qu'à huit heures, sans craindre d'être incommodé par l'ardeur du soleil, vu que je montais un éléphant. En effet, lorsqu'on voyage sur une pareille monture, on se trouve assez haut perché pour ne pas souffrir de la chaleur que réfléchit la surface du sol, et en même temps pour profiter de la moindre brise rafraîchissante qui vient à passer dans l'air. Notre chemin était une haute chaussée qui traversait une plaine marécageuse et découverte, autrefois cultivée, à ce qu'il semblait, mais où il n'y avait plus que des pâturages au lieu de champs. A six milles de notre dernière étape, cette plaine devint plus sauvage, plus boisée, et bientôt nous fûmes au cœur du Kemaoun. Mais j'avoue que pour ma part, ce qui provenait sans doute de la saison, je ne vis rien d'horrible dans cette « vallée de la mort. » A dire vrai, de droite et de gauche l'herbe était haute, les broussailles étaient si épaisses que nous avions quelquefois beaucoup de peine, même sur le sommet de la chaussée, à nous frayer un passage au travers; toutefois ce n'était plus cette humide et noirâtre végétation que j'avais vue à Ruderpour, et les arbres majestueux qui de temps en temps s'élevaient au-dessus du taillis, le chant des oiseaux, les magnifiques montagnes dont nous approchions,

tout me disposa à trouver que j'avais passé dans l'Inde bien des journées plus désagréables. Au-delà du village de Tandah, près duquel coule un petit ruisseau, la route devint encore meilleure, et comme le jour était nuageux, la brise assez froide, nous n'eûmes pas le moins à souffrir de la chaleur. Mais durant toute la marche, les gens de mon escorte n'avancèrent qu'avec précaution, le doigt sur le chien de leur fusil, qu'ils avaient chargé à balle; car de distance en distance des jackals passaient devant nous, et on sait que ces animaux marchent à la suite des tigres, pour finir de ronger les os que ceux-ci laissent toujours derrière eux. Heureusement, nous en fûmes quittes pour la peur, et bientôt nous parvînmes à un endroit habité, où les feux qu'on allume chaque année dans la forêt pour en détruire les grandes herbes avaient déjà déblayé un espace assez considérable. Là, nous vîmes entre les arbres quelques huttes et des troupeaux de bétail d'une race petite. Les gens auxquels ils appartenaient portent le nom de *Khasyas* : ce sont, à proprement parler, les habitants du Terrad. On donne ce nom à la partie du Kemaoun qui est infestée tous les ans; quand la saison malsaine est passée, ils y descendent de leurs montagnes natales pour faire paître leurs bestiaux et pour cultiver les endroits les plus secs et les meilleurs de la forêt. D'ordinaire, c'est de l'orge et du blé qu'ils sèment.

Dans
mois
pays
des r
partir
voyag
leur r
mais
ils ne
et dan
La plu
route
et for
trapus
Quelq
n'en p
contre
de gen
Peu
douce
délicie
au fon
conside
gagner
vinmes
qui mo
pagnie,
mes, in

Dans les premiers jours d'avril ils recueillent la moisson, et l'emportant avec eux, regagnent leur pays pour y ramasser un peu plus tard une récolte des mêmes grains qu'ils avaient semés avant de partir. Ils trouvent en outre, au moyen de ce petit voyage annuel, non-seulement l'occasion de vendre leur miel et les autres productions des montagnes, mais encore d'acheter différens objets de luxe dont ils ne peuvent s'approvisionner que dans les plaines et dans les parties plus civilisées de l'Hindoustan. La plupart d'entre eux se rangèrent le long de la route pour nous voir passer; ils étaient fort noirs et fort maigres, mais robustes et bien faits; non pas trapus comme le sont souvent les montagnards. Quelques-uns seulement avaient des armes, encore n'en portaient-ils, me dit-on, que pour se défendre contre les tigres; car il n'y a peut-être pas au monde de gens plus paisibles et plus honnêtes.

Peu après cette rencontre, par une montée assez douce nous pénétrâmes dans la gorge d'une vallée délicieuse dont les flancs étaient garnis de bois, et au fond de laquelle coulait avec fracas une rivière considérable. Dès lors nous ne tardâmes guère à gagner le village de Bamoury, et quand nous y parvinmes, la vue d'une sentinelle en uniforme vert, qui montait la garde devant les magasins de la Compagnie, et qui à notre passage me présenta les armes, indiqua que nous étions enfin rentrés dans une

région plus hospitalière. Je trouvai à Bamoury deux guides qui me remirent une lettre du magistrat anglais d'Almorah, dans laquelle ce dernier m'annonçait qu'il m'avait envoyé son propre poney et vingt et un porteurs. Je finissais la lecture de cette agréable missive, lorsque les principaux habitans de l'endroit vinrent m'offrir deux corbeilles de grenades et de limons, ainsi qu'un pot de miel et un autre de lait. Ces braves gens ne pouvaient qu'à peine parler l'hindoustanaïs, d'où je m'aperçus que j'avais franchi la limite de l'Hindoustan, et déjà commencé à gravir l'Himalaya. La chaîne la plus basse de ces montagnes est célèbre pour les grenades, les citrons et le miel, qu'elle produit en abondance. Le lait, au contraire, est tout ce qu'il y a de plus rare dans le pays, et je ne manquai pas de proportionner mes complimens à la valeur du cadeau. Je consacrai le reste du jour aux préparatifs de mon expédition d'Almorah, que je devais commencer le lendemain. Je désignai ceux de mes domestiques et ceux des sepoys qui m'accompagneraient; j'eus aussi soin de faire emballer la partie de mon bagage qui m'était nécessaire, de façon qu'au point du jour, chaque mule et chaque porteur fussent prêts à se mettre en route. Quant au reste de ma suite et de mes effets, j'avais d'abord eu l'intention de les laisser à Bamoury jusqu'à mon retour; mais comme il n'y avait pas dans les environs beau-

coup de
les élé
envoyer
ordres d

Le 23
poney e
ques, de
et un po
sablemen
elle était
nous ava
resque a
et demie
vallées d
pas le fo
sans, des
quelques
siers en fl
qui mène
sous des
paraître. C
naitre que
pas inhab
sieurs trou
coutume,

Les hor
minces de
clair, mais

coup de fourrage de l'espèce dont se nourrissent les éléphants et les chameaux, je pris le parti de les envoyer m'attendre à Chilkeat, et je donnai des ordres en conséquence.

Le 23, dès le lever du soleil, je montai sur mon poney et me mis en route, suivi de trois domestiques, de sept mules, de douze sepoys, et de vingt et un porteurs. La route que nous primes était passablement raide, raboteuse et difficile, surtout quand elle était coupée par des torrens; mais à mesure que nous avançâmes, la contrée devint belle et pittoresque au-delà de toute expression. Après une heure et demie de marche entre des précipices et des vallées dont le fond nous ne distinguions pas le fond, nous aperçûmes des singes, des faisans, des grives; nous vîmes des framboisiers et quelques chênes verts. Bientôt ce furent des cerisiers en fleurs; et quand nous descendîmes le chemin qui mène au village de Beimthal, nous passâmes sous des poiriers dont les fruits commençaient à paraître. Chemin faisant, il nous fut aisé de reconnaître que la contrée, si sauvage qu'elle soit, n'est pas inhabitée. En effet, nous rencontrâmes plusieurs troupes de paysans khasyas, qui, selon leur coutume, s'en allaient cultiver la forêt.

Les hommes étaient tous de moyenne taille, minces de corps, mais robustes, d'un teint assez clair, mais pauvrement vêtus. Ils ne portaient point

d'arme, mais seulement un gros bâton. Les femmes auraient été agréables de figure, si elles avaient eu la peau moins brûlée par le soleil et l'air moins fatigué par le travail, ou si leur nez et leurs oreilles n'avaient pas été tant élargis par le poids des anneaux de métal dont ils étaient ornés. Leur costume se composait d'une pièce de grossière étoffe drapée autour de leur ceinture, et d'une couverture noire qui leur cachait la tête et les épaules. Elles avaient toutes des bracelets d'argent, et aux chevilles des bijoux qui semblaient être de la même matière; circonstance qui aux yeux d'un Européen contrastait singulièrement avec l'excessive pauvreté de leur extérieur en général. L'industrie de ces gens est vraiment admirable. Dans tous les endroits où la pente de la montagne était moins rapide, de façon que le hoyau y pût travailler, nous trouvions de petits champs, quelquefois seulement larges de quatre pieds et longs de dix ou douze, cultivés avec le plus grand soin. Souvent aussi c'étaient de petites terrasses, élevées en gradin les unes au-dessus des autres, que soutenaient des murailles de pierres sans ciment. Or, tous ces indices d'une population laborieuse étaient d'autant plus frappants, que nous avions beau regarder à l'entour, nous ne découvrions pas la moindre habitation. A Beimthal même, outre le corps-de-garde et les magasins de la Compagnie, nous ne vîmes qu'une misérable

hutte.
C'est u
colline
vaste p
Beimth
au-des
sept ce
mont C
dépassa
quatre
été au
eussent
mille. J
que me
leurs p
qu'afin
était pe
plus bea
pés. A m
Nongung
son éten
prétende
lignée, e
et du ma
seule de
étranger
ne la tu
dra pas

hutte. Beimthal est cependant un lieu charmant. C'est une petite vallée ceinte de trois côtés par des collines couvertes de bois, et du quatrième par une vaste pelouse qui contient un beau lac d'eau claire. Beimthal est élevée de trois mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et de deux mille sept cents au-dessus de la plaine de Rohlcund. Le mont Ganghur, qui alors terminait notre horizon, dépassait nos têtes d'une hauteur de cinq mille quatre cents pieds; et quand même nous eussions été au sommet de ce mont, il y a des pics qui les eussent encore dépassées d'une hauteur de seize mille. Je couchai deux nuits à Beimthal, tant pour que mes compagnons de route se reposassent de leurs pénibles marches des deux derniers jours, qu'afin d'aller moi-même visiter un autre lac qui était peu éloigné, et qu'on me disait être beaucoup plus beau que celui près duquel nous étions campés. A mon avis, pourtant, ce lac qui se nommait *Nongungly* ne méritait, ni par sa beauté, ni par son étendue, l'honneur de ma visite. Les Khasyas prétendent tous être des Rajpouts de la plus illustre lignée, et sont très scrupuleux sur l'article du boire et du manger. Ils ne veulent même pas vendre une seule de leurs petites vaches des montagnes à un étranger, à moins que celui-ci ne leur jure qu'il ne la tuera pas lui-même, ou qu'il ne la revendra pas à une autre personne qui désire la tuer.

Aussi, comme ces vaches donnent fort peu de lait, et que l'horreur des indigènes pour tout animal qui porte plumes les empêche d'élever des volailles, un voyageur qui traverse leur pays, et qui n'est pas bon chasseur pour s'approvisionner de gibier, court mauvaise chance d'obtenir d'autres provisions de bouche que du pain noir et dur, de l'eau, et peut-être du miel. Du reste, ces villageois sont doux, simples, polis, honnêtes en affaires, et aussi remarquables pour leur amour de la vérité que les Puharreis de Rajmahal et de Boglipour. Comme leur langue diffère de celle de l'Hindoustan, j'étais curieux de savoir si par hasard elle ne ressemblait pas à celle de ces autres montagnards; mais je reconnus que l'une n'avait pas avec l'autre le moindre rapport. De fait, l'origine dont ils se glorifient prouve qu'ils appartiennent à une race différente. On me conta que plusieurs Khasyas qui accompagnèrent un jour un Anglais dans une expédition vers le sud ne firent aucune espèce d'attention à la chaîne de Rajmahal lors même qu'ils la franchirent. « N'êtes-vous pas charmés, leur demanda-t-on, de revoir des montagnes? — Quelles montagnes? répondirent-ils. — Eh bien! celles que vous avez sous les yeux... — Mais ce ne sont pas là des montagnes, s'écrièrent-ils, ce sont de simples joujoux. » A coup sûr, comparées aux leurs, ils en pouvaient parler ainsi sans arrogance. .

Le 2
quator
d'épaiss
tre les
C'était u
d'élavat
pour la
sa mag
couverte
de ce ge
en face
d'être vi
seul pic
montagn
gnaient u
minâmes
descendi
guides n
une énor
Je pense
bet. Ram
pauvre
le Kemao
pide, au
les flancs
mense élé
courage,
plupart d

Le 25, après avoir cheminé l'espace d'environ quatorze milles au milieu d'horribles précipices et d'épaisses forêts, nous parvînmes à un passage entre les deux principaux sommets du mont Ganghur. C'était une gorge qui avait huit mille six cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et d'où, pour la première fois, nous aperçûmes dans toute sa magnificence la partie de l'Himalaya qui est couverte de neige. Chercher à décrire un spectacle de ce genre serait peine perdue. Le Nundidévi était en face de nous, mais le Kedar-Nath avait cessé d'être visible, et le Méru ne montrait plus qu'un seul pic dans le lointain. A l'est, cependant, les montagnes dont je n'ai pu savoir le nom atteignaient une hauteur considérable, et nous les examinâmes avec admiration pendant que nous redescendîmes le versant opposé du Ganghur. Les guides ne purent que me dire « Qu'elles étaient à une énorme distance et bordaient l'empire chinois. » Je pense qu'elles doivent être comprises dans le Thibet. Ramghur, où nous fîmes halte, est un petit et pauvre village, le premier que j'aie vu dans le Kemaoun, et situé sur le bord d'un ruisseau rapide, au fond d'une vallée étroite et sinueuse dont les flancs sont garnis de torrens jusqu'à une immense élévation et cultivés avec persévérance et courage, quoique le sol en soit si pierreux que la plupart des petits champs ressemblent plutôt à des

fonds de ravins qu'à des pièces de terre labourables. Le magistrat du lieu vint peu après mon arrivée m'offrir quelques truites et une corbeille de patates. Dans le voisinage on trouve, à ce qu'il paraît, en assez grande quantité du minerai de fer, et nous vîmes presque tous les habitans occupés à le laver afin d'en détacher les parties impures, et de le porter ensuite à Almorah pour y être fondu. Malgré le gain qui doit résulter de ce commerce, tout dans le village, maisons, gens, animaux, indiquait une profonde misère. La plupart des enfans étaient nus, et les grandes personnes, à l'exception de leurs couvertures noires, avaient à peine un haillon pour se vêtir. Les habitations étaient toutes placées sur une seule ligne, tandis qu'en face s'étendait une rangée de huttes encore plus petites, qui semblaient servir d'étables, quoique des chiens n'eussent certainement pas voulu en Europe loger dans les pareilles. A dire vrai, les demeures des paysans n'étaient guère meilleures; il n'y en avait pas une seule qui fût assez haute pour qu'on s'y tint droit; la plus grande n'avait pas dix pieds carrés, et la porte, qui seule donnait du jour et de l'air dans l'intérieur, n'était qu'un trou haut et large de quatre pieds. Les habitans, quoique petits et minces, paraissaient nerveux et robustes. Leurs physionomies étaient intelligentes et remarquablement douces, et peu s'en fallait que deux

ou trois
tribu de
fait nor
sons, e
ainsi qu
bitation

Le 2
route, e
ghur, p
peine, e
pluies, e
qu'il a r
Depuis e
l'individ
et les dif
tre par
piliers d
due hor
de laque
corbeille
sont en c
et à gau
soi, avec
à celui d
barquer
tion si si
en usage
comme c

ou trois de leurs femmes ne fussent jolies. Cette tribu de Khasyas, me dirent les guides, est tout-à-fait nomade; elle partage son temps selon les saisons, entre les montagnes et la forêt, et c'était ainsi qu'ils expliquaient le déplorable état des habitations.

Le 26, dès la pointe du jour, nous fûmes en route, et nous allâmes franchir le torrent de Ramghur, près d'un pont rompu. Nous le guéâmes sans peine, ce que nous n'avions pu faire durant les pluies, car il est alors très profond et si impétueux qu'il a renversé le pont que les Anglais y ont jeté. Depuis cette époque, quand les eaux sont grandes, l'individu qui fait le service de la poste aux lettres et les différens voyageurs passent d'une rive à l'autre par un moyen assez singulier. Entre les deux piliers de l'arche aujourd'hui détruite, est suspendue horizontalement une grosse corde du milieu de laquelle il en tombe une autre qui supporte une corbeille; deux autres attachées à cette corbeille sont en outre solidement fixées sur le rivage à droite et à gauche. Avec la première, le passant la tire à soi, avec la seconde il se rapproche du bord opposé à celui dont il part, de manière à pouvoir y débarquer. Cette espèce de bac aérien, d'une invention si simple et pourtant si ingénieuse, était jadis en usage dans toute l'étendue de l'Inde; et même, comme on le voit, il a fallu y revenir sur certains

points où les ponts de pierre ne pouvaient rester debout. Pendant que nous achevâmes de descendre le Ganghur, les pics couronnés de neige que nous avions aperçus la veille nous furent cachés, mais la contrée nous offrit encore un aspect sublime. Ce côté de la montagne ne présentait pas un aussi grand luxe de végétation que celui du sud, mais il avait quelque chose de plus sauvage et de plus pittoresque. Il était plus rapide, et les précipices avaient plus de profondeur, ou mieux, paraissaient plus profonds, parce que les arbres étaient moins nombreux et moins touffus, et que rien n'empêchait l'œil de plonger dans l'abîme. Mais ensuite nous gravîmes une seconde montagne, et nous pûmes alors contempler à notre aise la chaîne glacée que nous n'avions encore qu'entrevue. Du sommet auquel nous parvînmes, je m'attendais à voir s'étendre devant moi une espèce de plateau; mais non, je ne vis que des chaînes échelonnées les unes au-dessus des autres, aussi sourcilleuses et en général aussi nues que celles que nous avions déjà franchies, tandis que l'horizon était terminé par un rempart colossal de glace et de neige qui se prolongeait à l'est et à l'ouest aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Quelques pics principaux surgissaient de cette brillante fortification comme des tours, mais ils étaient tous réunis par des glaciers moins hauts. Sur un des monts qui formaient une des chaînes inter-

médian
voisin
leur bl
frait d
que c'e
me con

ITINÉRAIRE
et vég
keah.
Tighre

Le j
encore
mes au
à la vill
et une
sans po
même c
ne cons
rue qui
direction
delle, à
portanc
péenne
sont dis
de la mo
vrent su
porte à
le rez-de

médiaires, lequel était un peu plus bas que ses voisins, on distinguait quelques bâtimens de couleur blanche, quelques arbres, et une route qui offrait de nombreux détours; les guides me dirent que c'était la ville et la citadelle d'Almorah où ils me conduiraient le lendemain.

ITINÉRAIRE D'ALMORAH A MEIRUT. — Almorah. Havelbagh. Animaux et végétaux du Kemaoun. Prupy. Akul-Dounga. Dikkaley. Chilkeah. Casherpour. Belagary. Bailpour. Moradabad. Rampour. Tighrey. Cabanes de l'Inde supérieure. Mow; bohémiens.

Le jour suivant, 27, ce ne fut qu'après avoir encore franchi deux autres monts que nous parvîmes au pied de celui d'Almorah. La route qui mène à la ville est fort longue, fort roide, fort sinueuse, et une poignée d'hommes résolus la défendraient sans peine contre toute une armée. La ville elle-même est petite, mais curieuse et intéressante. Elle ne consiste, à proprement parler, qu'en une seule rue qui occupe la crête de la chaîne qui en suit la direction, et qui est terminée à l'ouest par la citadelle, à l'est par une fortification de moindre importance, tandis que des pavillons bâtis à l'euro-péenne, et en général habités par des Européens, sont disséminés à droite et à gauche sur les versans de la montagne. Toutes les maisons des indigènes ouvrent sur la principale rue, qui est fermée par une porte à chacune de ses deux extrémités. Elles ont le rez-de-chaussée en pierre et soutenu par de gros

piliers de maçonnerie, entre lesquels sont des boutiques. Les étages supérieurs, d'ordinaire assez bas et au nombre d'un ou de deux, sont construits en bois, genre de construction que nécessite la fréquence des tremblemens de terre auxquels le Kemaoun est sujet. Pour donner aux édifices plus de solidité, les toits en pente sont couverts de pesantes ardoises grisâtres sur lesquelles la plupart des habitans empilent leur fourrage par petites bottes pour la consommation de l'hiver. La ville est d'une extrême propreté, car il y a dans son unique rue un pavé naturel du roc d'où les indigènes tirent leurs ardoises, et rien n'est plus facile que de l'entretenir propre. D'autre part, la partie en pierre des maisons est soigneusement badigeonnée de blanc et ornée de bizarres peintures. Enfin, les marchands n'ont pas seulement meilleure mine, mais encore l'air plus respectable qu'on ne peut s'y attendre quand on a vu la saleté et la misère de ceux des Khasyas qui se livrent à l'agriculture.

D'Almorah on aperçoit les points les plus remarquables des immenses ramifications de l'Himalaya. En première ligne, il faut placer le Nundidévi, le pic le plus élevé du monde, dont la hauteur n'est pas moindre de vingt-cinq mille six cent quatre-vingt-neuf pieds, et surpasse ainsi de quatre mille et plus celle de Chimborazo. Le Rhadrinath et le Kedar-Nath, qui ne sont que les deux bouts d'une

même
deux
m'ava
se tro
celui
des Hi
grande
teur e
grande
Patric
on ne
distinc
Kedar-
méra
ritoire
au nor
gravis
n'est c
mais l
nombr
de mar
pire c
d'hom
adorer
d'une
les mo
barbar
la terr

même montagne, atteignent une élévation de vingt-deux mille trois cents pieds. Le mont que mes guides m'avaient d'abord désigné sous le nom de *Méru* se trouve s'appeler ensuite *Suméra*, et ne plus être celui dont il est tant question dans la mythologie des Hindous. Il ne s'élève cependant pas à une très grande distance des sources du Gange, et sa hauteur est de vingt-trois mille pieds. Quant aux trois grands pics de Saint-Georges, Saint-André et Saint-Patrice, d'où découle réellement le fleuve sacré, on ne peut d'Almorah les voir d'une manière bien distincte à cause de la chaîne intermédiaire de Kedar-Nath. Le Kedar-Nath, le Gungothey, le Suméra et le Nundidévi, sont tous situés sur le territoire britannique, et les Anglais se sont avancés au nord de ces monts, quoiqu'ils n'aient été jamais gravis par personne. Le Nundidévi, à vol d'oiseau, n'est qu'à une quarantaine de milles d'Almorah; mais la seule route qui soit praticable fait de si nombreux détours, qu'il faut huit ou neuf journées de marche pour la parcourir. Entre ce pic et l'empire chinois on trouve deux races remarquables d'hommes. La première est celle des Bhouteahs qui adorent le grand Lama, et qui descendent, dit-on, d'une des hordes qui franchirent avec Tamerlan les montagnes de neige. La seconde se compose de barbares qui ne savent ni labourer ni ensemençer la terre, et qui ne vivent que du produit de leur

chasse ou de fruits sauvages. Ils se disent être les habitans originaires du sol, et paraissent ne former qu'un même peuple avec les Puharreis de Rajmahal. Je vis, lors de mon passage par Almorah, plusieurs Blouteahs qui étaient venus y vendre des queues d'yaks, c'est-à-dire des vaches montagnardes. Ils étaient courts et trapus, carrés des épaules, et avaient tout-à-fait la physionomie expressive, l'œil vif des Calmoucks. Leur costume aussi était complètement tartare, puisqu'ils portaient de larges bottes par-dessus des pantalons doublés, des castans serrés autour de la taille, et de petits bonnets bordés avec de la peau de brebis noire. Au-delà de ces gens est la frontière chinoise toujours gardée avec un soin jaloux, pour empêcher qu'aucun étranger ne la franchisse. Un des agens de la Compagnie parvint cependant, il y a quelques années, à la franchir dans cette direction, et fut accueilli avec bienveillance par un des gouverneurs provinciaux ; mais le pauvre homme fut bien puni de son hospitalité. On le jeta en prison, et il y mourut. Aussi personne depuis cette époque n'a pu dépasser le village-frontière. Lorsque mon traill, mon hôte d'Almorah, y était allé, les habitans, me raconta-t-il, lui avaient témoigné toute sorte d'égards et de politesses ; ils lui avaient apporté du bois, du lait, des œufs, des plats de terre, et n'avaient voulu recevoir aucun paiement ; mais quand il était remonté à cheval

pour s'
sitôt en
quoiqu
valiers
de l'em

Le le
partis p
sont cas
ques jo
Une rou
entreten
la mont
au fond
Dans un
cement
cailleux
et noire
de ces p
faites d'
muns da
donné l'

Havel
douceur
cinq cer
diverses
viennen
n'y pros
servir, l

pour s'avancer un peu plus loin, il avait été aussitôt entouré et contraint de rebrousser chemin, quoique de la manière la plus civile, par des cavaliers tartares qui alléguaient les ordres positifs de l'empereur.

Le lendemain de mon arrivée à Almorah, j'en repartis pour aller passer au village d'Havelbagh, où sont casernées les troupes de la province, les quelques jours que je devais rester dans le Kemaoun. Une route rapide et sinueuse, mais large et bien entretenue, qui serpentait du côté septentrional de la montagne, nous conduisit dans une large vallée au fond de laquelle est bâti le village en question. Dans une partie beaucoup plus basse que l'emplacement qu'il occupe, et à travers un lit étroit et rocailleux, se précipite avec violence la profonde et noire rivière de Kousilla qu'on traverse sur un de ces ponts suspendus en branches et en cordes faites d'herbes qui ont été de toute antiquité communs dans ces montagnes, et qui paraissent avoir donné l'idée première des chaînes d'Europe.

Havelbagh, qui était alors remarquable par la douceur de son climat, est d'environ deux mille cinq cents pieds moins haut qu'Almorah, et en été diverses plantes particulières aux climats chauds y viennent à merveille. Si cependant la canne à sucre n'y prospère pas assez bien pour que son jus puisse servir, les plantains et les mangoès donnent d'assez

beaux fruits. Il est remarquable que, quoique la chaleur de l'été soit beaucoup plus grande à Havelbagh qu'elle ne l'est à Almorah, le froid de l'hiver se fasse néanmoins sentir dans le premier de ces deux endroits plus rigoureusement que dans le second. Aux environs des montagnes de l'Himalaya qui sont couvertes de neige, la végétation est à peu près la même que celle d'Europe. A chaque pas on rencontre des buissons de framboisiers et de mûriers sauvages. Quand on gravit ces montagnes, les derniers arbres qui se montrent sont le bouleau et le saule; mais leur base et le fond des ravins sont garnis de sapins magnifiques. Toutefois, on ne trouve plus aujourd'hui que très peu de cèdres dans la province. D'après la tradition ils y étaient jadis nombreux, et ont été insensiblement détruits à cause de leur valeur comme bois de construction; fait qui semble prouvé par la circonstance que toutes les poutres du palais de l'ancien rajah d'Almorah, lorsqu'on le démolit pour y ériger à sa place la citadelle, furent remarquées être en bois de cèdre.

On paraît s'accorder en général pour dire du bien des habitans. Ils sont, je dois l'avouer, sales à un point dont la malpropreté des Hindous ne saurait donner idée; j'avoue encore qu'ils rejettent obstinément toutes les améliorations qu'on cherche à introduire dans leur mode grossier, non moins

qu'ingr
pacifi
auquel
gence.
les mag
eas d'ac
le but
reproch
jours lu
nibles;
regarde
leurs et
tiques.
sont pas
de la pla
dans le
logemen
teurs au
reçus, e
eux, po
où les n
émigrat
tion du
du Ghur
core plu
venus à
qu'une
titue le

qu'ingrat de cultiver la terre; mais ils sont probes, pacifiques, affables, et, dans le genre de travail auquel ils sont accoutumés, d'une extrême diligence. Les seuls crimes d'une nature sérieuse que les magistrats aient à punir parmi eux, sont des cas d'adultère et des enlèvemens de femmes dans le but de les épouser de force. Il faut aussi leur reprocher de maltraiter le beau sexe et de toujours lui donner à remplir les corvées les plus pénibles; même, sous ce rapport, un paysan khasya regarde sa compagne comme un des plus travailleurs et des plus précieux de ses animaux domestiques. Ces peuples, quoique rigides Hindous, ne sont pas si inhospitaliers que leurs co-religionnaires de la plaine. Bien plus, les Européens qui voyageront dans le pays et voudront se contenter du modeste logement et de la nourriture simple que les cultivateurs auront à offrir, sont presque sûrs d'être bien reçus, et n'ont pas besoin d'amener de tentes avec eux, pourvu que leur voyage ait lieu à une époque où les naturels soient au logis, et non pendant leur émigration annuelle dans les plaines. La population du Kemaoun s'élève à trente mille âmes; celle du Ghurwal, de l'autre côté de l'Alacananda, est encore plus considérable, et les indigènes y sont parvenus à un plus haut degré de civilisation. Il n'y a qu'une minime partie de cette province qui constitue le domaine réservé du rajah de Kemaoun. La

capitale de son petit territoire s'appelle *Déréa*.

Parmi les oiseaux du Kemaoun, outre ceux dont j'ai déjà parlé, on remarque l'alouette, la perdrix, le chardonneret et une espèce de robin. Les aigles y sont nombreux, énormes, formidables; et comme ils construisent toujours leurs nids au faite des rocs inaccessibles ou dans les glaciers, il n'est pas facile de les détruire. Ils font de grands ravages dans les troupeaux de moutons et de chèvres, et emportent quelquefois les pauvres enfans nus des paysans. Au rang des quadrupèdes sauvages, il faut d'abord mettre le lièvre. Le chamois est assez commun dans les montagnes où il tombe de la neige, mais rare partout ailleurs. Il y a aussi des lynx, des hyènes; et les ours abondent dans toute la province, où ils sont fort méchans. Quoique, à moins d'être pressés par la faim, ils ne mangent pas de chair, préférant les racines, les haies des buissons et le miel, toutefois, comme par un caprice de cruauté, souvent ils attaquent et déchirent les passans. On dit qu'ils se jettent plutôt sur les femmes, bizarrerie qu'on a également remarquée chez ceux des autres régions, et qui est une des nombreuses preuves qu'ils appartiennent à la même classe d'animaux que le babouin et l'orang-outang. La *civette*¹ ne se trouve que dans les parties les plus hautes et les plus froides du district, et dans les contrées voisines, telles que

¹ *Musc deer*, le daim à musc, dit le texte.

le Thib
porter
s'appli
donne
toison
vivra,
présom
la tenta
autre c
fort bie
tue le d
plus de
et, ce q
se mêle
courte
gènes d
Le tigre
il est au
n'ai pu
laine. L
et les é
les plus
multitu
logue à
verts de
l'Inde; i
Enfin on
sont bie

le Thibet et la Tartarie. Elle ne peut pas même supporter la chaleur d'Almorah. La même observation s'applique à l'yak; elle dépérit aussitôt qu'elle abandonne le voisinage de la glace. La chèvre dont la toison sert à fabriquer les fameux châles de l'Inde vivra, mais sa laine ne tardera guère à dégénérer; présomption très défavorable quant au résultat de la tentative faite pour la coloniser en Europe. D'un autre côté, les animaux du sud semblent se porter fort bien parmi les neiges. Les chiens anglais, que tue le climat des plaines, acquièrent plus de force, plus de taille, plus de sagacité chez les Bhoutéahs; et, ce qui est fort remarquable, à leur propre poil se mêle en un ou deux hivers cette même laine courte et belle qui distingue tous les animaux indigènes du pays. Il en faut dire autant des chevaux. Le tigre se rencontre au sommet des glaciers, où il est aussi grand, aussi féroce qu'ailleurs; mais je n'ai pu savoir si sa robe se mélangeait aussi de laine. Les renards, les loups sont très nombreux; et les écureuils, dit-on, abondent dans les parties les plus froides et les plus hautes des bois. Une multitude de petites marmotes, d'une espèce analogue à celle des Alpes, fréquente les monts couverts de neige. Les rats sont les mêmes que ceux de l'Inde; ils sont innombrables et très incommodes. Enfin on m'a parlé de chiens sauvages. Ces animaux sont bien plus grands et bien plus forts que le re-

nard, auquel du reste ils ressemblent beaucoup sous le rapport de la forme et de la fourrure. Ils chassent en meute, m'a-t-on assuré, laissent pendre leur langue comme les chiens ordinaires, et possèdent une finesse surprenante d'odorat. Aussi font-ils de terribles ravages parmi le gibier de ces montagnes; le mal toutefois est amplement réparé, s'ils détruisent, comme on le dit, les bêtes féroces et même les lions et les tigres.

Le 2 décembre, de bon matin, je partis pour Chilkeah. La route que nous suivîmes était sauvage et raboteuse à l'excès. Toujours nous eûmes à tourner ou à franchir de raides montagnes couvertes de bouleaux, et par des sentiers où nulle bête de somme, sauf les poneys du pays qui suivraient presque partout des chiens, n'aurait pu se tenir sur ses jambes. Je remarquai que nos petits coursiers, quand ils arrivaient à un endroit difficile, ne manquaient pas de regarder autour d'eux pour voir s'il y avait un chemin plus aisé, et que s'il s'en trouvait un ils se hâtaient de le prendre; sinon, ils avaient coutume, particulièrement lorsque c'était une descente rapide, de s'arrêter court et de piaffer quelques minutes avec leurs pieds de devant, comme pour s'assurer que la route en question fût praticable; et pour peu que la chose leur parût douteuse, ils restaient immobiles comme des bornes, et refusaient obstinément d'avancer. cas

dans
de m
villag
entre
toutes
de cè
gens
de po
procu
ches
eux et
que c
paille
était a
conten
à six m
qu'il e
sepoys
de tou
se bai
habits
c'est à
et mor
que
surpris
n'avaie
et reg
porter

dans lesquels un cavalier prudent devait s'empres-
 se de mettre pied à terre. Nous campâmes près d'un
 village appelé *Pruny*, situé sur une belle prairie,
 entre les deux pics d'une haute montagne, et de
 toutes parts entouré par une forêt de bouleaux et
 de cèdres. A douze ou quinze pas de ma tente, les
 gens de ma suite qui nous avaient précédés, afin
 de porter au magistrat du lieu l'ordre de nous
 procurer des vivres, avaient construit avec des bran-
 ches vertes une espèce de cabane pour s'y loger
 eux et leurs compagnons. Rien n'était plus grossier
 que cet abri de feuillage; mais avec beaucoup de
 paille, un bon feu, et comme d'ailleurs ce berceau
 était adossé contre un roc, mon escorte parut s'en
 contenter. Bien plus, quoique nous fussions alors
 à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et
 qu'il eût gelé à l'ombre presque tout le jour, les
 sepoys, bientôt après leur arrivée, se dépouillèrent
 de tous leurs vêtemens, allèrent comme d'habitude
 se baigner dans le ruisseau, et ne reprirent leurs
 habits qu'au coucher du soleil. On voit combien
 c'est à tort qu'on accuse ces peuples d'être efféminés
 et mous. Pendant la nuit telle fut l'âpreté du froid
 que mon pot à eau gela tout entier, à l'extrême
 surprise de mes domestiques qui, natifs de Calcutta,
 n'avaient jamais vu un si gros morceau de glace,
 et regrettaient sincèrement de ne pouvoir l'ém-
 porter à leurs amis comme une curiosité.

Le lendemain, il nous fallut franchir deux cours d'eau, et la route fut si mauvaise, que plusieurs fois nous dûmes descendre de nos montures. C'est cependant la plus fréquentée de celles qui conduisent dans le Kemaoun, et on la suit toujours quand on vient de Cashipour et de Chilkeah, où se tiennent les deux foires les plus considérables qui aient lieu sur la frontière de la province. Aussi rencontrions-nous chaque jour des centaines de Khasyas, qui tous, avec d'énormes fardeaux sur la tête, gravissaient péniblement ces difficiles sentiers. Vers midi nous fîmes halte près d'un village dont j'ai oublié le nom, mais en tout semblable à celui de la veille, et qu'un grand nombre de ses habitans, ce qui n'arrive pas toujours à cette époque de l'année, n'avaient pas encore déserté. Le dehors de leurs maisons était misérable, suivant l'usage; mais autant que j'en pus juger de la porte, le dedans ne me sembla point aussi sale que je l'aurais supposé d'après l'extérieur des propriétaires. Tout, chez ces paysans, dénote une affreuse misère; mais le reste n'est rien comparativement au pain dont ils se nourrissent. Ils le fabriquent avec une espèce d'orge sauvage qui ressemble à de la graine de luzerne, et au lieu de chercher à séparer le grain de l'épi, ils écrasent l'épi lui-même; puis, avec la farine, avec le son, avec la balle, avec tout, ils confectionnent d'épais gâteaux; enfin, pour les faire cuire, n'ayant rien de

pareil
des ch
crue,
froide

Le 4
étape,
sept m
entière
Au son
de cyp
temple
portail
leur du
notre
dimes p
sept m
puis de
horribl
vallée d
d'un m
près de
elle-mê
mais pl
Nous tr
ment a
Le j
nommé
espèce

pareil à un four, ils les étendent simplement sur des charbons; de sorte que c'est en partie de la pâte crue, en partie de la cendre. La nuit fut encore froide, mais moins que l'avait été la précédente.

Le 4 nous déjeunâmes à moitié chemin de notre étape, sur le Choumoka-Der, mont qui est élevé de sept mille huit cents pieds, et le plus haut que j'aie entièrement franchi dans la chaîne de l'Himalaya. Au sommet qui, comme celui du Ganghur, est orné de cyprès, de sapins et de bouleaux, il y a un petit temple d'une assez élégante architecture, sous le portail duquel nous restâmes assis pendant la chaleur du jour, afin de continuer plus fraîchement notre marche dans l'après-midi. Nous en descendîmes par une longue et raboteuse pente d'environ sept milles, traversant d'abord des forêts de pins, puis des terres çà et là cultivées, puis une vallée horrible, mais belle d'horreur. Au fond de cette vallée coulait un torrent que nous suivîmes l'espace d'un mille et demi, et nous dressâmes nos tentes près de l'endroit où il se jette dans la Kousilla, qui elle-même n'est pas moins rapide et moins bruyante, mais plus large et plus profonde que son tributaire. Nous trouvâmes déjà la température considérablement adoucie.

Le jour suivant, pour parvenir à un village nommé *Okul-Dounga*, il nous fallut affronter toute espèce de fatigues, j'allais presque dire de dangers.

Pour ne pas parler en effet de diverses montées et descentes rocailleuses, pour ne pas faire attention que la seule partie de notre route qui fût plane suivait le cours d'un torrent et était couverte de grosses pierres détachées, nous ne franchîmes pas moins de douze fois la Kousilla, dont le courant était toujours impétueux, et l'eau souvent si profonde qu'elle montait jusqu'au cou de nos bêtes. Okul-Dounga renferme une dizaine de familles, et est situé sur une petite plaine au-dessus de la rivière. De deux côtés, ce sont des ravins profonds et boisés, et des deux autres, des montagnes également sauvages et couvertes de bois qui l'entourent. La plaine qui, quoique pierreuse, paraissait fertile et était soigneusement cultivée, réunissait comme l'Oude les productions des climats tempérés à celles des tropiques. A ce spectacle si nouveau, nous poussâmes tous des cris de surprise; et notre admiration ne fut pas diminuée, lorsque pendant notre promenade du soir nous entendîmes les daims braire, et les faisans, les poules sauvages caqueter dans les bois, ou qu'une corbeille de framboises et un beau plat de truites qui sortaient de l'eau nous furent apportés par un petit garçon. Mais quelques questions que nous adressâmes aux villageois nécessitèrent de leur part des réponses qui changèrent bientôt notre joie en tristesse. La place nous fut représentée comme à peu près aussi malsaine que

le Ter
habitan
que, p
vaises
les mon
qu'à eu
tites, e
Ces ger
vêtus q
moins
pendan
plus in
leurs v
et depu
fort su
sa blan
renom
sont ex
degré d
de cons
dit-on,
pousse
à rien,
tique;
puisse

Le 6.
che, no
romant

le Terrai. A la vérité, le plus grand nombre des habitans y demeuraient toute l'année; mais ils disaient que, pendant les pluies, ils avaient tous de mauvaises fièvres, et que quand revenait la chaleur, les montagnes empêchaient les brises d'arriver jusqu'à eux. Leurs chaumières, du reste, quoique petites, étaient passablement propres et commodes. Ces gens paraissaient même mieux nourris et mieux vêtus que la plupart des Khasyas; et s'ils se portaient moins bien, ce que rien n'indiquait, ils avaient cependant l'air de jouir d'une santé meilleure et d'être plus intelligens que la généralité des montagnards leurs voisins. Le riz qui pousse dans les environs, et depuis là jusque vers Dikkaley, est d'une qualité fort supérieure et célèbre dans toute l'Inde pour sa blancheur et sa dureté. Le district est encore renommé pour ses bambous qui, quoique minces, sont extrêmement solides, et comme si un certain degré de froid donnait aux tiges de cet arbuste plus de consistance et plus de force. Il en est de même, dit-on, pour les plantains. Dans tout le Kemaoun pousse une espèce de thé sauvage qui n'est bonne à rien, parce qu'elle possède une propriété éméétique; mais nul doute que par la culture on ne puisse réussir à la faire disparaître.

Le 6, pendant la première partie de notre marche, nous traversâmes le plus sauvage et le plus romantique pays du monde, et jamais mules ni

poneys ne parcoururent une route pire. Enfin nous rentrâmes dans la vallée de la Kousilla, qui était alors beaucoup élargie, mais qui heureusement n'était devenue ni plus rapide, ni plus profonde, car nous eûmes encore besoin de la franchir. Ses bords sont singulièrement beaux, car elle coule entre de hauts rochers présentant mille formes capricieuses et couronnés de bois. La vallée elle-même est dans cette partie plus large, plus pierreuse, et la nature y a quelque chose de plus agreste et de plus grand. A mon avis, et si on excepte la gorge du mont Ganghur, il n'est rien de plus beau dans tout le Kemaoun. De l'autre côté de la rivière, nous trouvâmes un terrain plus uni, et ce fut à l'ombre des noyers et des chênes que nous atteignîmes notre étape au village de Dikkaley, où réside pendant l'été un petit détachement de milice indigène; mais qui, comme Tandah et des places du même genre, devient inhabitable en d'autres saisons.

De Dikkaley à Chilkeah, où nous allâmes camper le 7, la route est tout entière dans la forêt, comme de Bamoury à Ruderpour, mais beaucoup moins unie. On ne peut pas se plaindre qu'elle soit mauvaise; mais elle serpente sans cesse à travers des collines rocailleuses et boisées. L'herbe est longue, et le taillis fort épais en plusieurs endroits; mais les arbres, dont la plupart sont très beaux, ne s'élèvent qu'à certaine distance les uns des autres.

Enfin,
cûmes
celui o
de ma
éléphan
que to
absenc
n'avai
tivement
même
mens de
bouclie
plaines
ti ense
place m
plus ma
parence
tant à c
annuell
foule le
la Tart
raires,
maisons
on en c
recevoir
se réun
fut de
des cha

Enfin, nous arrivâmes dans la plaine, et nous aperçûmes devant nous un misérable village. C'était celui où j'avais donné ordre à la plus grande partie de ma suite d'aller m'attendre; le cornac de mon éléphant vint bientôt à ma rencontre; il m'annonça que tout le monde s'était bien porté pendant mon absence. A la première vue, les habitans de Chilkeah n'avaient rien qui prévint en leur faveur. Effectivement, on leur voyait le même teint jaune, le même regard sombre, mais fier, les mêmes vêtements déchirés et rares, les mêmes sabres et les mêmes boucliers, qu'aux paysans des autres parties de ces plaines inhospitalières. Leurs cabanes étaient à moitié ensevelies dans des herbes gigantesques, et la place n'avait pas meilleur air que les villages les plus malsains de l'est. Cependant, malgré son apparence de misère, Chilkeah devient très important à d'autres époques de l'année; car il s'y tient annuellement plusieurs foires où se rendent en foule les marchands, du Kemaoun, du Thibet et de la Tartarie. Un grand nombre de huttes temporaires, rangées avec autant de régularité que les maisons dans une ville, étaient déjà construites, et on en construisait encore beaucoup d'autres, pour recevoir les étrangers qui devaient prochainement se réunir en ce lieu; mais ce qui m'étonna le plus, fut de trouver, alors même, des étoffes anglaises, des châles orientaux de superbe mine, et diverses

autres marchandises qui toutes paraissaient de bonne qualité, exposées en vente dans des chaumières qu'on eût à peine pris pour des étables. Lorsque revient la saison malsaine, toutes ces habitations sont abandonnées, et pendant les pluies elles tombent tout-à-fait en ruines.

Le 8, sur une plaine sauvage et marécageuse, où étaient çà et là semés des arbres et des buissons, nous atteignîmes Casherpour. C'est pour les Hindous une place fameuse de pèlerinage; on y voit plusieurs pagodes, et un très saint mais très sale étang où se baignent, lors de leur passage, les pèlerins qui vont visiter les temples situés au pied du mont Badrinath. Toutefois, aucun de ces édifices ne mérite la moindre attention. En me promenant par le village, je remarquai deux vergers ceints de murs, et le magistrat me dit qu'ils avaient été plantés par de fort riches marchands dont Casherpour était la résidence. Il ajouta que cette ville faisait un commerce considérable, et que tous les étrangers opulens la préféraient comme beaucoup plus saine que Chilkeah. Je lui demandai si la fièvre n'y venait pas quelquefois. Il branla la tête, mais m'assura qu'elle n'attaquait principalement que les pauvres, que ceux qui avaient de mauvais habits et qui couchaient sur la terre; acception qui, je dois le dire, comprenait les neuf dixièmes de tous les individus qui demeuraient dans le voisinage.

Il m'apparut cinq ce
s'appela
rôle de
avait ét
route d
plus co
qui m'e
doigt u
En effe
le seul
tement.
nable q
croire
souvent
de la cu
du fait,
de la m
sont su
terrible
mens d
quelque
mais je
vert le
possible
la fumé

Le 9
vre que

Il m'apprit ensuite que Casherpour existait depuis cinq cents ans, et avait été bâti par un Dieu qui s'appelait, je crois, *Cashi*, qu'il avait joué un grand rôle dans toutes les guerres dont cette frontière avait été jadis le théâtre, et qu'il se trouvait sur la route de Chine, en même temps la meilleure et la plus courte. Tandis que nous causions, un des gens qui m'avaient suivi s'écria soudain, montrant du doigt un point de l'horizon; « Voilà le Nundideri ! » En effet, de tous les monts couverts de neige c'était le seul qui fût visible, mais on l'apercevait distinctement. Je ne sais si j'ai mentionné au lieu convenable que, du plus bas de ses pics immenses, à en croire l'assertion de tous les indigènes, on voit souvent s'élever de la fumée : c'est, disent-ils, celle de la cuisine du dieu Nundi. Admettant l'exactitude du fait, il serait curieux qu'un volcan existât si loin de la mer, dont les eaux, d'après nombre de savans, sont supposées nécessaires à la production de ces terribles phénomènes. La fréquence des tremblemens de terre dans ces régions pourrait donner quelque consistance à l'opinion d'un feu souterrain; mais je n'ai pas osé dire qu'on ait encore découvert le moindre débris volcanique, et il est bien possible qu'on ait pris un nuage laineux pour de la fumée.

Le 9 nous campâmes à Belagary, village si pauvre que nous fûmes obligés d'emporter des vivres

de Casherpour , car il ne renferme ni marchandises ni marchands. La route cependant qui nous y mena était bonne, et la contrée me parut devenir plus fertile et mieux cultivée, quoiqu'elle fût encore inférieure sous ces deux rapports à l'Inde en général. Lorsque le soir je me promenai dans le village qu'on nous avait dépeint si misérable, je fus étonné de l'apparence des maisons qui, quoique très humbles, étaient toutes en bonne état, et tenues avec un soin, avec une propreté qui peuvent ne pas annoncer l'aisance, mais qui assurément excluent l'idée de misère. Dans l'enclos de chaque habitation nous vîmes de nombreux buffles, et devant les portes, des femmes qui filaient gaiement du coton sur de petits rouets d'une forme antique. Les jeunes filles du lieu me semblèrent plus farouches que ne le sont ordinairement les beautés hindoues. Il y en eut une (celle-là portait une culotte rouge, un voile jaune, et avait aux jambes des bijoux d'argent plus gros que ceux de ses voisines) qui, lorsque nous approchâmes, s'enfuit de toutes ses forces. Je crus d'abord qu'elle fuyait pour qu'on courût après elle; mais la pauvrete par malheur enfila dans sa fuite une mauvaise rue qui la fit tomber sous la patte de son ennemi, et alors sa frayeur fut si bien peinte sur son visage, que je reconnus l'injustice de mes premiers soupçons. A Belagary comme à Casherpour, comme au reste dans tout

le Rohi

Le
nous a
pour.
vre m
que ha
était fl
y fabri
dérable
à la m
qui ser
extrair
prise d
fût en
doute,
mais n
tent si
trions,
des bo
pays.

Le 1
ville d
jardins
est situ
mais l
droits.
deux j
gènes

le Rohilcund , la plupart des habitants sont Hindous.

Le 10, à travers une contrée fertile et unie, nous atteignîmes une petite ville nommée *Boit-pour*. Elle renferme un méchant bazar et une pauvre mosquée, car elle fait exception, et n'est presque habitée que par des musulmans. Autrefois elle était florissante, mais les guerres l'ont ruinée. On y fabrique encore cependant une quantité considérable d'indiennes, dont les dessins s'impriment à la main. J'y remarquai aussi plusieurs moulins qui servaient à écraser la canne à sucre afin d'en extraire le jus, et comme je témoignais ma surprise que le rouleau qui faisait l'office de meule fût en bois au lieu d'être en pierre : « Oh ! sans doute, me répondit-on, ce serait beaucoup mieux ; mais nous sommes pauvres ici, et les pierres coûtent si cher ! » Depuis quelques jours nous rencontrions, chemin faisant, des voyageurs montés sur des bœufs, ce que je n'avais encore vu en aucun pays.

Le 11 nous fîmes halte à Moradabad. C'est une ville de moyenne grandeur, avec un ou deux beaux jardins et quelques restes d'ancienne opulence, qui est située sur la Bomqunga, rivière assez large, mais lente, basse, et guéable en beaucoup d'endroits. J'eus occasion dans cette ville, où je passai deux jours, de voir comment s'y prennent les indigènes de toute l'Inde supérieure pour confection-

ner de la glace. Ils placent un grand nombre de larges plats en terre, qui n'ont qu'une profondeur de quelques lignes, sur un lit de paille sèche, et les remplissent d'eau. Dans le courant de la nuit le moindre degré de froid qui se fait sentir est suffisant pour que ces plats se couvrent d'une feuille de glace. Le matin on l'enlève soigneusement, et on la serre dans un lieu où elle puisse se conserver. Mais il doit falloir bien du temps pour en produire une certaine quantité, et le moyen me semble assez coûteux. Les vignes paraissent prospérer à merveille dans les environs de Moradabad, mais on ne les émonde pas assez. Elles sont aussi plus belles à l'œil, mais personne n'ignore que pour devenir productives elles ont besoin d'être taillées sans pitié. Le climat leur paraît fort favorable. C'est le contraire dans le Kemaoun, où les pluies commencent sitôt, que le raisin n'a point le temps de mûrir. En somme, et malgré la différence du climat, je fus frappé de la similitude que présentent le Rohilcund et le Bengale, pour l'aspect du pays et pour les productions du sol.

Le 13 nous quittâmes Moradabad, et après environ seize milles de marche, nous atteignîmes notre étape à Tyleipour, qui n'est qu'un méchant petit village. La contrée intermédiaire nous offrit une solitude presque complète, et le terrain en est pauvre et nu. Il y a aussi quelques étangs maréca-

geux, e
demain
murs e
de joli
est ent
sucre e
maison
dant, e
voit pl
l'Inde.
milles,
haisna,
polis à
une gr
prix ex
groupe
était pl
titude
saient t
dresser
et bête
bres à
prospé
partie
néralen
du sol
amélior
frontière

geux, et nous guéâmes une petite rivière. Le lendemain nous passâmes, chemin faisant, sous les murs d'Amroah, ville considérable qui renferme de jolies mosquées avec de vastes jardins, et qui est entourée d'immenses plantations de cannes à sucre et de coton, parmi lesquelles on aperçoit des maisons de plaisance. La généralité du pays, cependant, est pauvre, stérile, à peine peuplée, et on y voit plus de terres en friche que dans le reste de l'Inde. Nous fîmes halte au bout d'une quinzaine de milles, dans un misérable hameau nommé *Muhaisna*, dont les habitans ne se montrèrent pas très polis à notre égard, et parurent même nous faire une grâce que de nous vendre leurs denrées à un prix exorbitant. Ce n'est pas encore tout; le seul groupe d'arbres qui se trouvait dans le voisinage était planté au milieu d'un terrain coupé d'une multitude de ruisseaux fangeux, entre lesquels poussaient tant de mauvaises herbes qu'on ne put y dresser ma tente. Nous fûmes donc obligés, hommes et bêtes, de camper en plein soleil. Les bois d'arbres à fruit sont, je crois, les plus sûrs indices de prospérité autour d'un village indien; et dans cette partie du Rohilcund, leur rareté, leur étendue généralement insignifiante, montrent ou que la nature du sol y est ingrate de manière à ne pouvoir être améliorée, ou que, situé près du Gange et de la frontière, le pays n'a point encore pu se remettre

des ravages dont il eut autrefois à souffrir de la part des peuples voisins.

Le 15 une marche de douze milles nous conduisit à un village nommé *Tighrey*. A moitié route, nous en rencontrâmes un autre appelé *Gujrowlie*, où il y avait un assez beau caravanserail. Jusqu'à ce dernier la campagne fut cultivée, non pas bien ni entièrement; mais du moins elle offrait des traces de culture. Par-delà, au contraire, elle ne présenta plus que l'aspect de la désolation. Évidemment, elle avait eu jadis des habitans nombreux, comme l'indiquaient les quelques palmiers répandus çà et là; mais alors, et sans doute depuis de longues années, elle était déserte et envahie par de hautes herbes sauvages. On pense bien que placé au milieu d'une pareille solitude, le village de *Tighrey* ne doit avoir aucune importance. Il y avait à l'entour quelques champs de grains, mais pas un seul arbre, et telle était la pauvreté des habitans du lieu, qu'il fallut envoyer à trois milles au hameau de *Garmakteser*, chercher des vivres et du fourrage. Le magistrat de ce lieu fut très poli envers nous, et s'empressa de nous fournir tout ce dont nous avions besoin. Il n'y avait pas de bois dans les environs, mais lui-même nous amena une charretée de tourteaux de fiente, et ne voulut accepter en retour aucune espèce de paiement. Le soir, selon ma coutume, je visitai le village près duquel nous étions campés;

et, quoi
toresque
ont en g
badigeon
sont gros
d'homme
n'ai jama
et qui m
aussi po
l'entrée
bien bat
balayée
pendant
coton, se
mestique

Les ha
était à cet
mais que
baigner
sont, à
chasse da
ment un
daims, d
maux, h
d'une for
pour se
pas avoin
rieux, to

et, quoique petit et pauvre, il était propre et pittoresque. Dans l'Inde supérieure, les chaumières ont en général les murs en terre de leurs façades badigeonnés de blanc, et de chaque côté des portes sont grossièrement peintes des fleurs ou des figures d'hommes, d'animaux, de divinités; chose que je n'ai jamais remarquée au Bengale ni dans le Bahar, et qui m'a paru produire un joli effet. Elles ont aussi pour la plupart, à droite ou à gauche de l'entrée principale, une petite plate-forme de terre bien battue, haute d'environ un pied, et toujours balayée avec soin, où s'assied d'ordinaire la famille pendant la fraîcheur du soir, soit pour filer du coton, soit pour se livrer à d'autres travaux domestiques.

Les habitans de Tighrey me dirent que le Gange était à cette époque distant de trois ou quatre milles, mais que dans la saison des pluies il venait presque baigner leurs maisons. Les herbages environnans sont, à ce qu'il paraît, célèbres comme lieu de chasse dans toute cette partie de l'Inde, et renferment une multitude considérable de sangliers, de daims, de tigres même, enfin de tous autres animaux, hormis des éléphans. Ceux-ci ont besoin d'une forêt plus profonde et de gros arbres, tant pour se cacher que pour se nourrir. Je ne crois pas avoir rapporté en lieu propre deux faits curieux, touchant les forêts du Kemaoun et leurs

productions. Le premier est que pendant la saison sèche le feu prend assez souvent parmi les herbes, et qu'il n'est occasioné que par la simple friction des tiges les unes contre les autres lors des grands vents. Le second, c'est qu'on trouve fréquemment le *boa-constrictor*, surtout dans les bois entre Barmoury et Dikkaley, au bas même des montagnes. Ces serpens sont d'une énorme taille; mais peu craints cependant par les naturels, parce que, d'après leur opinion, s'ils ont assez de force pour venir à bout d'un buffle, ils sont proportionnellement lourds. Comme d'usage, on raconte dans le pays maintes histoires de gens qui, les prenant pour des troncs d'arbres tombés, marchèrent dessus et faillirent trépasser de frayeur en s'apercevant de leur méprise.

De Tighrey au bac du Gange, il y a environ trois ou quatre milles, à travers un pays entièrement sauvage. Nous primes, le 16, congé de ce noble fleuve pour ne plus le revoir jusqu'à notre retour par mer près de l'île Saugor. Là même, à cette distance de l'Océan, et presque à l'époque la plus sèche de l'année, il est encore beau et majestueux, large au moins d'une demi-lieue. Pendant la saison pluvieuse, il doit, à en juger d'après l'aspect que présentent ses deux rives, avoir une largeur à peu près double. J'ai souvent demandé aux indigènes si le Gange était jamais guéable, et toujours ils m'ont

répondre
un seul
pâmes à
commu
resque,
plusieur

Le jou
mena à
moins le
abondan
Dans l'a
miens¹,
bandes
vint à no
d'une fo
misère,
faire peu
alimens.
vole, qu
inoffensiv
aux poul
que leurs
paraît qu
pèlerins,
l'Hindous
d'habitud
tier; c'est

¹ Gypseys

répondit que depuis les montagnes il n'existait pas un seul gué dans le reste de son cours. Nous campâmes à Shahjehanpour, ville dont le nom est fort commun dans l'Inde, qui me parut vaste et pittoresque, et qui renferme un château en ruines avec plusieurs mosquées.

Le jour suivant, une marche de neuf milles nous mena à Mow, village pauvre, sans arbres, où néanmoins les habitans nous fournirent des vivres en abondance sans vouloir nous permettre de les payer. Dans l'après-midi, une troupe d'espèce de *bohémiens*¹, gens sans feu ni lieu qu'on rencontre par bandes dans les différentes provinces de l'Inde, vint à notre camp demander l'aumône. Ils étaient d'une folle gaité, quoique dans la plus profonde misère, quoique presque nus, quoique maigres à faire peur. Aussi me hâtai-je de leur distribuer des alimens. J'aurais cru, à leur mine douce et benévole, que c'étaient de pauvres créatures tout-à-fait inoffensives, ou du moins dangereuses seulement aux poulailleurs, et se permettant de ces petits vols que leurs pareils commettent en Europe. Mais il paraît que ces vagabonds, qui prennent le titre de pèlerins, sont aussi mal famés que possible dans tout l'Hindoustan. On les représente comme se livrant d'habitude pour gagner leur vie à un infâme métier; c'est-à-dire que sous divers prétextes ils s'at-

¹ Gypseys.

tachent à des voyageurs solitaires ou à de petites caravanes, et épient l'occasion de jeter au cou de leurs victimes une corde à nœud coulant avec laquelle ils les renversent de leurs chevaux et les étranglent. Ils font leur coup si lestement et avec tant d'adresse, dit-on, qu'ils ne manquent jamais de réussir, et qu'ils ne laissent aux malheureux le temps ni de dégainer un sabre, ni de se servir d'un fusil, ni de se défendre ou de se débarrasser d'aucune manière. Les scélérats qui agissent ainsi sont très nombreux dans le Guzérate et dans le Malwah, mais lorsqu'on les rencontre dans l'Hindoustan ils viennent en général des provinces du sud-est.

MEIRUT ET DELHI. — Description de Meirut. Vallée du Dhoun. La Begum-Sumrou. Départ; escorte de cavalerie irrégulière. Arrivée à Delhi. Description de cette ville. Aqueducs. Palais impérial. Tombeau d'Humaïoun. Canne de Firoze. Immensité des ruines du vieux Delhi. Présentation à l'empereur.

Le lendemain 18 nous parvîmes à Meirut, où je demeurai une dizaine de jours. La Compagnie des Indes y tient de nombreuses troupes en garnison, et y a fait construire beaucoup d'habitations européennes pour ses officiers tant civils que militaires. C'est néanmoins un établissement de moindre importance que celui de Cawnpour. La ville indigène, aussi, n'a point autant d'étendue ni d'importance. Elle est avantageusement située cependant au milieu d'une vaste plaine qui ne présente que

des p
sur
quan
d'eau
cule.
pluvi
plus
mur
cien
pago
tectu
j'aie v
pieds
de se
mille
c'est
rappo
pour
sister
stuc e
J'a
que c
vents
m'on
contr
de l'in
livre.
leur d

des pâturages, et traversée par un petit cours d'eau sur lequel on a jeté un pont magnifique. Mais quand je le vis, il n'y avait pas une seule goutte d'eau dessous, et je le trouvai passablement ridicule. On m'assura toutefois que pendant les mois pluvieux il n'était pas d'un pouce plus long ni plus élevé qu'il ne fallait. Meirut est entouré d'un mur en briques à demi ruiné, et renferme un ancien fort ainsi que des restes de mosquées et de pagodes où l'on remarque de bons détails d'architecture. L'église chrétienne est la plus vaste que j'aie vue dans l'Inde. Elle est longue de cent cinquante pieds, large de quatre-vingt-quatre, et au moyen de ses vastes tribunes, peut contenir au moins trois mille personnes. Elle a un haut et beau clocher, et c'est en somme un élégant édifice, trop élégant par rapport aux matériaux dont il est bâti, et qui, comme pour tous les autres monumens de ce pays, ne consistent qu'en de mauvaises briques recouvertes de stuc et badigeonnées de blanc.

J'avais beaucoup entendu vanter Meirut, parce que comparativement cette place était exempte de vents chauds, mais les habitans eux-mêmes ne m'ont pas confirmé cet éloge. Ils se plaignent au contraire, et tout autant que ceux de Cawnpour, de l'incommodité dont la rumeur publique les délivre. A qui veut les écouter ils confessent que leur climat est inférieur, sous ce rapport, à celui du

Rohilcund. La délicieuse vallée du Dhoun, depuis qu'elle a été conquise par les Anglais, offre à leurs malades une retraite qu'ils paraissent priser infiniment, et elle a l'avantage d'être en tout temps accessible sans danger; mais, excepté pendant les mois de sécheresse, cette charmante vallée même est malsaine. Les animaux qui la fréquentent sont tous ceux du Kemaoun.

Je fus fort surpris de voir à la porte de la maison où je logeai une sentinelle qui, d'une part, portait le costume oriental dans toute la rigueur, c'est-à-dire le turban et le caftan, et de l'autre était armée, comme les sepoys de la Compagnie, d'un mousquet à baïonnette. C'était un soldat d'un des régimens de la Begum-Sumrou; car elle est obligée de fournir un certain nombre d'hommes pour la police de Meirut et du voisinage. Sa résidence est au centre de son propre *jaghire* ¹, à Sirdhana, ville qui peut être distante de Meirut d'une quinzaine de milles; mais elle a dans cette dernière cité une maison qu'elle habite souvent plusieurs mois de suite. C'est une vieille petite femme d'une tournure grotesque, avec des yeux vifs encore, mais méchans, et des restes de beauté sur ses traits flétris. Elle ne manque pas de talent, dit-on, et cause avec amabilité pour peu qu'elle le veuille, mais ne

¹ On appelle ainsi l'espace de territoire laissé par les Anglais aux souverains indigènes de l'Inde.

parle
ainsi q
enviro
à caus
suppos
courage
ne crai
elle-me
sieurs
Elle pa
tyrann
l'encein
cune d
cruauté
nez et

On n
genre,
seuses
Pour l
créatur
qu'elle
où se c
que se
d'horre
son pa
vrisser
tôt qu
voulut

parle que l'hindoustan. Ses soldats et son peuple, ainsi que la généralité des habitans de la contrée environnante, lui portent un extrême respect, tant à cause de la sagesse que du courage qu'on lui suppose. Il est même possible qu'elle soit réellement courageuse, car pendant les anciennes guerres elle ne craignit pas, après la mort de son mari, de mener elle-même son armée au combat, et soutint plusieurs fois à la tête des siens le feu de l'ennemi. Elle passe au reste pour exercer la plus complète tyrannie; elle a puissance de vie et de mort dans l'enceinte de son petit territoire, et en use sans aucune discrétion pour commettre les plus horribles cruautés, pour faire à tort et à travers couper le nez et les oreilles de ses sujets.

On m'a raconté dans le pays une histoire de ce genre, qui est vraiment atroce. Une de ses danseuses l'avait offensée, je ne sais de quelle manière. Pour la punir, la Begüm ordonna que la pauvre créature fût murée vivante dans un petit caveau qu'elle fit pratiquer exprès sous le pavé du salon où se célébrait alors une fête; et presumant bien que son sort excitait beaucoup de sympathie et d'horreur parmi les domestiques et les gardes de son palais, craignant par conséquent qu'ils n'ouvrissent la tombe et secourussent la victime aussitôt qu'elle aurait elle-même le dos tourné, elle voulut de ses yeux, de ses propres yeux, voir fer-

mer la voûte, puis commanda qu'on placât son lit précisément dessus, et y coucha plusieurs nuits, jusqu'à ce que les derniers gémissemens de la mourante eussent cessé de parvenir à son oreille, et qu'elle fût tout-à-fait convaincue que la faim et le désespoir avaient terminé leur besogne. Cette femme se dit chrétienne, mais chrétienne catholique, apostolique et romaine; elle a près d'elle pour aumônier un prêtre romain; elle bâtissait alors dans sa capitale une vaste et belle église qui égalera et même surpassera en magnificence celle de Meirut. Pendant ma résidence en cette ville, elle m'envoya un cadeau de fruits, et m'écrivit même une lettre fort flatteuse où elle exprimait l'espérance de me voir à Sirdhana; mais je me souciai peu de faire connaissance avec une pareille mégère, et je lui répondis que j'étais désolé de n'avoir pas le temps de lui rendre visite.

Je continuai mon voyage le 28. Jusqu'à Begumabad, gros village qui fait partie du jaghire d'une princesse Maharatta, sous la protection du gouvernement britannique, j'allai en palanquin. Mais je poursuivis ma route à cheval, escorté par cinq hommes du régiment de cavalerie irrégulière que la Compagnie a formé parmi les indigènes. C'étaient bien les cavaliers les plus pimpans et les plus pittoresques que j'eusse jamais vus. Ils portaient des turbans de cachemire d'un rouge foncé,

des p
tans j
rouge
d'une
petit
arque
la mè
des s
turba
manie
armes
taille
et en
vage
on l'a
habit
le plu
halte
Tout
semé
sont
misé
et d'
la cu
Le
jour
Jum
riviè

des pantalons de même couleur, et de longs caf-tans jaunes bordés de bandes d'étoffe du même rouge. L'officier qui les commandait était muni d'une longue lance au bout de laquelle flottait un petit drapeau; les autres avaient chacun une longue arquebuse qu'ils tenaient sur l'épaule droite, avec la mèche tout allumée. En tenue, ils avaient tous des sabres, des pistolets, des boucliers, et leurs turbans ainsi que leurs caf-tans étaient doublés de manière à pouvoir parer les coups portés par des armes blanches. Leurs chevaux étaient passables de taille et de tournure, mais fringans, vicieux même; et en somme, cette escorte avait l'air le plus sauvage, le plus oriental. Le régiment, d'ailleurs, d'où on l'avait détachée passe aux yeux des Anglais qui habitent cette partie du pays pour le plus utile, le plus sûr et le plus intrépide de l'Inde. Nous fîmes halte, ce jour-là, au village de Furrucknuggur. Toute la route, depuis Meirut jusqu'à ce lieu, est semée de ruines; les plantations d'arbres fruitiers sont rares, petites, mal entretenues; les villages, misérables; les habitans ont l'air de mourir de faim et d'être plongés dans un profond désespoir; enfin, la culture ne paraît nulle part soignée.

Le lendemain, je montai en selle à la pointe du jour, et à huit heures je parvins aux bords de la Jumna. En face de moi, de l'autre côté de cette rivière, je vis s'élever l'ancienne capitale du puis-

sant empire des Mogols, Delhi, qui est encore aujourd'hui beaucoup plus belle et plus considérable que je ne m'y attendais. La seule partie qui en soit maintenant habitée, car les ruines s'étendent sur une surface quatre ou cinq fois plus grande, a sept milles environ de circuit. Cette partie de la ville est située sur une chaîne de collines rocailleuses et ceinte d'une haute muraille que le gouvernement britannique a fait réparer, et qu'on s'occupe en ce moment de fortifier dans les règles, au moyen de bastions, de fossés et de glacis. A l'intérieur, les maisons, sont vastes et hautes pour la plupart. Il y a un grand nombre de mosquées avec d'énormes minarets et des dômes d'or; mais par-dessus tout on aperçoit le palais, masse immense et fort élevée de tours et de créneaux gothiques, et la Jumna-Musjeed qui est de toute l'Inde le plus vaste et le plus bel édifice consacré au culte musulman. La matière principale de toutes ces superbes constructions est un granit rouge, d'une couleur très agréable quoique sévère, incrusté dans quelques-unes des parties ornementales de marbre blanc, et le style général de l'architecture est à la fois simple et noble.

La Jumna, comme toutes les autres grandes rivières de cette contrée, inonde durant les pluies une vaste étendue de terrain; mais, à la différence du Gange, n'y répand pas la fertilité. Dans cette par-

tie de
tron,
ches d
au lie
de l'a
pris e
qu'un
sembl
rive o
le rési
contre
de pic
sembl
traver
à la p
de la
alorsl
rue as
irrégul
ajouté
tenait
y a un
peuse
quelq
Je
avec
maior
ville.

tie de son cours il est tellement imprégné de natron, qui se trouve par vastes et nombreuses couches dans tout le voisinage, que ces eaux détruisent au lieu de favoriser la végétation; et à cette saison de l'année où elle est si basse, tout l'espace compris entre ses plus hauts bords et son canal n'est qu'une grève de sable parfaitement nue, qui ressemble à celle de la mer. Je passai le bac, et sur la rive opposée je fus, à mon débarquement, reçu par le résident britannique, qui était venu à ma rencontre avec un éléphant et une nombreuse suite tant de piquiers que d'arbalétriers. Nous gagnâmes ensemble la ville, et pour y parvenir il nous fallut traverser une autre grève de sable aride semblable à la première, puis à gué une plus petite branche de la Jumna, qui coule au pied des murs. Laissant alors le palais à notre gauche, nous atteignîmes par une rue assez large l'hôte^l de la résidence, vaste bâtiment irrégulier qui, sauf deux ou trois salles de réception ajoutées par les Anglais, est fort ancien, et appartenait à quelque riche musulman. Par-derrière il y a un immense jardin, dessiné à la manière pompeuse et habituelle de l'Orient, mais où l'on voit quelques beaux arbres et de jolies promenades,

Je passai cinq jours à Meirut. Un matin j'allai avec mon hôte visiter la tombe de l'empereur Humaioun, située à six milles et au sud-ouest de la ville. Pour gagner la porte d'Agra, par laquelle

nous devons sortir, nous suivîmes une rue très large, mais sans aucune régularité, que traverse dans toute sa longueur un canal construit en pierres de taille.

C'est une partie de ce conduit fameux que fit dans l'origine établir à ses frais Ali-Merdan-Khan, noble Persan au service de l'empereur Shahjéhan, qui ensuite fut long-temps négligé pendant les troubles de l'Inde, et qui resta à sec depuis la décadence de l'empire mogol jusqu'à l'époque peu reculée où la Compagnie l'a fait remettre en état. Il est alimenté par la Jumna, dont il reçoit une partie des eaux immédiatement à sa sortie des montagnes, et lorsqu'elles sont encore pures, encore saines, pour les mener à cent vingt milles de distance. Ce magnifique canal fertilise une grande étendue de pays le long de ses rives, et est l'unique source de végétation pour les jardins de Delhi, outre qu'il fournit aux habitans l'eau potable qui soit presque seule à leur portée. Lorsqu'il fut réouvert en 1820, toute la population de la ville en sortit pour aller processionnellement au-devant de l'onde bienfaisante, et ne revint qu'avec elle en y jetant des fruits, du beurre, des fleurs, des pièces de monnaie, et en appelant de toutes les manières les bénédictions du ciel sur les Anglais. Malheureusement, lors de mon passage à Delhi en 1824, la Jumna venait de changer la direction de son cours, et le conduit se trou-

te très
averse
pierres

t dans
Khan ,
éhan ,
trou-
dence
ée où
menté
eaux
lors-
ur les
agni-
ays le
égéta-
urnit
seule
toute
oces-
e, et
s, du
et en
s du
mon
han-
rou-



Litho

SOLDAT HINDOU

Voy. en Asie. Heber, pag. 269.







vait à
plus g
de la f
rempl
pour y
sembl
vers le

A m
et pres
la pre
embra
qui fu
touré
soixan
machie
et per
chacun
constr
est cor
fossé.
pelle u
ter qu
mais
peut-é
unifor
régulier

' Ou
lades or

vait à sec. La désolation des citoyens était d'autant plus grande, que l'ingénieur en chef était malade de la fièvre du pays, que personne capable de le remplacer ne pouvait se rendre vers les montagnes pour y réparer le mal, et que les travaux nécessaires semblaient ne devoir être terminés au plus tôt que vers le milieu de novembre de l'année suivante.

A moitié de la rue dont j'ai tout à l'heure parlé, et presque en face d'une autre grande rue qui coupe la première à angles droits et où il y a un pareil embranchement de canal, s'élève le palais impérial qui fut bâti par l'empereur Shahjéhan. Il est entouré de ce côté par une muraille qui a, je crois, soixante pieds d'élévation, munie de créneaux et de machicoulis, flanquée de petites tours circulaires, et percée de deux magnifiques portes défendues chacune par une barbacane extérieure de même construction, quoique de moindre hauteur. Le tout est construit en granit rouge et ceint d'un large fossé. Néanmoins, ce n'est nullement ce qu'on appelle un château-fort; les murs ne sauraient résister qu'à des flèches et à des balles de mousquets; mais comme habitation d'un souverain, je n'ai peut-être rien vu de plus beau. Des sentinelles en uniforme rouge, car ce sont des sepoys¹ de l'armée régulière de la Compagnie, montent la garde en

¹ Ou cipaies, soldats hindous au service de la Compagnie des Indes orientales.

dehors; mais à l'intérieur, ce sont les soldats des deux bataillons provinciaux levés au nom de l'empereur, et nominalement sous ses ordres, qui font le service, comme aussi la police municipale. Ils sont assez bien disciplinés à l'européenne; mais n'ont que des arquebuses à mèche et conservent le costume oriental, tandis que l'officier en chef qui les commande, quoique capitaine de la Compagnie, est regardé comme un des domestiques du Grand Mogol, et loge dans son palais.

De la porte d'Agra à la tombe d'Humaïoun, c'est une affreuse scène de désolation, une suite de ruines, une suite de tombeaux; ce sont des restes de constructions en briques, des fragmens de pierre, de granit, de marbre, répandus de toutes parts sur un sol naturellement rocailleux et nu, sans culture, sauf en quelques petits endroits, sans un seul arbre. Toute la longueur de la route nous chevauchâmes au milieu des décombres, tandis qu'à droite et à gauche ils s'étendaient encore aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. C'était là qu'était le vieux Delhi, là que l'avaient fondé les rois Patans sur les débris de la cité hindoue d'Indraput, cité plus considérable encore qui s'étendait principalement dans la direction de l'ouest. Lorsque la ville actuelle, qui certes occupe une position plus avantageuse, fut bâtie par Shahjéhan, il y amena d'autorité beaucoup d'habitans de l'ancienne; la plupart

des au
de les
et des
guerre
paix à
Delhi r
Le non
Shahjé
monde
dans la
tes qui
Chen
dérable
reste de
une lar
sévère
un pays
mais qu
intéress
noir de
gine qu
un emb
élevée à
tradition
enfans d
dans Ind
musulma
trée, et

des autres suivirent bientôt, sans qu'il y eût besoin de les contraindre, pour être plus près de la cour et des principaux marchés; enfin, comme durant la guerre maharatta personne ne pouvait dormir en paix à moins d'être protégé par des murs, le vieux Delhi ne tarda guère à être entièrement abandonné. Le nom officiel de la cité qui existe aujourd'hui est Shahjéhan-Pour, c'est-à-dire « cité du roi du monde; » mais celui de Delhi s'emploie toujours dans la conversation et dans toutes les pièces écrites qui ne doivent pas être soumises à l'empereur.

Chemin faisant, une masse de ruines plus considérables que les autres nous fut montrée comme reste de l'ancien palais Patan. On voit que ce fut une large et solide forteresse, bâtie dans un style sévère et lourd, qui pourrait être pittoresque dans un pays où pousseraient des arbres et du lierre, mais qui là n'est que laide et triste. La seule chose intéressante qu'on y remarque est un haut pilier noir de métal fondu, appelé *canne de Firoze*. J'imaginais que c'était autrefois, au temps des Hindous, un emblème de Siva, que renfermait une pagode élevée à cette même place, et à propos duquel une tradition disait que tant qu'il resterait debout, les enfans de Brahma continueraient à être les maîtres dans Indraput. Lors de la conquête du pays par les musulmans, la vanité de la prophétie fut démontrée, et Firoze enferma le pilier dont il s'agit dans

la cour de son palais, comme trophée de la victoire de l'islamisme sur l'idolâtrie. Il est couvert d'inscriptions généralement persanes et arabes; mais la plus ancienne de toutes, à ce qu'il semble, celle qui sans doute contient la prédiction, est en caractères dont la valeur significative est tout-à-fait perdue.

Un mille et demi plus loin, toujours parmi des ruines, on rencontre le tombeau d'Humaïoun, noble édifice de granit incrusté de marbre blanc, et bâti dans le style le plus simple, le plus correct de l'architecture gothique. Il est entouré d'un vaste jardin avec terrasses et fontaines, toutes aujourd'hui délabrées, toutes à sec, sauf une seule, laquelle permet aux pauvres gens qui habitent autour du tombeau de cultiver un peu de blé. Le jardin, en effet, est enfermé par un mur carré, muni de créneaux et de tours, qui a quatre portes, et le long duquel règnent intérieurement des cellules. Au centre s'élève une plate-forme carrée haute d'une vingtaine de pieds, large et longue de deux cents, entourée aussi de cellules, et où l'on monte par quatre grands escaliers de granit. Dessus est le tombeau, également de forme quadrangulaire, et que surmonte un dôme de marbre blanc. Il y a dans l'intérieur une salle ronde au milieu de laquelle repose, sous une dalle qui dépasse un peu le reste du plancher, le malheureux prince à la mémoire

de qu
ouvre
ches d
fice, je
des ru
ment à
la desc
de coll
milles.

De r
nous a
dans la
ouvrier
une lai
Mais la
tissus q
lement
très éle
peine d
en fait
prenant
tions en
bustes à
d'une b
aussi be
marchan
étaient p
ma qual

XXX

de qui est élevé ce beau monument. A l'entour, ouvrent des pièces plus petites où d'autres branches de sa famille sont ensevelies. Du faite de l'édifice, je fus surpris de voir que nous avions encore des ruines de tous côtés, et que plus particulièrement à l'ouest et dans la direction du vieil Indraput, la désolation paraissait s'étendre jusqu'à une chaîne de collines nues qui étaient distantes de sept ou huit milles.

De retour à Delhi, nous déjeunâmes, et ensuite nous allâmes visiter une manufacture de châles dans la maison d'un riche marchand hindou. Les ouvriers étaient natifs de Cachemyr, et employaient une laine qui provenait des chèvres de l'Himalaya. Mais la maison elle-même m'intéressa plus que les tissus qu'on nous montra, qui ne me parurent nullement précieux, et dont les prix étaient néanmoins très élevés. Elle était fort jolie et valait bien la peine d'être examinée, comme modèle du genre en fait d'architecture domestique orientale, comprenant trois petites cours entourées de constructions en pierre, les deux premières plantées d'arbustes à fleurs et d'orangers, la troisième ornée d'une belle fontaine de marbre. Ce que j'admirai aussi beaucoup, ce fut différens bijoux que le même marchand faisait fabriquer, et dont les détails étaient pleins de délicatesse. Le maître du logis, en ma qualité d'étranger, me persécuta pour que j'ac-

ceptasse un splendide cadeau de châles, qui valait peut-être un millier de roupies, et que je refusais précisément par cette raison. Mais j'avais beau me défendre, il me pressait de plus en plus vivement, et je me demandais si pour en finir je ne devais pas céder, lorsque par bonheur le résident, qui m'accompagnait, me suggéra de dire à l'Hindou que j'acceptais avec reconnaissance son présent; mais que comme je voyageais, je le priais d'être assez bon pour me le garder; à quoi j'ajoutai que je regardais ce qui était dans la maison d'un de mes amis comme aussi bien en sûreté que dans la mienne propre. Le rusé me comprit tout de suite, et me tira une profonde révérence, charmé qu'il était, j'en suis sûr, d'avoir été poli à si bon compte. Son fils toutefois, jeune garçon qui parlait un peu anglais, me suivit jusqu'à la porte avec un cheval turcoman qu'il me suppliait d'emmener avec moi comme gage de son estime. La bête était gentille, mais n'avait pas grande valeur. Je me tirai cependant d'affaire en disant qu'un coursier plein d'ardeur convenait mieux à un jeune homme, que je recevais avec plaisir celui qu'il m'offrait, mais que je le priais, comme je n'avais rien autre chose à lui donner en retour, d'être assez bon pour le reprendre. Il sourit, s'inclina, et nous laissa partir. Dans la rue étroite où était située cette manufacture, nous rencontrâmes un petit groupe de Cachemyriennes, femmes, je pense, des tisse-

rand
leur
aux
leur
turb
Lo
l'emp
heur
heur
comp
à peu
sur c
que le
que le
rémen
fûmes
privée
rieur
jours
le plu
seulen
de la g
geait u
thédra
cour d
tout co
criptio
tissait

rands que nous avions vus, et reconnaissables à leur embonpoint, à leur taille comparativement aux Hindoustanes, à la beauté de leur teint, et à leur coiffure particulière qui consistait en un large turban sous le voile accoutumé.

Lors de mon arrivée à Delhi, ma présentation à l'empereur avait été fixée au 31 décembre, à huit heures et demie du matin. Le jour dit, dès huit heures, je me mis en route pour le palais, accompagné du résident, avec les mêmes formalités à peu près qu'à Lucknow, excepté que nous étions sur des éléphants au lieu d'être en palanquins, que le cortège était peut-être moins splendide, et que les mendiants moins nombreux n'étaient assurément ni aussi criards ni aussi importuns. Nous fûmes reçus avec le salut des armes par les troupes privées de Sa Majesté, rangées en ligne dans l'intérieur de la barbacane, et nous traversâmes, toujours sur nos éléphants, le plus majestueux portail, le plus élégant vestibule. En effet, ce n'était pas seulement une magnifique arcade gothique au centre de la grande tour d'entrée, mais au-delà se prolongeait une longue voûte semblable à une nef de cathédrale, au milieu de laquelle il y avait une petite cour découverte et octogone, le tout de granit, le tout couvert de fleurs artistement sculptées et d'inscriptions extraites du Koran. Mais cette voûte aboutissait à une autre cour pleine de fumier et dont

les bâtimens tombaient en ruines, où se tenaient pour nous recevoir le capitaine anglais, alors général en chef des gardes du Mogol, et un grand nombre de vieillards qui portaient tous une canne à grosse tête d'or, signe que tous remplissaient de hautes fonctions. Là on nous fit descendre de nos montures et continuer à pied. Nous entrâmes sous un second portique, également décoré d'élégantes sculptures, mais sale, mais délabré, à l'extrémité duquel nos guides, tirant un grand rideau, se mirent à crier comme en cadence : « Voici l'ornement du monde ! Voici l'asile des nations, le souverain des souverains, l'empereur Acbar-Shah, le juste, le fortuné, le victorieux Acbar ! » Nous vîmes effectivement une troisième cour fort belle, entourée de constructions basses, mais surchargées d'ornemens ; et en face de nous, sous un élégant pavillon de marbre blanc richement sculpté qui s'élevait parmi des buissons de roses, parmi des fontaines, et autour duquel de riches étoffes à franges, de riches tapisseries formaient de gracieux festons ; au milieu d'une multitude de monde était assis le pauvre vieux héritier de Tamerlan. Le résident fit trois profondes révérences, et je suivis son exemple, cérémonie que nous recommençâmes deux fois pendant que nous avançâmes jusqu'aux degrés du pavillon, les hérauts répétant à chaque fois leurs exclamations cadencées sur la grandeur de leur maître. Puis,

tenaient
alors gé-
un grand
ne canne
aient de
e de nos
mes sous
élégantes
extrémité
, se mi-
rnement
ouverain
le juste,
es effec-
ourée de
nemens;
illon de
it parmi
et autour
tapisse-
eu d'une
ieux hé-
rofondes
rémonie
lant que
llon, les
mations
e. Puis,



Delhi.

COSTUME DE LA COUR.

Voy. en Asie. Heber. Pl. 277.

celle que j'allai me placer debout, à ma droite
 trône, qui était une espèce de grand fauteuil en
 arbre tout couvert de dorures et élevé sur deux
 trois marches, le résident s'approcha, et pa-
 sant les mains suivant la coutume orientale, à
 voix basse, il annonça à l'empereur que je
 Je m'avancai alors, m'inclinai trois nouvelle-
 et offris un cadeau de 51 cadins d'or, dans
 e bourse brodée que je lus sur mon annuaire.
 tant l'étiquette rigoureuse. Sa Majesté par l'ar-
 le mit à côté d'elle, et je demeurai quelques
 minutes à ses pieds pendant qu'elle se livrait à ses
 questions ordinaires sur ma santé, sur mes occupa-
 tions, sur l'époque à laquelle j'étais parti de l'Eu-
 rope. Je fus ainsi à même de mieux voir le
 Il avait une pale, maigre, mais belle figure,
 à un nez aquilin et une longue barbe blanche;
 son teint n'est guère plus foncé que celui d'un
 européen; ses mains sont déliées et fort belles.
 Il avait six doigts, plus deux bagues précieu-
 ses mais son visage et ses mains furent tout ce
 que je pus voir de lui, car la machine était tendue
 et il avait le corps complètement couvert par les
 draps. Après mon interrogatoire, je me retirai à
 la place, et je revins avec moi au résident
 de faire mon cadeau à l'empereur.

Le cadin est une monnaie d'or
 de France.



tandis
du tr
marb
ou tr
gnant
lant à
tais.
fois,
une h
suiva
gent,
minu
quest
ges ,
cutta
lard.
avec
son t
Europ
et il
ses ;
que j
et il
chale
ma p
afin d

¹ Le
rante

tandis que j'allai me placer debout, à main droite du trône, qui était une espèce de grand fauteuil en marbre tout couvert de dorures et élevé sur deux ou trois marches, le résident s'approcha, et, joignant les mains suivant la coutume orientale, parlant à voix basse, il annonça à l'empereur qui j'étais. Je m'avançai alors, m'inclinai trois nouvelles fois, et offris un cadeau de 51 mohurs d'or, dans une bourse brodée que je tins sur mon mouchoir, suivant l'étiquette rigoureuse. Sa Majesté prit l'argent, le mit à côté d'elle, et je demurai quelques minutes à ses pieds pendant qu'elle m'adressa les questions ordinaires sur ma santé, sur mes voyages, sur l'époque à laquelle j'avais quitté Calcutta. Je fus ainsi à même de mieux voir le vieillard. Il avait une pâle, maigre, mais belle figure, avec un nez aquilin et une longue barbe blanche; son teint n'est guère plus foncé que celui d'un Européen; ses mains sont délicates et fort belles, et il avait aux doigts plusieurs bagues précieuses; mais son visage et ses mains furent tout ce que je pus voir de lui, car la matinée était froide, et il avait le corps complètement enveloppé de châles. Après mon interrogatoire, je retournai à ma place, et je revins avec cinq autres mohurs¹, afin de faire mon cadeau à l'héritier présomptif qui

¹ Le mohur est une monnaie en or qui équivaut à environ quarante francs.

se tenait à droite de son père, tandis que la gauche était occupée par le résident. Ce dernier me dit alors d'ôter mon chapeau qui était jusqu'à ce moment resté sur ma tête; et quand je l'eus fait, l'empereur, de ses propres mains, me coiffa d'un petit turban de brocard, en retour duquel je lui comptai encore 4 mohurs; puis invitation me fut faite d'aller revêtir les habits d'honneur que *l'asile du monde* m'avait préparés. On me mena en conséquence dans une petite salle voisine, où je trouvai un beau caftan à fleurs, bordé de fourrures, et plusieurs cache-mires qui n'étaient pas magnifiques. Lorsque je me fus paré de ces atours, je retournai vers le trône et je présentai à l'empereur mon troisième cadeau qui consistait en un exemplaire de la Bible arabe richement relié en velours bleu avec filets d'or, et recouvert d'une pièce de brocart. Il l'accepta bien volontiers; et me faisant signe de me baisser, il me passa un collier de perles autour du cou, et attacha sur le devant de mon turban deux épingles brillantes, mais de chétive valeur, qu'il me fallut cependant payer encore 5 mohurs. Enfin on m'annonça qu'avant de me retirer, je devais aussi accepter un cheval qui m'attendait à la porte du palais; et tandis que les hérauts proclamaient à haute voix cette nouvelle preuve de la munificence impériale, je dus compter de nouveau 5 mohurs; mais du moins l'entrevue finit là. Je pris congé du Mogol avec trois

la gauche
er me dit
à ce mo-
fait, l'em-
d'un petit
ui comptai
aite d'aller
du monde
uence dans
eau caftan
urs cache-
que je me
rs le trône
me cadeau
ible arabe
ets d'or, et
cepta bien
sser, il me
et attacha
ngles bril-
fallut ce-
m'annonça
ccepter un
ais ; et tan-
voix cette
périale, je
s du moins
l avec trois



Delhi.

FAVORITE DU GRAND MOGOL.

Voy. en Asie. Héber, Pag. 279 - Th. Rhod. Pag. 37.



fois
por
alla
dine
serv
sans
nier
serv
écha
Mog
cade
fût
de
inte
de
pas
en c
gens
coun
D'au
que
reille
Ta
qui,
gasi
ordin
du p
bas

fois trois révérences, ce qui devait, je crois, en porter le nombre à une soixantaine, et je m'en allai avec le résident reprendre mes vêtemens ordinaires que j'avais laissés dans la salle qui m'avait servi de cabinet de toilette. Je n'en ressortis pas sans avoir envoyé à Sa Majesté l'impératrice 5 derniers mohurs, ni distribué des gratifications aux serviteurs. Il ne faut pourtant pas croire que cet échange de politesse ait été très coûteux pour le Mogol ou pour moi, pour lui surtout. Ses différens cadeaux, en effet, y compris le cheval, quoiqu'il fût réellement le plus beau qu'on eût vu à la cour de Delhi depuis plusieurs années, et quoique les intentions du vieux monarque fussent évidemment de se montrer fort poli à mon égard, ne valaient pas beaucoup plus de 300 roupies; et comme je lui en comptai, moi, tant à lui qu'à sa femme et à ses gens, une somme d'environ 1100, on voit que la cour impériale fit ce matin-là une très bonne affaire. D'autre part, ma générosité ne me coûta rien, puisque, je l'ai déjà dit, c'est la Compagnie qui, en pareille occasion, se charge de tous les frais.

Tandis que je déposais mes vêtemens d'apparat qui, comme de juste, devaient entrer dans les magasins du gouvernement, pour remettre mes habits ordinaires, je fus frappé de la richesse des décors du petit salon où je changeais ainsi de costume. De bas en haut les murs étaient revêtus de marbre

blanc, incrusté de fleurs et de feuilles en serpentine verte, en lapis-lazulis, en porphyre bleu et rouge. Les fleurs principalement avaient un rare fini d'exécution; elles étaient du meilleur style italien, et sans doute l'ouvrage d'un artiste de ce pays. Mais tout était sale, mal entretenu, délabré. La moitié des fleurs et des feuilles avait été arrachée ou brisée, et les portes, les fenêtres ne tenaient plus sur leurs gonds, tandis qu'une quantité de vieux meubles était entassée dans un coin, et qu'une vieille tapisserie, toute fanée, toute trouée, fermait une arcade qui conduisait aux appartemens intérieurs. Lorsque j'eus refait ma toilette, nous attendîmes qu'on vint nous prévenir que le roi des rois était rentré dans son sérail; et alors nous retournâmes à la salle d'audience que je n'avais encore vue qu'imparfaitement, à cause de la multitude de monde dont elle était encombrée et de l'obligation où j'avais été d'appliquer toutes les forces de mon esprit à ne pas commettre de bévues. Cette salle était magnifique. Elle ouvrait d'un côté sur la cour du palais, de l'autre sur un vaste jardin. Les piliers et les arcades étaient surchargés de sculptures, de dorures, d'incrustations et de sentences écrites en caractères persans d'une rare élégance. Le plancher qui, comme le reste de l'édifice était de marbre blanc, n'était pas recouvert de tapis, mais tout semé des plus riches et des plus belles mosaïques.

Les jardins, que nous visitâmes ensuite, ne sont point vastes, mais dans leur genre doivent avoir été d'une splendeur et d'une élégance extrêmes. Ils sont pleins de vieux orangers et d'autres arbres à fruit, presque séculaires. Parmi les terrasses, parmi les escaliers, parmi les kiosques, les bassins et les fontaines, on rencontre çà et là quelques plates-bandes où fleurissent des rosiers, où fleurissaient alors quelques jonquilles. Au milieu s'élève un délicieux pavillon de marbre où, du calice de plusieurs roses élégamment sculptées, devaient jaillir de limpides jets d'eau. Ce pavillon renferme aussi une charmante salle de bains; et des fenêtres, qui sont élevées à hauteur des murs de la ville, on aperçoit toute la ville elle-même et les environs. Mais tout cela, quand nous le vîmes, n'était rien moins que propre et soigné. L'eau n'arrivait plus par les conduits qu'on laissait dans un déplorable état de dégradation; les mosaïques du pavé intérieur étaient cachées sous des épiluchures de légumes, et les parois souillées de fiente d'oiseau. De là, nous dirigeâmes nos pas vers la mosquée particulière du palais : c'est un petit édifice gracieux, également construit de marbre blanc, également orné de magnifiques sculptures, mais aussi négligé, aussi délabré que le reste. La dorure extérieure du dôme avait en partie disparu, plusieurs des portes avaient été grossièrement bouchées avec des bri-

ques à peine enduites de plâtre; et, le croira-t-on? dans les crevasses des murs on laissait pousser des arbres qui étaient déjà parvenus à une certaine grosseur.

On nous conduisit enfin à « la salle d'audience publique, » qui ouvre sur la première cour, et sous laquelle, en mainte occasion, vient s'asseoir le Grand-Mogol avec toute sa cour, afin de recevoir les pétitions ou les complimens de ses sujets. C'est encore un splendide pavillon de marbre, assez semblable, pour la forme, à l'autre salle qui est celle des audiences particulières, mais beaucoup plus vaste, et ouverte de trois côtés seulement. Au quatrième côté est un mur noir orné d'oiseaux, d'animaux, de fleurs en mosaïque, et au centre, un trône élevé à dix pieds du sol, avec une petite plate-forme par devant, sur laquelle le vizir a coutume de se tenir debout pour passer les pétitions à son maître. Cette salle, quand nous la visitâmes, était remplie d'ordures de tout genre, de palanquins brisés, de caisses vides, et le trône si couvert de crottes de pigeons, que les ornemens n'en étaient plus qu'à peine visibles. Combien peu Shah Jehan, le fondateur de tous ces nobles édifices, prévoyait-il quelle serait la destinée de ses descendants, quelle serait même la sienne! Assurément, *Vanité des vanités!* ne fut jamais écrit en caractères plus lisibles que sur les arcades délabrées de Delhi.

Dans la soirée, nous fîmes le tour d'une partie de la ville. Ses principales rues sont réellement larges, belles, et ce qui est fort rare dans une cité asiatique, remarquables par leur propreté, tandis que dans les bazars les boutiques ont bonne apparence. Au milieu de la rue que nous suivîmes pour sortir des murs, et qui porte le nom de *rue des Orfèvres*, quoique les marchands de ce genre ne paraissent pas y être plus nombreux que les autres, est une jolie petite mosquée que trois dômes dorés surmontent, et sous le portique de laquelle Nadir-Shah, dit-on, demeura assis du matin au soir pour être témoin du massacre des malheureux habitans qu'exécutait son armée victorieuse. Une allée qui mène à un bazar voisin se nomme *allée du Meurtre*! La rue des Orfèvres nous conduisit à la porte de Lahore, et sortant de la ville, nous allâmes le long des murs jusqu'à la porte de Cachemyr, par laquelle nous revînmes à la résidence. Les remparts sont hauts et imposans, mais sauf des ruines et des rocs brûlés par le soleil, il n'y a rien à voir en dehors de Delhi.

ITINÉRAIRE DE DELHI A JYEPPOUR. — Furreidabad. Visite au rajah de Bullumghur. Sikre, et son nawab. Horal. Dhotana. Biadrabund. Muttra. Furreh. Agra; préparatifs de voyage dans l'Inde occidentale. Futtehpour-Sicri. Khanwah. Pharsah. Wuerh. Mowah. Maunpour. Deosa. Dyepour; la ville, le palais, la régente. Umeir.

Le 3 janvier 1825, pourqu coast mon voyage, j'atteignis Furreidabad, petite ville qui est située à environ quinze milles de Delhi. Chemin faisant, nous repassâmes près des tombeaux d'Humaïoun, et, de même que jusque-là, le pays ne nous offrit ensuite que des ruines. La route était pierreuse et tout-à-fait négligée; cependant on y voyait encore, à des distances égales d'un mille et demi, des obélisques en granit d'un seul morceau, qui, érigés au temps de la prospérité de l'empire mogol, servaient de bornes milliaires. Nous aperçûmes aussi, à notre droite, sur une colline qui pouvait être distante d'une demi-lieue, les débris gigantesques d'une antique cité patane appelée *Toghlihabad*. Quant à la ville près de laquelle nous fîmes halte, elle n'offrait absolument rien de remarquable, sauf les bouquets de tamarins et de différens arbres dont elle est environnée; mais dans le nombre, il n'y avait pas de mangoès. On n'en trouve même que fort peu dans la province de Delhi, à cause de la multitude extraordinaire de fourmis blanches dont les ruines et la sécheresse du sol sablonneux semblent favoriser la multiplication, et qui attaquent les mangoès de pré-

féren
trée
nous
nous
rajah
com
un te
pour
lende
En re
crus
Le
et la
fut gu
pect
appro
belles
été le
indig
dide
quelq
j'ai d
guett
ils qu
sèren
nous
lerie,
nache

férence à tous les autres arbres. En somme, la contrée est nue et laide; mais en dépit de sa stérilité, nous ne manquâmes d'aucune des provisions qui nous étaient nécessaires, grâce aux bons soins du rajah de Bullumghur qui possède sur cette frontière, comme feudataire du gouvernement britannique, un territoire assez considérable. Il m'écrivit même pour m'inviter à lui faire l'honneur de visiter le lendemain sa capitale, qui se trouvait sur ma route. En retour de ses galans procédés à notre égard, je crus ne pouvoir m'en dispenser.

Le 4 nous pliâmes nos tentes à la pointe du jour, et la campagne que nous parcourâmes d'abord ne fut guère plus fertile que celle de la veille. Son aspect cependant s'améliora peu à peu lorsque nous approchâmes de Bullumghur qui, par ses vastes et belles plantations d'alentour, dénotait bien avoir été long-temps la résidence d'une illustre famille indigène. Pourtant, je ne m'attendais pas au splendide accueil qui me fut fait. Nous vîmes d'abord quelques-uns de ces cavaliers à l'air sauvage que j'ai déjà décrits, qui sans doute avaient ordre de guetter notre venue; car à peine nous aperçurent-ils que, déchargeant leurs arquebuses, ils rebrous-sèrent chemin au grand galop. Un peu plus loin nous rencontrâmes un corps considérable de cavalerie, avec des chameaux et des éléphants, tous harnachés avec richesse, qui étaient rangés en ligne

sous des arbres, et nous fûmes reçus, tant par le rajah lui-même que par son frère cadet, qui descendirent, le premier, d'un palanquin, le second, d'un noble cheval persan dont la housse trainait jusqu'à terre. Je descendis moi-même de ma monture, et nous échangeâmes, comme d'usage, force politesses et complimens. L'ainé des frères me pria de l'excuser s'il ne m'accompagnait pas à cheval, parce qu'il était mal portant; mais le second se plaça à mon côté sur sa magnifique bête, qu'il conduisait avec une dextérité rare. Devant et derrière nous se placèrent les cavaliers, les éléphants, les chameaux, et avec une aussi étrange que barbare musique de cors, de trompettes et de timbales, nous marchâmes vers la capitale. Nous y arrivâmes bientôt; mais c'était une véritable citadelle, avec de hautes murailles en briques, un fossé profond et de gros bastions en terre, d'où nous fûmes salués par une décharge régulière d'artillerie. A l'intérieur, nous trouvâmes une ville petite et entassée, mais assez bien bâtie, avec des rues étroites, de hautes maisons, de nombreuses pagodes, et une quantité suffisante de taureaux brahminiens, pour montrer que le potentat du lieu appartenait à une race hindoue tout-à-fait pure. Le bruit de mon arrivée avait mis en émoi la population entière. Pour me voir passer, les habitans obstruaient les rues, ou bien grimpaient sur les murs, ou bien se perchaient sur

les toi
lutatio
vâmes
palais,
de ros
marbre
voûtée
guise
étaient
de vie
des di
avec d
restés
de dan
mes et
nos ye
tion de
départ
cadeau
sai, et
sortir
une es
que le
gers. C
un Hi
de l'an
Lor
de laq

les toits, et tous m'envoyaient de respectueuses salutations. Après trois ou quatre détours, nous arrivâmes à la porte extérieure d'un fort beau petit palais, bâti autour d'une petite cour toute plantée de rosiers et de jonquilles, avec une fontaine de marbre au centre. Sur cette cour, ouvrait une salle voûtée dans laquelle nous entrâmes. Des fleurs en guise de tapis jonchaient le plancher, et les murs étaient ornés de grotesques portraits de famille, de vieilles peintures à fresque qui représentaient des dieux, des déesses, et des héros combattant avec des lions et des tigres. Lorsque nous fûmes restés quelque temps assis, arrivèrent une troupe de danseuses et des musiciens. Puis, quand ces dames et ces messieurs eurent bien ou mal charmé nos yeux et nos oreilles, on nous servit une collation de gâteaux et de raisins perses. Lors de mon départ, le rajah voulut, suivant l'usage, me faire un cadeau de châles; mais selon ma coutume je refusai, et m'en tins à des fruits et à des confitures. Au sortir du palais, j'offris la pièce, comme on dit, à une espèce de maître-d'hôtel; mais il me répondit que les gens du rajah ne recevaient rien des étrangers. C'est la seule occasion, à ma connaissance, où un Hindou ait été trop scrupuleux pour accepter de l'argent.

Lorsque nous approchâmes de Sikre, ville près de laquelle nous devons camper ce jour-là, je

m'aperçus bientôt que nous avions pénétré dans les domaines d'un autre petit seigneur, car à notre rencontre s'avancèrent une vingtaine de cavaliers, et à leur tête marchait un vieux guerrier richement vêtu, qui nous déclara être lui-même, avec la protection de la Compagnie, le souverain des environs. C'était un homme d'une grande taille, d'un bel embonpoint, et qui malgré son âge avait encore une belle figure que ne déparait pas une barbe grisonnante et frisée. Il avait sur la tête un turban de brocart, sur l'épaule un bouclier, au côté un sabre, à sa ceinture des pistolets montés en argent, enfin tout l'accoutrement d'un cavalier musulman de distinction, et montait un cheval blanc de race persane qui avait pour selle une peau de tigre d'où plusieurs glands d'or descendaient jusqu'à terre. Il nous dit que dans la guerre des Anglais contre les naturels, il avait commandé sous leur général un escadron de deux cents hommes, et que la guerre finie on l'avait récompensé de ses loyaux services, en lui donnant un petit territoire de dix villages libres de tout impôt. Le rajah qui, ajouta-t-il, en avait deux cent cinquante, l'entourait; mais ils étaient ensemble bons amis.

La contrée qui s'étend de Sikre à Brahmiay-Kérer, où je campai le jour suivant, est assez peu intéressante, quoique plus fertile peut-être que dans le voisinage de Delhi. Près de nos tentes il y

avait
d'atter
milles
que co
couven
ture s
bord d
qu'on
exposé
leur o
geurs.
village
sions d
manqu
de l'oc
une ép
rage q
une fo
plus ha
et qui
sur un
tation
plus g
c'était
nir des
avec so
je suis
ment r
X

avait quelques ruines, mais tout-à-fait indignes d'attention. Le lendemain, une marche de douze milles nous conduisit à Horal. La campagne de chaque côté de la route était encore inculte, encore couverte d'herbes sauvages; mais en revanche la culture semblait gagner du terrain tous les jours. Le bord des routes, dans l'Inde, est toujours la partie qu'on cultive la dernière; car les naturels y sont exposés à trop d'injustices, à trop de brigandages, que leur occasionne le passage des sepoys et des voyageurs. C'est ainsi que fort souvent les magistrats de village, à qui je m'adressais pour obtenir les provisions de tout genre dont j'avais besoin, et que je ne manquais pas de payer généreusement, profitaient de l'occasion pour se faire apporter par les paysans une égale quantité de vivres, de bois et de fourrage qu'ils ne payaient pas. Je remarquai à Horal une fort jolie petite maison indigène, qui n'était plus habitée depuis la mort du dernier propriétaire, et qui servait alors de tribunal. Dans l'intérieur, sur un autel érigé contre le mur, je vis la représentation de quatre pieds humains dont deux étaient plus grands que les deux autres; on m'apprit que c'était la manière habituelle de rappeler au souvenir des vivans qu'une épouse favorite s'était brûlée avec son mari. Maintenant cette horrible coutume, je suis heureux de pouvoir le dire, n'est que rarement mise en pratique dans cette partie de l'Inde;

il n'y a même qu'au Bengale et sur quelques points du Bahar qu'elle soit commune.

D'Horai à Dhotana, dans la province d'Agra, où je parvins le 7, il y a quatorze milles d'un pays sauvage mais plus boisé que celui de jours précédens. Le lendemain, par une marche de seize milles à travers une contrée toujours sans culture, nous arrivâmes à Jeyt. Sur notre gauche, à une demi-lieue environ de distance, nous aperçûmes, chemin faisant, une vaste ville nommée *Bindrabund*, située sur la Jumna, et fameuse parmi les Hindous pour la sainteté, pour la richesse de ses pagodes. Je fus chagrin de ne pas la visiter, mais je crois que je ne perdais pas beaucoup. Les édifices sont anciens en effet, mais tous mesquins; et ce qui fait la principale célébrité du lieu, c'est le nombre merveilleux des bandes de singes sacrés, c'est la non moins merveilleuse multitude des dévots, sales et faibles personnages qui ne se contentent pas de demander l'aumône, mais qui l'exigent. Chose assez bizarre : dans tout ce pays, malgré le voisinage de la ville qui est la capitale de l'islamisme en Orient. l'hindouisme semble prédominer à un point auquel je ne m'attendais pas. Il n'y a que peu ou point d'habitans dont les noms soient musulmans; les pagodes abondent, tandis qu'on découvre à peine une mosquée, et je n'ai vu nulle part, parmi les paysans, plus d'écharpes de brahmines ou de rajpouts. Les

village
sont t
douisi
guère
lurent
drabu
ma pe
leur ex
De
distanc
que to
plus fe
cité, tr
tiquité
leurs lé
de coq
divers
Hindou
respect
jeunes
avaient
rent je
ramas d
ports a
semble
par les
beaux é
troupes

villages et les hautes herbes qui les environnent sont toutes pleines de volailles, autre preuve d'hindouisme; car les Mahométaus ne se gênaient guère pour les croquer. Mes gens toutefois ne voulurent point passer impunément si près de Bindrabund, et la moitié au moins d'entre eux, avec ma permission, me quittèrent pour aller, suivant leur croyance, s'y purifier de tous leurs péchés.

De Jeyt à Muttra que nous gagnâmes le 9, la distance est d'environ huit milles. La contrée, quoique toujours sauvage, me parut devenir un peu plus fertile. Muttra est une vaste et remarquable cité, très révéree des Hindous à cause de son antiquité et du rôle qu'elle joue dans la plupart de leurs légendes. Aussi fourmille-t-elle de perroquets, de coqs et de poules, de taureaux, de singes. Ces divers animaux sont fort incommodes, ce dont les Hindous eux-mêmes conviennent, mais tellement respectés, qu'il y a quelques années, dit-on, deux jeunes officiers au service de la Compagnie, qui avaient tiré sur un singe près de Bindrabund, furent jetés dans la Jumna, où ils périrent, par un ramas de brahmines et de bigots. Sous d'autres rapports aussi, Muttra est une ville curieuse qui ressemble beaucoup à Bénarès, tant par la hauteur que par les décors des maisons, et qui renferme plusieurs beaux édifices anciens. Les casernes où logent les troupes de la garnison, et les demeures qu'ha-

bitent les officiers militaires ou civils de la Compagnie, sont séparées du reste de la ville par un certain espace de terrain inégal couvert de ruines. Ces bâtimens sont très vastes et disséminés sur une large plaine, mais en grande partie occupés depuis que les Anglais se sont établis à Nusseirabad et à Neimuch. Muttra néanmoins est encore une station importante, comme située au milieu d'une multitude de rajahs indépendans, comme formant un anneau nécessaire de la chaîne de communication qui unit Agra aux villes du nord.

Le 10, après une marche de douze milles environ, nous fîmes halte à un petit village nommé *Furrah*. Il est bâti presque tout entier dans l'enceinte de ce qui a formé évidemment un très vaste caravanseraïl, dont les murs semblent lui avoir autrefois servi de remparts. Ils ne faisaient cependant pas sa seule défense, puisque sur une petite colline qui le domine on voit un fort carré en terre, avec un bastion circulaire à chaque coin, et un ouvrage avancé devant la porte. Il est maintenant vide et négligé, mais cela ne paraît être que depuis peu. La plupart des villages dans cette partie de l'Hindoustan étaient jadis pourvus d'une semblable citadelle, où les paysans, leurs familles et leurs bestiaux pouvaient se réfugier lorsqu'ils se voyaient menacés par des voleurs ou des ennemis. Ce jour-là, pendant la plus grande partie de notre route, nous côtoyâmes

la Ju
imme
les ch
qu'au
long-t
mâts e
les plu
droit
chalou

Le
et nou
qui n'
le tom
édific
où ce
sol d'a
bres à
du 12
traver
contin
Delhi,
cité es
guère
geur,
terras
en cos
villes
d'une

la Jumna qui sur ce point est une belle, large et immense rivière. Ses bords sont garnis de bois, et les champs du voisinage plus fertiles, plus verts qu'aucun de tous ceux que nous avons vus depuis long-temps. Nous aperçûmes un petit navire avec mâts et voiles qui descendait; mais, excepté pendant les pluies, la navigation de la Jumna est en cet endroit si ennuyeuse et si incertaine, que peu de chaloupes la remontent jamais aussi haut.

Le lendemain nous parcourûmes treize milles, et nous campâmes près Sécundra, village en ruines qui n'a pas même de bazar, mais remarquable par le tombeau d'Acbar qui est le plus magnifique des édifices de ce genre que j'aie rencontrés dans l'Inde, où cependant ils déploient tant de splendeur. Le sol d'alentour est extrêmement favorable aux arbres à fruit, et surtout à l'oranger. Dans la matinée du 12, après une courte marche de six milles à travers une suite de ruines qui n'étaient guère moins continues ni moins tristes que celles des environs de Delhi, nous campâmes sous les murs d'Agra. Cette cité est vaste et antique, mais toute délabrée, et n'a guère aujourd'hui, pour exciter l'intérêt du voyageur, que ce mélange pittoresque de maisons, de terrasses, de toits saillans et de groupes d'individus en costume oriental qui est commun à toutes les villes de l'Inde. On y remarque cependant un fort d'une haute antiquité dont les tours commandent

au loin les mille sinuosités de la Jumna, puis la Motei-Musjeid qui est une belle mosquée de marbre blanc, ensuite le palais d'Acbar qui sert maintenant de magasins, d'arsenal et de caserne; enfin le Tage-Mahal qui est un riche mausolée où reposent les restes de la Begum-Nour-Jéhan, femme bien-aimée de Shah-Jéhan qui le lui éleva, et ceux de ce malheureux empereur lui-même.

Je demeurai cinq jours à Agra, car avant de quitter le territoire de la Compagnie pour m'embarquer dans mon long voyage à travers les États indépendans de Rajpoutana, de Meywar, etc., j'eus certaines provisions à faire, certaines parties de mon bagage à changer ou à renouveler. D'abord, la tente qui m'avait servi jusqu'à cette époque n'était bonne que pour me garantir du froid, et n'aurait pu me protéger ni contre le soleil ni contre les ouragans de l'Inde centrale; il me fallut donc en acheter une autre qui pût remplir ce double but. Je pensai aussi qu'il m'était nécessaire d'emmener, comme provisions de bouche, des animaux vivans. Jusqu'alors j'avais seulement chargé un des chameaux d'une cage qui renfermait quelques volailles, me fiant sur les chèvres et les moutons que les villages nous fournissaient de temps à autre. Mais à présent nous allions pénétrer dans des pays où on ne rencontre plus de musulmans, où les grandes villes sont fort rares, où enfin sont très clair-semés

les ha
nour
ont p
quant
que j
faire
pas se
march
geraie
Avec
des la
zerat,
Nusse
chang
me fu
d'un v
j'eus
à la v
térieu
dable
un in
fut q
laient
toire
gages
volon
Le
lage

les habitans qui ne consomment eux-mêmes aucune nourriture animale, et qui par conséquent n'en ont pas à donner aux étrangers. Puis, s'il fallait quant à moi que la contrée fût bien pauvre pour que je n'y trouvasse pas amplement de quoi satisfaire mon appétit, je devais réfléchir que je n'étais pas seul et songer aux gens de ma suite. Je fis donc marché d'un petit troupeau de moutons qui voyageraient avec nous, et qu'on ne tuerait qu'au besoin. Avec ce renfort, auquel je joignis du bœuf salé et des langues, nous devions pouvoir atteindre Guzerat, car il ne fallait pas espérer de renouveler à Nusseirabad aucune de nos provisions. Une telle rechange et un assortiment de fers pour les chevaux me furent aussi déclarés indispensables, sans parler d'un vaste chapeau de paille et d'un abat-jour; bref, j'eus besoin de tant de choses, que si j'avais été à la veille d'entreprendre une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, des préparatifs moins formidables m'auraient suffi, je crois. La difficulté qui un instant me parut devoir être la plus sérieuse, fut que mes porteurs déclarèrent qu'ils ne voulaient ni n'osaient dépasser les frontières du territoire de la Compagnie; mais une légère avance de gages leur rendit et du courage et de la bonne volonté.

Le 17 nous allâmes camper près d'un petit village à neuf milles d'Agra. Le jour suivant, par une

marche de dix milles à travers une contrée verdoyante et passablement cultivée, nous atteignîmes Futtehpour-Sicri. Peu après nous être mis en route, nous passâmes au bas des remparts et des tours en ruine d'une petite ville appelée *Kerowley* et située sur une basse colline sablonneuse. On voyait à l'entour quelques misérables essais de jardins. Futtehpour, lorsqu'on y arrive, offre un aspect plus imposant. Cette cité est ceinte de hautes murailles en pierre, flanquées de tours et garnies de créneaux. A l'intérieur, c'est une vaste étendue de maisons et de mosquées qui s'écroulent à l'envi, entremêlées de champs où l'on cultive du riz et de la moutarde, parsemées de beaux tamarins, et presque au milieu desquelles, sur une haute chaîne de collines rocailleuses, est une suite de palais, de caravanserais, d'autres édifices publics dans le meilleur style de l'architecture musulmane, mais tous complètement délabrés; et pour former le centre du tableau, une noble mosquée en bon état et de dimensions égales, je crois, à celles de la Jumna-Musjeid de Delhi. Futtehpour était la résidence favorite d'Acbar, et c'était là que, pendant ses expéditions militaires, il laissait ordinairement sa femme et ses enfans au soin de son plus fidèle ami le sheik Soliman. Les mosquées, le palais et les remparts, tout est l'ouvrage d'Acbar, et à peu près dans le même style que le château d'Agra, et que son propre tombeau à Sé-

cund
l'ord
le m
somm
de la
marq
Bhur
ficati
pouv

Le
culti
sâme
nom
quoie
la fr
terri
marc
du r
gligé
peine
habie
beau
vivre
leur
pied
qui,
coule
d'un

cundra, sinon qu'il y règne plus de simplicité dans l'ordonnance générale, et qu'on y a moins prodigué le marbre blanc. Je montai dans l'après-midi au sommet d'une tour qui commandait au loin la vue de la campagne environnante. L'objet le plus remarquable qui frappa mes regards fut la cité de Bhurtpour, capitale du Rajpoutana, dont les fortifications, malgré une distance de dix à douze milles, pouvaient se distinguer à l'œil nu.

Le 19 nous parcourûmes un pays passablement cultivé, mais tout couvert de ruines, et nous dressâmes nos tentes près d'un vaste village délabré du nom de *Khanwah*. A mon arrivée j'appris que, quoique placé sur la carte d'Arrowsmith en deçà de la frontière anglaise, il faisait vraiment partie du territoire de Bhurtpour, et que pendant les deux marches suivantes je serais encore sous l'autorité du rajah. Ignorant cette circonstance, j'avais négligé de me munir d'un passe-port que j'aurais sans peine pu obtenir de son résident d'Agra. Aussi les habitants n'y étant pas forcés légalement, firent-ils beaucoup de difficultés pour nous vendre des vivres, du fourrage, du bois qu'ils destinaient à leur propre consommation. Khanwah est situé au pied d'une chaîne remarquable de granit grisâtre qui, au milieu du sable rouge et des rocs de même couleur du voisinage, ressemble à l'épine dorsale d'un énorme squelette à demi enterré. Sur le faite

est une petite mosquée, et quoique dans une contrée hindoue, la plupart des habitans de ce village sont musulmans. Les maisons d'alentour sont toutes construites en pierres rougeâtres, et d'ordinaire soutenues intérieurement par un grand nombre de petits piliers sur lesquels, de l'un à l'autre, reposent de larges dalles qui forment la toiture. Le bois est fort rare et fort cher. Faute de branches, il fallut augmenter aux éléphants et aux chameaux leur ration de grain, et le seul combustible que nous pûmes nous procurer fut de la fiente de vache sèche. Les puits de ce pays, dont quelques-uns sont très profonds, s'établissent d'une manière assez bizarre. On commence par bâtir une tour en maçonnerie du diamètre voulu, et haute de vingt à trente pieds. On la laisse ensuite telle quelle une année ou plus, jusqu'à ce que le temps en ait rendu la maçonnerie solide et compacte; puis, en la minant avec précaution, on la fait insensiblement descendre tout entière dans le sol sablonneux qui se prête volontiers à une opération de ce genre. Lorsqu'elle se trouve de niveau avec la surface, on continue d'en élever le mur, et on poursuit la même marche, ôtant toujours le sable de l'intérieur, jusqu'à ce qu'on parvienne à l'eau. Si on adoptait la méthode ordinaire, le sol est si léger qu'il éboulerait sur les travailleurs avant qu'ils eussent la possibilité de construire le mur de bas en haut; on ne pourrait même pas

sans
fonde

Le
rajah
sent
avait
pour
de ri
torze
de P
petit
dait
grè
pluie
vers
pend
n'en

Le
peu
bon
heur
de la
ridic
m'at
Le s
ronn
beau
loin

sans le secours d'un mur creuser à la moindre profondeur.

Le 20, à la pointe du jour, arriva un envoyé du rajah qui me remit au nom de son maître un présent de fruit et une lettre où je lus que le porteur avait ordre de m'accompagner jusqu'à la frontière pour veiller à ce que nous ne manquassions plus de rien. Nous eûmes ce jour-là un espace de quatorze milles à parcourir pour gagner notre étape de Pharsah. C'est un village situé sur la pente d'une petite colline rocailleuse, au bas de laquelle s'étendait alors une vaste grève de sable aride ; mais cette grève, nous dit-on, se changeait dans la saison des pluies en un large étang. La contrée que nous traversâmes, quoique nue encore de bois, offrait cependant répandus çà et là plus d'arbres que nous n'en avions vu depuis quelques semaines.

La population n'était pas considérable ; mais le peu de villages que nous aperçûmes semblaient en bon état, et il y régnait un air d'aisance et de bonheur que je n'avais vu nulle part sur le territoire de la Compagnie après avoir quitté les parties méridionales de la contrée de Rohilcund, et que je ne m'attendais guère à retrouver dans le Rajpoutana. Le soir je me promenai dans les champs qui environnaient nos tentes, et de toutes parts je vis de beaux champs, ici de froment, là de coton, plus loin de cannes à sucre. Le sol n'est pourtant que du

sable; mais sous le soleil de l'Inde, le sable même devient fertile au moyen d'irrigations. Les naturels sont tellement convaincus de cette vérité, que malgré des pluies abondantes qui étaient tombées récemment, ils s'occupaient à tirer de l'eau des puits, avec l'aide d'une roue que tournaient leurs taureaux. Cette eau, versée dans un grand réservoir, s'en échappait par différentes rigoles et allait humecter la terre où il était besoin. C'était une besogne fatigante, et leurs machines hydrauliques devaient leur coûter cher à construire; mais, travail et dépense, tout était amplement rétribué par les moissons que les champs semblaient alors leur promettre. Je remarquai que les gens qui puisaient de l'eau avaient leur lance fichée en terre près d'eux. Je demandai si c'était une précaution nécessaire; on me répondit que les temps étaient devenus assez bons pour qu'il n'y eût rien à craindre, mais que la coutume avait commencé à une époque de trouble, et qu'il était bon de la conserver de peur que le trouble ne revint. Les voyageurs, par une raison analogue, sont tous armés; mais les paysans, en général, n'ont pas l'air aussi guerrier que ceux de l'Oude. Les femmes *Jates* sont, à mon avis, plus grandes et plus robustes que celles de l'Hindoustan; elles ont aussi pour costume des manteaux de laine rouge qui font meilleur effet que les sales et grossières étoffes de coton dans lesquelles s'en-

velop
Le
parce
quels
de ba
tout-
pas s
bres
de p
appa
appr
tand
était
habi
cons
raide
avec
en p
pour
mais
dégr
moir
guel
char
nou
pées
bass
com

veloppent les Hindoustanaïses et les Bengalaises.

Le lendemain, pour aller camper à Wuerh, nous parcourûmes une dizaine de milles, pendant lesquels nous approchâmes peu à peu d'une des chaînes de basses collines dont j'ai plus haut parlé. Elles sont tout-à-fait nues et sablonneuses. La plaine n'était pas si bien cultivée que celle de la veille, et les arbres s'y montraient plus rares. Mais un mille avant de parvenir à notre étape, d'immenses plantations apparurent devant nous et annoncèrent que nous approchions d'une place de quelque importance, tandis que le soin avec lequel chaque pied de terre était enclos et travaillé attestait de l'industrie des habitants. Nous trouvâmes effectivement une ville considérable entourée d'un mur de terre, haut et raide, bien flanqué de bastions semi-circulaires avec un fossé large, mais peu profond et comblé en plusieurs endroits. Il y avait des meurtrières pour la mousqueterie dans les parapets des bastions, mais je ne vis pas de canons. Le rempart était fort dégradé sur certains points, mais semblait néanmoins avoir été récemment réparé sur toute la longueur. Tandis que nous en faisons le tour, cherchant un lieu convenable pour dresser nos tentes, nous rencontrâmes une multitude de huttes occupées par des corroyeurs et d'autres Hindous de basse classe, qui exercent des professions regardées comme malpropres par la majorité de leurs com-

patriotes, et qui par ce motif ne sont admis dans aucune de leurs villes. Les lépreux sont soumis à la même exclusion, et un grand nombre de bohémiens se mêle d'ordinaire à cette population de rebut qui, généralement, est aussi immorale que dégradée et malheureuse. Dans ma promenade du soir, je dirigeai mes pas vers la ville. Après avoir traversé sur mon passage de beaux conduits en pierre qui amenaient l'eau avec laquelle on arrosait les jardins d'alentour, j'arrivai par un pont étroit à l'une des entrées principales. C'était une grande arcade solidement bâtie, fermée par une épaisse porte de bois à barres de fer, et défendue extérieurement par un grossier ravelin. Les gens qui la gardaient n'étaient qu'au nombre de dix à douze, et ressemblaient beaucoup aux paysans armés que j'avais vus dans les forteresses de l'Oude, à l'exception d'une sentinelle qui avait une vieille jaquette rouge de sepoï, dont sans doute elle s'était affublée à l'occasion de ma visite. Quand j'eus pénétré dans l'enceinte des murs, je n'aperçus d'abord qu'un méchant bazar avec son accompagnement habituel de huttes en terre, de monceaux d'épiceries, de marchands gros et gras, de femmes qui s'injurient, de taureaux sacrés et de mille ordures. Mais je visitai ensuite plusieurs jardins dont la beauté surpassa mon attente. Ce que, d'ailleurs, je remarquai de plus curieux dans la ville, ce sont deux arcades de pierres

revêt
et de
des e
Jats,
mans
Wue
Le
teign
fort
Pesh
émin
ruine
tés r
vers
pâtur
cette
cadre
attach
ché,
et en
C'éta
quet
franc
bonn
de l
avait
y av
tité

revêtues de bas-reliefs qui représentaient des dieux et des déesses, et destinées, me dit-on, à suspendre des escarpolettes. Si zélés hindous que soient les Jats, ils paraissent bien s'entendre avec les musulmans qui, par exemple, sont très nombreux dans Wuerh.

Le 22, par une marche de seize milles, nous atteignîmes Mowat. Presque à mi-chemin est un fort village, ou plutôt une petite ville nommée *Peshawer*, joliment située sur le versant d'une éminence rocailleuse que couronne un château en ruines, et entourée d'arbres qui en partie sont plantés régulièrement, en partie çà et là répandus à travers une vaste étendue de terres labourables et de pâturages. A *Peshawer*, comme ville frontière de cette petite monarchie, était stationné un petit escadron de cavaliers, dont nous vîmes les montures attachées sous quelques arbres sur la place du marché, tandis qu'eux-mêmes se promenaient en long et en large comme font tous les soldats désœuvrés. C'étaient de grands hommes osseux, vêtus de jaquettes en drap gris comme les troupes de ligne françaises, mais qui n'avaient ni bonne mine ni bonne tenue. Leurs longues lances, rangées en face de leur petit corps-de-garde, étaient ce qu'il y avait de plus militaire dans le tableau. Il paraissait y avoir aussi une douane; car une certaine quantité de chariots chargés de coton étaient arrêtés

dans la rue principale, comme pour acquitter les droits. De Peshawer à Mowah, la contrée n'est pas aussi bien cultivée. Mowah, ville frontière du rajah de Jyepour, est défendue par une grosse forteresse en terre avec six bastions; et sur une colline, à deux milles de distance, on voyait un autre bourg, ainsi qu'un autre château qui paraissait plus considérable. Le rajah dans le territoire de qui nous venions d'entrer n'avait alors que six ans, et sa mère était régente. A notre étape, nous trouvâmes une escorte de vingt chevaux qu'elle m'avait envoyée, et une lettre du résident britannique de Jyepour.

Dans ma promenade de l'après-midi, je visitai Mowah. La ville est petite, mais renferme un assez bon bazar, dans les boutiques duquel je vis de la coutellerie, des bijoux d'argent et d'or, des châles, puis des marchandises plus communes et plus rustiques, telles que du coton, du blé, de la farine, du beurre fondu et de grosses étoffes. Le jaune paraît la couleur dominante pour tous les vêtemens dans ce voisinage; sans doute qu'elle est la moins chère et la plus durable. Les belles nuances, au contraire, de rouge et de carmin dans lesquelles sont quelquefois teintées les étoffes, se fanent vite ou passent à l'eau, et on est obligé de les renouveler souvent, ce qui, au reste, n'est nullement difficile. Le lendemain, j'accordai à

mes ge
plorer
sus. Du
je me
château
bâti en
n'avais
mais le
qu'on
trer. J
faite, p
des ca
taillis
tions e
bois de
était en
tête, q
chés en
l'alarm
au nom
que je
leur ré
et d'un
entrer
Je n'ins
je pus
fracas
et tiré

mes gens un jour de repos, et j'allai moi-même explorer le bourg voisin dont il a été question ci-dessus. Du bourg, que les habitans appelaient *Ramghur*, je me dirigeai vers le roc sur lequel est situé leur château. A la différence du fort de Mowah, il est bâti en pierre, et flanqué de six tours rondes. Je n'avais pas grande curiosité d'en voir l'intérieur, mais les sepoys m'avaient dit qu'ils étaient sûrs qu'on ne me refuserait pas la permission d'y entrer. Je gravis donc l'éminence dont il occupe le faite, par un sentier raide et sinueux, d'abord parmi des cabanes, ensuite à travers les branches d'un taillis touffu, enfin au milieu de quelques fortifications en ruines, et j'arrivai à la solide porte en bois doublée de fer de la citadelle. Par hasard elle était entr'ouverte; mais je n'eus pas plus tôt passé la tête, que deux ou trois hommes qui étaient couchés en dedans se levèrent en sursaut et donnèrent l'alarme à leurs compagnons. Ceux-ci accoururent au nombre de dix à douze, et me demandèrent ce que je voulais. « Je désire visiter votre château, » leur répondis-je; mais leur chef, les mains jointes, et d'un ton respectueux, répliqua ne pouvoir laisser entrer personne sans un ordre formel des autorités. Je n'insistai donc pas, et tandis que je m'éloignais, je pus entendre les défenseurs du fort fermer avec fracas la porte, suspendre en toute hâte les barres, et tirer les verrous les uns après les autres. Du

sommet de ce rocher, je planai au loin sur la campagne environnante; elle était unie, mais parsemée de semblables éminences rocailleuses qui me parurent avoir chacune son village et son château. La principale chaîne de collines court à peu près dans la direction du nord au sud.

Le 24 nous gagnâmes Maunpour, distant de douze milles, par une contrée découverte et sablonneuse. C'est une petite ville située dans la plaine, et entourée d'un mur de terre flanqué de huit bastions. Il y a aussi un fossé qui alors n'avait pas d'eau, mais les ouvrages étaient en bon état de réparation. A moitié route, nous franchîmes, près d'un village appelé *Balaherry*, une chaîne de collines dont la crête était garnie de nombreux châteaux-forts, et dans notre marche de la journée nous n'en rencontrâmes pas moins de sept, dont plusieurs étaient de belle taille. Les rocs qu'on voyait au milieu du sable et des herbes flétries étaient de granit. A l'ouest des collines, nous trouvâmes une plaine semblable à celle que nous avions quittée, mais un peu plus élevée, je crois. Elle est traversée par une rivière nommée *Maungunga*, alors, il est vrai, complètement à sec, mais qui d'après la largeur de son lit doit être pendant la saison pluvieuse un torrent considérable.

Le lendemain, quand nous quittâmes Maunpour au lever du soleil, la terre était couverte de gelée blanche, et mes gens se plaignirent qu'il fit encore

aussi
camp
vanta
rémer
pas sa
de no
gunga
vis qu
jours
le pro
rant c
lité
indige
pour
pieds

Apr
Doub
villag
meille
le pay
sur le
rait é
nage,
beauc
qui s
le pay
nous
pas d

aussi froid que si nous étions dans le Kemaoun. La campagne, à mesure que nous nous éloignions davantage du territoire de Bhurtpour, devenait assurément moins belle; son aspect n'était cependant pas sans toute beauté. Plusieurs fois, dans le cours de notre route, nous retrouvâmes le lit de la Maungunga; et en l'examinant avec plus d'attention je vis que malgré la sécheresse l'eau parvenait toujours à se frayer un passage sous le sable. Ce qui le prouvait, c'était la ligne de verdure que son courant caché entretenait vivante au milieu de la stérilité des environs. De plus, j'ai ouï dire par les indigènes qu'il suffisait, à toute époque de l'année, pour se procurer de l'eau, de creuser à quelques pieds dans le lit de ces rivières.

Après neuf milles de marche, nous campâmes à Doubey. C'est une petite ville, ou plutôt un simple village, mais fortifié avec plus de soin et sur un meilleur principe que je ne l'avais encore vu dans le pays. Quelques pièces d'artillerie se montraient sur les bastions, et la place bien défendue ne pourrait être prise que par un siège en règle. Le voisinage, cependant, si nu, si désolé, semble avoir beaucoup souffert des invasions de l'ennemi; et ce qui surtout indique que rien n'est en sûreté dans le pays, c'est que pendant les deux derniers jours, nous n'avons pas rencontré d'habitations isolées, pas de hameau sans moyen de défense.

Le 26, la matinée fut si froide que mes gens ne pouvaient se décider à quitter les feux qu'ils avaient allumés pendant la nuit. Le pays que nous parcourûmes pour atteindre Déosa, qui était distant d'une douzaine de milles, ne nous présenta que solitude et désolation. Sauf quelques châteaux perchés sur des collines lointaines, et un gros village que nous découvrîmes à un mille de la route, rien ne montrait que des humains habitassent cette campagne. Les collines étaient de formes singulières, isolées pour la plupart, et rocailleuses. Le sol ne paraît pas mauvais ; mais l'ouragan de la dévastation a passé sur la terre, et les daims que nous voyions bondir parmi de bas buissons épineux, les morts dont les tombes sont çà et là répandues, enfin d'énormes et nombreux corbeaux qui planent dans les airs, semblent les seuls possesseurs actuels du territoire.

Déosa est une assez grande ville, bâtie sur le penchant d'une éminence, dont une vaste forteresse couronne le faite. La ville elle-même est entourée d'une muraille, qui à vrai dire tombe en ruines, et contient plusieurs antiques pagodes dont une très belle, une mosquée, et diverses maisons particulières ornées de riches sculptures; mais tous ces édifices sont dans un affreux délabrement. Ces débris d'antiquités sont encore assez beaux, néanmoins, pour prouver que Déosa vit des jours meil-

leurs
cité, e
sumé
religie
vimes
de pèl
Nusun
jamais
rencon
carpol
après
une lo
music
petites
qui, c
dissolv
trefaç
core c
en Égy
sacré
riches

Le
duisit
nous t
qui c
en gr
desqu
était a

leurs. D'après le nom que porte cette malheureuse cité, et qui littéralement signifie *divine*, j'avais présumé qu'elle devait jouir d'une haute renommée religieuse. En effet, lors de notre passage nous y vîmes une affluence considérable de marchands et de pèlerins qu'avaient attirés la fête et la foire de *Nusund*, deux choses qui chez les Hindous ne sont jamais séparées l'une de l'autre. Dans les rues, on rencontrait à chaque pas des balançoires, des escarpolettes, des boutiques de gâteaux; et le soir, après les avoir promenées tout le jour par la ville, une longue procession de prêtres, de dévots et de musiciens, va jeter dans la plus proche rivière deux petites statues, l'une d'homme et l'autre de femme, qui, comme elles sont faites de terre non cuite, s'y dissolvent bientôt. C'est, dit-on, une innocente contrefaçon d'une hideuse coutume, qui subsiste encore dans l'Assam et qui était autrefois pratiquée en Égypte, de précipiter tous les ans dans le fleuve sacré un jeune garçon et une jeune fille vêtus de riches habits.

Le 27, une marche de douze milles nous conduisit à Mohunpoura. Vers le milieu de la route, nous franchîmes une autre basse chaîne de collines qui comme celle de la veille avaient les sommets en granit, les vallées et les flancs en tuf, et au-delà desquelles s'étendait une autre plaine semblable. Il était aisé de s'apercevoir que nous montions gra-

duellement à mesure que nous avançons, car la descente des collines du côté de l'ouest n'était jamais aussi raide que leur montée du côté de l'est. Mohunpoura est un pauvre et petit hameau, avec quelques champs de blé çà et là répandus à l'entour, mais sans arbres ni fourrage, et où nous ne pûmes obtenir aucunes denrées ni à prix d'argent ni par prière. Le lendemain, pour gagner Jyepour, nous eûmes une vingtaine de milles à parcourir. La première partie de notre route traversait une plaine désolée de sable profond, coupée par un ruisseau tellement sinueux que nous le franchîmes deux fois.

A huit milles environ de la capitale, nous rencontrâmes un large canal artificiel dans lequel se jetait un autre petit cours d'eau qui descendait d'une troisième chaîne de collines dont nous approchions. Le long de ses bords on voyait un peu de culture; mais au-delà, rien n'excédait la sécheresse et la nudité du sable, qui commença dès lors à être parsemé de pierres pointues et de morceaux de rochers. Les collines, quand nous y fûmes arrivés, me parurent plus hautes, plus raides que celles déjà franchies par nous, et dépouillées de toute espèce de végétation, hormis quelques brins d'herbe qui bordaient çà et là le lit pierreux et inégal du courant que nous remontions, et qui était notre seule route. La gorge devint à chaque pas plus étroite, et le sentier plus escarpé, plus rabo-

teux;
sions,
pierres
tout n
un déte
devant
de cré
ques à
sombre
tal. Il y
tout pr
faire p
passer.
vis s'av
nique
que ne
ville;
avant d
vaise r
franch
les app
été qu
de dif
sauvag
fonda
nous ex
euse
cûmes

teux; bientôt même le ruisseau que nous gravissions, au lieu de couler parmi le gazon et les pierres, se mit à bondir de roc en roc. Jusque-là, tout n'avait été qu'une scène de désolation; mais à un détour inattendu du chemin, nous vîmes s'élever devant nous un grand mur flanqué de tours et garni de créneaux, percé d'une rangée de fenêtres gothiques à travers lesquelles nous distinguâmes les sombres et verts ombrages d'un vaste jardin oriental. Il y avait d'un côté un vieux portail noir, bâti tout près de la route, et qui, semblant presque en faire partie, nous montra par où il nous fallait passer. D'ailleurs, au bout de quelques minutes, je vis s'avancer à ma rencontre le résident britannique de Jyepour. En le voyant, je crus d'abord que nous étions déjà arrivés à la porte de cette ville; mais il m'apprit que nous avions encore, avant de l'atteindre, quatre milles d'une très mauvaise route à parcourir. La fortification que nous franchîmes en cet endroit est destinée à défendre les approches de la capitale; et le jardin dont il a été question dépend, ainsi que plusieurs autres, de différens temples fondés dans cette situation sauvage par le même souverain, Jye-Singh, qui fonda Jyepour. Après avoir dépassé ces temples, nous entrâmes dans une plaine élevée, mais sablonneuse et nue, dans laquelle cependant nous aperçûmes quelques champs de blé et quelques beaux

arbres. Cette plaine, qui paraît avoir été autrefois un lac, est ceinte de trois côtés par les mêmes collines stériles et pierreuses, tandis qu'au centre s'élève la cité de Jyepour, place d'une étendue considérable. La muraille qui l'entoure est haute, crénelée, munie de tours, très pittoresque, mais peu forte, car elle n'a ni fossé ni glacis. La sécurité des habitans ne doit donc venir que des forts dont les sommets des collines environnantes sont couronnés. Les arbres dont çà et là sont entremêlés les édifices, et les jardins qui en dépit de l'aridité du sol avoisinent la cité, en rendent l'aspect tout-à-fait romantique. L'hôtel de la résidence, où je logeai, est un petit palais situé hors des murs et derrière lequel se trouve un enclos où prospéraient la plupart des légumes d'Angleterre et des arbres à fruit de l'Inde. Partout, en effet, on trouve de l'eau presque à la surface; et, avec de l'eau, les endroits même les plus stériles deviennent, avec le soleil du pays, d'une passable fertilité.

Le climat de Jyepour, à en croire les Européens qui sont venus s'y établir, est moins désagréable que je ne l'aurais imaginé. Les pluies n'y sont jamais trop abondantes, la saison des froids est toujours saine et favorable à la santé; enfin les vents chauds, quoique impétueux le jour, cessent généralement la nuit. La ville est d'une rare magnificence. Bâtie tout entière par un seul monarque.

elle pa
large
avec u
march
deux
tre me
des p
d'une
le mèt
à peu
quai
deux
bleme
tie de
encore
âmes.
septiè
fre sur
une f
étages
fronte
blable
Dans
grand
styles
de m
visiter
beaux

elle présente une parfaite régularité. C'est une très large rue, coupée à angles droits par trois autres, avec une place immense au milieu, laquelle sert de marché. Les maisons, en général, sont hautes de deux étages; mais quelques-unes en ont trois, quatre même, avec des fenêtres et des balcons ornés des plus riches sculptures. Elles sont parsemées d'une multitude de belles pagodes construites dans le même style que celles de Bénarès; et au centre à peu près de la ville, non loin du palais, je remarquai une superbe tour qui n'avait pas moins de deux cents pieds d'élévation. La ville est passablement propre, pour l'Inde, mais une grande partie des habitations y tombe en ruine. Elle renferme encore cependant une population de soixante mille âmes. Le palais avec ses jardins couvre tout un septième de l'emplacement qu'elle occupe. Il offre sur la rue principale, dont il forme tout un côté, une façade démesurément haute, de sept ou huit étages, que surmonte vers le milieu une espèce de fronton flanqué de deux tourelles d'élévation semblable, qui sont terminées par des coupoles à jour. Dans l'intérieur sont deux cours spacieuses et un grand nombre de plus petites, entourées de péristyles dont les colonnes sont tantôt de pierre tantôt de marbre. Les jardins, qu'on me mena d'abord visiter, sont vastes, et dans leur genre extrêmement beaux, pleins de fontaines, de cyprès, de palmiers.

et d'arbustes à fleurs, avec profusion d'escaliers et de terrasses, dont aucune prise séparément n'est de bon goût, mais qui, par leur ensemble, présentent un spectacle riche et varié. Les jardins sont enclos d'un grand mur crénelé. Tout enfin dans ce palais surpassa mon attente, comme aussi dans la ville, si ce n'est l'appareil militaire qui se réduisait à presque rien. Je n'avais vu, par exemple, à la porte de cette capitale, que deux ou trois gens de police, et je ne rencontrai dans les différentes parties du palais que quatre ou cinq soldats se promenant avec leur bouclier sur l'épaule, ou couchés près de leur lance. Je fus un instant surpris qu'il n'y eût pas une armée plus considérable parmi les guerriers et turbulens Rajpouts, mais je me rappelai bientôt que dans un pays où le citoyen et le cultivateur étaient au besoin soldats, le soldat devait en temps ordinaire être cultivateur ou citoyen. On ne fit aucune difficulté pour permettre aux domestiques du résident, aux miens, non plus qu'à ceux de mes sepoys qui avaient voulu nous accompagner, de se promener à notre suite dans tout le jardin et dans la plupart des appartemens du rez-de-chaussée; mais lorsque nous montâmes aux étages supérieurs, on pria ceux qui étaient armés de rester en bas ou de les déposer. Dans toutes les parties du palais, pour monter ou descendre il n'y a point un seul escalier; ce sont des plans inclinés dont la pente est fort douce.

mode
rope. L
autre
de l'ar
avoir é
par l'e
que pa
magnif
raleme
peint o
gés de
vienne
périeur
meurait
planche
quées,
En diff
paisses
res étai
dans les
n'étaien
suspend
néral,
tites. L
splendi
tures, e
leur la
des for

mode assurément moins fatigante que celle d'Europe. Les passages qui mènent d'une pièce à une autre sont tous étroits et mesquins; même, le but de l'architecte, dans le plan de l'édifice, semble avoir été bien plutôt de surprendre par le nombre, par l'embarras, par le détail des pièces et des tours que par des appartemens de belle étendue et de magnifiques proportions. Les fenêtres sont généralement fermées par de petits carreaux de verre peint ou ordinaire, soutenus par des châssis treillagés de marbre blanc. Les vitraux de couleur viennent, dit-on, de Venise. Les appartemens supérieurs, où avant la mort du dernier rajah demeuraient les femmes de son sérail, avaient encore les planchers soigneusement garnis de couvertures piquées, en coton blanc, ou d'élégans tapis de Perse. En différens endroits de l'édifice je remarquai d'épaisses portes de bois dont les gonds et les serrures étaient aussi rudes que ceux d'une prison; mais dans les appartemens mêmes, les différentes pièces n'étaient séparées que par d'amples rideaux à raies suspendus devant des arcades. Les plafonds, en général, sont bas, et les chambres obscures et petites. Les murs et les plafonds néanmoins sont splendidement décorés de sculptures et de peintures, et il y en a qui, du haut en bas ou dans toute leur largeur, ne sont revêtus que de petits miroirs des formes les plus bizarres.

Après avoir visité une longue suite de ces singulières pièces, nous redescendîmes dans une fort jolie salle où nous attendait un déjeuner. C'était un petit pavillon qui, par deux colonnades, ouvrait sur deux petites cours ornées de péristyles. Dans l'une de ces cours il y avait un beau bassin de trente pieds carrés, servant de bain, et dans l'autre, un parterre dont les allées étroites et sinueuses étaient pavées de marbre blanc, et semées d'une trentaine de jets d'eau qui jouèrent tout le temps que nous déjeunâmes. Rien de plus gracieux, rien de plus rafraîchissant que la vue et le bruit de toutes ces petites fontaines ; seulement je ne trouvai pas de mon goût que soudain les principales jetèrent de l'eau jaune comme de l'or, mais les indigènes poussèrent des cris d'admiration. Quoique le résident eût fait porter au palais un nombre de plats suffisant pour garnir notre table, la régente nous envoya divers échantillons de cuisine hindoue où ne manquaient ni le beurre, ni les épices, ni le sucre, mais où du moins il n'y avait pas d'ail, à la différence des ragoûts musulmans les plus délicats, qui en sont toujours empestés.

Lorsque le repas fut fini, une espèce de maître de cérémonies vint nous chercher pour nous conduire dans un vaste appartement voûté, dont les murailles étaient de marbre et le plancher couvert de tapis. Là, car c'était la salle d'audience, à ce

qu'il
tat as
recev
autres
sur le
les im
fus ch
la rég
casion
m'exa
pénétr
sur le
sur le
j'étais
sées. L
grâces
ban,
furent
mère,
me pr
devais
sultai
disant
que su
coup
vre. R
manière
l'éléph

qu'il paraît, nous trouvâmes tous les ministres d'État assis en demi-cercle. Ils se levèrent pour nous recevoir, et m'embrassèrent tous les uns après les autres. Ils se rassirent ensuite les jambes croisées sur le tapis, car il n'y avait pas de sièges, et nous les imitâmes gardant nos chapeaux sur nos têtes. Je fus chagriné quand on m'apprit que je ne verrais pas la régente, et qu'elle ne se montrait en aucune occasion à un étranger, mais que cependant elle m'examinait de loin par une jalousie qui était impénétrable à mes regards. Les questions ordinaires sur le plaisir que j'avais éprouvé à voir Jyepour, sur le but de mon voyage, sur l'époque à laquelle j'étais parti de Calcutta, me furent ensuite adressées. Puis, des danseuses vinrent nous étaler leurs grâces. Enfin, quelques châles communs, un turban, un collier et plusieurs autres objets me furent offerts comme cadeau au nom de la rajah-mère, outre deux chevaux et un éléphant qu'elle me priait aussi d'accepter. Ne sachant trop ce que je devais faire, je me tournai vers le résident et le consultai des yeux; mais il me tira d'embarras en me disant que c'était une simple affaire de forme, et que suivant l'usage nous n'en serions ni moi beaucoup plus riche, ni la régente beaucoup plus pauvre. En effet, un des deux chevaux boitait d'une manière affreuse, l'autre avait bien trente ans, et l'éléphant était si vicieux, que personne n'osait en

approcher. Comme néanmoins la vente de ces animaux devait plus que couvrir la Compagnie de la somme qu'il me fallait distribuer en libéralités parmi les domestiques du palais, j'exprimai mes remerciemens aux ministres en termes aussi pompeux et en aussi bon hindoustani que je pus. Ils nous embrassèrent alors une seconde fois, nous souhaitèrent continuation de bonheur et de santé, souhait que nous leur rendîmes, et nous regagnâmes la résidence, précédés des cadeaux que j'avais reçus.

La veille de mon départ de Jyepour, où je passai cinq jours, j'allai visiter une ancienne ville, située à trois ou quatre milles de distance, et nommée *Umeir*, qui avait été la capitale de cette souveraineté, jusqu'à ce que Jye-Singh eut bâti celle qui maintenant s'élève au milieu de la plaine. Pour m'y rendre, je traversai les principales rues de Jyepour, et je fus joint à la porte du palais par deux des ministres qui tinrent à honneur de m'accompagner. Les Rajpouts ne font pas si bonne figure à cheval que les musulmans, ni même que les Jats; mes compagnons, cependant, montaient bien et avaient de superbes chevaux qui, avec leurs longs châles rouges, leurs sabres, leurs robes flottantes et leur nombreuse suite formaient un joli spectacle. Nous traversâmes ensemble une grande partie de la ville, et je fus singulièrement frappé de la

régul
taien
j'en t
avait
sacré
sept
ment
par le
dina
cinq
sixièr
tandi
seul.
suite
Umei
posée
quelq
et so
leurs
tomb
tenté
Mais
lais,
servé
morc
Asie.

Qu
la rég

régularité, ou plutôt de l'uniformité que présentaient ses différentes parties. Les ministres à qui j'en témoignais ma surprise me répondirent qu'elle avait été construite d'après les règles de leur livre sacré, et qu'en conséquence elle était divisée en sept quartiers bien distincts. L'un était exclusivement habité par les thakours ou nobles, un autre par les brahmines, le troisième par les Rajpouts ordinaires, le quatrième par les kayts ou écrivains, le cinquième par les bunyars ou marchands, et le sixième par les gaowalas ou gardeurs de vaches, tandis que le septième était formé par le palais seul. Une large route sablonneuse qui traverse une suite de jardins et de ruines nous conduisit à Umeir. C'est une ville presque entièrement composée de temples, qui n'est plus habitée que par quelques mendiants religieux. A les voir cadavéreux et sombres, avec leurs cheveux en désordre et leurs figures couvertes de chaux, assis parmi les tombes et les décombres de maisons, on serait tenté de les prendre pour autant de revenans. Mais Umeir renferme entre autres édifices un palais, un château et une pagode, le tout bien conservé, qui ne le cèdent en rien aux plus nobles morceaux d'architecture qu'on peut rencontrer en Asie.

Quand je revins à Jyepour, on m'y raconta que la régente, qui passe en effet pour fort cruelle,

avait fait assassiner pendant la nuit dernière, sans procès, sans même alléguer de raisons, une des dames de sa cour, une femme qui jouissait d'une excellente réputation, et qu'on avait cru jusqu'alors être dans les bonnes grâces de sa maîtresse. Son immense fortune, supposait-on, était son seul crime. Tandis que, malgré moi, je songeais encore à cette atrocité, ce ne fut rien moins qu'avec un sentiment de plaisir que je reçus de la part de l'infâme meurtrière un présent de fruits, de confitures et de fleurs, avec l'expression de ses vœux pour la bonne réussite de mon voyage, et l'assurance que ses gens avaient pris toutes les mesures imaginables pour que je ne manquasse de rien sur la route; elle me fit même témoigner son espoir que notre amitié serait éternelle. Il me fallut, bien à contre-cœur, lui envoyer mes remerciemens. Néanmoins, sous un certain rapport, elle les méritait, car je n'avais pas été seul l'objet de sa munificence; elle avait aussi gratifié mes gens et mon escorte d'un diner si copieux de confitures, de beurre, de riz, de chevreau, de farines et d'autres friandises hindoues, que cent personnes, me dit-on, auraient aisément pu satisfaire leur appétit.

ITINÉRAIRE
pout
Kish
seira
Bhei
Gung

Je
camp
zaine
miers
hospit
que j
y trou
Rajpo
tentiv
dont j
ment
jeunes
plupa
bonne
affreu
dans l
de sifi
d'égal
entre
lière
le rich
régulie
XV

ITINÉRAIRE DE JYEPOUR A NEIMUCH. — Buggerou. Mœurs des Rajpouts. Mouzabad. Hirsowley. Les Thakours. Bendursindrey. Kishengur. Amjere : tombeau fameux. Temple de Pokur. Nusseirabad. Bunaey. Dabla. Les Bhats et les Charuns. Bunceira. Bheilwara. Ummeirghur, visite des magistrats, pêcheurs bheils. Gungrowz. Chiffore ; château ; temple de Siva. Neimhairs.

Je quittai Jyepour le 2 février 1825, pour aller camper à Buggerou, joli village distant d'une quinzaine de milles, qu'entourent des bouquets de palmiers, ce qui ne se voit guère dans ces plaines inhospitalières. Cependant, une grande partie du sol que je traversai ce jour-là n'est pas mauvais, et on y trouve partout de l'eau à la surface. L'escorte de Rajpouts, qui dès lors m'accompagna, fut plus attentive à son devoir que celui des jours précédens dont j'avais eu à me plaindre, et composée évidemment d'hommes d'élite. J'ai même rarement vu de jeunes gens plus beaux que ceux-là ne l'étaient pour la plupart. Leurs montures et leurs armes aussi étaient bonnes et en bon état, mais leurs vêtemens d'une affreuse misère, d'une ignoble saleté ; et le désordre dans lequel ils marchaient sans cesse, leur habitude de siffler ou de crier continuellement, surtout l'air d'égalité parfaite qu'ils semblaient disposés à établir entre eux et nous, contrastaient d'une façon singulière avec le respect profond, le calme militaire et le riche équipement des escadrons de cavalerie irrégulière que la Compagnie a formés dans la pro-

vince de Delhi. Je devais sans doute m'attendre à trouver une beaucoup plus grande simplicité de manières dans les Rajpouts et dans les tribus de l'Inde centrale, que dans celles qui avaient été sujettes de l'empire mogol; mais, à la cour même de Jyepour, je fus frappé de l'absence de cette politesse que j'avais rencontrée à Lucknow et à Delhi. Toujours, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, et gouvernés par leurs propres souverains, les Hindous paraissent simples de goûts et de caractère, enclins à la frugalité, indifférens aux formes et à l'étiquette. C'est ainsi que les sujets du plus grand prince maharatta ne se gênent point pour s'asseoir en sa présence, tandis que dans leur conversation il n'y a aucun de ces termes adulateurs que les musulmans ont introduits dans les provinces du nord et de l'est. On peut trouver bizarre, pourtant, et regarder comme une sorte d'infraction à cette simplicité de langage, que le terme de *maharaja*, c'est-à-dire de *souverain*, soit appliqué par eux à presque tous leurs supérieurs. *Salut, maharaja!* était une phrase que m'adressaient vingt fois par jour des voyageurs qui passaient près de moi; et les gens de mon escorte, quoique chevauchant côte à côte avec moi, et riant aux éclats de mes inutiles efforts pour comprendre leur hindoustanaïs et leur faire entendre le mien, ne me parlaient jamais sans m'honorer de ce titre.

Le lendemain nous voyageâmes à travers un pays sauvage et désolé, tout couvert de broussailles et de longues herbes, mais par cette raison moins triste à voir que les campagnes nues et stériles que nous avions récemment franchies. Après une marche de douze milles, nous atteignîmes Mouzabad, autre ville assez grande, qui est ceinte d'un mur ruiné, et qui renferme une mosquée avec de jolis jardins et plusieurs temples. Le plus vaste de ceux-ci s'appelait, me dit-on, *le Temple du Marchand*, et appartenait à la secte des Jains; secte dont j'ai parlé lors de mon séjour à Bénarès, et qui est nombreux dans tout l'ouest de l'Inde, où elle accapare presque à elle seule le commerce inférieur du pays. Le jour suivant nous traversâmes neuf milles d'une contrée qui différait peu de celle que nous avions vue depuis notre départ de Jyepour, également unie, également mal cultivée et peuplée, et nous campâmes à Hirsowley. La route que nous suivions n'était nullement directe; parce que, me dit-on, les gens de la régente étaient obligés de nous conduire vers des endroits seulement où il y avait des terres de l'État, et où les Thakours étaient disposés à reconnaître l'autorité de leur maîtresse. Effectivement, la plupart d'entre eux avaient levé l'étendard de la révolte depuis la mort du dernier rajah, s'étaient renfermés dans leurs châteaux-forts, et avaient déclaré que jusqu'à la majorité du jeune

prince ils n'obéiraient à personne. Pendant les derniers jours nous avons rencontré plusieurs de ces gentilshommes, qui généralement étaient assis dans des chariots couverts, trainés par des taureaux blancs à cornes dorées, et escortés par des hommes armés d'arquebuses et de sabres. Le soir, je visitai Mouzabad, qui a un mur de terre et une forteresse avec un très profond fossé. Le bazar est vaste, mais le principal édifice de la ville était encore un temple de Jains.

Le 5, les cavaliers de Jyepour m'accompagnèrent jusqu'à Bandursindrey, ville pauvre, située sur le petit territoire de Kishenghur, et là me quittèrent pour regagner leurs foyers. Le 6, j'atteignis Kishenghur même, qui n'était distant que de sept ou huit milles. La moitié du chemin, le pays resta découvert et stérile; ensuite, sans cesser d'être stérile, il fut couvert d'un assez grand nombre de buissons épineux; et enfin, nous gravîmes une chaîne escarpée de collines en granit, conduisant à la capitale en question, qui a ses murailles de maçonnerie solide et compacte, son château sur le faite de la montagne, et ses jardins entourés de haies de cactus. Les habitants, quoique fort polis, refusèrent d'abord de nous vendre les vivres dont nous avons besoin, parce que le rajah ne leur en avait pas donné l'ordre; et comme la veille il avait épousé une nouvelle femme, personne n'osait aller

le lui
licitée
me fit
visita
l'honn
s'il le
me ra
revint
attrib
opéra

Le
gagné
jamais
d'arbr
pirent
Ajmer
à trou
de mo
sur la
mérite
plupa
d'alen
guisan
pour l
musul
dessus
très r
que d

le lui demander. Mais bientôt, sans qu'on l'eût sollicitée, arriva l'autorisation du prince, qui même me fit interroger pour savoir si je désirais qu'il me visitât. Je répliquai que ce serait moi qui aurais l'honneur de lui rendre visite dans l'après-midi, s'il le jugeait convenable. Le messenger promit de me rapporter sur-le-champ une réponse, mais ne revint cependant pas, circonstance que mes gens attribuèrent à une dose d'opium qui sans doute opérait alors sur le rajah.

Le 7, par une marche de dix-huit milles, nous gagnâmes Ajmere. La contrée fut aussi stérile que jamais, plus boisée cependant; et des bouquets d'arbres épineux, des buissons de cactus en rompirent l'ennuyeuse uniformité. A la première vue, Ajmere me désappointa fort, car je m'étais attendu à trouver une grande cité, et ce n'est qu'une ville de moyenne grandeur et assez bien bâtie, située sur la pente d'une haute colline, qui peut-être mérite le nom de montagne. Les édifices sont la plupart badigeonnés de blanc, et sur les rochers d'alentour croissent quelques broussailles qui, déguisant leur stérilité, constituent un assez joli fond pour les petites mosquées en ruine et les tombes musulmanes qui environnent cette sainte ville. Au-dessus, sur la cime du mont, s'élève une forteresse très remarquable appelée *Taraghur*, qui a presque deux milles de circuit, mais qui, par l'irrégu-

larité de sa forme et de sa surface, ne peut pas contenir plus de douze cents hommes. C'est néanmoins, sous beaucoup de rapports, une superbe place d'armes. Elle est tout-à-fait inaccessible de toutes parts, et en toute saison bien approvisionnée de bonne eau par le moyen de citernes taillées dans le roc vif. De plus, elle a des magasins en forme de puits, et contre lesquels les bombes ne pourraient rien, où sont toujours entretenues d'immenses provisions de bouche.

Le principal attrait d'Ajmere, aux yeux de ses visiteurs mahométans, est le tombeau de Shekt-Kajah-Mowud-Dein, saint fameux, dont les miracles sont renommés dans toute l'Inde. L'empereur Acbar lui-même, si grand homme, si sage qu'il fût, et malgré qu'on le soupçonnât d'avoir peu foi aux doctrines de l'islamisme, entreprit néanmoins un pèlerinage à pied vers ce tombeau pour obtenir, par l'intervention du saint dont il couvre les restes, que Dieu lui octroyât la faveur d'un rejeton mâle. La multitude de pèlerins que nous avons rencontrés les trois ou quatre jours précédens prouve combien le sépulcre est encore de mode; et dans le Molwah, rien de plus commun que des gens qui, après l'avoir visité, érigent près de leur demeure une brique, une pierre qu'ils en ont rapportée, deviennent saints eux-mêmes, et par suite d'une telle possession attirent vers eux une grande

afflu
mere
célèb
son é
de l'
tion

Le
marc
sablon
gauch
si la
pâle
tions
petite
dent
race
musu
cune
Comp
un co
mand
brave

Je
trouv
espér
Les r
casern
mode

affluence de dévots. A quatre ou cinq milles d'Ajmere, et dans la direction de l'ouest, il y a un célèbre temple hindou appelé *Pokur*, qui, par son éloignement des provinces les plus peuplées de l'Hindoustan, est un objet de grande vénération pour les habitans de l'est et du Deckan.

Le 8 nous atteignîmes Nusseirabad par une marche de quatorze milles à travers une plaine sablonneuse et rocailleuse, bordée à droite et à gauche de montagnes qui eussent été pittoresques, si la campagne qui nous en séparait eût été moins pâle et moins stérile. Les collines que nous remontrions alors avaient beaucoup gagné en hauteur; les petites vallées et les plateaux pierreux qui s'étendent d'une chaîne à une autre sont habités par une race d'hommes appelés *Mhairs*, gens qui se disent musulmans, mais qui en réalité ne professent aucune religion et sont brigands par métier. La Compagnie a cependant réussi à lever parmi eux un corps de troupes légères, et ces naturels, commandés par des officiers britanniques, sont aussi braves que fidèles.

Je séjournai une semaine à Nusseirabad, et je trouvai cette place plus agréable que je ne l'avais espéré, d'après tout le mal que j'en avais ouï dire. Les rues, en général, sont d'une belle largeur; les casernes sont des bâtimens aussi vastes que commodés, et dans les jardins des environs il y a un

assez grand nombre d'arbustes pour que le sol ne présente plus une complète nudité, ce qui est l'ordinaire dans le Rajpoutana. De nombreux puits et trois ou quatre réservoirs ont été établis dans la ville depuis que les Anglais s'y sont fixés; mais toute l'eau est malheureusement saumâtre. Quoique le sol soit léger et le roc fort près de la surface, les légumes viennent à merveille. Je trouvai aussi, contrairement à tout ce qu'on m'avait dit jusqu'alors, que Nusseirabad, même à l'époque de mon passage, était l'endroit de toute l'Inde le plus sain que l'on pût habiter; et le climat y est toujours délicieux hormis pendant les vents chauds. Les pluies, dans cette contrée aride, ne manquent jamais d'être accueillies avec des transports de joie, mais elles sont rarement assez fortes pour empêcher qu'on ne sorte de tout le jour. Nul arbre fruitier ne peut prospérer aux alentours, mais on tire des fruits en abondance de Pokur, ce lieu de pèlerinage dont j'ai parlé ci-dessus, et qui est renommé pour ses jardins et ses vignobles. Les raisins qui en proviennent sont les meilleurs et les plus gros de l'Inde; ils valent ceux de Shiraz. La sainteté de Pokur est célèbre dans toute cette partie de l'Asie; mais sa réputation comme endroit pittoresque et fertile n'était pas encore parvenue à nos oreilles.

Pourtant, la contrée de Rajpoutana, ainsi que je l'appris dès lors, n'augmente pas en stérilité à pro-

portion
Au contr
le sol et
le territ
Meywar
deypour
tant à so
y sont p
est coût
sans; les
récolte
et le pet
l'excell
sont for
Pour en
manquer
bles en
quand u
dîner au
envoient
leurs as
usage en
moins t
d'Europ
le présu
tenues p
Bombay
que cell

portion qu'elle se rapproche du désert occidental. Au contraire, dans la province de Marwar, dit-on, le sol et l'état de la culture sont meilleurs que dans le territoire de Jyepour et d'Ajmere, ou dans le Meywar, district du sud-ouest qui comprend Oudeypour et Neimuch. Le Marwar n'a point eu autant à souffrir des horreurs de la guerre. Les puits y sont profonds, et l'agriculture conséquemment y est coûteuse. Les villages, néanmoins, sont florissans; les champs de grains sont vastes, et on ne récolte nulle part de plus beau coton. Le grand et le petit bétail du Marwar témoignent aussi de l'excellence des pâturages de cette province, et sont fort estimés dans tous les districts voisins. Pour en revenir à Nusseirabad, comme les arbres manquent absolument aux environs, tous les meubles en bois sont fort rares dans la ville. Aussi, quand un des Européens qui y résident donne à dîner aux autres, les convives, dames et messieurs, envoient chez l'amphitryon leurs chaises, ainsi que leurs assiettes, leurs couteaux et leur argenterie; usage emprunté à la vie des camps et qui n'est pas moins touchant que commode. Les marchandises d'Europe sont toutes fort chères, comme on doit le présumer. Les boutiques où elles se débitent sont tenues par un Grec et par deux marchands de Bombay. Du reste, elles sont aussi bien fournies que celles de Calcutta. Tous les gens même du

pays ne portent guère pour vêtemens que des calicots anglais, soit blancs, soit imprimés. Ils peuvent, ce dont je fus très surpris, s'en procurer de qualité meilleure et de prix moins élevé que ceux de Nusseirabad, ainsi que toute espèce de poterie, de quincaillerie et d'autres ustensiles, à Palley, ville considérable où se tient un marché célèbre, et qui est située dans le Marwar sur les confins du désert, à plusieurs jours de marche et à l'ouest de Joudpour, capitale de la province, où réside le rajah.

Le 15 je me remis en route, et j'allai camper à dix-neuf milles de Nusseirabad, sous les murs de Bunaey, ville assez grande, qui repose au pied d'une chaîne de montagnes que protège un petit château-fort perché sur un roc voisin, et qui est entourée de beaux arbres, ornement très rare dans ce pays, et d'autant plus précieux. Aussi, les habitans nous supplièrent-ils de ne pas déparer leurs arbres en les coupant pour nos éléphants et nos chameaux. Presque tout leur commerce, disaient-ils, en dépendait, attendu qu'une foire religieuse se tenait chaque année sous leur ombrage. Elle venait de finir, et nous avons rencontré sur notre route beaucoup de gens qui en revenaient. Comme bien on pense, la réclamation des habitans était trop juste pour que nous n'y fissions pas droit. Le rajah de la place, qui résidait dans la petite forteresse voisine, n'était qu'un enfant en bas âge, et sa

mère m'a
raison il

Le 16
était de
avec un
ruine. L
nous av
toujours
présenta
demain,
nous gag
la précé
territoire
offre un
quantité
contram
récente,
bhat, ou
l'aumône
donner
récita q
et en si
compre

Ces b
pandu d
leur rac
qu'ils ga
lâcheté,

mère m'envoya faire des excuses de ce que par cette raison il ne me rendait pas visite.

Le 16 nous atteignîmes Déioléa, dont la distance était de neuf milles. C'est une petite ville délabrée, avec un mur de terre et un château qui tombe en ruine. Le sol paraissait s'améliorer à mesure que nous avancions vers le sud; mais la campagne était toujours horriblement brûlée par le soleil, et ne présentait que çà et là des arbustes épineux. Le lendemain, par une marche de onze milles environ, nous gagnâmes Dabla, autre ville aussi pauvre que la précédente, par laquelle nous entrâmes sur le territoire du rajah d'Oudeypour. Tout ce pays offre un triste aspect de désolation; néanmoins, la quantité de tombeaux et de ruines que nous y rencontrâmes prouve qu'à une époque encore assez récente, il était bien peuplé. Dans la soirée, un *bhat*, ou barde, vint à notre camp me demander l'aumône. Avant de la lui faire, je le priai de me donner un échantillon de son talent, et alors il me récita quelques vers, mais avec une telle volubilité et en si bon hindou, que je n'y pus presque rien comprendre.

Ces *bhats* sont une espèce d'ordre religieux répandu dans tout le Rajpoutana. Suivant la légende, leur race fut spécialement créée par Mahadéo pour qu'ils gardassent son saint taureau; mais par leur lâcheté, ils perdirent bientôt ce poste honorable.

Le dieu avait aussi un lion bien-aimé, et comme ces deux animaux occupaient le même appartement, le taureau était dévoré presque chaque jour, malgré tout le bruit que les bhats pouvaient faire afin d'écarter le lion. C'était pour Siva un grand chagrin, une grande augmentation de peine, puisqu'il avait sans cesse à créer un autre taureau en place de celui qui périssait victime de la férocité de son compagnon. Dans cet état de choses, le dieu forma une nouvelle race d'hommes, les *charuns*, aussi pieux et aussi poétiques, mais plus courageux que les bhats, et les établit gardiens de sa ménagerie. Les bhats cependant conservèrent leurs fonctions de chanter les louanges des divinités et des héros; et, comme se transmettant de pères en fils l'histoire du pays et la généalogie des principaux habitants, parmi les nobles si hautains et si fiers du Rajpoutana, ils sont tenus en plus grande estime que les brahmines eux-mêmes. Toutefois, dans les districts encore plus sauvages du sud-ouest, les charuns, plus belliqueux, se sont emparés de la vénération populaire au détriment des bhats. Il y a peu d'années, les marchands et les voyageurs qui traversaient le Malwah et le Guzerat avaient coutume d'emmener avec eux, moyennant salaire, un charun pour les protéger, et la sainteté de son nom suffisait d'ordinaire pour les mettre à l'abri des voleurs. Les bhats ne protègent personne; mais en battre ou en

tuer un
nable,
dont l'o
adresse
sitions
pour ex
riches
gloire
rendre

De D
tance e
campag
elle pas
bois se
Bunaira
agréabl
lines ro
surtout
tée de p
de l'opi
coton, c
collines
mosqué
paysage
forteres
nombre
portait
clier su

tuer un, serait regardé comme un crime abominable, impie; et se fiant à l'espèce d'inviolabilité dont l'opinion publique les entoure, exploitant avec adresse l'importance qu'on attache à leurs compositions poétiques, ils en abusent souvent, dit-on, pour extorquer des sommes considérables de leurs riches voisins, en leur promettant de publier la gloire de leur nom, ou en les menaçant de le rendre infâme....

De Dabla à Bunaira, où j'arrivai le 18, la distance est d'environ seize milles. Chemin faisant, la campagne me parut s'améliorer, du moins n'était-elle pas aussi nue que précédemment, quoique les bois se bornassent toujours à des buissons épineux. Bunaira est une large ville ceinte de murs, et agréablement située au bas d'une chaîne de collines rocailleuses, parmi des jardins et des champs; surtout je remarquai une vaste pièce de terre plantée de pavots, signe que nous approchions du pays de l'opium. Autour de la ville, il y avait aussi du coton, du blé, de l'orge, des palmiers, et sur les collines lointaines on apercevait des tombes et des mosquées en ruines; au total, c'était un charmant paysage. Le rajah du lieu, qui réside dans une petite forteresse, vint au-devant de moi à la tête d'une nombreuse cavalcade. Il était splendidement habillé, portait sur sa tête un riche turban, et avait un bouclier suspendu sur son dos, un élégant poignard et

un beau sabre passés dans sa ceinture. Son cheval était conduit par deux grooms passablement vêtus, mais le costume de ses massiers, de ses porte-étendards et de ses autres domestiques, me sembla plus que mesquin ; tandis que sa propre canne était portée par un jeune garçon d'une quinzaine d'années, nu des pieds à la tête. Le rajah était un vieillard et avait perdu la plupart de ses dents, ce qui le faisait parler si peu distinctement, que pour le comprendre je fus obligé de recourir à un interprète. Toutefois, je ne pense pas que ce soit une infirmité commune dans l'Inde, d'autant que les yeux rouges du personnage et l'excessive maigreur de sa figure prouvaient assez qu'il était grand consommateur d'opium. Du reste, il fut très poli à mon égard, et m'envoya un copieux cadeau de confitures.

Le 19, une marche de dix milles me conduisit à Bheilwara. La route serpenta d'abord très agréablement parmi des collines et de hautes herbes. Ensuite, nous entrâmes dans une plaine plus vaste et mieux cultivée que ne l'avait été les jours précédens aucune partie de la contrée. Les bestiaux étaient aussi en beaucoup meilleur état. Chemin faisant, nous dépassâmes Sanganeir, ville considérable qui enferme une forteresse fameuse, et qui est ceinte d'un bon rempart avec bastions, glacis et fossé. Bheilwara est encore une vaste ville qui

ne con
rema
quatre
d'aisan
part de
pleines
les bou
disés,
tres, p
avec la
Quoiqu
sont, j
nord,
j'avais

La p
d'un ge
on les a
circula
pièds,
dix, et
comme
moyen
fond ;
de deg
descen
escalier
orné d
sirent

ne contient pas de splendides édifices, mais où on remarque nombre de belles maisons particulières, quatre immenses bazars, et plus de commerce, plus d'aisance, plus de richesse que je n'en avais vu nulle part depuis que j'avais quitté Delhi. Les rues sont pleines de voitures chargées de grain et de farine; les boutiques garnies de toute espèce de marchandises, telles qu'étoffes de laine et de coton, feutres, poterie, etc.; surtout j'admire la perfection avec laquelle les habitans savaient travailler le fer. Quoique l'aspect du pays s'améliorât, les indigènes sont, je crois, d'une race plus petite que ceux du nord, et certes n'ont pas la taille des sepoys que j'avais amenés de l'Hindoustan.

La plupart des puits, dans cette contrée, sont d'un genre bizarre, mais quelquefois très élégans, et on les appelle des *boulis*. Ce sont des trous, non plus circulaires, mais carrés, d'une largeur de quinze pieds, d'une profondeur de soixante à soixantedix, et entourés d'un parapet de pierre. En haut, comme à un puits ordinaire, est une poulie par le moyen de laquelle on tire avec des bœufs l'eau du fond; mais d'un côté il y a une longue suite de degrés qui sont formés par de larges dalles et descendent jusqu'à l'eau. Souvent le faite de cet escalier est recouvert d'une espèce de portique orné de colonnes. Il sert tant aux personnes qui désirent se baigner, qu'à celles qui n'ont point assez

de corde pour puiser d'en haut; et rien n'est plus pittoresque que de voir du sommet les gens monter et descendre. Ces boulis sont généralement pleins de pigeons, qui bâtissent leurs nids dans les fentes des murs.

Le 20 nous traversâmes neuf milles d'un pays couvert d'herbes sauvages, pour gagner Ummeirghur. Un peu avant d'y arriver, nous franchîmes la rivière de Bunass. Son lit était alors à sec, sauf un étroit filet d'eau claire et rapide qui coulait au milieu. Elle se dirige vers l'est, et se jette dans la Jumna. Dans la saison des pluies elle a, me dit-on, une largeur considérable. Il existe, au-delà des montagnes d'Abou et de Palhanpour, une autre rivière du même nom qui se décharge dans le Runn à l'ouest du Guzerat, circonstance qui a induit Arrowsmith en de grandes erreurs, et lui a fait supposer que ces courans sortent du même lac, mais suivent des directions différentes.

Ummeirghur est une ville assez considérable, au centre de laquelle sont trois temples très jolis bâtis sur une même ligne et d'après un plan uniforme, avec une tombe à droite où reposent les cendres d'un riche marchand, leur fondateur. Elle renferme de nombreuses fabriques d'indiennes, et paraît florissante. Un fort, perché sur un haut rocher voisin, la domine et la défend. Les magistrats du lieu vinrent me visiter, et tous les gens de leur suite

entrèrent.
Puis, a
gènes c
tous à
mains
tiques f
de tout
vaient p
au cont
gards. C
fournir
énorme
sèrent c
même p
distribu
nous en
magistr
d'une m
car il p
sécheres
goutte d
En co
apparten
prendre
vant, et
mieux n
tons, ce
avec leu

entrèrent avec eux dans ma tente sans se gêner. Puis, avec cette familiarité qui caractérise les indigènes de l'Inde centrale, maîtres et gens s'assirent tous à terre en demi-cercle autour de moi, les mains appuyées sur leurs boucliers. Mes domestiques furent grandement scandalisés d'un tel oubli de toutes les convenances, mais les coupables n'avaient pas la moindre idée de se montrer impolis; au contraire, tout le jour, ils nous accablèrent d'égards. Outre du bois et de l'herbe dont ils nous fournirent en abondance, ils nous envoyèrent une énorme quantité de poissons magnifiques et refusèrent opiniâtrément que je les payasse. Ce ne fut même pas sans peine que j'obtins la permission de distribuer aux pêcheurs qui avaient travaillé pour nous une gratification de 3 roupies. A vrai dire, les magistrats étaient bien aises de placer leur poisson d'une manière quelconque, et le plus tôt possible; car il provenait d'un large étang voisin qui, vu la sécheresse, menaçait de ne plus avoir une seule goutte d'eau au bout d'une ou deux semaines.

En conséquence, le gouvernement, à qui l'étang appartenait, avait permis à tout le monde d'y prendre du poisson pendant qu'il était encore vivant, et les gens d'alentour le poursuivaient à qui mieux mieux dans la bourbe, ceux-ci avec des bâtons, ceux-là avec des lances, d'autres simplement avec leurs mains. Mais comme, par ce moyen, on ne

serait encore arrivé qu'avec lenteur au but désiré, les magistrats avaient mandé quatre Bheils pour qu'ils fissent la pêche à la méthode de leur pays. Je vis ces pêcheurs, qui étaient les premiers de leur nation que je rencontrais. De moyenne taille, minces de corps, très noirs de peau, ils paraissaient plutôt agiles et adroits que robustes ; ils avaient la tête nue, et pour tout vêtement ne portaient autour des reins qu'une étroite ceinture de grossière étoffe dans laquelle était passé leur couteau. Leur arc, qui était leur unique instrument de pêche, consistait en un bambou, et avait ainsi beaucoup plus de force et d'élasticité que s'il eût été fait, comme c'est l'usage dans l'Hindoustan, en corne de buffle. Il était à peu près long de quatre pieds six pouces, et avait la forme de celui d'Europe. Les flèches étaient aussi de bambou, avec une tête en fer grossièrement fabriquée, et une seule longue barbe. Celles destinées à percer le poisson avaient cette tête arrangée de telle sorte qu'elle se détachait du bois quand le poisson était frappé, mais qu'elle y restait cependant unie par une grande corde, faisant l'office d'un petit harpon. Le bois restait donc à la surface comme un liège, et non-seulement par sa pesanteur contribuait à fatiguer l'animal, mais encore montrait de quel côté il prenait la fuite et mettait ainsi le pêcheur à même de le saisir. Nous n'avons pas encore trouvé de villages bheils sur notre route,

mais à ce
jour. Bheils
par des
avoir co
lation or

D'Um
la distan
à travers
gris. Gu
perchée
boisées.
les habit
ne saura
mauvais
honnêtes

De Gu
suivant, l
sauvage,
breux de
belles co
rable, or
haut roc
par ses fl
ronnent
avant mé
cise des
geurs pré
pas d'om

mais à ce qu'il paraît nous en approchions chaque jour. Bheilwara même, quoique maintenant habité par des marchands hindous et musulmans, semble avoir conservé dans son nom la trace de sa population originaire.

D'Ummeirghur à Gungrow où je campai le 21, la distance est de dix milles, dont la dernière moitié à travers un fourré de buissons et d'arbres rabougris. Gungrow est une petite ville avec un château, perchée sur un roc au pied d'une chaîne de collines boisées. On dit qu'elle n'est remarquable que par les habitudes de pillage de ses habitans; mais je ne saurais dire, quant à moi, qu'ils méritent cette mauvaise réputation, car ils se comportèrent en honnêtes gens à mon égard.

De Gungrow à Chittore où je me rendis le jour suivant, la route est longue de douze à treize milles, sauvage, mais intéressante, et traverse par de nombreux détours des bois qui s'étendent au bas de belles collines rocailleuses. D'une distance considérable, on reconnaît la position de Chittore à un haut rocher sur lequel s'élève la forteresse, et qui par ses flancs escarpés, par les bâtimens qui couronnent sa crête, dénote suffisamment sa nature avant même qu'on puisse distinguer la forme précise des bâtimens. Il y a un pavillon pour les voyageurs près de la Bunass; mais outre qu'il n'avait pas d'ombre, il était trop distant de la ville pour

me convenir. J'allai donc établir ma tente devant les portes mêmes, un demi-mille plus loin, sur une petite plaine pierreuse. Pour cela, il fallut guérer la rivière qui en cet endroit avait encore un large courant de belle eau. Nous aperçûmes à notre droite les ruines d'un magnifique pont de huit arches gothiques, aux deux extrémités duquel il y avait les débris d'une tour et d'un portail. A peine fûmes-nous campés, que le magistrat du lieu, splendidement vêtu, vint me rendre visite et me demander si je désirais qu'il me menât voir le château. C'était une grande faveur ; car les habitans sont jaloux qu'on ne connaisse pas l'intérieur de leur forteresse, et de tous les Européens qui sont allés dans l'Inde, il n'y en a peut-être pas une dizaine à qui elle ait été accordée. Je répondis au personnage que je l'irais prendre à quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur serait passée. A l'heure dite, je me rendis sur la place de la ville, et j'y trouvai mon homme à cheval, prêt à me suivre. Chittore, qui était autrefois la capitale de ce district, est encore assez important, et renferme un grand nombre de pagodes, avec un bazar mal bâti sans doute, mais où règne beaucoup d'activité.

La population ne semble composée que de tisserands et de gens qui font le commerce de grain. La citadelle s'élève tout-à-fait au-dessus de la ville et se prolonge fort loin, tant à droite qu'à gauche. Le

roc, da
à pic, a
à l'être ;
ronné d
vingts à
monte u
long d'e
cette cit
conséqu
pierreus
l'entrée
ou six p
line, ex
de buiss
spectacle
La porte
avoir tr
fique, t
dans le s
doue, sa
mais no
Égyptien
Quand
mes d'al
singulier
jusqu'à
plus ext
en ruine

roc, dans les parties où il n'était pas naturellement à pic, a été par la main des hommes taillé de façon à l'être; aussi son sommet est-il actuellement environné de tous côtés par un précipice qui a de quatre-vingts à cent vingt pieds de profondeur, et que surmonte un mur flanqué de bastions semi-circulaires, long d'environ trois milles. La route qui mène à cette citadelle forme de nombreux zigzags, et par conséquent une pente fort douce, mais elle est pierreuse et mal entretenue, et avant de parvenir à l'entrée principale il nous fallut passer sous cinq ou six portails fortifiés. Toute la surface de la colline, excepté le précipice, est couverte d'arbres et de buissons; aussi découvre-t-on à chaque pas un spectacle des plus variés et des plus pittoresques. La porte du château à laquelle on n'arrive qu'après avoir traversé une barbacane est haute et magnifique, toute revêtue de sculptures et construite dans le style primitif de l'ancienne architecture hindoue, sans aucun mélange de celle des musulmans, mais non sans analogie peut-être avec celle des Égyptiens.

Quand nous l'eûmes franchie, nous parcourûmes d'abord une petite rue de temples antiques et singuliers, puis un étroit et misérable bazar, puis, jusqu'à la chute du jour, une suite de bâtimens les plus extraordinaires et les plus curieux, la plupart en ruines, mais quelques-uns encore en bon état.

Parmi ces édifices, les temples étaient les plus nombreux; il n'y en avait pas d'immenses; mais j'en remarquai plusieurs qui joignaient la noblesse à l'élégance. On nous promena aussi dans deux ou trois vieux petits palais, principalement remarquables par la multitude de sculptures prodiguées dans des pièces d'une exiguïté rare, qui même n'étaient guère disposées avec plus de commodité qu'une prison ordinaire. Un de ces palais s'élève sur un roc au milieu d'un vaste étang. Outre cet étang, il y en a, dans différentes parties de cette merveilleuse colline, plusieurs autres forts beaux, ainsi que des citernes et des puits, dont le nombre, m'assura-t-on, n'est pas moindre de quatre-vingt-quatre; mais alors, vu l'extrême sécheresse, une douzaine seulement renfermaient de l'eau. Les édifices les plus étonnans que contienne le château de Chittore sont deux minarets, deux tours servant de temples et dédiées au dieu Siva. Nous ne vîmes que de loin la plus petite, et on nous dit qu'elle tombait en ruines; mais la plus grande, qui pour la forme ressemble à la précédente, est une tour carrée, haute de neuf étages, bâtie en marbre blanc délicieusement sculpté, et terminée par une coupole, tandis que ses deux derniers étages font saillie comme des balcons au-delà des sept autres de dessous, et qu'elle se trouve ainsi reposer sur le bout le moins large. Il y a dans l'intérieur un escalier de marbre, étroit

et raide
mens su
tous rich
mytholo
souvent
le même
avec un
guides n
ans; ma
qu'il ren
élévation
pieds. D
époque
soleil es
partie d
tain. Co
la lueur
imparfa
semble
n'était n
çus en e
nombre
soixanta
dans la
que de
en deta
Le 23
courûm

et raide, mais sûr, qui mène à sept petits appartemens surmontés par deux autres plus vastes, et tous richement et délicatement sculptés de figures mythologiques, dont les plus apparentes et les plus souvent répétées sont Siva embrassant Parvati, et le même dieu dans son caractère de destructeur, avec un monstrueux serpent dans chaque main. Les guides me dirent que l'édifice datait de cinq cents ans; mais à le voir si bien conservé, je ne crois pas qu'il remonte à plus de deux cent cinquante. Son élévation m'a paru être de cent dix à cent vingt pieds. Du faite, la vue est fort étendue; mais à cette époque de l'année, il y a tant de poussière et le soleil est si éblouissant, qu'on ne peut dans cette partie de l'Inde examiner à son aise un paysage lointain. Comme nous ne redescendîmes la colline qu'à la lueur des torches, je ne pus prendre qu'une idée imparfaite des fortifications de clôture; mais il me semble que celle des portes par où nous passâmes n'était ni bien défendue ni bien gardée. Je n'aperçus en effet qu'une grossière pièce de canon, et le nombre des soldats du poste ne montait pas à une soixantaine. Une population considérable réside dans la citadelle; mais elle semblait ne se composer que de brahmines, de tisserands et de marchands en détail.

Le 23, pour atteindre l'étape de Sawa, nous parcourûmes dix milles d'un pays presque entièrement

couvert de grandes herbes sauvages, mais où s'élevaient çà et là des arbres et des buissons entourés de gazon assez beau. Le pays, à ce qu'il paraît, abonde en daims et en sangliers. Mais si en effet on n'y rencontrait pas de tigres, qui semblent aimer le voisinage de l'eau, il était certain que d'autres bêtes de proie y habitaient; car une des nuits précédentes, un loup avait emporté un mouton de notre petit troupeau, sous le nez de la sentinelle, qui n'avait que trop tard aperçu le voleur. Sawa est une ville assez grande, ceinte de murs, qui contient quelques jolies maisons, quatre pagodes et deux très beaux boullis. Jusqu'alors, j'avais fort peu vu de gens ivres dans l'Inde; j'en vis ce jour-là un nombre surprenant, cinq ou six; mais, il faut le dire, approchait le temps de l'houley, qui est le carnaval hindou, et pendant lequel les indigènes de l'Inde centrale se livrent pour le reste de l'année à toute sorte de divertissemens et de fêtes. Par exemple, les sepoys de mon escorte, chose qu'ils se permettaient rarement en d'autres circonstances, ne se gênaient plus pour assaillir de chansons licencieuses et de propos indécents les femmes qui passaient. C'est aussi la saison où on se pelote les uns les autres avec de la poudre rouge, usage qui se pratique à Calcutta même.

Le jour suivant, après une marche de neuf milles, nous fîmes halte à Neimhaira. La première

partie de
manque
est sing
quoique
peut-être
cer le re
ses. Neim
mur en
pagne e
de l'org
qui ren
et qui r
du Jagh
cinq ou
Tonk, o
de ses r
de roup

ITINÉRAIRE
pouts et
bera. C
Banswar
escorte

Le 25
courir u
à travers
cultivée
des autr
Bengale.

partie de la route fut encore inculte; même le manque d'habitans dans cette partie de la Meywa est singulier, d'autant plus singulier que le sol, quoique pierreux, est loin d'être mauvais. Mais peut-être, pour y obtenir de l'eau, faudrait-il percer le roc, ce qui occasionerait d'énormes dépenses. Neimhaira est une petite ville qu'environne un mur en bon état, flanqué de tours. Dans la campagne environnante, on cultive avec succès du blé, de l'orge et des pavots. Cette ville, avec le district qui renferme deux cent soixante-quinze villages, et qui rapporte un revenu de trois lacs, fait partie du Jaghire d'Ameir-Khan, lequel se compose de cinq ou six territoires détachés, outre celui de Tonk, où il réside, et qui est le principal. Le total de ses revenus peut s'élever à quinze ou seize lacs de roupies.

ITINÉRAIRE DE NEIMUCH A BARODA. — Neimuch. Caractère des Rajpouts et des Bheils. Les Boras. Pertaubghur. Chompna. Ambera. Chottey-Sirwan. Panchelwas. Barbarie des indigènes. Banswarra. Kalingera. Tambresra. Ihalloda. Leimrey. Barreah; escorte de Maharattas; famine. Baroda.

Le 25, pour gagner Neimuch, nous eûmes à parcourir une distance de dix-sept ou dix-huit milles, à travers une campagne plus découverte et mieux cultivée. Neimuch même ne diffère en rien d'aucun des autres cantonnemens principaux de l'armée du Bengale. C'est un camp stationnaire de cabanes en

nattes et en bambous, avec des toits de chaume, parmi lesquelles on remarque une douzaine de bâtimens meilleurs où logent les officiers; et ce camp, qui est ouvert de tous côtés, constitue, avec la petite plaine environnante qui sert aux évolutions militaires, l'entier territoire britannique dans ce voisinage; car la petite ville de Neimuch et la majeure partie des alentours appartiennent au maharaja Sindia. L'Allemagne, en Europe, n'est pas plus déchiquetée; elle n'offre pas un tableau plus bigarré de petits États s'enchevêtrant les uns dans les autres, que le Meywar et même que tout le Malwah, dénomination sous laquelle, dans le langage commun, le Meywar est toujours compris. A peine, dans cette contrée, deux villages voisins sont-ils possédés par le même prince.

Pendant les trois ou quatre jours que je passai à Neimuch, je logeai dans la maison de l'agent politique anglais pour cette partie de l'Inde. C'était un homme qui avait long-temps habité ces régions, et qui pouvait ainsi me donner d'authentiques renseignemens sur les indigènes. Selon lui, le caractère des Rajpouts ne mérite pas beaucoup d'éloges. Ces peuples, qui sont horriblement tyrannisés par leurs chefs, et qui jusqu'à une époque très récente eurent des guerres continuelles à soutenir, ont les vices des esclaves joints à ceux des voleurs, se souciant aussi peu de la vérité que les naturels des provin-

ces bri
de l'ivre
sensual
de sang
pas che
pendan
défendr
dignes
Anglais
favorab
bitablen
quiont
de vie q
tribus,
sent la r
eux-mê
nent en
grand' m
pales, r
tels che
ou tels
que se
manière
dit-on,
si voleu
valent r
avantage
ractère

ces britanniques, et les surpassant sous le rapport de l'ivrognerie, de la passion pour l'opium et de la sensualité; outre qu'ils sont dévorés par une soif de sang dont la moindre apparence ne se rencontre pas chez la plupart des Hindous. Leur courage cependant, et les nobles efforts qu'ils ont faits pour défendre leur territoire contre les Maharattas, sont dignes de louanges; enfin leurs relations avec les Anglais semblent déjà avoir produit parmi eux de favorables effets. Quant aux Bheils, ce sont indubitablement les habitans originaires de la contrée, qui ont été contraints d'embrasser le misérable genre de vie qu'ils mènent à présent, par l'invasion de ces tribus, n'importe : d'où elles sont parties, qui professent la religion de Brahma. C'est ce dont les Rajpouts eux-mêmes, dans cette partie de l'Inde, conviennent en partie; car l'histoire traditionnelle du plus grand nombre de leurs cités et forteresses principales, raconte qu'elles furent fondées par tels ou tels chefs bheils, puis conquises sur eux par tels ou tels « *enfants du Soleil*. » On sait que c'est un titre que se donnent les Rajpouts. Les Bheils, pour les manières, ressemblent sous beaucoup de rapports, dit-on, aux Puharreis de Rajmahal. Et si sauvages, si voleurs qu'ils soient, en somme cependant ils valent mieux que leurs conquérans. On peut davantage compter sur leur parole; ils sont d'un caractère plus franc et plus aimable; leurs femmes

sont traitées plus humainement et jouissent de plus d'influence, enfin, quoiqu'ils répandent sans scrupule le sang de leurs semblables dans des cas de guerre à mort ou dans une expédition régulière de maraude, ils ne sont ni vindicatifs, ni inhospitaliers en d'autres circonstances; et plusieurs officiers britanniques, auxquels il n'est jamais arrivé mal, sont allés souvent pêcher et chasser dans leur pays, sans escorte, sans autres guides que ces pauvres sauvages eux-mêmes, qui, pour un peu d'eau-de-vie, leur montraient volontiers le chemin.

Cette conduite de leur part est d'autant plus touchante que les Anglais n'ont encore rien pu faire pour améliorer leur sort; car on ne saurait imaginer combien les agens de la Compagnie, qui essaient de rendre plus supportable la condition des Bheils et des Hindous, dans ce pays, ont d'obstacles à vaincre. Toute intervention dans les affaires intérieures des petits souverains indigènes, qui sont pourtant feudataires de la Grande-Bretagne, est regardée par eux d'un œil jaloux et doit se borner à de simples avis ou à une influence indirecte. Les rajahs de ces États sont les plus ignorans et les plus dégradés des hommes: ils ne savent pas juger de leur propre intérêt véritable, et repousseront toujours, s'il vient d'un étranger, un conseil qui tendra au bonheur de leur peuple.

Outre les Rajpouts, les Bheils et les Jains, un

grand
ces pro
de la t
que je
gine pa
classe d
plus ri
celle d
sont q
de l'an
le souf
de l'an
les app
plus au
dans le
fort pa
sent de
la plup
tenden
leurs fi

Le
partis
avait é
mais c
à laqu
l'année
dans u
généra

grand nombre de Jats sont çà et là répandus dans ces provinces, principalement comme cultivateurs de la terre. On y trouve aussi plus de musulmans que je ne l'aurais cru, qui presque tous sont d'origine patane et de la secte des Sunnites. Une sixième classe d'individus, moins nombreuse, mais beaucoup plus riche et plus industrielle que les autres, est celle des Boras, dont les croyances religieuses ne sont qu'imparfaitement connues. On leur suppose de l'analogie avec les Sheiahs, de la tendance vers le soufféisme, et on présume qu'ils sont un débris de l'ancienne secte des Hussunus, où, comme on les appelle en Europe, *des assassins*. Mais ils n'ont plus aujourd'hui rien de sanguinaire ni de guerrier dans le caractère. Ce sont en général des marchands fort paisibles, des négocians fort rangés, qui jouissent de beaucoup d'influence et de privilèges dans la plupart des villes de l'Inde centrale, où ils s'entendent mieux avec les Jains et les Rajpouts, que leurs fiers rivaux les Sunnites.

Le 1^{er} mars, bien avant le lever du soleil, je partis en palanquin pour Pertaubghur. Le temps avait été véritablement frais depuis plusieurs jours, mais cette nuit-là il gela tout de bon, circonstance à laquelle je ne m'attendais pas, vu l'époque de l'année et la latitude. Nous étions alors, sans doute, dans une des parties les plus hautes du Malwah, qui généralement est fort élevé au-dessus du niveau de

la mer, et on évalue à mille sept cents pieds la hauteur de la plaine de Pertaubghur; mais ce n'est point encore assez pour expliquer le degré de froid que nous ressentimes. Les champs de pavots et les arbres à fruit en souffrirent beaucoup. Pertaubghur, petite ville qui est la résidence d'un petit rajah, et dans le voisinage de laquelle stationne un bataillon de sepoys, ne renferme rien à voir; seulement on y fabrique d'assez jolis bijoux en or, en argent, en émail; et j'admirai beaucoup un collier avec des bracelets qui représentaient en ronde-bosse les vingt-quatre divinités de la mythologie indienne. Le pays environnant est onduleux et fertile, mais de même qu'autour des autres cités il n'est cultivé que jusqu'à une très faible distance.

Nous consacraâmes au repos la journée du 2. Le lendemain, après dix-sept milles de marche, nous atteignîmes un petit et très pauvre village nommé *Chompna*, où des provisions de bouche nous avaient été envoyées la veille, par le rajah de Pertaubghur, qui alors résidait lui-même à Deioleiar, forteresse peu éloignée. La campagne que nous parcourûmes est agréablement mélangée de bois et de terres labourables, et près des villages nous vîmes quelques mangoès en fleur. Les villageois cependant sont des plus pauvres, et par leurs haillons, par leur saleté, sauf qu'ils n'avaient pas l'air de se porter aussi mal, ils me rappelèrent les misérables

habitans
avec am
nui à le
encore
taxes, c
tent. Ce
une mu
enivran
que les
ensuite
très gra
l'année.
pour s'e
dises ne
la longu

Le 4,
près d'A
néralem
venir pl
était enc
chaîne
avec pla
pavots.
pas éten
obtenir
sions da
en déco
L'époqu

habitans du Terrai dans le Rohilcund. Ils se plaignaient avec amertume de ce que la gelée avait beaucoup nui à leurs pavots. Les blés leur promettaient bien encore une riche récolte ; mais pour payer les taxes, c'est principalement sur l'opium qu'ils comptent. Ce jour-là, nous rencontrâmes chemin faisant une multitude de taureaux chargés d'une drogue enivrante, appelée *mhowa*. C'est le jus d'une fleur, que les naturels laissent fermenter, et qu'ils boivent ensuite sous différentes formes. Elle pousse sur un très grand arbre et tombe vers cette époque de l'année. Les marchands qui venaient de Doungur pour s'en aller à Pertaubghur, et leurs marchandises ne devaient pas y manquer de débit pendant la longue durée de l'houley.

Le 4, au bout de seize milles, nous campâmes près d'Amba-Ramba, ou, comme on l'appelle généralement, près d'Ambera. Le pays me parut devenir plus inégal, plus boisé, mais la culture y était encore passable; et après avoir franchi une chaîne basse mais rocailleuse de collines, je vis avec plaisir les paysans travailler à leurs champs de pavots. La gelée, suivant toute apparence, n'avait pas étendu ses ravages dans cette direction. Pour obtenir l'opium, on fait deux ou trois légères incisions dans ce qu'on nomme *la tête* du pavot, et il en découle un jus laiteux qu'on recueille avec soin. L'époque de cette opération semble être lorsque

les pétales de la fleur tombent, c'est-à-dire au commencement de mars. Ambera est un vaste village sur le penchant d'une colline, avec un ruisseau peu éloigné, qui ne présentait plus alors que des mares, et quelques grands arbres. Il est entouré à peu de distance par des rochers garnis de bois. Les habitants, tout le jour et presque toute la nuit, furent très bruyans dans la célébration de leur carnaval.

Deux milles au-delà d'Ambera, la route que nous suivîmes le 5 s'enfonce, par une descente rapide ombragée d'arbres, dans une immense forêt que nous traversâmes l'espace de quinze milles pour atteindre Chotei-Sirwan, où est établie une petite station de sepoys. Cet espace, néanmoins, n'est pas tout-à-fait sans habitans. Presque au bas de la descente dont j'ai parlé, nous rencontrâmes une hutte de Bheils, dont nous engageâmes le propriétaire par l'appât d'une récompense à nous guider au travers du taillis, et nous aperçûmes ensuite deux ou trois petits hameaux d'indigènes de la même race, autour de chacun desquels la terre était cultivée.

Quand nous approchâmes de la première de ces bourgades, un homme s'élançant de la hutte la plus voisine, courut au sommet d'une colline, et de là poussa un cri aigu, que nous entendîmes répéter d'abord de la plus éloignée des bourgades que nous vissions, ensuite de deux autres que nous ne pouvions voir. Je demandai ce que cela signifiait, et

on m'a
leurs an
venir de
avions c
de suite
la fuite,
ques-un
pour ne
troupes
avertisse
près de
genre le
simples
jettis av
même e
le vent
l'autre p
pussent
on voyai
Les chan
haie sèch
que néce
daims et
ravager l
et peu d
dant pas
vimes éta
moins lar

on m'assura que c'était pour donner l'alarme à leurs amis par suite de notre arrivée, pour les prévenir de notre nombre, et leur indiquer que nous avions des chevaux. Par ce moyen ils savent tout de suite s'ils doivent attaquer les étrangers, prendre la fuite, ou se tenir tranquilles, tandis que si quelques-uns d'entre eux ont des raisons particulières pour ne pas désirer d'avoir une entrevue avec les troupes et les magistrats des basses terres, ils ont l'avertissement qu'ils aient à se cacher. Les villages près desquelles nous passâmes étaient toutes du genre le plus grossier. Les murs consistaient en simples bâtons fichés en terre côte à côte, et assujettis avec de longues herbes; la toiture était de même espèce, et chargée de branches afin que le vent ne l'emportât point. Il y avait de l'une à l'autre peu de distance, pour que les habitans pussent au besoin se protéger, et près de chacune on voyait un petit enclos couvert pour les bestiaux. Les champs de grains étaient aussi entourés d'une haie sèche, usage peu commun dans l'Inde, mais que nécessite dans ce pays le grand nombre des daims et des antilopes, qui autrement viendraient ravager les moissons. Le sol est pauvre et pierreux, et peu d'arbres y deviennent forts. Ce n'est cependant pas l'eau qui manque. Tous les Bheils que nous vîmes étaient petits, minces, et avaient les épaules moins larges, la figure moins celtique, le teint moins



1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
112.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
225.0
250.0
280.0
315.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0

1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
112.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
225.0
250.0
280.0
315.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0

noir que les Puharreis de Rajmahal. Ils n'étaient pas non plus aussi nus que ceux de leurs compatriotes dont nous avons fait la connaissance à Ummeirghur; mais ils avaient la tête et les épaules couvertes d'une pièce de coton sale et grossière, et portaient autour des reins une espèce de cotillon de même étoffe formant de nombreux plis. Leurs armes, sauf quelques sabres et quelques boucliers, étaient ces arcs et ces flèches que j'ai décrits ailleurs. Leur barbe et leur chevelure n'étaient nullement laineuses, mais épaisses et raides. Enfin leur malpropreté faisait mal à voir, ainsi que leur maigreur. Néanmoins ils causaient gaiement; leur physionomie était ouverte, et l'expression tant de leurs yeux que de leur bouche prévenait en leur faveur; généralement, ils ne comprenaient pas l'hindoustanaïs que nous leur parlions.

Le 6 nous voyageâmes à travers un pays sauvage, tout rempli de rocs, de bois, de vallons, de ravins alors à sec; et au bout de sept milles nous arrivâmes à Panchelwas, petit village habité par une population mixte de Bheils et de Rajpouts, qui obéit au ranah de Banswarra. On nous dit en ce lieu qu'il y avait, pour venir de Neimuch, une route directe par les montagnes, et qu'elle nous eût épargné au moins huit milles. Je la vis, en effet, indiquée sur une de mes cartes. Elle est cependant si raboteuse et tellement infectée par des

tribus in
hormis
à la suiv
dans le
avec plu
sions. J'
atelier d
tour ven
du pays
n'ont ni
petites
pleins, s
pas non
mais son
celles de

La car
possible.
port de
notre ma
elle devi
une riviè
mer et q
rante et
couronne
que les e
et mieux
naient u
étendue

tribus insoumises de Bheils, que peu de voyageurs, hormis des mendiants et des pèlerins, se hasardent à la suivre. Les maisons de Panchelwas sont bâties dans le même style que les huttes des Bheils, mais avec plus de soin et dans de plus grandes dimensions. J'y remarquai deux ou trois boutiques et un atelier de charrennage, ce qui indiquait notre retour vers une espèce de civilisation. Les chariots du pays sont fort solides et fort bas. Les roues n'ont ni moyeu ni jantes, mais, comme celles des petites voitures d'enfans, sont faites de cercles pleins, sciés au tronc d'un gros arbre. Elles n'ont pas non plus d'essieux pareils à ceux d'Europe, mais sont placées en dessous et attachées comme celles des brouettes.

La campagne, quoique encore aussi sauvage que possible, s'était beaucoup améliorée sous le rapport de la verdure pendant la première partie de notre marche; et, de l'autre côté de Panchelwas, elle devint extrêmement jolie. Nous franchîmes une rivière, la Mhye, qui malgré sa distance de la mer et quoique basse, était encore large, bien courante et bordée tant à droite qu'à gauche de rocs couronnés de bois et de temples en ruines, tandis que les collines étaient non-seulement plus vertes et mieux boisées que précédemment, mais aussi prenaient un certain degré d'importance par leur étendue et leur élévation. Enfin, après avoir quel-

que temps tourné parmi des bouquets d'arbres, nous découvrîmes sur la crête d'une colline toute revêtue de végétation les tours d'un vaste château. C'était le palais de Banswarra, et bientôt nous aperçûmes à son pied la ville elle-même avec ses pagodes, ses remparts et ses vergers. Je fus fort surpris de trouver en pareil lieu une cité à la fois si belle et si vaste, dont je n'avais jusqu'alors jamais ouï parler que comme de la capitale d'un de ces États qui sont renommés dans l'Inde pour la pauvreté de leurs habitans, pour leur barbarie, pour leur abominable coutume de massacrer la plus grande partie de leurs enfans du sexe féminin. Le gouvernement britannique travaille sans relâche à détruire parmi ses vassaux et ses alliés un usage si inhumain. Mais, malheureusement, l'orgueil, l'indigence et la cupidité sont en ligne avec la superstition pour accomplir ces meurtres atroces.

Ainsi, c'est une honte pour une noble famille d'avoir une fille non mariée, et il serait même plus déshonorant de la marier à un homme de naissance inférieure, tandis que les parens tantôt ne peuvent, tantôt ne veulent pas compter à une personne d'un rang égal au leur la dot que celle-ci exigerait d'eux. D'autre part, on croit, avec sincérité je pense, que le sacrifice d'un enfant est agréable aux mauvaises puissances ; et le fait est que, quoique les Rajpouts des plus illustres familles

aient
leurs
toutes
tre, n
pinion
manq
doit
qu'on
dans
qu'on
taines
cente
ces ge
soume
Les
circuit
vastes
pagod
quai n
l'après
sidéral
lards d
viril.
homme
préven
minist
tre à
croupi

aient des fils nombreux, on ne trouve jamais dans leurs palais que fort peu de filles, sans qu'on puisse toutefois prouver un seul cas particulier de meurtre, ni savoir ce que deviennent les victimes. L'opinion répandue dans le pays, et sans doute elle ne manque pas de fondement, car à cet égard on ne doit faire de mystère que pour les Anglais, est qu'on a soin d'apporter un énorme vase de lait dans la chambre de la femme qui accouche, et qu'on y jette aussitôt l'enfant si c'est une fille. Certaines personnes disent qu'on administre à l'innocente créature une pilule d'opium. Et cependant, ces gens-là, plutôt que de frapper une vache, se soumettraient aux plus cruelles tortures...

Les murs de Banswarra embrassent un immense circuit, mais il y a dans l'intérieur beaucoup de vastes jardins. La ville renferme plusieurs belles pagodes, et un grand bazar dans lequel je remarquai nombre de musulmans. Le ranah vint dans l'après-midi me rendre visite avec une suite considérable de vassaux. C'étaient de vigoureux gailards qui avaient l'air rustique, mais tout-à-fait viril. Lui-même, au contraire, était un jeune homme petit, mince, efféminé, d'une mine peu prévenante. Je l'embrassai ainsi que son premier ministre, et je les fis asseoir l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Tous les Thakours présents s'accroupirent sur le plancher avec leurs boucliers

devanteux, à la manière des Rajpouts, tandis qu'une multitude de domestiques avec des gens de tout genre parmi lesquels, pour me faire honneur, se pressait la moitié des sepoys de mon escorte, formèrent un demi-cercle de spectateurs derrière eux. Après que nous eûmes échangé, le ranah et moi, les politesses et les complimens d'usage, la conversation devint plus générale, et pendant une heure nous causâmes des affaires politiques du pays. Au bout de ce temps, pour signifier à mes visiteurs que je désirais qu'ils se retirassent, je fis selon la coutume apporter de l'eau de rose pour les en asperger. Mais, à ma grande surprise, le ranah ne leva point le siège; il demanda sa pipe, en tira quelques bouffées, puis renouvela l'entretien. Suivit une longue conférence à voix basse entre lui et son ministre, et enfin lorsque je commençai à me demander quand et comment cela finirait, il me pria d'accepter un cheval qu'il m'avait amené, disait-il. J'eus beau, pour refuser ce présent, recourir à ces ruses que j'avais en pareilles circonstances employées souvent avec succès; il me fallut, pour me débarrasser des importunités du personnage, répondre enfin à ses sollicitations que j'acceptais.

Le 7, une marche de onze à douze milles par une contrée sauvage, mais jolie, nous mena à un petit village de Burodéa. Ce furent des Bheils qui

nous se
que nou
à leur
fussent
halte, é
dont no
ou six
vingt a
par la g
vingt-c
l'arbre
Il n'éta
sous un
branche
au chér
qu'elles
mentati
goût de
sauvage
voisines
bus bla

Le le
un bois
et qui d
duisit
mais b
habitati
de Ban

nous servirent de guides, et la plupart des gens que nous rencontrâmes sur la route appartenaient à leur race, quoique les villageois eux-mêmes fussent Rajpouts. Les vivres, au lieu où nous fîmes halte, étaient rares; et pour en réunir la quantité dont nous avions besoin, j'eus à envoyer dans cinq ou six hameaux voisins. Burodéa, qui était il y a vingt ans une ville assez considérable, a été ruinée par la guerre, et ne renferme plus maintenant que vingt-cinq familles. Nous vîmes dans les environs l'arbre qui donne la fleur d'où s'extrait le *mhowah*. Il n'était encore qu'en bouton, mais devait fleurir sous une quinzaine. Pour la taille, la forme des branches, et la couleur des feuilles, il ressemble au chêne. Ses fleurs, outre la boisson spiritueuse qu'elles servent à fabriquer par le moyen de la fermentation, ont, lorsqu'elles sont sèches, l'air et le goût de raisins secs. Son fruit et la petite pistache sauvage qui pousse en abondance sur les collines voisines forment la principale nourriture des tribus brutes les moins civilisées.

Le lendemain, une route romantique à travers un bois qui contenait beaucoup d'arbres superbes et qui déployait une assez belle verdure, nous conduisit au bout de sept milles à un village petit, mais bien bâti, nommé *Kalingera*. La plupart des habitations que nous avons vues sur le territoire de Banswarra (je parle de celles du Rajpourt, et non

des huttes bheiles qui ont l'air passablement misérables) sont construites en larges briques avec autant de solidité que d'élégance, et souvent élevées de deux étages. Kalingera aussi a une espèce de manoir assez respectable, où demeure un takour, chef héréditaire de la place et du petit district qui l'environne; mais l'édifice le plus remarquable est un temple jain; je n'en avais pas encore rencontré d'aussi vaste ni d'aussi beau. De Kalingera nous allâmes le même jour camper à sept milles plus loin, au village de Tambresva qui est habité par des Bheils et par des Rajpouts de classe inférieure. Sur une colline au-dessus nous visitâmes dans l'après-midi des huttes dont les propriétaires aussi étaient Bheils, et qui l'emportaient beaucoup en élégance sur toutes celles que nous avions déjà vues. Les bambous effectivement qui en formaient les murs et le toit étaient si bien entrelacés qu'on les aurait prises pour de vastes corbeilles, tandis que les portes s'ouvraient et se fermaient comme le couvercle d'un panier d'osier. Vers le soir le takour du district qui se donne le titre de rajah vint me rendre visite. Sa résidence est à Kishulghur, petite ville distante de quatre ou cinq milles, et il ne possède qu'un très chétif et très pauvre territoire de quatorze ou quinze villages.

Le 9, après une marche de quatorze milles au travers d'une épaisse forêt, nous atteignîmes les

bords
Là, ne
Guzera
provinc
croît p
où il r
le *Mhy*
dire *Ra*
heur de
féroce.
singuliè
nous n'
d'aucun
antilope
du man
pards le
les best
quoique
à cette é
frir de l
Le le
de Chei
fonde et
à cette
lard bla
funeste
vaise ré
nous n'

bords rocaillieux et pittoresques de la rivière Anass. Là, nous quittâmes le Malwah pour entrer dans le Guzerat, car c'est l'Anass qui fait la limite des deux provinces; et franchissant le cours d'eau qui alors croît presque à sec, nous campâmes près du lieu où il reçoit un autre torrent considérable nommé le *Mhysrie*. Ce lieu s'appelle *Cheita-Talao*, c'est-à-dire *Rocher du Léopard*, mais nous eûmes le bonheur de n'y voir et de n'y entendre aucun animal féroce. Même les animaux de toute espèce paraissent singulièrement rares dans ces bois. Chemin faisant nous n'avions aperçu ni tigres, ni daims, ni gibier d'aucun genre. Je suppose donc que les daims et les antilopes avaient abandonné ces collines à cause du manque de pâture, et que les tigres avec les léopards les avaient suivis dans la plaine. Cependant les bestiaux des Bheils que nous rencontrâmes, quoique maigres, comme tout le bétail indien l'est à cette époque de l'année, ne paraissaient pas souffrir de la faim.

Le lendemain 10, la route qui nous conduisit de Cheita-Talao à Jhalloda traverse une forêt profonde et touffue dans les parties basses de laquelle, à cette saison même, était arrêté un épais brouillard blanchâtre pareil à celui qui passe pour être si funeste dans le Terrai. Ces bois ont en outre mauvaise réputation à cause du voisinage des Bheils; nous n'y rencontrâmes pourtant pas de voleurs,

mais peut-être n'osèrent-ils pas attaquer un parti aussi nombreux que le nôtre. Les brinjarries ou porteurs de grains, que nous trouvâmes sur la route ce jour-là et le précédent, étaient tous armés, et de si vigoureux gaillards que pour oser leur dire un mot, il aurait fallu que les brigands fussent bien hardis. Les charretiers pareillement qui venaient de Burodéa et qui menaient des noix de cocotier et du tabac vers le Malwah et les provinces du nord, voyagent sans péril dans ces contrées sauvages. Ils marchent toujours en caravane, ont la plupart des sabres et des boucliers, et se cotisent souvent pour louer une escorte de Bheils qui, lorsqu'on se fie à leur bonne foi, se montrent d'ordinaire dignes de cette confiance et pleins de courage. Le jour nous les rencontrions fréquemment qui marchaient entre deux bataillons de ces archers nus; la nuit, ils placent leurs chariots en cercle, enferment au milieu leur bétail, et, par le moyen de colliers en fer rivés autour du cou de leurs taureaux de trait, les attachent deux à deux aux roues avec une large chaîne. Il est ainsi fort difficile qu'on les vole sans les réveiller. Après avoir parcouru un espace de neuf milles, nous franchîmes le lit desséché du Mhysrie, et par une campagne çà et là cultivée, nous parvîmes bientôt à Jhalloda. On m'avait décrit cette place comme une cité, mais c'est un nom qu'elle mérite peu. Elle a cependant

un ba
ques
haute
clinés
les dis
prise,
draper
pris q
villes
pas q
Guzer
un dis
Le
gagnâ
milles.
ploien
assez f
que ne
fois. Il
mares
de son
pour
petit l
n'a du
A l'ent
mais a
Nou
au mi

un bazar, une mosquée, une petite pagode et quelques jolies maisons solidement bâties en briques, hautes de deux étages, avec des toits de tuiles inclinés et saillans, telle enfin qu'on en voit peu dans les districts orientaux de l'Inde. A mon extrême surprise, je vis flotter sur la maison du magistrat le drapeau blanc et rouge du maharaja Sindia, et j'appris que Jhalloda, Godra, et trois autres petites villes du voisinage lui appartenaient. Je ne savais pas qu'il eût conservé aucune possession dans le Guzerat. Son territoire dans cette province forme un district qu'on appelle *Punjmahal*.

Le 11, à travers un pays toujours sauvage, nous gagnâmes Leimrey qui n'était distant que de six milles. Leimrey ou Neimrey, car les deux mots s'emploient indistinctement l'un pour l'autre, est un assez fort village sur le bord du sinueux Mhysrie, que nous traversâmes en cet endroit pour la seconde fois. Il y avait encore de nombreuses et profondes mares, remplies de poissons dans certaines parties de son lit rocailleux; mais l'eau était trop putride pour qu'on pût la boire. Le village renferme un petit bazar et un fort en briques tout délabré, qui n'a du reste rien qui mérite l'attention du voyageur. A l'entour, sur un faible rayon, la terre est cultivée; mais au-delà recommence le désert.

Nous parcourûmes le 12 de seize à dix-sept milles au milieu d'une contrée toujours sauvage, mais

belle, et par une longue, raide et raboteuse descente, bordée de précipices que formait une immense colline. Du haut de cette gorge, je m'attendais à voir une campagne riche et bien cultivée, comme on m'avait décrit celle du Guzerat; je vis en effet un beau pays, mais ce n'était toujours qu'une suite de collines et de vallons boisés, et dans quelque direction qu'on portât les yeux, on n'apercevait nulle trace de demeures humaines. Lorsque nous descendîmes cependant, nous distinguâmes çà et là des huttes de Bheils entre les arbres, et nous passâmes même un de leurs villages qui se nommait *Dondéah*. Après avoir franchi un petit courant d'eau, ou plutôt son lit desséché, nous arrivâmes à une clairière si délicieuse que nous y établîmes nos tentes pour la nuit, et que nous y demeurâmes toute la journée du lendemain.

Le 14, comme nous venions de nous mettre en route, nous rencontrâmes deux cavaliers au service du rajah de Barréah qui étaient envoyés par lui, ou du moins par ses tuteurs, puisqu'il n'était âgé que de douze ans, pour nous servir de guides. Nous les suivîmes à travers de romantiques collines couvertes de bois, et, après dix milles de marche, nous parvînmes à un village appelé *Jerreah*, où s'arrêtent ordinairement les voyageurs; mais comme l'eau de tous les puits de l'endroit n'ont pas suffi pour désaltérer tous mes gens et leurs bêtes, nous

ne fime
min ve
distant
ver, no
princip
gnait u
cavalier
costum
illustre
mal mo
que de
d'étoffe
longue
Ajoutez
Venaier
ceintur
portaien
d'arche
nous a
che. Se
chait u
bale su
avec un
pout a
régna
on sait
l'extrém

Barr

ne fîmes pas halte, et nous continuâmes notre chemin vers la ville même de Barréah qui n'était plus distante que de cinq milles. Un peu avant d'y arriver, nous vîmes s'avancer à notre rencontre un des principaux officiers du jeune rajah qu'accompagnait une suite nombreuse. C'étaient d'abord des cavaliers; mais tous, à l'exception du chef dont le costume, la monture et les armes indiquaient un illustre personnage, tous étaient mal costumés, mal montés, mal armés. Ils n'avaient pour chevaux que de maigres rosses, pour vêtement qu'une pièce d'étoffe grossière de coton, pour armure que de longues lances et des boucliers en cuir de buffle. Ajoutez que leurs jambes et leurs pieds étaient nus. Venaient ensuite des fantassins qui n'avaient qu'une ceinture pour cacher leur nudité complète, et qui portaient des arquebuses sur leur épaule. Un corps d'archers bheils qui ne différaient en rien de ceux que nous avions vus sur les montagnes, fermait la marche. Seule chose qui fût de cérémonial, en tête marchait un homme avec le *sugari* d'État, grande timbale sur laquelle il frappait de temps en temps avec une seule baguette. Ici le rouge turban rajpout a perdu toute son importance; les princes régnans sont tous maharattas, et cette race, comme on sait, affectant une simplicité qu'elle pousse à l'extrême, dédaigne tout ce qui est pompe et parade.

Barréah s'élève dans une position assez pitto-

resque, parmi des collines boisées. Au nombre de quelques arbres à fruit qui croissent dans le voisinage immédiat, je remarquai des palmiers, les seuls que j'eusse encore rencontrés depuis que j'avais quitté le Bengale, preuve que nous nous rapprochions de la mer. Dans le petit et stérile territoire de ce rajah, qui contient environ deux cent soixante-dix villages, une très grande partie de la campagne était presque sans habitans; et dans le cours de notre promenade de l'après-midi à travers la capitale, je vis pour la première fois un échantillon des famines de l'Inde. La ville, quoique petite, semblait avoir été bâtie avec élégance et solidité; mais alors la plupart des maisons étaient vides et tombaient en ruines. Les bestiaux, qui revenaient du pâturage à cause de la nuit, étaient de véritables squelettes, et si faibles qu'ils pouvaient à peine se débarrasser de notre chemin. Il y avait peu de mendiants, comme s'ils avaient péri ou qu'ils fussent allés mendier ailleurs; mais j'en aperçus encore deux ou trois, et telle était leur affreuse maigreur, que si je ne les avais pas vus se traîner le long des murs, je n'aurais pu croire qu'il restait dans leurs corps si décharnés le moindre souffle de vie. Toutes les autres personnes, et les marchands eux-mêmes, qui généralement ont l'air si bien nourris, portaient sur leurs visages osseux l'empreinte de la plus horrible misère. Le mal, dans le voisinage de Barréah,

avait ét
tion. E
c'était a
fraient.
la ville
personn
années
n'en av
tardé à
raient c
puiser
bestiaux
non, il
chaque
souillur
comme
arrière
Les cha
et les p
simple
peux, c
rieure,
wah, et

Le 1
d'une r
nous car
village.
champs

avait été matériellement augmenté par la superstition. En effet, ce n'était pas de faim seulement, c'était aussi de soif, que tous ces malheureux souffraient. Pourtant il y avait à cent pas des murs de la ville un beau bouli; l'eau y abondait alors, mais personne n'en voulait faire usage, parce que deux années avant un homme y était tombé. Comme on n'en avait pas retiré le cadavre, elle n'avait pas tardé à se corrompre. Après si long-temps, ils auraient encore pu l'assainir, s'ils avaient voulu en puiser une certaine quantité pour la donner à leurs bestiaux ou la répandre sur leurs champs; mais non, ils aimaient mieux mourir (et ils mouraient chaque jour par douzaine) que de s'exposer à cette souillure imaginaire. Les instrumens d'agriculture, comme tout le reste dans ce pays, paraissent en arrière de ceux des Hindoustanaïs leurs voisins. Les charrettes et les charrues sont plus grossières, et les puits n'ont pas même, pour élever l'eau, la simple machine, si ce n'est pas un nom trop pompeux, dont ils sont tous munis dans l'Inde supérieure, dans les endroits les plus sauvages du Malwah, et jusque dans la vallée de la Nerbudda.

Le 15 nous franchîmes le lit sec et rocailleux d'une rivière qui se nommait encore *Mhysrie*, et nous campâmes sur ses bords, près d'un misérable village. Il y avait cependant, aux environs, de petits champs, ou plutôt de petits jardins entourés de

palissades en bambous, dans lesquels on semblait avoir récemment récolté du grain. C'était presque la seule apparence de culture que nous eussions vue depuis notre entrée sur le territoire de Barréah.

Le 16, par une marche de huit milles, nous atteignîmes d'abord Aradiah, pauvre village désert, puis par une autre marche de quatre milles et demi, nous parvînmes à Mullaow, autre village qui n'était guère en meilleur état. Nous ne rencontrâmes plus alors de collines; seulement, nous aperçûmes encore dans notre trajet de la journée, sur la gauche, une belle masse isolée de rocs dont le faite était couronné d'une vaste forteresse appelée *Powaghur*. Elle appartient à Sindia, de même que la ville de Champancer située à la base, de même aussi que les villages d'Aradiah et de Mullaow. Le lendemain, nous campâmes à Kunjerre, et pour y arriver, nous parcourûmes une distance de douze milles, à travers une contrée tantôt sauvage, tantôt inculte, comme si les cultivateurs l'avaient abandonnée. Cependant le sol, pour que les pluies soient abondantes, paraît favorable à la culture du riz. Il y a en outre de nombreux bouquets d'arbres fruitiers, et une multitude de petits cours d'eau, qui, convenablement dirigés, comme dans le Radjpoutana et le Meywar, pourraient garantir ces districts des horreurs de la famine. Mais ce pays semble être de toutes les parties de l'Inde, celle où il s'est intro-

duit le
milles
est vra
mieux
trouvai
que le r
duire v

Le 19
marche
une rou
un espa
cond co
nous; m
pagnie,
de Baro
étaient t
un mag
officier i
vu d'ex
brassa,
soin de
monie,
les peine
excellait
cabrioler
çant au g
merveille
que la m

duit le moins d'amélioration. Le 18, après douze milles de marche par une contrée peu fertile, il est vrai, à cause de l'extrême sécheresse, mais mieux cultivée, nous atteignîmes Jundda, où je trouvai une escorte de cinquante hommes à cheval, que le rajah de Baroda avait envoyée pour me conduire vers sa capitale.

Le 19 à la pointe du jour, nous continuâmes notre marche à travers une région nue et découverte, par une route détestable. Lorsque nous eûmes parcouru un espace de huit milles, nous rencontrâmes un second corps de cavaliers qui venaient au-devant de nous; mais ceux-là étaient au service de la Compagnie, et avaient reçu du résident britannique de Baroda l'ordre de s'avancer à ma rencontre. Ils étaient tous costumés à la perse, et à leur tête, sur un magnifique cheval arabe, marchait un jeune officier indigène, vêtu avec un luxe dont j'avais peu vu d'exemples depuis mon arrivée en Asie. Il m'embrassa, sans que nous eussions l'un ou l'autre besoin de mettre pied à terre; et, après cette cérémonie, marcha devant moi en se donnant toutes les peines du monde pour me montrer combien il excellait dans l'art de l'équitation, faisant tantôt cabrioler, tantôt tourner sa monture, puis la lançant au galop, puis l'arrêtant court. Il s'acquittait à merveille de ces différens exercices, quoiqu'il n'eût que la main droite, car on l'avait amputé de la gau-

che, qu'il s'était fracassée avec une arme à feu; toutefois il en avait une de bois, qui, recouverte d'un gant militaire, semblait absolument être de chair et d'os; mais quelques-uns de ses hommes, qui voulurent suivre son exemple, furent moins adroits ou moins heureux, et il y en eut plusieurs qui se laissèrent tomber tandis qu'ils cherchaient à franchir les ravins profonds qui coupaient la route. Un mille au-delà, nous rencontrâmes le résident lui-même, qui m'apprit qu'en se dirigeant vers la porte de la ville, il avait vu le rajah sortir de son palais, et que nous le trouverions sous des arbres en dehors des murs. Nous hâtâmes donc le pas pour ne point faire attendre Sa Hautesse trop longtemps; et, quatre autres milles plus loin, au lieu désigné, nous trouvâmes en effet une multitude de soldats presque tous Arabes, les uns, montés sur des chevaux ou des chameaux, qui portaient chacun un gros paquet de fusées, les autres à pied, qui étaient armés de sabres et d'arquebuses. Les troupes formaient une longue avenue, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes plusieurs éléphants, dont un, équipé avec une splendeur plus qu'ordinaire, était, me dit-on, celui du rajah. En somme, pour la pompe et la richesse, le spectacle qui s'offrit à mes yeux surpassa beaucoup mon attente, et piqua d'autant plus ma curiosité qu'il était tout asiatique, sans aucune de ces grotesques imitations

du co
vues
cheva
lignes
de la
ment,
blicos
qui to
charge
même
les am
les mi
chef,
neveu,
devant
qu'un
en pers
ne par
eûmes
me den
visite;
alors su
tions di
populeu
Les r
mais re
dans tou
quoiqu'

du costume ou du cérémonial d'Europe, que j'avais vues aux autres cours. Là, nous descendîmes de cheval, et nous cheminâmes à pied entre les deux lignes. Pendant le trajet, les principaux habitans de la ville vinrent nous saluer; puis, successivement, nous passâmes devant les fonctionnaires publics chargés de la perception des impôts de l'État, qui tous étaient rangés selon l'importance de leurs charges, devant les officiers de l'armée, qui de même s'étaient placés par ordre de grade, devant les ambassadeurs des puissances étrangères, devant les ministres, dont le dernier était le ministre en chef, devant le beau-frère du rajah, devant son neveu, qui n'avait que six ans, devant son frère, devant l'héritier présomptif, qui n'était encore qu'un bambin, et enfin nous arrivâmes au rajah en personne. C'était un homme petit et trapu, qui ne paraissait pas avoir la trentaine. Quand nous eûmes échangé les complimens d'usage, Sa Hautesse me demanda quel jour je comptais l'honorer de ma visite; je nommai le surlendemain, elle remonta alors sur son éléphant, et nous prîmes des directions différentes à travers la ville, qui est vaste et populeuse.

Les rues sont passablement larges, mais sales, mais remplies de pourceaux qui vont et viennent dans tous les sens, et n'annoncent pas la richesse, quoiqu'il y ait, m'assura-t-on, d'immenses fortunes

parmi les négocians et les banquiers. Les maisons en général sont très hautes, pour l'Inde du moins, et la plupart construites en bois, ce que je n'avais pas vu depuis long-temps, avec des toits inclinés en tuiles. Le palais est un vaste mais vieux bâtiment du même genre, élevé de quatre étages, et situé sur la rue principale. La résidence est une grande et laide habitation, peinte en bleu. Il y a dans l'enceinte des murs quelques pagodes passables, mais nul autre édifice ne mérite la moindre attention. Dans la soirée, je visitai en dehors de la ville le cantonnement des troupes de la Compagnie : c'est tout-à-fait un village anglais, comme on en peut voir aux environs de Londres, avec des maisons en briques, et à l'entour de petits jardins fermés par une haute haie verte. L'église chrétienne, qui s'élève au milieu, est une construction gothique, peu vaste, mais convenable et élégante, pouvant contenir de quatre à cinq cents personnes.

Le rajah de Baroda est, dit-on, un homme de talent, qui gouverne lui-même ses États sans prendre jamais conseil de ses ministres, et qui les gouverne avec autant de justice que de vigueur. Son seul défaut est un amour excessif de l'argent. Le territoire qu'il possède est considérable, mais non pas d'un seul tenant; ce sont des lambeaux de provinces répandus dans le Cutch, dans le Catteywar, dans le Guzerat, et bizarrement entremêlés aux possessions

maisons
moins ,
n'avais
linés en
Atiment
itué sur
ande et
ns l'en-
es, mais
tention.
ville le
e : c'est
en peut
isons en
més par
i s'élève
e, peu
ant con-

de ta-
prendre
ouverne
seul dé-
rritoire
pas d'un
nces ré-
dans le
sessions



Baroda.

PAJAH

Voy. en Asie. *Heber*, Pag. 373.

de la Grande-Bretagne, de l'Inde et de plusieurs rajahs indépendans. Ceux de Laccavon et de Dammurpou, autrefois tributaires de Soudia, maintenant lui paient aussi tribut, de même que ceux de Pallaopour et de Saitoyan. Néanmoins, des revenus qui s'élèvent à 80 lacs de roupies, ou 800,000 livres sterling, surpassent grandement toutes les évaluations que l'on pourrait faire d'après l'étendue de son territoire. Dans quelques parties sont sauvages et stériles, mais ailleurs, et quelque par la fertilité et la grande étendue de ses des districts qui sont très riches, peut-être, à l'exception de l'empire de l'Inde et le plus puissant des souverains de l'Inde. Avant d'aller au palais et de voir les salles de la cour, le plus pompeux que nous puissions nous rendre visite, et il nous montre, selon les règles les plus rigoureuses de l'honneur orientale, dans une longue et étroite salle, à laquelle nous nous tenons par un vilain et raide escalier. Cette salle est ornée de étoffe rouge avec des figures d'or, et est remplie d'une multitude de personnes, hommes et femmes, et de chaises le long des murs, et de tables couvertes de draps au plafond, et de tout ce qui est nécessaire à une réception de ce genre. Les personnes même qui sont assises sur les chaises, et qui sont de la haute noblesse, sont assises sur des chaises de bois, et sont vêtues de robes de couleur.



Portrait of a man in traditional Indian attire, seated and holding a mace (danda) in his right hand. The man is wearing a turban (dhoti) and a shawl (angavastram). The background is plain.

de
raje
gun
nan
Pal
nus
800
tou
l'é
son
que
des
peu
et l
dit
le p
visi
gou
et
vil
éto
une
cro
du
A
mê
Sa
cha

de la Grande-Bretagne, de Sindia et de plusieurs rajahs indépendans. Ceux de Lunewarra et de Daungurpou, autrefois tributaires de Sindia, maintenant lui paient aussi tribut, de même que ceux de Palhanpou et de Catteywar. Néanmoins, des revenus qui s'élèvent à 80 lacs de roupies, environ 800,000 livres sterling, surpassent grandement toutes les évaluations que l'on pourrait faire d'après l'étendue de son territoire dont certaines parties sont sauvages et stériles, et ne sauraient s'expliquer que par la fertilité et la population remarquables des districts qui sont réellement productifs. C'est peut-être, à l'exception de Runjet-Sing, le plus riche et le plus puissant des souverains de l'Inde. Au jour dit, le résident et moi, nous allâmes avec le cortège le plus pompeux que nous pûmes réunir, lui rendre visite, et il nous reçut, selon les règles les plus rigoureuses de l'étiquette orientale, dans une longue et étroite salle à laquelle nous montâmes par un vilain et raide escalier. Cette salle était tendue en étoffe rouge, avec des rideaux aux fenêtres, avec une multitude de méchantes gravures anglaises accrochées le long des murs, avec des lustres suspendus au plafond, et une petite fontaine au milieu. A une des extrémités, il y avait sur le plancher même un tas de coussins qui formait le trône de Sa Hautesse, et à gauche du trône une rangée de chaises sur lesquelles nous prîmes place, le rési-

dent, ses aides de camp, et moi. La soirée se passa, comme de coutume, avec un ballet, de la musique, une collation; et la seule chose un peu extraordinaire fut que le prince, par cérémonie ou par politesse, nous accorda, au résident et à moi, une audience privée dans son propre cabinet, petite chambre chaude que nous atteignîmes par une douzaine de marches, et dans laquelle nous trouvâmes un haut sofa, un *punkah*, et d'autres objets de luxe ou de commodité venus d'Europe, ainsi que deux vastes glaces et deux gravures, la première de Bonaparte, la seconde du duc de Wellington. Il nous y montra une tabatière à musique avec un petit oiseau, dont il paraissait tirer beaucoup d'orgueil. Nous causâmes ensuite de choses insignifiantes, et quand cet entretien particulier eut duré un temps raisonnable, nous redescendîmes tous trois dans la salle publique. Là ne régna aucune contrainte; le rajah, ses courtisans et mon compagnon parlèrent librement de chasses, de chevaux, d'éléphants, de plaisirs, comme aurait pu faire une compagnie de bourgeois européens. J'ai même ouï dire que ces conversations sans importance, et qui étaient fort peu troublées cependant par les efforts inouïs des malheureux chanteurs et des pauvres danseuses pour attirer l'attention, caractérisaient la cour des souverains maharattas; mais qu'il arrivait souvent que les plus sérieuses

assa,
que,
ordi-
r po-
e au-
etite
une
rou-
bjets
que
nière
yton.
e un
d'or-
igni-
duré
tous
eune
com-
che-
pu
J'ai
por-
diant
s et
, ca-
ttas;
uses



Baroda.

FEMME DU RAJAH

Voy. en Asie Heber. Pl. 376.

affair
volée
A la f
présen
que c
const

La
le pri
visite
entrev
mière
quoiqu
comm
la con
bonhe
sur m
ci en
dent.
an plu
était
excell
mais i
pense
ment
sonna
son p
dans
est la

affaires se traitassent par instant, et comme à la volée au milieu de toute cette légèreté apparente. A la fin, vers huit heures, le rajah fit apporter les présens d'usage, qui toutefois étaient plus précieux que ceux jusqu'alors reçus par moi en pareille circonstance, et nous permit de nous retirer.

La veille de mon départ, au coucher du soleil, le prince vint dans toute sa pompe me rendre ma visite et me présenter ses adieux. Cette seconde entrevue ne fut guère plus intéressante que la première. Le rajah avait amené son fils avec lui, car quoiqu'il ne soit âgé que de six ans, on le regarde déjà comme un grand personnage, et on lui rend toute la considération due à l'héritier présomptif. Le petit bonhomme, après que j'eus sauté son père, grimpa sur mes genoux et babilla gaiement avec moi. Celui-ci en profita pour causer à voix basse avec le résident. Il avait, à ce que j'appris ensuite, une fille d'un an plus âgée que son fils; en conséquence le temps était venu de la marier. Il lui trouvait bien un excellent parti dans le fils d'un rajah du Deccan; mais il n'avait pas d'argent pour subvenir aux dépenses nécessaires, et il espérait que le gouvernement britannique lui en prêterait à un taux raisonnable, etc. Tout le monde se réjouissait de voir son plus proche voisin, sans qu'il y eût rien dans la réunion la moindre solennité. Cette coutume est la coutume du pays. L'usage de l'Europe, de



affaires
volée au
A la fin
présens
que ceu
constan

La ve
le princ
visite e
entrevu
mière. L
quoiqu'
comme
la consi
bonhom
sur mes
ci en pr
dent. Il
an plus
était ve
excellen
mais il
penses
ment br
sonnabl
son plu
dans la
est la c

affaires se traitassent par instant, et comme à la volée au milieu de toute cette légèreté apparente. A la fin, vers huit heures, le rajah fit apporter les présens d'usage, qui toutefois étaient plus précieux que ceux jusqu'alors reçus par moi en pareille circonstance, et nous permit de nous retirer.

La veille de mon départ, au coucher du soleil, le prince vint dans toute sa pompe me rendre ma visite et me présenter ses adieux. Cette seconde entrevue ne fut guère plus intéressante que la première. Le rajah avait amené son fils avec lui, car quoiqu'il ne soit âgé que de six ans, on le regarde déjà comme un grand personnage, et on lui montre toute la considération due à l'héritier présomptif. Le petit bonhomme, après que j'eus salué son père, grimpa sur mes genoux et babilla gaiement avec moi. Celui-ci en profita pour causer à voix basse avec le résident. Il avait, à ce que j'appris ensuite, une fille d'un an plus âgée que son fils; en conséquence le temps était venu de la marier. Il lui trouvait bien un excellent parti dans le fils d'un rajah du Deckan; mais il n'avait pas d'argent pour subvenir aux dépenses nécessaires, et il espérait que le gouvernement britannique lui en prêterait à un intérêt raisonnable, etc. Tout le monde chuchotait ainsi avec son plus proche voisin, sans qu'il parût y avoir dans la réunion la moindre sociabilité; mais telle est la coutume du pays. Durant ce temps-là, des

danseuses et des musiciens, ce qui est encore d'usage, se donnaient toutes les peines du monde pour plaire, sans que personne daignât les honorer d'un regard ou leur prêter un moment l'oreille, excepté moi peut-être. La musique ne manquait pas d'harmonie, mais était monotone et langoureuse. Les instrumens, qui étaient des espèces de guitares, avaient peu de son, et les artistes qui en pinçaient les cordes fredonnaient aussi l'air qu'ils jouaient. Sans doute, l'effet qu'ils cherchaient à produire était plutôt de calmer et de reposer les sens des auditeurs, que de leur inspirer une vive gaité. Quant aux danseuses, elles étaient laides, comme c'est l'ordinaire, et empaquetées dans d'énormes cotillons rouges. Ajoutez que leurs danses, lourdes et disgracieuses, n'avaient rien qui pût charmer les yeux d'un Européen. Lorsque Sa Hautesse jugea convenable de se retirer, elle me causa un inexprimable plaisir, car ces visites n'étaient nullement de mon goût.

Le lendemain 25, dans la soirée, je quittai Baroda après y avoir demeuré six jours.

ge,
our
un
pté
ar-
Les
res,
ent
ent.
ure
des
ité.
me
nes
des
mer
gea
pri-
t de

Ba-



danseuses et des musiciens, ce qui est encore d'usage, se donnaient toutes les peines du monde pour plaire, sans que personne daignât les honorer d'un regard ou leur prêter un moment l'oreille, excepté moi peut-être. La musique ne manquait pas d'harmonie, mais était monotone et languoureuse. Les instrumens, qui étoient des espèces de guitares, avaient peu de son, et les artistes qui en plaçaient les cordes fredonnaient sans l'air qu'ils jouaient. Sans doute, l'effet qu'ils cherchaient à produire étoit plutôt de calmer et de reposer les sens des auditeurs, que de leur inspirer une vive passion. Quant aux danseuses, elles étoient laides, comme c'est l'ordinaire, et enveloppées dans d'énormes cotillons rouges. Ajoutez que leurs danses, lourdes et désagréables, n'avaient rien qui pût charmer les yeux. Le spectacle de ce spectacle Sa Hautesse jugea convenable de se retirer, et de me laisser un instant au double plaisir de voir et de sentir à mon aise tout à mon goût.

Le lendemain 25, dans la soirée, je quittai le *rodá* après y avoir demeuré six jours.



Delhi.

GÉNÉRAL DES GARDES DE L'EMPEREUR

Voy. en Asie Heber. pag. 276.

ITINÉRAIRE DE
du Guzera
Dopkah. I
caravanser
part pour

La route
huit mille
cesse nous
et de gran
breux, et
dien; mèn
avaient en
de foin en
rope. L'us
ensuite les
eux-même
n'existe da
versée, m

A la suite
entrer da
étroits, q
Mausson d
Le somme
long garni
ment pas
gres ou le
cade; car l
dans les al

ITINÉRAIRE DE BARODA A BOMBAY. — Passage de la Mhye. Habitans du Guzerat; les Kholis. Kaitah; insalubrité du climat. Pitland. Dopkah. Broach; hôpital pour les animaux. Kim-Chowley; le caravansérail; les Boras. Surate: description de cette ville. Départ pour Bombay.

La route que je suivis traversa pendant l'espace de huit milles un pays soigneusement cultivé, où sans cesse nous rencontrâmes des arbres à cimes rondes et de grandes haies vives; les villages étaient nombreux, et tous dans le style européen plutôt qu'indien; même, pour compléter la ressemblance, ils avaient en général dans leur voisinage des meules de foin entassées et couvertes comme celles d'Europe. L'usage de garder du foin, pour affourrager ensuite les bestiaux lorsqu'ils ne peuvent plus aller eux-mêmes chercher leur nourriture sur la terre, n'existe dans aucune partie de l'Inde que j'aie traversée, mais dans cette province il est universel.

A la suite du jour, nous quittâmes la plaine pour entrer dans des ravins extrêmement profonds et étroits, qui paraissaient creusés par les eaux du Maussion dans leur course annuelle vers la Mhye. Le sommet de leurs rives escarpées était tout le long garni de broussailles, et il n'y avait assurément pas d'endroits plus favorables, où les tigres ou les voleurs pussent se placer en embuscade; car les uns et les autres, disait-on, abondaient dans les alentours. Toutefois, mais grâce peut-être

à notre nombre, à notre bruit, et aux torches que plusieurs de mes gens portèrent en tête de notre colonne pendant cette partie de la marche, nous n'eûmes à combattre aucun ennemi. Après quatre milles et demi d'un pareil chemin, nous arrivâmes aux bords de la Mhye, qui étaient hauts, presque perpendiculaires et couverts de bois. Malgré la sécheresse de l'année, le fleuve avait encore une certaine largeur, mais la plus grande partie de son lit sablonneux se trouvait à sec. Sur la berge nous attendaient plusieurs pêcheurs qui connaissaient le gué, et qui avaient été envoyés par les autorités britanniques du district de Kairah, prévenues de mon passage, ainsi qu'un corps de Bheils au service de la Compagnie, afin de nous aider à passer l'eau et de nous conduire vers notre étape qui était à trois milles plus loin du village de Wasnud. Lorsque nous y fûmes parvenus et que nous eûmes établi notre camp, les Bheils qui avaient été nos guides se placèrent en sentinelles, et nous entendîmes toute la nuit leurs cris aigus se répondre les uns aux autres. Il ne faut pas s'étonner de ce que les brigands eurent commission de nous garder; car, comme je l'ai déjà dit, quand on ose se fier à eux ils sont les plus fidèles des hommes, en même temps que les plus vigilans et les plus infatigables.

Le 26, à l'heure habituelle, nous continuâmes notre marche, et par un pays où les champs de

grain soigné
tremelés de
village dista
rencontrâmes
comme on
l'Inde, qui,
riad, M. W
Ils apparten
taient de pe
vigoureux,
une dureté
résultait un
général si c
l'Hindoustan
mément vêt
ges, avec de
leur petit b
sur le dos, l
grand arc d
trouvâmes l
nieur géogr
lait alors à
mot propre.
dressait. Il n
matérielle m
l'exactitude
que tous les
eussent été f

grain soigneusement cultivés et enclos étaient entremêlés de bois, nous parvînmes à Emaad, petit village distant de onze milles. Chemin faisant, nous rencontrâmes vingt soldats de police, ou sepoys, comme on les appelle encore dans cette partie de l'Inde, qui, par ordre du magistrat anglais de Neriad, M. Williamson, venaient me servir d'escorte. Ils appartenaient tous à la secte de Kholis, et c'étaient de petits hommes, mais carrés des épaules et vigoureux, qui avaient dans leurs physionomies une dureté, et même la plupart une férocité, d'où résultait un contraste frappant avec les visages en général si calmes et si doux qu'on rencontre dans l'Hindoustan. Du reste, ils étaient bien et uniformément vêtus de justaucorps à raies vertes et rouges, avec des turbans noirs; puis ils avaient chacun leur petit bouclier rond et leur paquet de flèches sur le dos, leur sabre et leur poignard au côté, un grand arc dans la main droite. A moitié route, nous trouvâmes M. Williamson lui-même, et un ingénieur géographe, le capitaine Owans, qui travaillait alors à dresser *le plan* de ce district. C'est le mot propre, tant étaient détaillées les cartes qu'il dressait. Il m'en montra plusieurs, dont l'exécution matérielle me parut admirable, et dont d'ailleurs l'exactitude était, m'assura-t-il, merveilleuse, quoique tous les calculs nécessaires et le dessin même eussent été faits par des indigènes qu'il s'était ad-

jointe en qualité de commis. Il se contentait de surveiller leurs travaux, de leur enseigner au besoin dans tel ou tel cas difficile la manière de s'y prendre, de relever les erreurs qu'ils pouvaient commettre, et de passer à l'encre, de finir, pour être soumises au gouvernement, les cartes qu'ils dessinaient au crayon. Le capitaine parlait avec enthousiasme de leur adresse ainsi que de leur patience à se servir des divers instrumens, et n'était pas moins satisfait de leur intelligence naturelle que de la facilité avec laquelle ils avaient appris ce qu'il leur fallait savoir de mathématiques. Ces deux messieurs me firent l'honneur de cheminer avec moi, et dans leur conversation je recueillis d'intéressans détails sur les habitans du Guzerat.

Les parties les plus sauvages de cette province sont assez généralement occupées par les Bheils, dont je n'ai peut-être que trop parlé. Les autres et plus paisibles habitans sont ou des musulmans dont le nombre est fort petit, ou des Hindous qui se livrent au commerce, ou des Rajpouts dégénérés qui, pour la plupart, s'appliquent à la culture du sol, ou des Maharattas qui, cependant, ne sont nombreux que dans les États et à la cour du rajah de Baroda, ou enfin des Kholis. Ces derniers forment à peu près les deux tiers de la population, et sont regardés comme les aborigènes du pays; honneur qu'on refuse je ne sais pourquoi aux Bheils.

qui sembleroit
Malwah,
suspçonner
Bheils ci
peu de la
tre, appren
mes des
nence de
Eux-mêmes
mais c'est
bus sauve
soit, ils se
dous, qui
et malgré
eux n'admi
il y a mai
entre des
de quelq
Leur o
pation, e
de paisib
qu'on les
taxes à l'
voisins
leurs pro
leur seul
pour les
pousse,

qui semblent dans le Guzerat, comme dans le Malwah, y avoir le meilleur titre. Pour moi, je soupçonne que les Kholis sont simplement des Bheils civilisés qui ont, d'une part, dépouillé un peu de la sauvagerie de leurs ancêtres, et de l'autre, appris à se conformer aux principales coutumes des Hindous leurs voisins, telles que l'abstinence de la chair de certains animaux, etc. Eux-mêmes se prétendent descendans des Rajpouts, mais c'est une prétention qu'élèvent toutes les tribus sauvages et guerrières de l'Inde. Quoi qu'il en soit, ils sont reconnus comme parens par les Hindous, qui repoussent toute parenté avec les Bheils; et malgré que les Rajpouts qui demeurent parmi eux n'admettent pas qu'ils sont « enfans du soleil, » il y a maints exemples de mariages qui ont eu lieu entre des Maharattas de haut rang et les familles de quelques-uns de leurs plus puissans chefs.

Leur ostensible, et même leur principale occupation, est l'agriculture. Souvent, dit-on, ce sont de paisibles, d'industriels laboureurs qui, pourvu qu'on les traite avec bienveillance, paient leurs taxes à l'État aussi bien, pour le moins, que leurs voisins Rajpouts. Toutefois, ils n'obéissent qu'à leurs propres takours, ne voulant reconnaître que leur seule autorité, et montrant peu de respect pour les lois, hormis quand leur intérêt les y pousse, ou qu'ils y sont contraints par la présence

d'une force armée. Sous d'autres rapports, ils sont une des tribus de l'Inde les plus turbulentes et les plus adonnées au pillage, et avec les Bheils, rendent la possession de Guzerat par les Anglais plus difficile et plus coûteuse que celle d'aucun autre district du territoire indien. Les maisons où siègent les tribunaux, celles où se reçoivent les taxes, et même les habitations particulières de tous les officiers de la Compagnie, y sont uniformément placées dans les cités et les villes, non plus en dehors; coutume défavorable à la santé des fonctionnaires, en même temps que gênante, mais réputée précaution nécessaire contre les attaques auxquelles ils seraient ailleurs en butte. Les juges et les receveurs ont forcément sous leurs ordres une milice plus nombreuse que dans les autres provinces; car nulle part les routes ne sont encore aussi peu sûres, nulle part les propriétaires ne sont aussi souvent pillés, les voyageurs aussi souvent assassinés. Les Kholis, dans ces expéditions, déploient quelquefois un courage désespéré; et on peut dire à leur honneur que, tout grossiers et tout scélérats qu'ils sont, il ne semble pas qu'ils versent jamais le sang pour le plaisir de le verser, ni qu'ils mutilent, torturent ou brûlent les malheureux sur lesquels ils exercent leur cupidité ou leur vengeance.

Ils sont robustes, vigoureux, particulièrement ceux du Cutch et du Catteywar. Leur costume or-

dinaire est
comme d
coton bla
tête et
large tur
temps es
oblige à
corps de
par-dess
mailles a
croient p
bre, un
cavaliers
lance et
colorie o
ton, et c
occupati
C'est au
font souv
cherchen
rasser le
geoise d
parure e
rhinocér
gures d'a
anneaux
de comb
semblent

dinaire est un cotillon attaché autour de la ceinture comme celui des Bheils, et une pièce d'étoffe de coton blanc qui, en petite tenue, leur enveloppe la tête et les épaules, mais qu'ils roulent en leur large turban lorsqu'ils veulent se faire beaux. Si le temps est froid, ou que quelque circonstance les oblige à plus de toilette, ils endossent un justaucorps de coton piqué qu'ils nomment *lébada*, et par-dessus lequel ils portent une chemisette de mailles avec des brassarts et des gantelets, et ne croient pas pouvoir sortir de chez eux sans un sabre, un bouclier, un arc et des flèches. Leurs cavaliers même ajoutent à ces armes une longue lance et une hache de combat. La chemisette de fer colorie ordinairement de rouille le *lébada* de coton, et comme on doit penser, ces signes de leurs occupations martiales sont réputées très glorieuses. C'est au point que leurs jeunes guerriers les contrefont souvent avec de l'huile ou de la suie, et qu'ils cherchent par toute sorte de moyens à se débarrasser le plus tôt possible de la blancheur bourgeoise d'un vêtement neuf. Ils aiment d'ailleurs la parure et les ornemens. Leurs boucliers en peau de rhinocéros sont souvent fort beaux et ornés de figures d'argent; leurs lances entourées de plusieurs anneaux successifs du même métal, et leurs haches de combat richement travaillées. Leurs arcs ressemblent à ceux des Bheils, mais sont plus forts et

en meilleur état, et leurs flèches sont renfermées dans un carquois de cuir rouge et brodé. Le plus grand secret préside souvent à leurs expéditions de maraude; ils se réunissent la nuit d'après un ordre de quelque chef populaire, qui leur a été mystérieusement transmis, et la plupart du temps quittent leurs familles sans qu'elles sachent ni où ils vont, ni pourquoi ils s'absentent. Si un d'entre eux succombe dans l'action, la seule manière dont les survivans avertissent sa veuve et ses parens de sa mort, consiste à jeter, devant la porte de sa demeure, quelques rameaux d'arbres coupés d'une certaine manière. D'autres fois, cependant, leur opposition à la loi est ouverte et audacieuse; et jusqu'à ce jour, les districts de Cutch et de Catteywar n'ont jamais cessé d'être plus ou moins en état de révolte. Le Guzerat, province plus pacifique, dans les années favorables est d'une grande fertilité, surtout en tabac et en sucre, puisque, malgré son peu d'étendue, son revenu s'élève, terme moyen, à 37 sacs de roupies.

Toute la journée le vent chaud souffla avec force, et le soir, quand il cessa, l'air devint encore plus lourd, la chaleur plus accablante. Je n'imaginai certes pas qu'il y eût, dans aucune partie de l'Inde, une contrée où l'atmosphère ressemblât tant à celle d'une fournaise. Nous fîmes halte à Newiad, ville grande et bien bâtie qui renferme une

populati
est culti
Au couc
lanquin
onze mil
vinssent
sidence d
un servic
J'atteigni
mena sur
pelain du
joie et m
du sien d
bitations
avec bea
n'est l'ord
les fenêtr
carreaux
assez ent
suffisamn
bas plafo
lesquelles
petites ter
ne sont p
mon avis

Le can
situé à ur
sépare un

population de quinze mille âmes. Le voisinage en est cultivé avec soin, et rempli d'arbres fruitiers. Au coucher du soleil, je continuai ma route en palanquin vers Kairah, dont j'étais encore éloigné de onze milles, et d'où il avait fallu que des porteurs vinssent me chercher, car il n'y a pas dans la présidence de Bombay, comme dans celle du Bengale, un service régulier à relais fixes sur toutes les routes. J'atteignis Kairah vers dix heures du soir, et on me mena sur-le-champ à la maison qu'occupait le chapelain du cantonnement. Celui-ci me reçut avec joie et me logea dans un pavillon qui n'était séparé du sien que par un petit champ. C'étaient deux habitations gentilles, jolies même, mais construites avec beaucoup moins d'égard au climat que ce n'est l'ordinaire dans l'autre partie de l'Inde. Ainsi, les fenêtres en sont généralement petites et sans carreaux, de manière qu'elles ne peuvent ni laisser assez entrer d'air quand il est froid, ni fermer suffisamment passage au vent chaud. Elles ont de bas plafonds aussi, et sont couvertes en tuiles, sur lesquelles le soleil darde avec toute sa force. Les petites tentes, qui abritent les portes et les croisées, ne sont pas, non plus, si convenablement faites, à mon avis, que celles de l'Hindoustan.

Le cantonnement des troupes britanniques est situé à un mille et demi environ de la ville, dont le sépare une rivière que dans la saison pluvieuse on

traverse sur un vaste pont de bois, mais qui alors était presque partout guéable. Le village que forment les diverses habitations des officiers est considérable; les casernes elles-mêmes sont fort belles, et il y a un grand hôpital qui malheureusement n'est que trop nécessaire. En effet, l'insalubrité de l'endroit est extrême. Outre la chaleur brûlante, dont souffre tout le Guzerat, et sous le rapport de laquelle cette province est plus défavorablement partagée qu'aucune autre de l'Inde, il y a dans la nature du sol, comme dans celui du Terrai, quelque influence pernicieuse qui, quoique moins fatale sans doute, affecte néanmoins les habitans, surtout les Européens, de diverses maladies particulières au climat des tropiques. Les ravages qu'elle occasionne parmi les soldats anglais, pendant les mois chauds et plus encore pendant les pluies, sont affreux; et mes Hindoustanaïs, mes Bengalais furent eux-mêmes indisposés d'une manière qui me rappela « la vallée de la mort. » Moi, toutefois, durant une dizaine de jours que je passai dans cette station, je ne cessai pas de me porter aussi bien que de coutume. Ici, comme dans le Terrai, mes gens attribuèrent les fièvres dont ils furent attaqués à la mauvaise qualité de l'eau. Sans doute, la plupart des puits sont saumâtres; mais je crois qu'il faut plutôt imputer le mal à l'énorme quantité de salpêtre que le sol renferme, car c'est une circonstance

pour la
gale inf
espèce d
cupe le
même le
que par
sains.

La vill
Une hau
bastions
ronne. Il
nage des
pour gar
bande de
de cavale
étroites, s
et sur les
forment l
tures. Les
tuiles. Au
jains que
édifice est
dans le sty
la ville, et
juge et sa

La veill
fut rudem
prendre l'a

pour laquelle ce district paraît ressembler au Bengale inférieur. En même temps, il semble qu'une espèce de fatalité ait présidé au choix du lieu qu'occupe le cantonnement, puisque la ville voisine et même le parc d'artillerie, qui n'est séparé du reste que par la rivière, passent pour être beaucoup plus sains.

La ville de Kairah est assez grande et assez belle. Une haute muraille de maçonnerie, flanquée de bastions semi-circulaires et bien entretenue, l'environne. Il est cependant probable que, sans le voisinage des troupes britanniques, elle ne suffirait pas pour garantir les habitans soit des attaques d'une bande de voleurs de nuit, soit de celles d'un corps de cavalerie irrégulière le jour. Les rues, quoique étroites, sont propres, les maisons élevées et solides; et sur les extrémités très saillantes des poutres qui forment les toits on remarque d'élégantes sculptures. Les toits même sont inclinés et couverts en tuiles. Au centre s'élève un des plus beaux temples jains que j'aie vus dans l'Inde. Non loin de cet édifice est le tribunal, noble bâtiment avec piliers dans le style grec, dont l'étage attique domine toute la ville, et contient un logement commode pour le juge et sa famille.

La veille de mon départ, un de mes serviteurs fut rudement piqué par un scorpion. Il parvint à prendre l'animal, le tua, et l'apporta au chirurgien

du lieu, qui cependant ne l'appliqua point sur la blessure. Les hommes de l'art regardent en effet ce remède comme purement superstitieux, et prétendent qu'il n'a jamais produit le moindre bien. Le seul, à dire vrai, dont jusqu'à présent l'expérience ait démontré l'utilité réelle, est la patience. On ordonne quelquefois une lotion de vinaigre et d'eau, mais plus, à ce qu'il paraît, pour occuper l'attention du blessé, que pour qu'il doive en éprouver aucun soulagement véritable à ses souffrances. La douleur que cause la piqure d'un scorpion est cruelle et conserve toute son intensité pendant sept ou huit heures; elle diminue ensuite peu à peu, pour disparaître entièrement le second jour. Il est rare, et même tout-à-fait inusité, que le mal dure davantage; mais d'abord, on souffre à tel point, que les hommes les plus forts et les plus courageux crient comme des enfans. La morsure des centipèdes (un des sepoys en tua aussi un fort gros), est, dit-on, pire que celle des scorpions. Le commencement des chaleurs et les dix premiers jours de la saison pluvieuse sont les époques où les animaux venimeux sont les plus remuans et les plus incommodes dans toute l'étendue de l'Inde; mais en dépit des deux cas ci-dessus mentionnés, je n'ai aucune raison de croire qu'ils soient plus nombreux dans le Guzerat qu'ailleurs. On trouve dans cette province, particulièrement près la ville de Kuppurgunge, une multitude de

cornaline
Cambay
On brûle
avant de
subi cette
méritent

Le 4 a
Dehwan,
de milles.
où les che
haies vive
vane de
faire une
leur laisse
mirâmes
de laquel
et nous y
sine appe
contre. C
main, ap
au rajah
tion ne s'
et ceinte
vions, qu
plusieurs
Peu après
que c'était
passer, le

cornalines et d'autres pierres que les habitants de Cambay taillent, polissent, et montent avec habileté. On brûle toujours les cornalines à très grand feu avant de rien en faire, et tant qu'elles n'ont pas subi cette épreuve on ignore si elles méritent ou ne méritent pas la peine d'être travaillées.

Le 4 avril, nous quittâmes Kairah pour gagner Dehwan, village qui en était éloigné d'une dizaine de milles. Notre route traversa un pays bien cultivé où les chemins étaient sablonneux, garnis de hautes haies vives et si étroits, que rencontrant une caravane de chariots indigènes nous fûmes obligés de faire une brèche dans la clôture d'un champ pour leur laisser le passage libre. A Dehwan, nous admirâmes sous de grands arbres une belle pagode, de laquelle dépendait un séminaire de brahmines, et nous y trouvâmes le gouverneur d'une ville voisine appelée *Pitland*, qui était venu à notre rencontre. Cette ville, que nous atteignîmes le lendemain, appartient avec le district qui l'environne au rajah de Baroda. Elle est vaste, car sa population ne s'élève pas à moins de quinze mille âmes, et ceinte d'un bon rempart en pierre. Dans les environs, qui sont fertiles et bien boisés, on rencontre plusieurs larges étangs et de nombreux temples. Peu après notre arrivée, et par ordre du rajah, vu que c'était la dernière de ses villes par où je dusse passer, le gouverneur, qui m'avait tenu compagnie

toute la route, nous envoya pour moi, mes domestiques particuliers, et ma suite qui se composait de trois cent cinquante personnes, un dîner des plus copieux. Le soir, on tira en notre honneur des fusées et des chandelles romaines.

Le 6, la contrée que nous parcourûmes fut encore généralement bien cultivée, mais moins fertile et plus boisée, plus sauvage que celle des jours précédens. Après une marche de dix-sept milles, nous fîmes halte au village de Gauima, près duquel nous devons franchir la Mhye. Vers son embouchure qui était peu distante (et en effet si de notre camp nous ne la voyions pas, il nous en arrivait une brise délicieuse qui indiquait suffisamment le voisinage d'un bras de mer) son lit, nous avait-on assuré, était rempli de sables qui faciliteraient notre passage, et en la passant sur ce point nous devons parvenir à Broach un jour plus tôt que par toute autre route. Mais, comme nous le reconnûmes le lendemain, la première partie des renseignemens qu'on nous avait donnés n'était pas exacte. D'abord, le fleuve avait environ un mille de large; ensuite, son lit n'était que vase et que bourbe; puis, même pendant le reflux, il y avait assez d'eau pour noyer un chameau. Au lieu donc de le guérir, il nous fallut mettre à contribution toutes les barques que nous pûmes trouver, et nous n'effectuâmes ainsi le trajet qu'en sept ou huit heures. Par suite de ce

contre-ter
du bord,
diaire es
d'y obser
plusieurs
toute esp
aussi qu'
dans les
cultivées.
ce distric
utiles et

Dopka
qui appa
fort éloig
rement,
arrivée av
que de la
Le magist
tenir des
plète du
aucun pa
année au
Par pitié
ordre qu
environn
peu, mai
Les chefs
parables.

contre-temps nous n'allâmes camper qu'à deux milles du bord, au village de Dopkah. L'espace intermédiaire est inculte, marécageux, et j'eus l'occasion d'y observer encore, ce qui n'avait déjà frappé plusieurs fois, que non-seulement les palmiers de toute espèce étaient rares dans le Guzerat, mais aussi qu'on ne voyait de bambous nulle part, ni dans les parties sauvages ni dans celles qui étaient cultivées. Par quelle bizarrerie du sol ou du climat ce district est-il privé des deux végétaux les plus utiles et les plus gracieux que l'Inde produise ?

Dopkah est un petit village, agréablement situé, qui appartient encore au rajah de Baroda. Il est fort éloigné d'aucune des routes qu'on suit ordinairement, et j'eus la mortification de voir que mon arrivée avec une suite aussi nombreuse y causa plus que de la surprise : ce fut une épouvante générale. Le magistrat du lieu, à qui je m'adressai pour obtenir des fourrages, prévoyant la destruction complète du reste de sa provision de foin, perte dont aucun paiement ne pouvait l'indemniser dans une année aussi sèche que celle-là, se mit à pleurer. Par pitié donc pour lui et ses administrés, je donnai ordre qu'on mit à contribution tous les hameaux environnans, de manière que tous souffrissent un peu, mais qu'aucun ne fût entièrement dépouillé. Les chefs des villages du Guzerat ne sont pas comparables, pour le costume, les façons et l'extérieur,

en général, à ceux de l'Hindoustan. Leurs manières, toutefois, quoique moins policées, sont plus indépendantes; et là, comme dans l'Inde centrale, au lieu de se tenir debout, les mains jointes, en présence d'un supérieur, ils s'asseyent aussitôt, si même ils ne s'avancent pour l'embrasser. La plupart d'entre eux, comme les simples paysans qu'ils administrent, comme aussi les autres habitans de la contrée, sont armés, quelques-uns d'arcs et de flèches, et tous ou presque tous de sabres. Leurs vêtemens sont généralement déguenillés et sales, et ils paraissent tenir à la propreté du corps beaucoup moins que les Hindous. Plusieurs des villageois à qui nous eûmes affaire étaient grands et robustes, mais les autres n'avaient qu'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne.

Le 8 nous dressâmes nos tentes à un village nommé *Sakra*, sur les bords de la Dandhur, la même petite rivière qui passe à Bar. La distance qu'il nous fallut parcourir fut d'environ quatorze milles, dont la plus grande partie nous présenta un sol noir, principalement cultivé en coton, qui ne semblait pas aussi fertile que le sable rouge à travers lequel nous avons toujours marché au nord-ouest de la Mhye. Le lendemain, par une marche de treize milles, nous atteignîmes le village de Tekaria, et là nous rentrâmes sur le territoire de la Compagnie. Le magistrat du lieu et son second, vieillards qui l'un et

l'autre ap
Boras, éta
administr
De fait, l
et ont da
d'avarice
contrées

De mêm
traversam
presque c
rent moir
breux que
table et p
vaste cité
Nerbudda
l'agent bri
lement au
toute l'éte
encore su
d'un vieu
fleuve qui
pour le m
que la ma
profondeu
alléges se
barre à T
guent son
d'avoir de

l'autre appartenaient à la secte mahométane des Boras, étaient regardés à tort ou à raison par leurs administrés comme des usuriers et des oppresseurs. De fait, les Boras sont généralement impopulaires, et ont dans l'Inde une réputation de cupidité et d'avarice analogue à celle des Juifs dans certaines contrées de l'Europe.

De même que la veille, la campagne, que nous traversâmes le 10 pour arriver à Broach, n'était presque cultivée qu'en coton. Les arbres me parurent moins grands, moins larges et moins nombreux que les jours précédens; la route fut détestable et pleine de trous profonds. Broach est une vaste cité en ruines sur la rive méridionale de la Nerbudda. J'y trouvai une gracieuse hospitalité chez l'agent britannique. Sa demeure est située non-seulement au milieu de la ville, suivant l'usage dans toute l'étendue de la présidence de Bombay, mais encore sur une terrasse très élevée dans l'enceinte d'un vieux fort, et commande au loin la vue du fleuve qui présente une magnifique nappe d'eau, pour le moins large de deux milles, tandis même que la marée est basse. Elle n'a cependant quelque profondeur que durant le flux; encore, de petites allèges seulement peuvent-elles alors dépasser la barre à Tunkaria-Bunde. Les bateaux qui la naviguent sont gréés de grandes voiles latines, au lieu d'avoir des voiles carrées ou de lougre, et c'est un

des mille exemples que les coutumes de cette partie de l'Inde ressemblent plus à celles du Levant et de la mer Arabique qu'à celles du Bengale. Broach, par le moyen de ces bateaux, fait un commerce considérable de coton avec Bombay. Néanmoins, c'est maintenant une place pauvre et délabrée, qui passe aussi pour être fort chaude et fort malsaine. Au reste, d'après tous les renseignemens que j'ai recueillis sur le climat de la présidence de Bombay, d'après ce que j'ai moi-même vu dans le Guzerat où par leur teint blême, par leurs signes prématurés de vieillesse, les officiers civils et militaires de la Compagnie contrastaient étrangement avec ceux des provinces supérieures du Bengale et même de Calcutta, je suis porté à croire que, quoique Bombay puisse comme tout le monde me l'a assuré jouir pendant plusieurs mois de l'année d'une température agréable, il n'y a aucune partie de l'Inde si généralement défavorable à la santé des Européens que le Guzerat, et à la seule exception de Pounah, que les autres dépendances continentales de cette présidence. Les habitans ne semblent pas non plus profiter, comme ils pourraient le faire, de quelques soulagemens et remèdes à la chaleur auxquels recourent les Anglais dans l'autre division de l'Inde. Ainsi, j'ai vu une multitude de maisons sans *punkahs*. Les nattes qu'ils suspendent aux diverses ouvertures de leurs demeures sont mal faites et mal

arrangées
de chaum
qui laisse
de comm
dans leur
chers et d
Calcutta,
parence d
des chose
tueuse qu
cune de
permetten
rentes sta
mun et à
choix. A E
tutions qu
preuves d
des anima
les bêtes,
malades. C
droit le p
voir, et qu
tion consi
brahmine
des anima
ceux qui
sacrés, tel
mais aussi

arrangées; leurs toits, au lieu d'être de briques ou de chaume, sont formés de mauvaises tuiles minces qui laissent pénétrer les rayons du soleil. Les objets de commodité ou de luxe qui d'Europe passent dans leurs boutiques y sont à la fois, dit-on, plus chers et de qualité moins bonne que dans celles de Calcutta, et quoiqu'ils se plaignent tous, avec apparence de raison, de payer à un prix exorbitant des choses où la matière première est aussi défectueuse que la fabrique, ils ne savent prendre aucune de ces mesures faciles et économiques qui permettent, par exemple, aux militaires des différentes stations du Bengale de se procurer en commun et à moindres frais des denrées de premier choix. A Broach existe une de ces singulières institutions qui ont tant fait de bruit en Europe, comme preuves de la bienveillance des Hindous à l'égard des animaux. Je veux parler de leurs hôpitaux pour les bêtes, les oiseaux et les insectes malfaisants ou malades. Or, il faut qu'on sache que c'est bien l'endroit le plus sale et le plus négligé qu'on puisse voir, et que l'établissement, quoiqu'il ait une dotation considérable en terres, ne sert qu'à enrichir les brahmines qui le dirigent. Ils y reçoivent réellement des animaux de diverses espèces, non pas seulement ceux qui sont regardés par les Hindous comme sacrés, tels que les singes, les paons, les bœufs, etc.; mais aussi des chiens, des chevaux, des chats; et

ils ont même dans de petites boîtes un assortiment de puces et de pous. Il n'est pas vrai néanmoins qu'ils nourrissent ces petits pensionnaires aux dépens de certains mendiants, qu'ils paient pour se laisser manger par eux. Les brahmines m'ont dit que dans leur maison les insectes, de même que tous les autres animaux, ne vivaient que de végétaux, tels que le riz, le blé, etc. Je n'eus pas l'honneur de les voir; par conséquent, je ne puis dire s'ils étaient en bonne ou en mauvaise santé. Mais à coup sûr, les vieux chevaux et les vieux chiens, les singes et les paons avaient l'air de mourir de faim; et les seules créatures qui fussent en état passable, étaient quelques vaches laitières qu'on soignait sans doute par tout autre motif que par charité.

Le 11, non sans beaucoup de peine, non sans beaucoup perdre de temps, nous passâmes à gué la Nerbudda, et il faisait nuit lorsque nous établîmes nos tentes près d'un petit village nommé *Oklaisir*, à environ quatre milles et demi de la rive méridionale. Le jour suivant, par une marche de seize milles à travers une contrée sauvage qui abondait en daims, nous atteignîmes Kim-Chowkey. Il y a en cet endroit un immense caravanseraï bien entretenu, et où stationne toujours un piquet de sepoys pour protéger les voyageurs contre les brigands. Un des angles de l'édifice contient même une pièce

spacieux
Nous tro
cellules
qui étaie
leur sect
ville, ma
rituel da
bourgeo
geaient
par deux
ornés, é
gnaient
mêmes a
et leurs
mens d'a
cinq cen
ravanser
resque s
hôtelleri

De Ki
d'enviro
sauvage
bords s
lation, e
un de c
Les rive
dins, et
était bas

spacieuse particulièrement destinée aux Européens. Nous trouvâmes un grand nombre d'autres petites cellules occupées par des Boras, habitans de Surate, qui étaient venus jusque-là au-devant du prêtre de leur secte, lequel résidait ordinairement dans cette ville, mais était alors allé faire un petit voyage spirituel dans le Malwah. Ces gens étaient de graves bourgeois, qui avaient tous l'air riche, et qui voyageaient dans des chariots couverts, trainés chacun par deux de ces gros et beaux bœufs du Guzerat, et ornés, équipés de telle sorte, que ces voitures joignaient l'élégance à la commodité. Les bœufs eux-mêmes avaient tous des clochettes autour du cou, et leurs harnais étaient en général plaqués d'ornemens d'argent massif. Nous ne fûmes pas moins de cinq cents personnes logées ensemble dans ce caravanseraïl, et on ne saurait imaginer quel pittoresque spectacle présente en pareil cas une de ces hôtelleries orientales.

De Kim-Chowkey au fleuve Tapti la distance est d'environ quatorze milles, à travers un pays encore sauvage et mal cultivé; mais, à ce qu'il paraît, les bords seuls de la route offrent l'aspect de la désolation, et ce district est un des plus fertiles de l'Inde, un de ceux qui rapportent le plus à la Compagnie. Les rives du fleuve sont garnies de délicieux jardins, et j'y retrouvai enfin les cocotiers. La marée était basse, de sorte que nous franchîmes sans peine

le courant. Sur la berge opposée nous rencontrâmes le président du tribunal de Surate, qui venait nous inviter à partager sa demeure. Nous eûmes encore quatre milles et demi à parcourir avant d'arriver aux portes de la ville, et nous en parcourûmes au moins la valeur de deux autres par les rues, avant d'atteindre la maison de notre hôte. Les appartemens qui furent mis à notre disposition étaient vastes, mais d'une chaleur presque intolérable. Surate est une ville fort grande, mais fort laide, quoique son nom signifie *beauté*; les rues sont étroites et tortueuses, les maisons hautes, mais bâties en charpente, avec des briques qui remplissent les intervalles des poutres. La muraille de clôture est entière, bien entretenue, flanquée de bastions et garnie de créneaux; elle s'étend sur une longueur d'environ six milles, et dans la forme d'un demi-cercle dont le Tapti est la corde. Vers le milieu de cette corde, et baigné par le fleuve, s'élève un petit château avec tours, glacis, chemin couvert, où stationnent quelques sepoys et quelques artilleurs européens, et où l'on voit, chose assez singulière, flotter deux drapeaux, l'un qui est celui de la Grande-Bretagne, l'autre tout rouge, qui est l'ancien étendard des empereurs de Delhi. Cet usage fut adopté, je crois, par politesse, lorsque la Compagnie de l'Inde orientale conquit le fort sur le nawab de Surate, et n'a été jamais discontinué depuis,

quoique
ne soit p
verneme
plupart
rieur et
mal cons

Les Fr
des fact
salubrité
ductives
fait. Effe
plus auj
siste qu'e
chargent
fabriqués
main par
lesquels
affaires c
en pire;
pendant
sulmane
magnific
une pré
pères. C
ques Arn
fonde mi
plus gra
banque

quoique le nawab, comme l'empereur lui-même, ne soit plus à présent que le pensionnaire du gouvernement. Dans le voisinage de ce fort sont la plupart des maisons anglaises, assez belles d'extérieur et entourées d'assez vastes communs, mais mal construites pour résister à la chaleur.

Les Français et les Hollandais ont eu long-temps des factoreries à Surate; mais sans parler de l'insalubrité du climat, elles leur étaient si peu productives, qu'ils ont fini par les abandonner tout-à-fait. Effectivement, le commerce de cette place n'a plus aujourd'hui la moindre importance; il ne consiste qu'en un peu de coton cru que les naturels chargent pour Bombay. Toutes les marchandises fabriquées dans le pays sont vendues de seconde main par les Anglais, à l'exception des châles, pour lesquels il n'y a que de rares demandes. Aussi les affaires des marchands indigènes vont-elles de mal en pire; et, pour en donner un exemple, j'ai su pendant mon séjour qu'une ancienne famille musulmane, célèbre autrefois par sa richesse et sa magnificence, était forcée, pour vivre, de vendre une précieuse bibliothèque qui lui venait de ses pères. Cette ville compte parmi ses habitans quelques Arméniens, mais qui vivent dans la plus profonde misère. Ceux des naturels qui jouissent de la plus grande prospérité sont les Boras, qui font la banque dans toute cette partie de l'Inde, et les

Parsis. Ces derniers possèdent la moitié des maisons de Surate, et semblent avoir trouvé moyen d'amasser d'immenses fortunes, là où les Boras eux-mêmes ne peuvent que subsister à peine. Les bateaux qui remontent le Tapti jusqu'à Surate portent de trente à quarante tonneaux; ils sont à demi pontés, et ont deux mâts avec deux très larges voiles latines. Les navires d'un tirant plus considérable sont obligés de jeter l'ancre à quinze milles de la terre du côté de l'embouchure; encore n'y a-t-il guère que les caïques de la Compagnie qui avancent aussi loin. Je n'ai point vu dans la ville d'édifices musulmans ou hindous qui méritassent d'être remarqués, ni entendu dire qu'il en existât aucun. La résidence du nawab est moderne et ne brille d'ailleurs point par l'élégance. Il ne possède plus le moindre territoire, et n'a pour vivre qu'une pension d'un lac et demi de roupies que lui paie le gouvernement britannique. C'est, dit-on, un jeune homme qui n'aime que le commerce des gens de basse classe, et qui par cette raison refuse de voir les familles même les plus respectables de sa propre caste. Il m'envoya cependant complimenter, ce que firent aussi le prêtre bora et les principaux musulmans; mais pas plus que les autres il ne vint me visiter. Je leur en sus un gré infini; car il m'aurait fallu leur rendre leur visite, et outre mes nombreuses occupations épiscopales,

la chaleur
n'avoir pu
effet, per
beaucoup
les autres
la société
nombreux
car Surate
d'un bureau
instance,
dence de
intéressant
Broach p

Je quitte
munie d'un
mes d'équ
rame, pou
où un caï
me recevo
La barre
formidabl
la houle é
dangereux
taine de
assez jol
bres comm
les autres
un roulis
XXXVI

la chaleur était telle, que je souhaitais ardemment n'avoir pas à mettre le nez dehors. La chaleur, en effet, pendant ma résidence à Surate, surpassa de beaucoup celle qui m'avait incommodé dans toutes les autres parties de l'Inde. En somme, bien que la société des Européens y soit meilleure et plus nombreuse qu'en aucun lieu du territoire indien, car Surate est le siège d'un receveur des taxes, d'un bureau de douane, d'un tribunal de première instance, et de la cour d'appel pour toute la résidence de Bombay, cette ville ne me semble être ni intéressante, ni agréable; et je lui préfère même Broach pour la beauté de sa situation.

Je quittai Surate le 17, dans une vaste chaloupe munie d'une voile latine et montée par douze hommes d'équipage, qui pouvaient au besoin manier la rame, pour me diriger vers l'embouchure du Tapti, où un caïque de la Compagnie, *le Vigilant*, devait me recevoir à son bord et me conduire à Bombay. La barre du fleuve est large, et quelquefois, dit-on, formidable aux bateaux. Lorsque nous passâmes, la houle était forte; mais le ressac n'est ni haut ni dangereux. *Le Vigilant* était un navire d'une soixantaine de tonneaux, resplendissant de propreté, assez joli d'extérieur, et contenant plusieurs chambres commodes; mais tout-à-fait défectueux sous les autres rapports : lourd, mauvais voilier, sujet à un roulis incommode, et si mal construit, ayant, par

exemple, les *dalohs*¹ du pont si près de l'eau, que quand nous parvinmes en mer, les matelots furent obligés de travailler continuellement à la pompe. Le vent, qui d'abord nous fut quelque temps favorable, tourna suite avec violence au nord-ouest, et nous demeûrâmes à l'ancre le reste du jour, balottés d'une façon fort désagréable. Le lendemain, tandis qu'il faisait encore nuit, nous descendîmes avec la marée l'espace de quelques milles; mais le vent, lorsque le soleil se leva, recommençant à souffler un peu plus au nord, nous atteignîmes bientôt la parallèle de Damaut, établissement portugais situé au bas de plusieurs hautes collines; après quoi nous aperçûmes la chaîne encore plus élevée de Saint-Jean, et nous continuâmes de naviguer toute la nuit. Le 19 au point du jour, nous dépassâmes les montagnes de Bassein, puis nous côtoyâmes les îles de Salsette et de Bombay; au coucher du soleil, nous découvrîmes le phare qui indique l'entrée du port de cette dernière, et à minuit nous y jetâmes l'ancre.

¹ *Scuppers*, canaux pour l'écoulement des eaux d'un navire.

BOMBAY. —

Parsis, II.

Tannah;

Deckan:

vah. Reto

Bomba

les march

qui sont

ai vu plu

c'est une

L'île, de

nage, par

de petits r

peu à per

dés dans

et couver

tombées d

cocotiers.

circonfère

bas, fut s

se sera re

hautes m

grâce à d

devient p

marécage,

étendue. I

ne produi

l'île ne pe

BOMBAY. — Description de l'île, du fort et de la ville indigène. Les Parsis. Ile Éléphanta : caverne remarquable. Ile de Salsette : Tannah ; Gorabundur ; caverne de Kennery. Excursion dans le Deckan : les Ghattes et leurs habitans. Caverne de Karley. Pounah. Retour à Bombay. Départ pour Calcutta.

Bombay est le port où l'on charge presque toutes les marchandises de l'ouest et du nord de l'Inde, qui sont destinées pour la Chine et l'Angleterre. J'y ai vu plusieurs grands navires en construction, et c'est une place de commerce vraiment florissante. L'île, de même que la plupart de celles du voisinage, paraît n'avoir été primitivement qu'un groupe de petits rocs détachés qui auront été ensuite réunis peu à peu vers des récifs de corail, qu'aura secondés dans cette besogne du sable vomé par les flots, et couvert de terreau végétal produit par les feuilles tombées de ces arbres qui aiment tant la mer, les cocotiers. Telle est la formation de presque toute la circonférence de l'île. L'intérieur, qui en est fort bas, fut sans doute dans l'origine un lac salé qui se sera rempli de la manière que j'ai dite ; et si les hautes marées n'y pénètrent plus, ce n'est que grâce à des digues artificielles. Cette partie basse devient pendant la saison pluvieuse un véritable marécage, et on la cultive en riz dans toute son étendue. Le reste, qui n'est que sable et rochers, ne produit guère que les variétés du premier. Aussi l'île ne peut-elle nourrir sa population. Outre le

riz, on y récolte encore quelques oignons, quelques mangoës, quelques patates; mais les habitans sont obligés d'aller sur la côte chercher les autres légumes, la viande, la volaille, le grain. L'île ne renferme en grand nombre ni bêtes de proie, excepté quelques hyènes, ni insectes ou serpens venimeux; mais les buffles y abondent. Toutefois, la chair de ces animaux ne vaut rien, non plus que leur lait, ce qui provient sans doute du manque de pâturages. En effet, le seul espace découvert, le seul presque où l'on aperçoive quelque gazon, est l'esplanade devant le fort.

Au commencement de la saison chaude, les Européens qui sont forcés par leurs affaires ou par toute autre circonstance d'avoir leur principale demeure dans l'enceinte du fort, ou plutôt de la ville fortifiée, érigent sur l'esplanade dont j'ai parlé plus haut des pavillons qui, en général, ne manquent pas d'élégance, mais qui ne sauraient aucunement résister à la violence du mousson. Lorsque revient l'époque à laquelle commence le vent, qui est toujours accompagné de pluies, ils retournent habiter dans le fort; on démonte les pavillons, on les emporte, on les garde pour l'année suivante, et leur place est bientôt occupée par une nappe d'eau. L'esplanade se prolonge, effectivement, jusqu'au bord de la mer. Sur un des côtés, parmi un bois de palmiers, s'élève la ville indigène qui est consi-

dérable, fortifiée, plus vaste que les autres, des rues larges, pas d'éléments ornées, si leurs d'édifices d'un style défigure le total mis nombre de murs. Ce économise la partie de toutes les eux-mêmes armateurs nades au rivage du rivage figure tour jointes, à haute v quoique c comprennent lever, soit terre, se dans le sa mens, ma

dérable, mais on ne peut plus laide. Dans la ville fortifiée, les habitations, quoique plus hautes et plus vastes, ne sont guère plus belles, et bordent des rues singulièrement étroites. Mais si elles n'ont pas l'élégance de celles de Calcutta, si elles ne sont ornées ni de portiques à piliers ni de sculptures; si leurs quatre étages sont invariablement surmontés d'un haut toit pointu en teintes rouges qui les défigure; elles sont en général plus vastes, et en total mieux appropriées au climat. Un grand nombre de Parsis demeurent dans l'enceinte des murs. Ce sont, comme je l'ai déjà dit, des gens économes et industrieux. Ils possèdent la majeure partie de l'île, et ont des intérêts dans presque toutes les maisons de commerce, outre qu'ils sont eux-mêmes grands constructeurs de navires, grands armateurs. Le matin et le soir, dans mes promenades autour de l'île, j'ai souvent remarqué le long du rivage des individus de cette race qui, la figure tournée vers l'est ou vers l'ouest, les mains jointes, les pieds baignés par la lame, et priant à haute voix avec un air de profonde dévotion, quoique dans une langue, m'assura-t-on, qu'ils ne comprennent pas, adoraient le soleil, soit à son lever, soit à son coucher. D'autres, prosternés à terre, se frottaient pieusement le nez ou le front dans le sable. Ils rendent un culte aux quatre éléments, mais donnent au feu la prééminence. Leur

principal temple est au centre de la ville indigène. où le feu éternel est entretenu par les prêtres. Je n'ai jamais vu leurs femmes prier avec eux; mais j'en ai maintes fois observé qui, pour puiser de l'eau à leur tour, se pressaient parmi des Hindous et des musulmans. Le cimetière des Parsis est sur une éminence voisine de la côte, et un jour, dans une de mes courses, j'ai rencontré un cortège funèbre qui la gravissait. Le corps était enfermé dans une bière que recouvrait un linceul blanc, et que portaient six hommes, tous sévèrement voilés, tous vêtus de longues robes blanches. Ils étaient précédés et suivis d'une multitude de personnes dans le même costume, marchant deux à deux, et chaque couple attaché par un mouchoir blanc. Il y a sur la colline un trou large et profond, divisé à l'intérieur en trois compartimens, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et le troisième pour les enfans, et entouré d'un petit mur d'appui. On dépose les cadavres sur ce mur, et on les y laisse exposés aux vautours qui planent sans cesse dans le voisinage, tandis que les amis se tiennent à certaine distance pour épier quel œil leur sera arraché le premier, inférant de là si leurs âmes seront heureuses ou infortunées. Lorsque la chair a été de la sorte dévorée, on jette les os dans le puits, au fond duquel conduisent des passages souterrains, afin qu'on puisse les en retirer quand il commence à se

remplir.
dues plu
caines, c
de mosq
situé da

Après
bay mèn
phanta e
gènes n
d'étendu
rable, e
tible de
de bois
propren
sommets
hauteur.
ment, s
plaine, c
doit le
est à pé
véritable
par le t
suppose
guère p
place d
barques
pour les
et form

remplir. Dans diverses parties de l'île sont répandues plusieurs églises, tant portugaises qu'américaines, deux ou trois synagogues, et une multitude de mosquées et de pagodes. Le temple protestant situé dans le fort est un vaste et bel édifice.

Après avoir passé une quinzaine de jours à Bombay même, nous visitâmes les îles voisines d'Éléphanta et de Salsette. La première, que les indigènes nomment *Shaporey*, a environ mille acres d'étendue. Elle renferme un hameau assez considérable, et le sol y est en quelques endroits susceptible de culture, mais sa majeure partie est couverte de bois magnifiques et de rochers; car, à parler proprement, ce n'est qu'une montagne à deux sommets qui s'élève de la mer à une certaine hauteur. Non loin du lieu ordinaire de débarquement, sur la droite et au milieu d'une petite plaine, on voit un éléphant de pierre auquel l'île doit le nom portugais qu'elle porte d'ordinaire. Il est à peu près trois fois de la taille d'un éléphant véritable, grossièrement sculpté, et fort dilapidé par le temps. Sur son dos il y a un animal qu'on suppose être un tigre; mais dont j'avoue n'avoir guère pu, tellement distinguer la forme. De la place du rivage où abordent habituellement les barques, un sentier raide et étroit, mais praticable pour les palanquins, permet de gravir la montagne, et forme de délicieux détours à travers une belle

forêt et le long d'immenses précipices. Quand on l'a gravie la longueur d'un demi-mille, on rencontre une espèce de portique soutenu par deux colonnes et deux pilastres qui était destiné, sans doute, à devenir l'entrée d'un temple dans le roc, mais dont le projet n'aura point été mis à exécution. A un quart de mille plus loin, et aux deux tiers de la distance qui s'étend du nord de la mer au sommet de la plus haute des deux montagnes, dans une position magnifique, on trouve la grande caverne pour laquelle l'île d'Éléphanta est si célèbre. Elle est tout entière creusée dans le roc vif, et tous les parois, tous les piliers qui d'espace en espace supportent la voûte sont revêtus d'élégans bas-reliefs qui représentent les diverses fables mythologiques de la religion des Hindous. Cette caverne mérite les pompeuses descriptions qu'on en a faites.

Pour moi, je dirai seulement que, quelle que fût mon attente, la réalité la surpassa encore de beaucoup, et que les dimensions de ce temple me parurent plus vastes, ses proportions plus nobles, ses sculptures plus élégantes que je n'avais osé l'imaginer. Les statues même, les colossales statues qui sont postées à droite et à gauche de chacune des petites chapelles où l'on voit les emblèmes de l'Hindouisme, sont exécutées avec une hardiesse gracieuse dont il est facile d'apprécier le mérite malgré

la grossiè
leur état
le roc da
verne n'
résistance
que anné
que par
l'intérieur
déjà été
Cependant
du fût de
à la voûte
ignore ab
fondation
disposé à
cienne. D
de délab
manière
vrait plus
que l'épo
Ensuite,
c'est que
tions des
autres dé
à présent
centrale,
des mus
loir. Il y

la grossièreté de leur matière , et surtout malgré leur état de dégradation. Malheureusement, en effet, le roc dans les flancs duquel on a pratiqué cette caverne n'est pas de nature à opposer une longue résistance aux ravages du temps. Les pluies de chaque année y causent d'affreux dégâts. C'est ainsi que par l'accumulation et le séjour de l'eau dans l'intérieur, la base d'un tiers au moins des piliers a déjà été minée, et s'est en quelque sorte fendue. Cependant, le chapiteau de quelques-uns et partie du fût de quelques autres restent encore pendans à la voûte, comme de gigantesques stalactites. On ignore absolument à quelle antiquité remonte la fondation de ce temple merveilleux; mais je suis disposé à croire que la date n'en est pas fort ancienne. D'abord, au dire des indigènes, son état de délabrement s'augmente tous les ans d'une manière si rapide et si manifeste, que rien ne devrait plus rester aujourd'hui de l'édifice, pour peu que l'époque en fût le moins du monde reculée. Ensuite, une chose m'a singulièrement frappé : c'est que le style des divers ornemens, les proportions des piliers, le costume des figures, et tous les autres détails du lieu, sont tels qu'on peut encore à présent les voir dans chaque temple de l'Inde centrale, et parmi toutes ces nations où les modes des musulmans n'ont point eu le temps de prévaloir. Il y a bien, au fond de la caverne, qui est en

forme de croix, et qui ressemble étonnamment à une ancienne basilique, un énorme buste à trois visages qui s'élève du plancher au plafond du temple; et on a long-temps supposé que c'était une représentation de la Trimurti ou Trinité hindoue, que composent Brahma, Vishnu et Siva. Mais de plus récentes découvertes ont montré que Siva lui-même, au culte et aux aventures duquel se rapportent presque tous les autres ornemens de la caverne, est quelquefois représenté avec trois figures, de sorte que le temple était évidemment consacré à ce dieu, qui n'est devenu populaire que chez les Hindous modernes. Au reste, si la question leur en paraît mériter la peine, que de plus savans la décident!

Le bras de mer qui sépare Salsette de Bombay est si étroit, que ces deux îles ont pu être réunies par une chaussée. Cette voie de communication offre de grands avantages aux habitans de la première, qui peuvent ainsi venir aisément vendre leurs denrées dans la seconde; mais la chaussée a si peu de largeur, et elle forme en un certain endroit un angle si incommode, que beaucoup d'Européens n'osent y passer en voiture. Nous le fîmes cependant, et sans scrupule, car dans les circonstances ordinaires il n'y a aucun danger réel. Pendant tout le trajet, on voit au-delà s'élever avec majesté les montagnes de Salsette, qui sont cou-

vertes de
Bombay.
d'Europe
et offre
Mais, sa
dire la m
sette ne
et de Go
assez jol
vaut guè
ture y e
palmiers
broussai
et grossi
nulle pa
Les pays
malgré
dans un
Bheils le
mœurs s
de l'Inde
part; ils
habitent
les Hind
aucune
voient p
dise; ma
de char

vertes de bois et beaucoup plus hautes que celles de Bombay. Une route, comparable aux meilleures d'Europe, serpente à leur pied, fait le tour de l'île, et offre une infinité de magnifiques points de vue. Mais, sauf cette route, rien qui dénote pour ainsi dire la moindre civilisation. Malgré son étendue, Salsette ne renferme que deux villes, celles de Tannah et de Gorabundur, dont la première est à dire vrai assez jolie et assez florissante, mais la seconde ne vaut guère mieux qu'un pauvre village. L'agriculture y est tout-à-fait négligée. Heureusement, les palmiers poussent presque d'eux-mêmes parmi les broussailles. Les cabanes des paysans sont pauvres et grossièrement construites, à un point que je n'ai nulle part vu dans l'Inde, excepté parmi les Bheils. Les paysans eux-mêmes sont encore presque tous, malgré leur voisinage du siège de la présidence, dans un état de sauvagerie comparable à celui des Bheils les plus sauvages; et leurs coutumes, leurs mœurs sont aussi peu connues que celles des Gounds de l'Inde centrale. Ces Gounds forment une caste à part; ils ne s'occupent qu'à brûler du charbon, habitent toujours les bois, ne se marient jamais avec les Hindous de la plaine, et jamais n'ont avec eux aucune relation. Ils ne leur parlent pas, ils ne les voient pas même, pour leur vendre leur marchandise; mais ils ont coutume de déposer leurs charges de charbon en de certains endroits. puis de se re-

tirer; et ceux-ci les y viennent prendre, déposant à la place un paiement réglé par l'usage en riz, en vêtemens ou en outils de fer. Les officiers anglais ont cherché souvent à faire plus ample connaissance avec ces malheureux indigènes; mais ils n'y ont qu'imparfaitement réussi, à cause de leur excessive timidité et du mépris que leur portent les Hindous leurs voisins.

Le déplorable état où languit actuellement l'île de Salsette m'a d'autant plus étonné, que non-seulement la proximité de Bombay et le prix exorbitant auquel y sont toujours les vivres, sembleraient devoir exciter les naturels à cultiver avec soin le moindre pousse de terre des environs; mais encore que les nombreuses et belles ruines, soit d'églises, soit de maisons, qui restent des anciens établissemens fondés par les Portugais, prouvent que sous eux et de leur temps la face des choses était bien différente. Ajoutez que le pays n'est, dit-on, ni stérile ni malsain. La population, cependant, quoique pauvre; quoique ne subsistant à peu près que du produit de sa pêche, ne s'élève pas à moins de cinquante mille âmes; mais ce nombre pourrait être plus que triplé si la culture prenait dans l'île le développement qu'elle a pris au Bengale. Tannah est principalement habitée par des chrétiens catholiques Romains, les uns Hindous convertis, les autres Portugais qui sont devenus aussi noirs de teint que les naturels, et

leur ont
milles es
dire, sur
lonie au
gal, ma
ville, d'
fortificat
il ne mar
récentage
cru pour
tionne u
ques, et
car elle n
qu'une p
voit nom
dernière
pas par l
le voyage
guent to
tholique
pêcher d
païenne
nisme et

Pour m
de l'île,
pour bu
Kennery
l'attentio

leur ont emprunté toutes leurs habitudes. A quinze milles environ de Gorabundur, dont il n'y a rien à dire, sur le continent est la cité de Bassein, colonie autrefois fameuse qui appartenait au Portugal, mais que lui ont enlevée les Anglais. Cette ville, d'étendue considérable, est entourée d'une fortification régulière avec tours, bastions, créneaux; il ne manque qu'un glacis, mais vu la nature marécageuse de la contrée environnante, on a sans doute cru pouvoir le supprimer. A une des portes stationne un petit détachement de troupes britanniques, et toutes les issues de la place sont fermées, car elle ne contient plus un seul habitant, plus même qu'une petite mosquée en bon état, mais on y voit nombre d'habitations et d'églises en ruines. Ces dernières, dont plusieurs sont vastes, ne brillent pas par l'élégance de l'architecture, mais intéressent le voyageur par les hautes proportions qui distinguent toujours les édifices consacrés au culte catholique, et par l'étonnement qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver en voyant au milieu de l'Inde païenne des monumens qui rappellent le christianisme et les Européens.

Pour revenir à Salsette, les principales curiosités de l'île, celles que notre excursion avait surtout pour but de visiter, sont les temples-cavernes de Kennery. Ces cavernes méritent, en effet, de fixer l'attention, tant par leur nombre que par la beauté

de leur site , l'élégance de leurs sculptures , et la probabilité de leurs rapports à Bouddha et à sa religion. Elles sont disséminées sur deux versans d'une immense colline rocailleuse , à beaucoup de hauteurs différentes , et varient d'étendue aussi bien que de forme. La plupart paraissent avoir servi d'habitations à des moines ou à des ermites. Presque toutes ont d'élégantes et profondes citernes , qui , même à l'époque de sécheresse où nous les visitâmes , étaient bien approvisionnées d'eau. La plus vaste et la plus remarquable est évidemment un temple bouddhiste , temple fort beau , fort majestueux , et qui dans son état actuel ferait encore un lieu de culte chrétien tout-à-fait noble et convenable. On y entre par un grand et superbe portique , qui a du côté de la façade , mais un peu à gauche , un immense pilier octogone détaché que surmontent trois lions assis dos à dos. Du côté oriental de ce même portique , est une colossale statue de Bouddha , avec les mains levées dans l'attitude de bénédiction , et la muraille qui sépare le temple de son vestibule est couverte au-dessus de la corniche d'une rangée de figures d'hommes et de femmes , presque nues , mais non indécentes , sculptées avec infiniment d'art , qui semblent représenter des danseurs. Au centre il y a une large porte , et au-dessus de cette porte trois fenêtres soutenues dans une arcade semi-circulaire. La pièce qu'on trouve à l'in-

térieur
sur une
termine
côté , se
piliers
à droite
porte , c
le style
ne sont
manière
est une
cette pl
qui est
ce dôm
ne resse
il était
chose , p
que je
le symb
plafond
rement
à thé , d
et dispo
pendan
leurs le
le faire
pendre
les fête

térieur peut avoir une longueur de cinquante pieds sur une largeur de vingt; c'est un carré oblong que termine un demi-cercle, et qui est garni de chaque côté, sauf celui de la porte, d'une colonnade de piliers octogones. Les douze de ces piliers qui, tant à droite qu'à gauche, sont les plus proches de la porte, ont des bases et des chapiteaux sculptés dans le style ordinaire des temples indiens; les autres ne sont pas finis. Au milieu du demi-cercle, et de manière qu'on puisse aisément circuler à l'entour, est une masse de roc plein qu'on a laissé subsister à cette place lors de l'excavation de la caverne, et qui est taillée en forme de dôme. Sur le faite de ce dôme est une espèce d'ornement de pierre qui ne ressemble pas mal à un chapiteau de colonne; il était sans doute destiné à supporter quelque chose, par exemple une large ombrelle dorée, ainsi que je l'ai vu ailleurs. Ce dôme massif paraît être le symbole ordinaire de l'adoration bouddhiste. Le plafond de la caverne, qui forme le cintre, est bizarrement décoré d'une charpente légère en bois d'arbre à thé, de pareille courbure que le plafond lui-même, et disposée comme si elle le soutenait. Il n'est cependant pas besoin qu'elle le soutienne, et d'ailleurs les solives ne seraient pas assez fortes pour le faire. Leur usage peut avoir été de servir à suspendre des lampes ou des guirlandes de fleurs dans les fêtes solennelles. Sur un des piliers du portique

on remarque une inscription; mais, comme ceux de beaucoup d'autres qui existent en différentes parties de l'Inde, les caractères en sont aujourd'hui inintelligibles, et quiconque sait combien les brahmines sont insoucians sur tous ces sujets, ne s'étonnera point qu'ils ne puissent aider les Européens à les déchiffrer.

Chemin faisant, au travers de l'île, nous vîmes dans les bois une multitude de singes, et quelques beaux lézards qui avaient une crête d'un rouge aussi vif que celle d'un coq. Je crois aussi avoir entendu des perdrix s'appeler. Les tigres sont assez nombreux, dit-on; mais il est rare qu'ils attaquent plusieurs personnes ensemble ou entre le lever et le coucher du soleil. Pendant cette excursion la chaleur fut excessive; mais nous acquîmes la preuve, ou que le soleil dans sa plus grande force n'est pas aussi dangereux dans cette partie de l'Inde qu'au Bengale, ou qu'on prend d'ordinaire à Calcutta pour s'en garantir plus de précautions qu'il n'est absolument nécessaire. Plusieurs fois, malgré que ce fussent la partie du jour et l'époque de l'année les plus chaudes, nous parcourûmes à cheval sept ou huit milles de suite sur une route pleine de poussière et dépourvue de tout ombrage, sans être aucunement incommodés. Cependant, on ne peut le nier, il semble y avoir dans la réfraction du sol, dans l'abondance de l'humidité, ou dans des causes

sembla
Bengale
servir
meuse

Après
sette, j
en part
du Dec

Le 2
loupe à
qui sépa
au nord
à vingt
et d'Élép
heures
rivière
Son lit e
il n'était
beaucoup
fin mêm
ment av
le plus
d'un seu
assez bo
trouvâ
et les bo
sage, et
une asse

XXX

semblables, quelque chose qui rend la chaleur du Bengale, sinon plus intense, du moins, pour me servir de l'expression d'un vieil Indien, plus *venimeuse* que dans la plupart des autres districts.

Après avoir visité les îles d'Éléphanta et de Salsette, je revins à Bombay, mais je ne tardai pas à en partir de nouveau pour aller explorer une partie du Deekan.

Le 27 juin je m'embarquai dans une petite chaloupe à voiles latines pour traverser le bras de mer qui sépare Bombay du continent. Nous naviguâmes au nord-est avec une bonne brise, l'espace de vingt à vingt-deux milles, dépassant les îles de Butcher et d'Éléphanta à notre gauche, et au bout de quatre heures environ nous pénétrâmes dans une petite rivière sur laquelle est située la ville de Panwelly. Son lit est embarrassé de nombreux rocs; et comme il n'était pas l'heure où monte la marée, nous eûmes beaucoup de peine à continuer notre route; à la fin même, il nous fallut, ne pouvant plus aucunement avancer, gagner la côte dans un petit canot, le plus étroit que j'eusse vu de ma vie, et formé d'un seul tronc d'arbre. Il nous débarqua sur une assez bonne jetée de pierre, au-delà de laquelle nous trouvâmes un bourg considérable. Les montagnes et les bois d'alentour formaient un charmant paysage, et le bourg renfermait, outre une pagode et une assez belle tombe de saint musulman, un joli

pavillon bâti et entretenu aux frais de la Compagnie, ainsi que deux tavernes, l'une tenue par un Portugais, l'autre par un Parsi qui, avec toute la promptitude d'un restaurateur européen, nous servit un excellent diner. Après ce repas, et malgré une pluie battante qui dura toute la nuit, je montai dans mon palanquin, et je partis pour Chowkey. A ce village, qui est éloigné du précédent d'une douzaine de milles, je fis halte pour laisser à mes porteurs le temps de se reposer. Puis, vers deux heures du matin, nous repartîmes, et, après beaucoup de retard que nous occasiona le guéage de plusieurs courans d'eau, nous parvîmes sur les six heures à un joli hameau nommé *Capouley*. Pendant tout ce trajet la route que nous suivîmes, et qui a été construite à grands frais, est excellente, plus que suffisamment large, et de beaucoup élevée au-dessus des plaines basses et marécageuses du Concan.

Passé Capouley, et quoiqu'il plût encore, je gravis à pied le Bhor-Ghatte, l'espace de quatre milles et demi, jusqu'à Candoulah. La route est toujours large et bonne, mais la montée très rapide, si rapide même, qu'elle devient inaccessible pour une voiture et un palanquin dès qu'ils sont un peu chargés. De fait, tout le monde, pour franchir ces montagnes, va à pied ou à cheval, et les marchandises ne se transportent qu'à dos de bêtes de

somme
pentes,
aux An
malgré
ont ou
Concan

De pl
gnifique
mille pi
fraîche
nuages
Le cont
sont en
ment le
horizont
soutenus
que s'ils
offrent d
munies
perbes f
fond des
dant les a
le Decka
à un, ni
établir un
part, et d
septentrio
le bazar

somme. On aurait pu, je crois, ménager mieux les pentes; mais la route, telle qu'elle est, fait honneur aux Anglais qui l'ont établie, et est bien suffisante malgré tous ses inconvéniens pour les relations qui ont ou qui auront jamais lieu sans doute entre le Concan et le Deckan.

De plusieurs points de cette route la vue est magnifique; les montagnes sont hautes de deux à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, la plus fraîche verdure les revêt pendant les pluies, et des nuages laineux planent sans cesse sur leurs cimes. Le contour de ces montagnes est remarquable. Ce sont en effet des plateaux qui généralement forment leurs sommets, ou bien de longues chaînes horizontales; et ces plateaux, ces chaînes, qui sont soutenus par des flancs aussi raides, aussi réguliers que s'ils étaient taillés par la main des hommes, offrent des terrasses naturelles de diverse hauteur, munies chacune d'un profond précipice. De superbes forêts garnissent les flancs escarpés, et le fond des vallées est obstrué de bois épais. Cependant les arbres dans les Ghattes, non plus que dans le Deckan ou l'île de Bombay, ne sont examinés un à un, ni gros ni grands, circonstance qui paraît établir un frappant contraste entre ces régions d'une part, et de l'autre le Guzerat et presque toute l'Inde septentrionale. Candaulah est un pauvre village; le bazar néanmoins y est bien approvisionné, et,

sans parler du pavillon que le gouvernement a fait construire pour loger les voyageurs, ils peuvent trouver asile dans une humble auberge que son propriétaire, un bon Portugais, n'a pas craint de décorer du titre pompeux *d'Hôtel de la Sainte-Annonciation*, écrit en gros caractères au-dessus de la porte.

Tandis que je gravissais les Ghattes pour gagner Candaulah, je rencontrai six cavaliers armés qui, par ordre de l'agent britannique du Deckan, venaient me servir d'escorte. C'était alors plutôt une marque de déférence, propre à me concilier le respect des naturels, qu'une mesure de véritable nécessité sur cette route. Néanmoins il n'y a pas encore long-temps que la population de ces montagnes se montrait quelquefois hostile envers les voyageurs; et aujourd'hui même, dit-on, elle se rappelle fort souvent ses vieilles habitudes de brigandage à l'égard des indigènes qui passent, quoiqu'elle se hasarde rarement à chercher querelle aux Européens. Ces montagnards appartiennent à la même caste, à la même famille que les Kholis du Guzerat, et portent aussi leur nom. Ils sont cependant moins grands et moins robustes que ces intrépides sauvages, et paraissent former dans la chaîne des créatures humaines un anneau entre eux et les Bheils. Quant aux Bheils, on n'en trouve plus avant au sud que vers le voisinage de Damoun; et sur les montagnes

qui ce
qui a
une la
les Kh
du De
bitées
trieux
sent é
plupar
mières
et mis
pierres
peu éle
pointu
leurs h
l'air for
plus g
Bengal
Dans
rendre
tourna
visiter
que ce
tiers d
pour le
plaine,
blent fo
princip

qui commandent le Concan méridional, une tribu qui a des mœurs presque semblables, mais qui parle une langue différente, celle des Canars, remplace les Kholis. Les basses terres, soit du Concan, soit du Deckan dont la plaine est plus élevée, sont habitées par des Maharattas, gens paisibles et industriels, chez qui les crimes contre la société paraissent être beaucoup moins fréquens que dans la plupart des autres contrées de l'Inde. Les chaumières, dans ces deux mêmes régions, sont petites et misérables; leurs murailles sont construites en pierres, mais sans aucune espèce de ciment, fort peu élevées du sol, et surmontées d'un grand toit pointu en chaume. Les paysans eux-mêmes, à voir leurs habits et leurs instrumens aratoires, ont tous l'air fort pauvres. Leurs bestiaux cependant sont de plus grande et de meilleure race que ceux du Bengale.

Dans l'après-midi je quittai Candaulah pour me rendre à Carley; mais chemin faisant, je me détournai de la route d'environ un mille pour aller visiter une célèbre caverne qui porte le même nom que ce village. Elle est creusée, à peu près aux deux tiers de la hauteur, dans une colline qui s'élève pour le moins à huit cents pieds au-dessus de la plaine, et dont les flancs sont si escarpés qu'ils semblent former un talus à angle droit. Outre le temple principal, il y a deux étages d'excavations qui sont

de plus petits appartemens, dont quelques-uns ornés avec beaucoup d'élégance, et destinés, je pense, comme ceux de Kennery; à loger des anachorètes. Le temple a été lui-même creusé dans le roc, d'après un plan pareil; mais il est de la moitié plus vaste, et bien plus beau, bien plus riche. On y arrive par un raide et étroit sentier qui serpente parmi des arbres, des broussailles et des fragmens de rochers. Ce sentier me conduisit à un temple de Siva, laid et tout délabré, qui sert comme de porte d'entrée à la caverne; un autre petit édifice semblable s'élève à droite du portique, et je fus aussitôt environné de jeunes brahmines nus et désœuvrés qui, avec une femme de la même caste, se disent être les gardiens du sanctuaire, et me proposèrent leurs services pour m'en montrer les merveilles et m'en raconter l'histoire. Je leur demandai quel était son fondateur : « Le roi Pandou, » répondirent-ils; et en effet, j'appris plus tard que d'après l'opinion populaire c'est l'architecte présumé de toutes ces cavernes saintes. Ce roi est, avec ses quatre frères, le héros principal du célèbre roman hindou de *Mahabharat*; et la manifeste identité de son nom avec celui de Pandion, de ce souverain dont les Grecs entendirent tant parler comme possédant un immense empire dans l'Inde, est trop remarquable pour être passée sous silence. Du reste, le temple de Carley ressemble trop exactement, par

l'ensem
pour q
lement
les pro
et les c
piteaux
très bi
chacun
che, h
éléphas
tent en
manda
représ
quérén

Ce sont
Après
colline
cheval
Carley
offre u
et mèn
pourra
l'eau r
Deckar
bres. I
doiven
gligé p
Carley

l'ensemble et par les détails, à celui de Kennery, pour que j'en fasse la description. J'observerai seulement, comme je l'ai déjà donné à entendre, que les proportions en sont beaucoup plus majestueuses et les ornemens beaucoup plus gracieux. Les chapiteaux des colonnes intérieures, par exemple, sont très bizarres, mais pleins d'élégance. Ils consistent chacun en un large bonnet de la forme d'une cloche, habilement sculpté, et que surmontent deux éléphans qui entrelacent leurs trompes et qui portent ensemble deux hommes et une femme. Je demandai à mes jeunes guides quels dieux ces figures représentaient. « Ce ne sont pas des dieux, répliquèrent-ils à mon extrême surprise; un Dieu suffit. Ce sont des ministres de la Divinité. »

Après cette visite, je me hâtai de descendre la colline, car la nuit approchait, et remontant à cheval je gagnai à travers la plaine le village de Carley où m'attendait mon palanquin. Cette plaine offre un triste mélange de rochers et de marécages, et même est moins cultivée qu'il ne semble qu'elle pourrait l'être malgré son sol défavorable, vu que l'eau ne doit jamais y manquer. Comme tout le Deckan que j'ai parcouru, elle est dépourvue d'arbres. La route qui la traverse, et que les indigènes doivent aux Anglais, est excellente. On n'a rien négligé pour qu'elle fût telle; c'est ainsi que près de Carley, dont les alentours sont très marécageux,

elle passe sur un pont de treize arches, d'une construction simple, mais solide et habile.

Grâce aux vigoureuses épaules de mes porteurs, je continuai mon chemin toute la nuit, et dans la matinée du 29 j'arrivai au cantonnement des troupes britanniques, près de Pounah. Il est situé un peu à l'ouest de cette ville, sur une petite éminence. Pendant l'année entière les chevaux y sont attachés en plein air, méthode qui a le double avantage d'avoir économisé les frais que les écuries eussent coûté à bâtir, et d'entretenir, dit-on, en meilleur état la santé des animaux. Les rues sont larges, les maisons jolies, les casernes bien disposées; en somme, il n'est rien dans tout le camp dont l'ordonnance ne soit convenable. La cité de Pounah surgit au centre d'une plaine immense, élevée d'environ deux mille pieds au-dessus de la mer, et entourée de montagnes qui s'élèvent elles-mêmes d'autant au-dessus de la plaine. Les montagnes présentent toutes l'escarpement bizarre qui est propre aux Ghattes, et sont la plupart couronnées de forts qui furent bâtis par les souverains maharattas, mais que les Anglais laissent tomber en ruines comme inutiles. De même que celle dont j'ai parlé plus haut, cette plaine est tout-à-fait nue; et quoiqu'il y ait quelques jardins dans le voisinage immédiat de la ville, cependant comme ils sont ainsi que la ville elle-même situés dans un petit

creux su
aperçoit
jeunes a
sons de
rompent
uniform
cipal et
qui dom
la déesse
à sa base
même q
fourmill
terre; m
avec un
sont emb
que aus
l'herbe
drôle qu
bout, ce
gües, pu
leur tro
façon de

La vi
belle, et
populati
encore,
ni fort
pavée; s

creux sur les bords de la rivière Moulat, on ne les aperçoit pas suffisamment, non plus que les quelques jeunes arbres et les buissons de décors dont les maisons de cantonnement sont entremêlées, pour qu'ils rompent dans le tableau, le caractère général et uniforme de nudité. Ce qui en forme le trait principal et le plus pittoresque, est une petite colline qui domine tout-à-fait la ville, avec un temple à la déesse Siva sur son sommet, et un large étang à sa base. La prairie qui environne cette eau, de même que presque tous les herbages du Deckan, fourmille de petits crabes qui se tapissent sous terre; mais qu'on voit souvent courir à la surface avec une vitesse extraordinaire, lors même qu'ils sont embarrassés d'un paquet de nourriture presque aussi gros qu'eux. Cette nourriture est de l'herbe ou des pailles de riz vert, et rien n'est si drôle que de les voir, se tenant pour ainsi dire debout, couper leur fourrage avec leurs pinces aiguës, puis avec leur fardeau regagner en zigzag leur trou aussi promptement que leur singulière façon de marcher le leur permet.

La ville elle-même de Pounah est loin d'être belle, et ne paraît nullement grande, quoique sa population, ce qui m'étonne beaucoup, se monte encore, dit-on, à cent mille âmes. Elle n'a ni murs ni forteresse; elle est irrégulièrement bâtie et mal pavée; ses bazars sont misérables, les rues creuses

et sales, les maisons délabrées; on y aperçoit beaucoup de petites pagodes, mais il n'en est pas une seule qui soit vaste, qui soit belle; enfin, nul reste de splendeur n'indique à l'étranger que ce fut naguère la résidence d'un puissant souverain. Le palais est considérable, et renferme une superbe cour carrée qu'entourent des piliers en bois richement sculptés; mais à l'extérieur il ne fait pas la moindre figure, et la même observation peut s'appliquer à d'autres petites habitations dans la ville, où le monarque régnant résidait parfois, et qui assez bizarrement sont distinguées par les noms des jours de la semaine. Ainsi, il y a le palais du Lundi, du Mardi, etc. Le principal de ces édifices sert maintenant de prison, d'hôpital pour les malades, d'hospice pour les fous, et le gouvernement britannique y entretient aussi à ses frais une apothécairie.

Le Deckan est en général une contrée stérile, et la population y est, sans aucun doute, beaucoup moins nombreuse que dans les divers pays de l'Europe. On s'accorde néanmoins à en louer le climat pendant la saison des pluies et celle du froid, tandis que d'autre part les vents chauds n'y sont pas de longue durée. Découvert et élevé comme il l'est au-dessus de la mer, il ne peut être insalubre. Le Candeish, une de ses provinces, qui a pour capitale Bourenpour, a été tellement

saccagé
est aujour
ne pas
comme l
Les Cond
lant, cha
et la stat
Concan
haute de
a trouvé
hôpital d
péenne d

Je rep
sur mes
daulah o
descendi
presque
les mont
core que
me frap
attention
mier qu
plus vigo
rément l
que celle
que ses b
du saule
ment da

saccagé pendant les guerres des Maharattas, qu'il est aujourd'hui en grande partie inculte, pour ne pas parler des fléaux qui lui sont propres comme les Bheils, les bêtes féroces et les fièvres. Les Concans sont fertiles, mais généralement parlant, chauds et malsains. Severndroug, toutefois, et la station de Dapoulie qui en est voisine, dans le Concan méridional, étant situés sur une partie haute de la côte, jouissent d'une bonne brise, et on a trouvé ce point favorable à l'établissement d'un hôpital de convalescence pour la garnison européenne de Bombay.

Je repartis de Pounah le 5 juillet, et revenant sur mes pas, je gagnai dans mon palanquin Candaulah où je passai la nuit. Le lendemain, je redescendis à cheval les Ghattes, et comme il avait presque toujours plu depuis que j'avais traversé les montagnes, elles me semblèrent plus belles encore que la première fois. Le feuillage des arbres me frappa davantage, et parmi les arbres, mon attention fut surtout fixée par une espèce de palmier qui ressemble au sagouier, et qui paraît le plus vigoureux de sa famille, comme il en est assurément le plus beau. Ses feuilles sont plus étroites que celles de la plupart des autres variétés, de sorte que ses branches ont de loin quelque chose de l'air du saule pleureur. Il a aussi un splendide ornement dans ses graines qui pendent par longues

gousses comme autant d'épis de blé. Tous les torrens qui la plupart étaient à sec lorsque j'avais précédemment passé, coulaient alors à plein lit, et au fond de chaque précipice on apercevait des arcades. Il y eut un endroit où j'en aperçus dix en même temps. Je déjeunai à Chowkey et couchai à Panwelley. Le jour suivant, au lever du soleil, je m'embarquai sur la rivière, et le reflux entraîna rapidement notre chaloupe vers la rivière; mais nous eûmes beaucoup de peine à entrer dans le port, et ce ne fut qu'après avoir plusieurs fois failli chavirer que nous débarquâmes dans l'île....

Le 15 août, je quittai de nouveau Bombay, mais cette fois, pour retourner par mer à Calcutta.

MADRAS. — Les catamarans. Description de Madras. Le mont Saint-Thomas. Ruines de Maha-Bali-pour, Sadras. Les Bayadères.

Le 30 janvier 1826, après quelques mois à peine de repos, je m'éloignai encore de Calcutta pour me rendre à Madras et visiter le sud de l'Inde. Quoique je montasse un navire du gouvernement, la traversée fut longue, et par la même raison fort ennuyeuse. Ce fut le 25 février seulement que nous découvrîmes la côte de Coromandel. On sait qu'il est d'usage de comprendre sous ce nom la plus grande partie des côtes de Karnatic et la partie sud-ouest de celles des Serkars septentrionaux. Les premiers points que nous en distinguâmes furent

quelque
près de
des terre
lève sur
dix mill
Thomas
fort et
beaux, c
dépourv
même q
effet.

Tandi
la rade s
j'eus occ
espèces
les autre
indigène
souvent
forment
attachée
braneus
semblen
loupes d
rencont
vu les c
Ils cons
liés ens
une ou

quelques montagnes basses et rocailleuses, situées près de Pulicat, à quelque distance dans l'intérieur des terres. La ville elle-même de Madras, qui s'élève sur une grève unie, a les montagnes à huit ou dix milles vers le nord, et le roc isolé de Saint-Thomas à même distance environ vers le sud. Le fort et les bâtimens qui regardent la mer sont beaux, quoique peu vastes, quoique absolument dépourvus d'ombrage; et vus de la rade où lors même qu'on débarque, ils produisent un excellent effet.

Tandis qu'un vent contraire nous retenait dans la rade sans nous permettre d'entrer dans le port, j'eus occasion de faire connaissance avec les deux espèces d'embarcations appelées, les unes *masuli*, les autres *catamarans*, qui sont particulières aux indigènes du Coromandel. Les premières ont été souvent décrites, et sauf que les planches qui les forment, au lieu d'être retenues par des clous, sont attachées avec des cordes faites de l'écorce membraneuse qui enveloppe la noix de coco, elles ressemblent absolument à ces hautes et profondes chaloupes destinées au transport du charbon que l'on rencontre sans cesse sur le Gange. Mais avant d'avoir vu les catamarans, je n'en avais certes aucune idée. Ils consistent chacun en trois troncs de cocotiers liés ensemble, et assez gros pour porter au moins une ou deux personnes. Dans une de ces poutres est

enfoncé un petit mât qui porte une petite voile, et le navigateur se dirige au moyen d'une courte pagaie. Cette espèce de radeau, car c'est le seul nom qui convienne ici, entre à peu près tout entier dans la mer, de sorte que l'effet qui en résulte est fort singulier; on voit voguer à la surface de l'eau une voile blanche avec un homme par derrière, sans que rien paraisse les y soutenir. Ceux qui n'ont pas de voiles sont par conséquent invisibles, et les gens qui les montent ont tout-à-fait l'air de marcher sur l'eau, d'y faire des évolutions avec une raquette. Lorsque le temps est fort mauvais, les indigènes s'attachent avec un câble à leur frêle navire; mais quand la mer est dans son état ordinaire, ils semblent, malgré les nombreux bains qu'ils prennent, regarder ces accidens comme de simples bagatelles, d'autant qu'ils sont complètement nus, sauf une culotte de toile cirée dans laquelle ils mettent les lettres qu'ils peuvent avoir à porter aux vaisseaux stationnés dans la rade, et qu'ils nagent tous comme des poissons. Le seul danger qu'ils courent provient des requins, qui sont, dit-on, fort nombreux dans ces parages. Ces animaux ne peuvent leur faire de mal tant qu'ils sont montés sur leurs embarcations; mais malheur à eux s'ils se laissent surprendre au moment où ils viennent de chavirer; alors même, cependant, il reste encore une voie de salut, puisque les requins ne peuvent les attaquer que par-

dessous
trop pr
Anglais
après e
crueller
le fond
pita; m
quelque

Si on
drale de
tites égl
rien de
lières se
dissémin
mais m
l'île de l
d'étages
qui en
qu'on p
rez-de-c
deur de
cutta et
l'élégan
ombrag
bous ou
ces haie
et qu'e
jusqu'à

dessous, et un plongeon rapide, si l'eau n'est pas trop profonde, les sauvera quelquefois. J'ai vu un Anglais qui s'était ainsi sauvé d'un de ces animaux après en avoir été long-temps poursuivi. Il fut cruellement blessé, il fut presque mis en pièces sur le fond rocailleux contre lequel le ressac le précipita; mais son ennemi n'osa le suivre, et dès lors quelques brassées le menèrent hors de tout péril.

Si on excepte l'hôtel du gouvernement, la cathédrale de Saint-Georges et deux ou trois autres petites églises, les édifices publics de Madras n'offrent rien de fort remarquable. Les habitations particulières sont toutes renfermées dans de vastes enclos disséminés sur une très grande étendue de terrain, mais moins éloignés les uns des autres que dans l'île de Bombay. Il n'y a guère de maisons qui aient d'étages supérieurs, et je n'en ai pas vu une seule qui en eût trois. Le sol est si ardeusement si sec, qu'on peut sans inconvénient habiter et dormir au rez-de-chaussée. Je ne crois pas que pour la grandeur des appartemens elles égalent celles de Calcutta et de Bombay; mais je les leur préfère pour l'élégance et la commodité. Les enclos sont tous ombragés d'arbres et divisés par des haies de bambous ou de cactus. On a souvent blâmé l'usage de ces haies, sous prétexte qu'elles interceptent la brise et qu'elles contribuent aux fièvres. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette accusation est fondée; mais

si on les supprimait, l'aspect de la ville perdrait tout ce qu'il a de pittoresque, et comme dans cet aride climat où l'herbe ne survit jamais aux pluies plus de quelques semaines, l'éclat du sol, qui ne se compose que de rochers et de sable, et que je trouvai déjà très incommode, deviendrait éblouissant à un degré vraiment insupportable. Le climat de Madras m'a semblé beaucoup plus chaud que ne l'est celui de Calcutta à la même époque de l'année; les nuits cependant étaient froides, et je dois observer que s'il en faut croire les habitans, qui se plaignent d'une sécheresse extraordinaire, la chaleur du mois de mars est rarement aussi grande. La vie, sauf le loyer, est encore plus chère à Madras qu'à Calcutta. Cette première ville se distingue par d'utiles institutions de charité, telles que des écoles pour l'instruction des enfans pauvres et une maison d'asile pour les jeunes orphelins.

Pendant mon séjour dans la capitale de la province de Karnatic, je rendis visite au prince Azeim-Khan, oncle et tuteur du nawab, qui n'était encore qu'un enfant. Tout mon clergé m'accompagna en habits sacerdotaux, et nous fûmes reçus avec autant de pompe que cette petite cour en pouvait déployer; mais notre réception ressembla trop à toutes celles du même genre qui me furent faites dans l'Inde, pour qu'il soit nécessaire de la décrire. Tandis que je causais moi-même avec le prince,

aussi ai
pagnon
mon ex
ullemah
mans, c
propre
riosité d
religion
vaient p
et si c'é
Grande-
il leur f
ment l'a
estime;
que je n
que nos
de leur
savoir si
quand o
celle de
supérieu
demand

Le 13
sud ma
jusqu'à
et notre
lieu que
tre saint
XXX

aussi aimablement qu'il m'était possible, mes compagnons s'entretinrent avec les courtisans qui, à mon extrême surprise, étaient presque tous des *ullemahs*, en d'autres termes, des *docteurs musulmans*, ou qui du moins portaient le costume blanc propre à ces derniers. Ils leur adressèrent avec curiosité différentes questions sur les ministres de la religion protestante; ils leur demandèrent s'ils pouvaient prendre femme, si moi-même j'étais marié, et si c'était la Compagnie des Indes ou le roi de la Grande-Bretagne qui m'avait nommé évêque. Quand il leur fut dit que c'était Sa Majesté, j'eus visiblement l'avantage de beaucoup grandir dans leur estime; mais ils témoignèrent leur étonnement de ce que je ne portasse pas de barbe, et prétendirent que nos docteurs perdaient la plus grande partie de leur dignité en se rasant. Ils voulurent aussi savoir si j'étais le chef de toute l'église anglaise; et quand on leur répondit que je l'étais seulement de celle de l'Inde, et que j'y avais en Angleterre un supérieur, revenant sur le même sujet, « et lui, demandèrent-ils, porte-t-il la barbe ? »

Le 13, je quittai Madras pour continuer dans le sud ma tournée pastorale. Nous allâmes en voiture jusqu'à la station militaire du mont Saint-Thomas, et notre intention était de visiter chemin faisant le lieu que la tradition indique comme celui où l'apôtre saint Thomas fut martyrisé. Malheureusement,

le *Petit Mont*, comme on l'appelle, et qui n'est qu'une basse colline rocailleuse surmontée d'une chapelle près le pont Mormalong, dans le faubourg de Melapour, est si insignifiant et si peu éloigné de Madras, ce dont nous n'étions pas prévenus, qu'il ne fixa que trop tard notre attention. Mais, dira-t-on, peut-être ce mont a-t-il été réellement le théâtre de l'événement que rapporte la tradition ? Je ne vois aucune raison d'en douter. Il est historiquement prouvé, sans qu'on puisse attaquer ces preuves, que saint Thomas a prêché l'Évangile dans l'Inde, et a reçu les honneurs du martyre en un lieu nommé *Milliapour* ou *Meilapour*. Les chrétiens d'Orient que les Portugais trouvèrent dans l'Inde s'accordèrent tous à désigner l'endroit dont je parle comme le véritable, et à dire que les os du saint, qui originairement y avaient été enterrés, furent par la suite emportés comme reliques en Syrie. Ils semblent, ainsi que les païens des alentours, avoir toujours vénéré ce lieu, vénération que ceux-ci conservent encore, et y avoir toujours porté des offrandes à l'anniversaire présumé du martyre. Comme la légende dont il est ici question ne renferme rien d'improbable depuis le commencement jusqu'à la fin, de même il ne serait pas facile d'en expliquer l'origine parmi des peuples de religions différentes, si elle n'avait quelque fondement de vérité.

Le
du m
amas
qui so
église
secte,
placem
présen
est le
l'armé
mieux
planté
plus sa
au-des
de la b
Le s
marche
la côte
où s'élè
vant les
grand
situé au
mouillé
ques re
pilier,
comme
terre, t
parties

Le *Grand Mont* de Saint-Thomas, s'aperçoit du moins plus aisément que l'autre. C'est un amas assez considérable de rochers de granit. qui sont pareillement surmontés d'une église. Cette église est encore dédiée au saint ; mais aucune secte, ni chrétienne, ni hindoue, ne dit que l'emplacement où elle s'élève ait été sanctifié par la présence ou son tombeau. Au bas de ces rochers est le parc principal de l'artillerie qui dépend de l'armée de Madras. Ce cantonnement est on ne peut mieux placé, avec un beau champ de manœuvres planté d'arbres, et passe pour un des endroits les plus salubres du sud de l'Inde, car il est fort élevé au-dessus de la mer, et on y jouit délicieusement de la brise.

Le soir je continuai ma route, et après avoir marché toute la nuit, j'arrivai au point du jour sur la côte rocailleuse du golfe de Bengale, à l'endroit où s'élèvent les sept pagodes, et où le ressac, suivant les Hindous, bouillonne et rugit sur *la cité du grand Bali*. Un très antique temple de Vishnu est situé au bord même de l'eau, et assez près pour être mouillé par l'écume de la mer. On distingue quelques restes d'architecture, entre autres, un grand pilier, ce qui donnerait à croire que sur ce point, comme à Madras, l'onde salée a empiété sur la terre, tandis que dans presque toutes les autres parties de la côte de Coromandel elle paraît se reti-



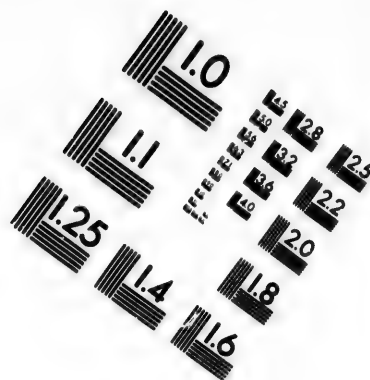
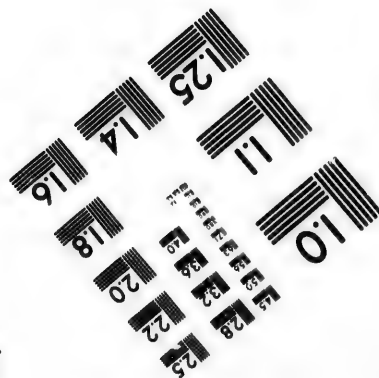
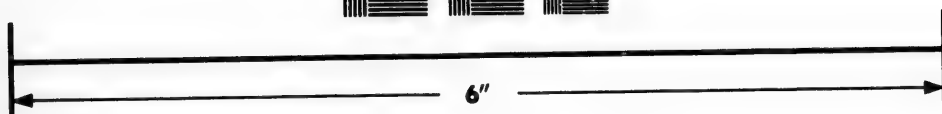
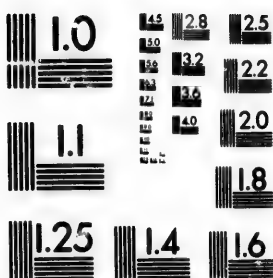


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

rer plutôt qu'avancer. Il y a aussi, parmi les vagues et à certaine distance du rivage, des écueils dans lesquels l'imagination des brahmines s'obstine à voir des ruines. Mais ils ne se trompent pas quant à la cité de Maha-Bali-Pour, dont il existe réellement des vestiges parmi des rochers qu'on voit à environ un demi-mille de la mer. Ce fut autrefois une place très importante que cette ville, capitale des anciens rois de la race de Pandiou; et ses rochers, qui par eux-mêmes sont majestueux et pittoresques, sont sculptés en portiques, en temples, en bas-reliefs, sur une échelle, il est vrai, moins grande que ceux d'Éléphanta ou de Kennery, mais encore avec beaucoup d'élégance. Les temples diffèrent de ceux du nord et de l'ouest de l'Inde, qui sont presque tous dédiés à Siva ou à Kâli, en ce qu'ils furent consacrés à Vishnu, dont le plus grand nombre des sculptures représente les divers attributs.

Malgré la relation supposée de ces ruines avec le grand Bali, je n'ai découvert qu'un seul bas-relief qui eût rapport avec son histoire, et le travail en est merveilleux de pureté. Il représente Bali siégeant sur son trône, et sans doute frissonnant de terreur au moment où Vishnu quitte son déguisement d'un brahmine nain, sous lequel il avait demandé *au roi des trois mondes* de lui céder trois pas de son royaume. et apparaît sous sa forme céleste et gigantesque, enjambant de la terre et au ciel, et

vagues
s dans
tine à
quant
réelle-
voit à
trefois
ale des
chers,
sques,
n bas-
grande
encore
ent de
t pres-
furent
ore des

s avec
pas-re-
travail
ali sié-
ant de
guise-
ait de-
ois pas
céleste
iel, et

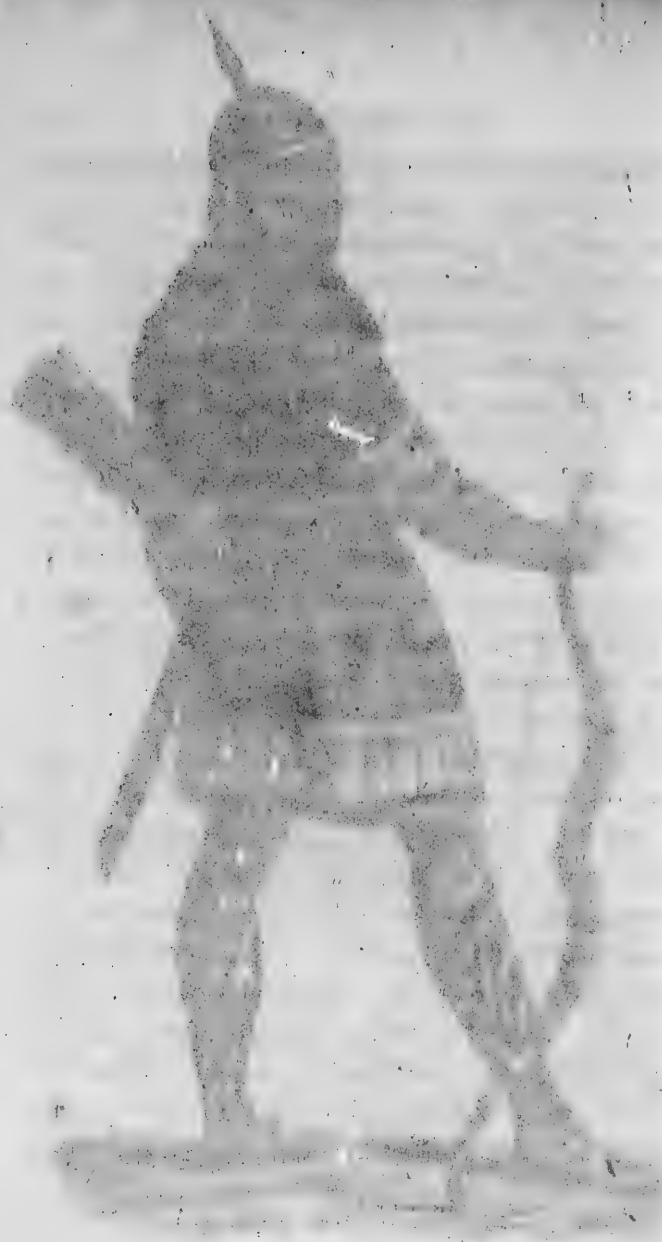


Circassie.

GUERRIER AU COMBAT

Voy. en Europe. Klapproth et Gamba. Pag. 437.

[illegible]



agita
bras
géan
que
conse
pace
brah
un te
récen
viven
les v
l'end
était
l'hinc
avec
rien
ces s
Ap
ou
Pour
tu bo
tente
est as
vreté
semer
dans
moye
A l'en

agitant toutes sortes d'armes avec ses innombrables bras sur la tête du malheureux rajah qui, tout géant qu'il fut, dit-on, lui-même, n'est représenté que comme un Lilliputien en présence de la divinité conservatrice. Ces ruines couvrent un grand espace ; quelques petites maisons habitées par des brahmines y sont çà et là répandues, et on y voit un temple de Vishnu, grand et beau, de date plus récente et assez bien entretenu, dont les prêtres vivent principalement des aumônes que leur font les voyageurs à qui ils montrent les curiosités de l'endroit. L'un d'eux nous servit de cicérone, et était, je crois, le seul individu présent qui parlât l'hindoustanaï. Deux jeunes gens nous précédèrent avec une flûte et une petite paire de cymbales, et rien n'était plus pittoresque que de les voir parmi ces sculptures.

Après avoir passé deux heures à Maha-Bali-Pour, ou, suivant une autre prononciation, à Mavelli-Pouram, nous remontâmes dans nos palanquins, et au bout d'un mille nous atteignîmes Sadras où nos tentes et nos domestiques nous attendaient. Sadras est assez vaste, mais offre partout l'aspect de la pauvreté. Les Hollandais y eurent autrefois un établissement ; quelques-uns y demeurent encore ; mais dans la plus complète misère, et ne subsistant qu'au moyen de la charité du gouvernement britannique. A l'entrée de la ville est une petite pagode dont les

desservans principaux, le brahmine en chef et la danseuse me suivirent jusqu'à ma tente. La jeune fille était le premier échantillon que je visse des bayadères du sud, qui diffèrent beaucoup des danseuses du nord de l'Inde, et qui toutes sont dévouées au service des différens temples. On les achète exprès dans leur plus tendre jeunesse, et on les élève avec un degré de soin qu'on donne rarement dans l'Inde à l'éducation des femmes d'aucune autre classe. Ce soin ne s'étend pas seulement à la danse, au chant, et aux divers talens réputés nécessaires à leur misérable profession ; mais on leur apprend aussi à lire et à écrire. Leur costume est plus léger que ce tas de cotillons rouges qui embarrassent leurs pareilles dans l'Hindoustan, et leurs danses sont, dit-on, plus indécentes ; mais je n'ai rien trouvé dans leur extérieur, ni dans leur mise, ni dans leurs façons, qui fût immodeste ; au contraire, elles avaient l'air plus respectable que la plupart des femmes de l'Inde d'un rang inférieur. La pauvre fille que je vis à Sadras, abstraction faite de l'habillement et du teint, aurait pu passer pour une servante anglaise. L'argent qu'elles gagnent à exercer leur profession revient de droit à leurs infâmes divinités, dont les prêtres cependant les chassent sans remords, et en ne leur donnant qu'à peine de quoi vivre, lorsque l'âge ou la maladie les empêche de remplir leurs fonctions. Mais la plupart d'entre elles meurent

jeune
que
parmi
les d
elles
il n'e
traire
adres
né de
sont
siden
Le
notre
était
cotier
Je
les m
géliq

jeunes. J'avais oui dire, avant de passer aux Indes, que les bayadères étaient regardées avec respect parmi les autres classes d'Hindous, comme servant les dieux, et qu'après quelques années de service, elles contractaient des mariages respectables. Mais il n'en est point du tout ainsi; leur nom, au contraire, est le terme le plus injurieux qu'on puisse adresser à une femme du pays, et jamais un homme né de parens honnêtes n'épousera une d'elles. Ce sont elles pourtant, étrange contradiction, qui président au culte de la Divinité!...

Le 16, dès la pointe du jour, nous poursuivîmes notre marche; la contrée que nous parcourûmes était sablonneuse, mais assez jolie, couverte de cocotiers et croisée par plusieurs cours d'eau.

Je revins de là au Bengale pour mettre en ordre les matériaux recueillis dans ma tournée évangélique.

FIN DU VOYAGE D'HEBER.

SKINNER.

EXCURSIONS DANS L'INDE ET AUX MONTS HIMALAYA.

(1826-1828.)

Trajet d'une flottille de Calcutta jusqu'à Rajmahal.

Vers les premiers jours de février 1826, il nous fut ordonné de nous rendre à Dinapour par le fleuve. Les eaux de l'Hougly sont trop basses dans cette saison pour donner passage aux gros bateaux; il est donc indispensable de suivre le Gange même à travers les Sunderbunds¹. Les embarras qui naissent pour l'embarquement d'un individu isolé dépassent toute croyance, qu'on imagine ce qu'ils doivent être lorsqu'il s'agit d'un régiment! Il fallut un mois pour avoir les embarcations nécessaires, et les officiers furent obligés de se procurer les leurs à part. Lorsque tout se trouva prêt, les équipages avaient déserté, on dut recourir à la presse. Avec nos bateaux à rames², pour les chevaux, pour les bagages, la cuisine, les hôpitaux et les soldats, nous présentions le spectacle le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Chaque officier avait une espèce d'arche de Noé à son commandement, et le

¹ Espèce de marais.

² *Budgerow*, dit le texte.

vacan
anim
deser
trans
des m
mes,
tumes
les po
dindo
qu'à d
qu'il t
blable
à la c
Il est
nature
dre;
paisib
désor
nomb
Not
bateau
soixan
les ea
pagnie
l'hôpi
drape
de na
grand

vacarme que causait l'embarquement des divers animaux dont on l'emplissait est au-dessus de toute description. D'abord ce sont des chevaux récalcitrans, des vaches non moins indociles, des chèvres, des moutons; puis viennent les hommes, les femmes, les enfans de toutes couleurs et de tous costumes; puis les voitures, les litières, les palanquins, les poulaillers, la volaille, les canards, les oies, les dindons, tous se dispersant, criant et sifflant. Jusqu'à ce que nous fussions tirés au large, je doute qu'il fût possible de ne pas perdre la tête en semblable moment, car dans ces pays tout semble voué à la confusion, lorsqu'il s'agit de changer de lieu. Il est aisé de concevoir comment une armée de naturels est vaincue par une force infiniment moindre; si pareil tumulte accompagne l'expédition paisible d'une réunion de trois mille hommes, quel désordre doit naître dans une retraite, et quand le nombre s'élève à des centaines de mille!

Notre flotte était composée d'au moins trois cents bateaux de toutes dimensions, depuis le bateau à soixante rames jusqu'au plus petit canot qui fend les eaux de cette rivière. Nous défilâmes par compagnie, chaque escadron distingué par son guidon, l'hôpital formant l'arrière-garde, avec un large drapeau noir à l'antenne. Au bout de quinze jours de navigation, nous atteignîmes Commercolly, une grande factorerie anglaise pour la soie, où un

nombre considérable d'habitans trouvent leur travail. Les écheveaux sont préparés et les ouvriers les dévident. Sous une longue voûte, est une rangée de chaudières remplies d'eau; on y place la soie et un rouet, et le dévidage s'opère avec une célérité qui ne laisse rien à envier à l'Italie ou à la Sicile. Dans le village, çà et là sont semées quelques maisons en briques et blanchies, et quelques rues formées par des huttes en natte d'un travail exquis et si propres, qu'à peine pouvais-je me persuader qu'elles fussent habitées.

Dans les environs de Commercolly, je vis quantité de gros oiseaux ressemblant à des cigognes, dont je présume que la plume sert à faire des manchons et des palatines, qui se vendent à Calcutta sous le nom de *palatines de Commercolly*.

Comme il fallait touer nos bateaux, opération fort incommode, nous avançons avec lenteur, ne faisant souvent que trois ou quatre milles par jour. Qu'on se figure une ligne de plus de trois cents bâtimens filant un demi-nœud à l'heure, et côtoyant un rivage bordé de roseaux si élevés qu'il devient impossible, à la vue, d'en franchir la hauteur, ou bien couvert d'un sable blanc dont la réverbération abîme les yeux, et que la plus légère brise soulève en poussière impalpable.

En entrant dans le Gange, ce que nous fîmes immédiatement après avoir dépassé le village de

Jelling
ville d
tuatio
sont s
gète o
enviro
le plu
gliers,
étant
rient.

De
monta
meure
nous a
enfond
nos ba
des cri

En
effraya
étaient
deven
sauve q
reur,
nos m

Ce
souillu
tact d
l'influe

Jellinghi sur la rivière de ce nom, la première ville qu'on trouve est Bogwangola, où dans une situation délicieuse, au milieu d'une vaste plaine, sont semées quantité de huttes en natte, et où végété oisive et paresseuse une population inerte. Les environs extrêmement boisés, peuvent être réputés le plus beau pays de chasse, et abondent en sangliers, chose à apprécier, la chasse à la grosse bête étant le divertissement favori des peuples de l'Orient.

De Bogwangola, jusqu'à ce qu'on soit en vue des montagnes azurées de Rajmahal, le paysage demeure triste et sans intérêt; le sable blanc et fin nous aveuglait pendant le jour, et le soir nous y enfoncions jusqu'aux genoux. Ce rivage bas que nos bateaux côtoyèrent long-temps est coupé par des criques et des anses.

En raison de notre trop grand nombre qui les effrayait, nos communications avec les naturels étaient fort difficiles, et l'ancre que nous jetions devenait un signal de fuite générale au cri de *sauve qui peut*; puis peu à peu bannissant cette terreur, chacun reprenait son poste, mais en épiant nos mouvemens avec la plus grande attention.

Ce que les naturels redoutent le plus, est la souillure qu'ils croient que porte avec lui le contact d'un étranger. Ce malheureux peuple, sous l'influence de préjugés absurdes, prend ses repas

dans des alarmes continuelles, préférant se laisser mourir de faim plutôt que de goûter à un mets qui aurait été ainsi souillé. Je vis un matelot briser un plat parce qu'un soldat l'avait touché, et le jeter dans la rivière avec tout ce qu'il contenait; et un de nos officiers me conta, qu'étant allé faire une visite à un vaisseau en rade à Calcutta, il prit avec lui son *sivdar*, Indou des plus scrupuleux. Une tempête s'étant élevée tout à coup, ils ne purent revenir à terre; pendant tout le temps qu'ils furent contraints de passer à bord, ce malheureux Hindou ne voulut toucher à rien. La tempête se prolongeant, et la houle ne permettant pas de recourir à la pêche pour avoir la seule nourriture qui lui fût permise, il se coucha sur le pont dans un état d'exténûment complet. Enfin le vent un peu diminué, un matelot parvient à prendre un poisson. Content de pouvoir soulager ce malheureux, il le lui porte avec empressement; mais il l'avait touché, l'Hindou le refuse! et cette difficulté n'eût-elle pas existé, il n'eût pas eu la force de l'appréter. Heureusement la tempête cessa et l'on put revenir à terre.

Nous jetâmes l'ancre dans le voisinage de Rajmahal, proche d'un palais bâti autrefois pour le sultan Sujah. Je m'y logeai, prenant possession d'une chambre au bord de la rivière, et construite en marbre blanc marqueté de noir. Elle est assez haute.

et dan
ce qui
ruines
et ne
peu d
au pie
aller f

J'ar
cette
d'autr
trayan
ler enc
s'adres
les par
des M
aventu
le hère

Del
ment
de la c
neur g
le pre
l'emp
la per
tels de

et dans un état parfait de conservation. C'est tout ce qui reste de cet immense édifice aujourd'hui en ruines. Dans la saison des pluies, la rivière s'enfle, et ne manque pas de l'inonder. De là, j'aperçois à peu de distance la ville de Rajmahal qui s'étend au pied des montagnes. Je la quittai bientôt pour aller faire une excursion à Delhi.

Excursion à Delhi.

J'arrivai à Delhi au printemps de 1828. Quoique cette ville ait été si souvent et si bien décrite par d'autres voyageurs, elle a quelque chose de si attrayant que je ne saurais résister au désir d'en parler encore. Dans ces villes de l'Orient, tant de choses s'adressent à l'imagination qu'il est impossible, en les parcourant, de ne pas songer aux récits fabuleux des *Mille et une Nuits*, et de ne pas y rêver une aventure extraordinaire dont on pourrait devenir le héros.

Delhi n'est plus que l'ombre d'elle-même; au moment où j'y fis mon entrée tout s'y ressentait encore de la confusion qu'y avait excitée la visite du gouverneur général et commandant en chef, lord Amherst, le premier gouverneur anglais qui ait fait une visite à l'empereur ou Grand-Mogol, et à qui ait été accordée la permission de s'asseoir en sa présence. Le petit-fils de Timour ressentit au vif cette injure, on dit

qu'il en versa des larmes, et dès lors rêva la chute de son trône. Aujourd'hui, dans le fait, le pouvoir de ce prince ne s'étend guère au-delà des murs de son palais qui, construit au centre de la ville, est là comme la tombe où sont venues expirer la gloire et la splendeur de l'Orient. Peu de pays ont subi autant d'invasions que l'Inde, et se sont vus traités aussi cruellement par les vainqueurs; nombre de villes, opulentes autrefois, ne sont plus aujourd'hui que de misérables villages; pour d'autres, les tombes de leurs habitans sont les seules que le voyageur en retrouve.

J'approchai de Delhi par le côté de la rivière de Jumna; les dômes des mosquées et plusieurs tombeaux sont recouverts en lames de métal, et apparaissent brillans. Je plantai ma tente sous les murs du palais, à l'opposite de Chandery-Choké, principale rue dont je parlerai tout à l'heure, et où l'on est aveuglé par la poussière et tourmenté par les mouches, dont la quantité surpasse toute croyance; les habitans un peu aisés entretiennent un esclave dont l'unique occupation consiste à les chasser. Armé d'un grand éventail de plumes, immobile comme une statue, il agite ses bras seuls; souvent pendant cet exercice il s'endort, sans que ses bras perdent le mouvement.

Les murs du palais, entourés d'un fossé profond, sont en granit rouge et ornés de deux portes magni-

fique
cenc
la ma
pect

J'é
peut
tion.
fourn
ont d
térieu
nière
les ru

Gé
très é
heur
de be
dans
résign
la mu
passa
rue d
large
est un
rue o

1 C'e
Moscou

2 Sob

3 Ou

fiques; l'intérieur offre des vestiges de la magnificence orientale; mais elle s'y mêle à la misère et à la malpropreté. Ce palais est immense et offre l'aspect d'une petite ville¹.

J'étais campé en face de la principale rue, qui peut avoir un mille de long, et est large à proportion. C'est là que se trouvent les boutiques les mieux fournies, c'est là que reflue la foule. Les maisons ont de deux à trois étages, et sont blanchies à l'extérieur, ce qui renvoie les rayons du soleil, de manière à faire repentir le malheureux de parcourir les rues à l'heure de midi.

Généralement, les rues des cités de l'Orient sont très étroites et très sombres. Au Caire, si par malheur vous rencontrez sur leurs donkeys² une file de beautés couvertes de la tête aux pieds comme dans une mascarade, opérez vite retraite, ou bien résignez-vous à être serré comme une momie contre la muraille, pour avoir osé vous arrêter sur leur passage, si la curiosité vous porte à le faire. La grande rue de Delhi, appelée *Chandery-Choké*³, la plus large peut-être de toutes celles des villes orientales, est une exception à cette règle. Les maisons de cette rue ont de distance en distance des balcons où les

¹ C'est le palais d'Aureng-Zeb; on le compare au Kremlin de Moscou.

² Sobriquet pour *ass* ou *dne*.

³ Ou Chandy-Choké.

hommes se tiennent assis, magnifiquement vêtus d'étoffes blanches, fumant leurs *koukahs*¹, et où les femmes qui ont abdiqué toute modestie viennent se montrer sans voiles, et occupées de la même manière. Le vacarme d'une ville si populeuse est inexprimable : chaque maison semble aussi remplie qu'une ruche d'abeilles; deux cent mille habitans sont ici rassemblés dans une circonférence d'environ sept milles, étendue des murailles de la moderne Delhi.

Ce qui surtout caractérise une cité du Levant, c'est que tout s'y fait en public² : le peuple y parle haut, et le plus haut qu'il peut; quelquefois même, dans les matières les plus frivoles, il se querelle et s'injurie d'une façon outrageuse. Le hennissement des chevaux, le beuglement du gros bétail, le fracas des roues des chariots ou charrettes, et le retentissement des marteaux de forgerons (car les travaux s'effectuent dans un petit espace ouvert devant chaque boutique), surpassent toute idée. Le son bruyant de la trompe des éléphants, les cris plaintifs ou grognemens des chameaux, variés d'ordinaire par le rugissement du léopard ou du tigre, animaux muselés et conduits dans les rues afin d'être vendus aux amateurs pour aller à la chasse des quadrupèdes de leur espèce; le fréuissement

¹ Longues pipes turques.

² Every thing is done in public.

perp
et le
voix
déch
patie
susce
Pa
rait e
suite
la vil
ment
aussi
avait
qui l
d'eux
l'hosp
histoi
famill
Les
lières
ment
pende
leur f
contu
les écl
ches d
assimi
d'un v
X

perpétuel du tam-tam, le son aigu des chalumeaux et le craquement de la viole : tout cela mêlé aux voix discordantes des chanteurs, suffit assez pour déchirer le tympan le plus dur et exciter des crispations nerveuses aux gens qui en sont le moins susceptibles.

Parmi les naturels des villes mahométanes, il paraît exister une sorte de familiarité qui met tout de suite chacun à son aise. Si un étranger entre dans la ville et trouve un groupe livré à quelque amusement, il ne se fait aucun scrupule de s'y joindre aussitôt et d'y prendre une part aussi vive que s'il avait connu depuis ses premiers ans les membres qui le composent; et alors offrant sa pipe à l'un d'eux, ou bien en recevant une, signe évident de l'hospitalité qu'il attendait, il s'assied et raconte son histoire avec le même abandon que s'il était de la famille.

Les maisons de Delhi, en général, sont irrégulières dans leur construction, et parfois curieusement décorées. Des rideaux de diverses couleurs pendent devant les portes; des écrans variés dans leur forme servent à boucher les fenêtres, et la coutume de suspendre les vêtements, en particulier les écharpes violettes, bleues, jaunes, vertes, blanches ou autres, aux toits des maisons pour sécher, assimile les édifices ainsi bariolés à l'agréable aspect d'un vaisseau pavoisé de toutes ses voiles le jour

d'un gala en pleine mer. Les nuages de poussière que soulève le nombre prodigieux des équipages, et puis les insectes qui assiègent par myriades les boutiques des pâtisseries, sont incontestablement ce qu'il y a de plus intolérable dans cette vaste cité. L'odeur rance de tous les différens articles des manufactures qui s'appêtent sous vos yeux, et la puanteur universelle de la ville, prouvent que rarement une caravane de koten chargée de musc la traverse.

Il faut une grande habileté et de grandes précautions pour parcourir les rues de Delhi, surtout à cheval; il faut crier, pousser, heurter, donner force coups de fouet, pour avertir la multitude et la déterminer à se ranger et céder le passage. De temps à autre, vous avez à serrer une file de chameaux pesamment chargés, ou à reculer vivement devant une marche d'éléphants; et si votre cheval s'effraie à la vue de ces derniers animaux, ce qui est assez ordinaire, il faut de l'adresse pour éviter d'être lancé dans les chaudrons pleins d'eau qui bouillonnent de chaque côté du chemin devant les boutiques ou offices des cuisiniers. La peur gagne souvent à la fois le coursier et les éléphants; alors ceux-ci, en essayant d'échapper à l'approche d'un cavalier, mettent la rue entière dans la plus étrange confusion. Le danger n'est pas moindre non plus à la rencontre du cortège d'un grand personnage, cortège en tête

duque
tout n
corps
nus, a
daires
quin q
analog

Du
march
n'égal
march
peu d'l
produ
fort ha
l'Orien
ville e
châles
fait rec

La c
consist
est régl
preur
rang qu
et vous
touche
épargne
ou 8 liv

• Enviro

duquel s'avance une multitude d'esclaves, les uns tout nus, criant le nom de leur maître, les autres le corps un peu vêtu, mais les membres également nus, armés de poignards, et suivis par les dromadaires, les éléphants, après lesquels vient le palanquin qui porte le personnage, entouré d'une escorte analogue à son avant-garde.

Du reste, le même concours de peuple et de marchands encombre toutes les rues de Delhi. Rien n'égale l'habileté de ces derniers à faire valoir leurs marchandises; les marchés sont nombreux, et en peu d'heures vous pouvez y voir étalées toutes les productions du globe. Les orfèvres de Delhi sont fort habiles, et les brodeurs renommés dans tout l'Orient; un trafic non interrompu règne entre cette ville et Cachemyre, qui très souvent envoie ses châles recevoir une broderie d'or et d'argent qui se fait rechercher davantage de la part des naturels.

La cérémonie principale d'une visite d'étiquette consiste en échanges de présens dont la quantité est réglée sur le rang du visiteur. Une visite à l'empereur est une affaire très importante, suivant le rang que vous tenez. Le nombre de saluts est réglé, et vous devez offrir une somme d'or que le prince touche en signe d'acceptation, et qui grossit son épargne. Ma présentation fut fixée à 4 mohurs d'or ou 8 livres sterling¹.

¹ Environ 200 francs.

Après le palais du Grand-Mogol, l'édifice le plus remarquable, comme magnificence, est la Jumna-Musjeed, ou principale mosquée, construite sur un rocher, et où l'on arrive par deux rampes. La cour spacieuse, pavée en marbre, contient dans son centre un bassin dont l'eau est alimentée par un puits creusé dans le roc. L'autel est tourné vers l'orient. Cette mosquée est principalement fréquentée par les mendiants et les voyageurs.

Les tombeaux mahométans semblent construits pour l'agrément des voyageurs. Peu de nations poussent comme eux la charité jusqu'après la mort. Quelques-uns parmi les riches laissent un legs pour creuser un puits, élever une fontaine ou planter des arbres dans le voisinage de leurs tombeaux, et c'est vraiment une œuvre méritoire que de fournir dans ces climats brûlans les moyens de jouir d'un peu d'ombre et d'étancher sa soif. Les meilleures fontaines auprès des villes, et tous les puits du pays, sont généralement dus à cette charité privée. Sur la rive droite de la Jumna, entre Agra et Delhi, chaque dix ou quinze milles, on trouve un puits creusé aux frais d'une belle princesse, la célèbre Nour-Jehan.

De Delhi je me rendis à Hurdwar, lieu si renommé pour sa foire annuelle.

FOIRE

Ce
la sc
où le
nombr
voirs
des p
tout à
ne sa
et il s
de to
de mé
chand
langu
résult
être q
vaux
des ch
du pe
chats

¹ Ou
nord-est
Gange,
pour se
vince de

² On é
nombre
foire ann

FOIRE DE HURDWAR. — Divers lieux des monts Himalaya. Sources de la Jumna. Le Gange à Gangautri.

Ce n'est pas une entreprise facile que de décrire la scène extraordinaire de la foire de Hurdwar¹, où les Hindous se rassemblent en multitude sans nombre² pour accomplir tout à la fois leurs devoirs spirituels et leurs plans mercantiles. Ce sont des peuples de toute condition, de tout sexe, de tout âge et de toutes contrées : nul coin de la terre ne saurait offrir une si grande variété d'individus, et il serait impossible d'énumérer les marchandises de toutes espèces, étalées en vente à cette foire, de même que les pays qui les produisent. Les marchands louent emphatiquement, dans leur propre langue, les objets dont ils veulent se défaire ; il en résulte une confusion d'idiomes, plus grande peut-être qu'à la tour de Babel. Là vous voyez des chevaux de toutes les parties du globe, des éléphants, des chameaux, des buffles, des bêtes à cornes et du petit bétail de toutes sortes, des chiens, des chats et des singes, des léopards, des ours et des

¹ Ou *Hardwar* ou *Herdouar*, petite ville située à cent dix milles nord-est de Delhi, dans un lieu romantique, sur la rive droite du Gange, et où se rendent chaque année des milliers de pèlerins pour se baigner dans les eaux du fleuve. Elle dépend de la province de Delhi.

² On évalue à plus d'un million, et même à deux millions, le nombre des marchands ou autres qui se trouvent réunis dans cette foire annuelle.

tigres de la plus petite à la plus haute stature, comme aussi toutes les espèces de cerfs depuis l'élan. Votre œil découvre sur la même échoppe des châles de Cachemyr et des habits de laine d'Angleterre, des coraux de la mer Rouge, des agates de Guzarat, des pierres précieuses de Ceylan, des gommés et des épices d'Arabie, de l'assa-fœtida et de l'eau de rose de Perse, à côté des montres de France, des conserves de la Chine et des sauces britanniques, ou des parfums de Bond-Street¹ et de la rue Saint-Honoré. J'ai vu une boîte de rouge de France, ainsi que du henné africain pour teindre les jolis doigts des Vénus d'Orient, sur le même étalage qui montrait de l'antimoine pour donner de la longueur à un œil féminin, et tous les différens articles d'une toilette européenne.

En parcourant les rues, vos regards sont égayés par les tours d'adresse des jockeys orientaux, l'un allant à l'amble sur un cheval richement caparaçonné, l'autre galopant sur un beau coursier agile, tandis qu'un troisième laisse s'éloigner sa monture abandonnée à elle-même, et la rappelle d'un coup de sifflet pour en faire voir toute la docilité. Les éléphans et les chameaux déploient en même temps leurs grâces et leurs qualités diverses, pendant qu'un jeune Persan, avec une couvée ou famille

¹ Rue commerçante de Londres, où les ladies font de préférence leurs achats en articles de toilette ou de mode.

de beaux chats de son pays, sollicite l'attention du passant sur ses petits quadrupèdes. Chaque vendeur demande invariablement dix fois autant qu'il a l'intention d'obtenir, et varie ses prix selon votre empressement ou votre indifférence. Il n'est pas rare à un maquignon de descendre en peu de minutes de 10,000 à 1000 roupies. Quand le marché est au moment de se conclure, l'acheteur et le vendeur jettent un drap sur leurs mains, et disant un prix, témoignent par la pression de certaines jointures jusqu'à quel point ils sont d'accord. Par ce moyen, ils traitent en secret au milieu de la foule, et il y a de quoi rire en voyant, à travers leur insouciance affectée, combien ils sont intéressés.

Cet appât du gain ne les empêche pas de songer à l'accomplissement des rites de leur culte : les baigneurs des deux sexes, dévotement rassemblés par milliers sur les bords du fleuve, et pêle-mêle, y font leurs ablutions avec une sincérité, une indifférence si complète en apparence, qu'ils paraissent ignorer s'ils sont vêtus ou non. Le ghaut, ou lieu de rassemblement, présente un coup d'œil aussi singulier et aussi bigarré que la foire elle-même : ici des Européens, allongeant en avant leur cou sur le dos des éléphants, pour considérer les baigneurs en action; là, des brahmines occupés à recueillir le tribut, des religieux mendiants faisant toutes sortes de contorsions et d'indécences, des ministres chré-

tiens distribuant aux pèlerins des exemplaires de l'Évangile traduit dans leurs propres langues; mais réussissant peu dans les essais de conversion sur les Hindous, à cause des affronts que ceux-ci devront endurer de leurs frères en abjurant le culte de Brahma. Ainsi, le tableau de la foire et celui des bains sont de nature à frapper vivement les regards d'un étranger qui, pour la première fois, jouit de ce double spectacle. La haute stature et la belle face du Sikh, les formes déliées et le teint noirci du Bengali, la taille ramassée du robuste Ghorkas, la figure jaunâtre du Tartare, l'homme du Caboul et celui du Thibet : tout semble réuni pour varier la scène.

Je partis de Hurdwar pour aller à la recherche des sources de la Jumna. Je retrouvai dans la vallée du Dhoun la végétation européenne mêlée à la végétation asiatique, des arbres fruitiers de toutes les espèces, des fleurs odorantes, surtout des violettes et des jasmins, tandis que mon oreille savourait le chant du kokila, ce rossignol des poètes hindous, qui se faisait entendre au milieu des collines verdoyantes, à quelque distance des pics sublimes couverts d'une neige éternelle; collines où les quatre saisons semblaient s'être assigné un commun rendez-vous. J'eusse donné tout au monde pour passer ici quelques jours; mais il n'y avait pas d'eau, et je ne pus persuader à mes porteurs hin-

dou
rère
aval
bea
auss
labl
A
app
des
j'av
tuer
cet
que
N
dom
calie
Les
bita
tion
ont
con
et u
orte
pitt
leur
rou
elles
que

dous que la neige était aussi bonne; ils me déclarèrent qu'ils aimeraient mieux mourir que d'en avaler, et tremblaient même à cette idée; j'eus beau en manger devant eux, au point de devenir aussi froid que glace, ils demeurèrent inébranlables.

Arrivé près du pic du Bunder-Putli, qui nous apparaissait pareil à un rocher d'albâtre, j'aperçus des aigles planant au-dessus de la cime; et comme j'avais appris d'un vieux marin qu'il ne faut pas tuer l'esprit du lieu, je les laissai voler en paix. En cet endroit, le Gange et la Jumna ne sont séparés que par un intervalle d'à peu près huit milles.

Nous atteignîmes bientôt Luckwarie, joli village dont les maisons sont bâties en pierre, ont des escaliers intérieurement et sont couvertes en ardoises. Les femmes étaient la partie la plus active des habitants, et tirer de l'eau semblait être leur occupation régulière. Elles sont belles et avenantes, elles ont bonne mine, et le visage petit. Leur habillement consiste en un jupon de grosse toile, un petit corset et une quantité d'anneaux depuis le nez jusqu'aux orteils. Leur manière d'arranger les cheveux est très pittoresque : elles les laissent croître dans toute leur longueur, et y ajoutent des tresses de laine rouge. Quand cette queue descend jusqu'à terre, elles attachent un signet ou gland à l'extrémité; quelquefois elles la laissent pendre, ou bien elles

la roulent autour de la tête pour tenir ainsi lieu de turban.

Dans ce village je vis des femmes de la plus grande beauté, les plus belles même que j'eusse rencontrées jusqu'alors en Orient; mais il me parut que leurs charmes n'étaient nullement appréciés par les galans de ces montagnes, où une femme est la propriété de plusieurs frères, où la polyandrie, en un mot, existe dans toute sa plénitude, autant, à ce qu'il semble, pour maintenir la famille que pour empêcher peut-être un excès de population sur un terrain si resserré. Du reste, le nombre quatre est ici le nombre mystique par excellence¹. Quand je questionnais sur ce nombre un montagnard de l'Himalaya, celui-ci répondait : *Nous sommes quatre, et nous avons une femme entre nous quatre*. C'est une coutume en vigueur dans d'autres contrées de l'Orient, comme chez certaines tribus de la côte de Malabar et dans le royaume de Kandy à Ceylan, coutume pourtant que les naturels seraient bien aises de voir abolir, mais à l'égard de laquelle le mot *dustour*, qui veut dire *c'est l'usage*, conserve sa toute-puissance, de même que l'autre mot *bus*, c'est-à-dire en voilà assez, est la réponse ordinaire à toutes les objections contre une habi-

¹ Il a été question brièvement de cette coutume dans le voyage de Fraser aux monts Himalaya, tom. XXXV de notre Bibliothèque universelle des Voyages.

tude régnante depuis si long-temps parmi eux.

Dans ce même village de Luckwarie se trouve un temple en bois, d'une construction analogue aux pagodes des plaines; les portes en sont revêtues de plaques de cuivre. Les statues de la mythologie hindoue que l'on y voit sont trop bien sculptées pour être l'œuvre des montagnards; mais des figures d'oiseaux et de quadrupèdes, suspendues au porche comme offrandes votives, sont évidemment les créations de ciseaux grossiers. Un vieillard avec lequel je conversais, piqué de ce que je me moquais du bloc étrange qui représentait un éléphant, me dit: « Il me semble que cela est bien exécuté pour un artiste qui n'a jamais vu d'animal de ce genre. » Je ne pus m'empêcher de trouver la remarque juste.

Continuant notre ascension, nous arrivâmes au village de Nonano, où je fus visité par beaucoup de femmes qui m'apprirent que j'étais le premier blanc qu'on eût vu dans ce lieu. On me présenta des cruches pleines d'eau et des fruits. Ayant demandé à l'une de ces femmes, âgée d'à peine dix-huit ans et fort jolie, combien elle avait de maris, « Quatre seulement, répondit-elle. — Et tous vivans? — Pourquoi pas? » Elle me demanda à son tour le nom de mon pays; et comme je venais de lui dire qu'il était à plusieurs mois de voyage de l'Himalaya: il s'éleva un murmure général d'incrédulité. « Où est votre femme? me demanda-t-elle encore. — Je

n'en ai pas, répliquai-je. — Bah! bah! vous ne dites pas la vérité, » s'écria-t-on de toutes parts; et dans une contrée où, passé l'âge de quatorze à quinze ans, il n'existe de célibataires de l'un ni de l'autre sexe, on n'est plus étonné du doute qui éclata sur ma véracité. J'eus bien de la peine ensuite à me maintenir dans les bonnes grâces de ces belles montagnardes, pour avoir avancé une telle absurdité à leurs yeux, et pour qui le mensonge, même le plus innocent, est presque un sacrilège.

Il existe un établissement formé à Landour, sur la première ligne des monts Himalaya, pour les convalescens européens; dans la montée depuis ce lieu j'avais vu des indigènes sautant, cabriolant, se frappant le corps, se démenant comme des possédés : je crus un moment qu'ils exécutaient une danse du pays en mon honneur, mais c'était tout bonnement l'effet des piqures d'un petit insecte venimeux, espèce de guêpe qui mettait ainsi en alerte et en agitation tout un peuple, lequel ne recouvrait un peu de calme que lorsque l'animal s'en éloignait. Du Bunder-Putch, cité plus haut, je m'étais rendu à Boussea, où j'avais obtenu quelques vagues renseignemens sur l'existence encore fabuleuse de la licorne. De Kursali, première habitation humaine qui baigne la Jumna, dans une vallée délicieuse, parée d'abricotiers et bornée par des pics neigeux, j'arrivai enfin à Djamnotri, près

de la source de la Jumna et sur la limite des neiges éternelles. J'y trouvai une source chaude jaillissant avec une grande force d'un rocher par une ouverture de quatre pouces de circonférence, à une température de 75 degrés de Réaumur, source qui va mêler son onde à celle de la rivière qui alors devient tiède, et où les dévots hindous ne manquent jamais de se baigner.

De cet endroit, je franchis une haute chaîne de montagnes pour arriver à Gangautri. Je grimpai d'abord le sommet de la haute chaîne sur laquelle passait le chemin, et découvris une des plus magnifiques scènes que l'imagination la plus féconde puisse concevoir.

J'avais parcouru un mille sur la neige, profonde de quatre à cinq pieds, mais assez dure pour me porter sans trop enfoncer, et j'étais heureux d'avoir quelque chose qui pût distraire ma pensée et me faire oublier ma fatigue; les indigènes eux-mêmes ont une idée semblable, et les plus dévots ont élevé des espèces d'autels en pierre pour témoigner qu'ils sont venus là. Derrière moi, au nord-ouest, étaient les neiges du Bunder-Putch et de Doutie, d'où sort la Jumna; à l'est, dominaient les pics géans qui marquent la source du fleuve sacré, le Gange; le Rudru-Himaleh¹, comme un nuage blanc à l'horizon.

¹ C'est des flancs du Rudru ou Roudron que sort le Gange, au-dessus de Gangautri.

zon; le Kedar-Nath et le Badri-Nath, ces masses colossales, objets de la superstition hindoue, et se confondant avec l'azur des cieux : ils s'élevaient tellement au-dessus des autres, que je les considérais presque comme des illusions de mes sens, et en les contemplant, je commençais à douter qu'il y eût un intervalle entre le ciel et la terre. Quand je me rappelais que j'étais, le 30 mai, sur une montagne couverte de neige, à moins de 10 degrés des tropiques, et que les pics dont s'enivraient mes regards étaient plus élevés au-dessus de moi que le mont Blanc l'est au-dessus de la plaine et le mont Etna au-dessus de la Méditerranée, la surprise m'ôtait toute ma respiration. Les Alpes, les Pyrénées, le Rhin et le Pô, avec ce charme de civilisation qui les environne, doivent le céder en grandeur et en sublimité au neigeux Imaüs et aux fleuves mystérieux qui en descendent, fleuves sur lesquels la superstition a jeté un voile sacré, même pour ceux qui se trouvent le plus à l'abri de son influence. Vers le sud, la perspective était moins imposante, mais plus variée : au pied de la montagne où j'étais, mais beaucoup plus bas, s'étendaient en terrasses, jusqu'aux bords d'une rivière sinueuse, des champs couverts d'épis j'aunissans, des monts boisés et des pics couronnés de pins, tandis que sur leurs flancs éclataient le lilas et le rhododendron en fleur. Tout autour de moi, aussi loin que la vue pouvait s'éten-

dre
des
et
que
bril
des
stér
aut
la m
étai
écul
que
une
l'ore
D
mon
je re
bois
cuei
che
pren
saisi
de v
du l
les
l'un
épor
un l

dre, elle embrassait, dans cet horizon immense, des montagnes sans nombre, de toutes les formes et de toutes les teintes; les fentes des bords de quelques-unes montraient des masses de neige qui brillaient à travers les intervalles entre les arbres; des rochers rudes et raboteux opposaient leur nue stérilité à des coteaux en pente douce, plantés avec autant de soin et de goût que s'ils l'avaient été par la main de l'art; des forêts sombres, impénétrables, étaient sillonnées par des torrens blanchis de leur écume qui montait dans les airs, et de petits bouquets d'arbres fruitiers cachaient sous leur ombrage une foule d'oiseaux dont le gazouillement ravissait l'oreille qui pouvait le saisir.

De ce théâtre naturel dont la magnificence excita mon extase, je descendis au village de Nongong, où je retrouvai des bananiers, des figuiers et des framboises blanches. J'y fus, comme à Nonano, accueilli par les femmes, toutes munies de leurs cruches pleines d'eau, et qui me saluèrent comme le premier blanc venu dans ce lieu. La vue du Gange saisit d'admiration les Hindous, mes compagnons de voyage. J'arrivai bientôt avec eux au confluent du Djahmavi et du Bhaghirathi, les deux branches les plus reculées du fleuve *sacré*, qui s'élancent l'une vers l'autre avec une vitesse et un fracas épouvantables. Le village de Pangautri, situé dans un lieu pittoresque, est encore plus haut, à treize

cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan. C'est là que les pèlerins vont emplir leurs fioles de l'eau sainte, et s'y baigner avec ferveur; c'est là que les dévots pétrissent des pelotes de sable avec de l'herbe et les jettent au Gange comme des offrandes propitiatoires; c'est là que des fanatiques, plongés dans le fleuve jusqu'à la ceinture, le conjurent de leur accorder le don de prophétie; là des djoghis ou pénitens nus, le corps blanchi par la cendre, les reins serrés d'une corde, les cheveux entortillés comme des serpens, les mains sur les côtés, marchent à pas égaux en répétant éternellement, et d'une voix sourde : *ram! ram!* mot hindou qui signifie la divinité.

Gangautri a plusieurs hangars destinés à abriter les pèlerins, dont quelques-uns béniraient le ciel s'ils pouvaient y mourir, bien que les brahmes déclarent que personne ne saurait rendre le dernier soupir dans un lieu aussi saint : voilà pourquoi, sans doute, les habitans ont grand soin d'emporter violemment ceux des fanatiques dont les forces commencent à s'épuiser, afin qu'ils aillent mourir dans le voisinage. Un petit temple indique l'emplacement de la source où les dévots remplissent les fioles, qui sont ensuite cachetées par un brahmane avec l'anneau qu'il porte à son doigt, et qui a pour inscription : *Eau du Bhaghirathi, Gangautri*. Si la fiole n'avait point le cachet,

elle ne serait pas regardée par les fidèles de la plaine comme venant de ce lieu sacré, et ce ne serait qu'une eau profane.

De Gangautri, je redescendis et m'arrêtai dans la province montueuse de Rewain, où je trouvai une légère supériorité dans les habitans et leurs villages. Le peuple y est plus grand, et offre quelque chose de la contenance tartare ; il peut, dans cette vallée, suppléer aisément à tous ses besoins : les céréales y abondent. Mais ce n'est point le seul article qu'il ait à vendre aux amateurs : si j'avais eu les goûts d'un musulman, j'aurais pu augmenter mon harem de plus d'une belle de ces contrées. Un homme âgé me proposa la plus jeune de ses filles pour soixante roupies, et cet homme fut très mortifié en me voyant refuser le marché. Au sortir de Tullie, un autre individu me prit mystérieusement à part, comme le font, du reste, les montagnards de ce pays pour les plus simples bagatelles qu'ils tiennent cachées sous leurs manteaux, à la manière des véritables colporteurs de contre-bande : « J'ai, dit-il, quelque chose à vendre, et comme je suis un homme très pauvre, j'espère que vous l'achèterez ; vous l'aurez à bon compte : c'est une jeune fille pas plus grande que cela, ajouta-t-il en avançant la main à la hauteur d'environ quatre pieds du sol, et je n'en demande que quatre-vingts roupies ; elle est ma fille et mon unique enfant. — Com-

ment, répliquai-je en l'interrompant, vous voulez vendre le seul enfant que vous possédiez! — Il faut bien que je vive, répondit-il avec un rare sang-froid : c'est la plus jolie personne du village, et comme je ne puis pas lui procurer de maris, malgré leur nombre, je suis forcé de la vendre : d'ailleurs, c'est chez nous la coutume, et nous avons plus de femmes qu'il n'en est besoin parmi nous. » Il disait vrai, puisque chacune, ainsi qu'on l'a vu plus haut, a au moins quatre maris. Mes gens voulurent acheter un mouton, mais on refusa de le vendre : « Le mouton, dirent les indigènes, nous donne de quoi nous vêtir. — Et les femmes en usent la laine, je suppose? — Cela est très vrai » fut leur unique réponse.

En effet, le beau sexe est ici moins prisé que le bétail, bien qu'il coûte si peu à nourrir, n'ayant que les restes du repas des maris, et même encore des restes souvent bien exigus. En outre, il est mal habillé, s'il est permis de nommer habillement des haillons à peine suffisans pour la décence, et que l'on porte sans jamais les laver ni les changer, de manière qu'ils s'usent entièrement ou disparaissent par lambeaux, à la longue, sur le corps. Mais à l'égard du père dont il vient d'être question, il avait tenu sa fille à l'écart, et voyant qu'il ne pouvait me décider, il crut me surprendre en me l'amenant soudain. Elle rougit un peu et baissa les

yeux. Elle était fort jolie. Je m'excusai auprès d'elle de mon mieux, en lui souhaitant une famille de quatre jeunes montagnards pour époux dans son propre village, et je dis adieu au père qui voulait ainsi échanger son sang contre de l'or. La jeune fille, bien loin de se troubler, sembla fort peu déconcertée, et sourit en se retirant, sans même jeter un langoureux regard en arrière.

A Tullie, je trouvai les hommes une quenouille à la main, avec un panier rempli de laine¹. Tous filaient devant leurs portes, et même en se déplaçant ou en portant des fardeaux, de sorte qu'ils n'étaient jamais inoccupés. Voilà donc, au sein de l'Himalaya, c'est-à-dire à des milliers de lieues de l'ancienne Grèce, et à des milliers de siècles de celui d'Hercule, des gens qui, sans avoir la moindre idée de ses exploits, tournent comme lui le fuseau, avec cette différence que, relativement à la galanterie, ici quatre Himalayens se réunissent toujours auprès d'une seule Omphale, tandis que l'Hercule grec était tout seul aux genoux de la sienne, et qu'il avait su en une nuit accomplir un de ses plus merveilleux travaux.

C'est à Tullie que je retrouvai la danse qui m'avait d'abord si étrangement surpris, et que je dus partager avec les montagnards, lorsque je me sentis

¹ Les bergers des Pyrénées filent de même en gardant leurs troupeaux.

comme eux piqué par la petite guêpe de l'Himalaya, dont les dents me firent des blessures extrêmement douloureuses. Après avoir ainsi gambadé forcément, chacun reprit ses occupations, mais la peau couverte de taches noires, effets de la piqûre de l'insecte ambulant que je rencontrai plusieurs fois encore ailleurs.

Nulle part je n'eus beaucoup à me louer de l'instruction, pas même de l'intelligence des habitans de ces contrées, accoutumés à honorer les rivières et les sources, à regarder comme sacré tout phénomène naturel, à adorer une montagne parce qu'ils lui auront reconnu quelque ressemblance ou quelque analogie avec une vache, animal si vénéré des Hindous, et à révéler la cavité d'un rocher, parce qu'ils croient y apercevoir la bouche de ce mammifère : des hommes qui pratiquent la polyandrie ou communauté des femmes, qui vendent leurs filles, se laissent ronger par la vermine et exécutent aveuglément les prescriptions de leurs prêtres, les brahmines, qui sont eux-mêmes le type de la paresse et de l'ignorance, étaient peu propres à me retenir parmi eux; aussi revins-je dans les plaines pour me reposer de mes longues excursions et mettre en ordre les précieux matériaux que j'avais recueillis.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
VOYAGES EN ASIE. — Dix-neuvième siècle.	1
HEBER. (1824-1826.) Voyage dans les provinces supérieures de l'Inde.	<i>ib.</i>
Calcutta. Arrivée au Bengale. Navigation sur l'Hougly. Premières relations avec les indigènes ; leur couleur. Villages hindous. Approche de Calcutta par terre. Description de cette ville : la forteresse ; les chevaux, les domestiques ; le jardin des plantes. Détresse des Européens établis au Bengale. Excursion aux environs de la capitale : les pagodes ; Barrackpour ; Serampour ; Chandernagor ; Dum-Dum. Cérémonie du Suttay. Ridicules austérités des Hindous.	<i>ib.</i>
Itinéraire de Calcutta à Dacca. Départ de Calcutta. Chaloupes bengalaises. Chinsura. Ranaghat. Sibnibashi ; ruines ; le rajah. Kishenpol. Tadampouk. Les mendiants chanteurs. L'huile de moutarde. Runybunya. La Mahanna ; singulier obstacle qu'elle présente. Les taureaux sacrés. Le Matacolly et le Chudnah, autres bras du Gange. Ruperah. Navigation sur le grand Gange et sur la rivière de Jaffiergunge. Arrivée à Dacca ; description de cette ville ; entrevue avec le nawab.	43
Itinéraire de Dacca à Boglipour. Départ de Dacca. Inondation. Furreidpour. Habitudes domestiques des Hindous. Lurdah. Bogwangola. Force du courant. Fourmilières. Ruines de Gour. Rajmahal. Sicligully. Pier-Pointié. Cavernes. Boglipour. Détails sur les indigènes appelés Puharreis ; leurs mœurs ; leurs coutumes ; leur religion ; leur contrée.	80
Itinéraire de Boblipour à Allahabad. Départ de Boglipour. Charité des gens de l'équipage. Monghyr ; description de cette ville. Patna. Bankipour. Dinapour. Chuprah.	

Boutiques flottantes. Buxar. Ghazeipour. Chukeipour. Bénarès. Chunar. Allahabad.	115
Itinéraire d'Allahabad à Lucknow. Séjour à Allahabad ; fête de Ramayuna ; départ. Paysans armés. Camaulpour. Futtehpour. Caravanseails. Kuléanpour. Cawnpour ; description de la ville ; climat. Entrée sur le territoire du nawab d'Oude, et arrivée à Lucknow. Cette ville : entrevues avec le nawab.	165
Itinéraire de Lucknow à Almorah. Embarras sur la route à suivre. Meiaungge. Belgaram. Fertilité de l'Oude. Sandey. Suromunuggur. Audunpour. Shahjehanpour. Sol et climat du Rohilcand. Tillhier. Futtehgunge. Furreidpour. Bareilly. Les Rohillas. Préparatifs de voyage dans le Kemaoun. Shahey. Monte Himalaya. Kulléanpour. Insalubrité du Terrai. Raderpour. Bamoury. Tandah. Les Khasias. Beimthal. Ramghur.	195
Itinéraire d'Almorah à Meirut. Almorah. Havelbagh. Animaux et végétaux du Kemaoun. Pruny. Akul-Dounga. Dikkaley. Chilkeah. Casherpour. Belagary. Bailpour. Moradabad. Rampour. Tighrey. Cabanes de l'Inde supérieure. Mow ; Bohémiens.	233
Meirut et Delhi. Description de Meirut. Vallée du Dhoun. La Begum-Sumrou. Départ ; escorte de cavalerie irrégulière. Arrivée à Delhi. Description de cette ville. Aquéducs. Palais impérial. Tombeau d'Humaïoun. Canne de Firozo. Immensité des ruines du vieux Delhi. Présentation à l'empereur.	260
Itinéraire de Delhi à Jeypour. Furreidabad. Visite au rajah de Bullumghur. Sikre, et son nawab. Horal. Dhotana. Biadrabund. Muttra. Furrar. Agra ; préparatifs de voyage dans l'Inde occidentale. Futtehpour - Sicri. Khanwah. Pharsah. Wuerh. Mowah. Maunpour. Deosa. Dyepour ; la ville, le palais, la régente. Umeir.	284
Itinéraire de Jeypour à Neimuch. Biggerou. Mœurs des Rajpouts. Mouzabad. Hirsowley. Les Takours. Bendursindrey. Kishengur. Amjere : tombeau fameux. Temple de Pokur. Nusseirabad. Bunaey. Dabla. Les Bhats et les Charuns. Bunceira. Bheilwara. Ummeirghur, visite des magistrats, pêcheurs beils. Gungrowtz. Chiffore. Chateau. Temple de Siva. Neimbaira.	321

TABLE DES MATIÈRES.

471

	Pages.
Itinéraire de Neimuch à Baroda. Neimuch. Caractère des Rajpouts et des Beils. Les Boras. Pertaubghur. Chompna. Ambera. Chottey-Sirwan. Panchelwas. Barbarie des indigènes. Kalingera. Tambesra. Ihalloda. Leimrey. Barreah. Escorte de Maharattas. Famine. Baroda.	345
Itinéraire de Baroda à Bombay. Passage de la Mhye. Habitans du Guzerat. Les Kholis. Kaitah. Insalubrité du climat. Pitland-Dopkan. Broach. Hôpital pour les animaux. Kim-Chowley. Le caravanserail. Les Boras. Surate : description de cette ville. Départ pour Bombay.	377
Bombay. Description de l'île, du fort et de la ville indigène. Les Parsis. Ile Éléphanta : caverne remarquable. Ile Salsette. Tannah. Gorabundur. Caverne de Kennery. Excursion dans le Deckan. Les Ghattes et leurs habitans. Caverne de Karley. Pounah. Retour à Bombay. Départ pour Calcutta.	403
Madras. Les catamarans. Description de Madras. Le mont Saint-Thomas. Ruines de Maha-Bali-pour. Sadras. Les Bayadères.	428
SKINNER. (1826-1828.) Excursion dans l'Inde et aux monts Himalaya.	440
Trajet d'une flottille de Calcutta jusqu'à Rajmahal.	ib.
Excursion à Delhi.	445
Foire de Hurdwar. Divers lieux des monts Himalaya. Sources de la Jumna. Le Gange à Gangautri.	453

FIN DE LA TABLE.